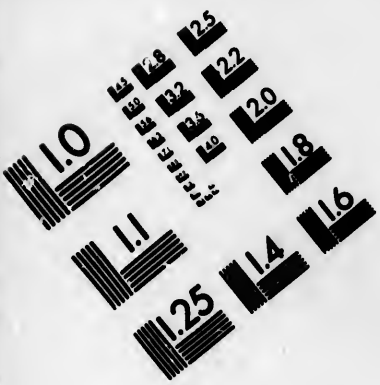


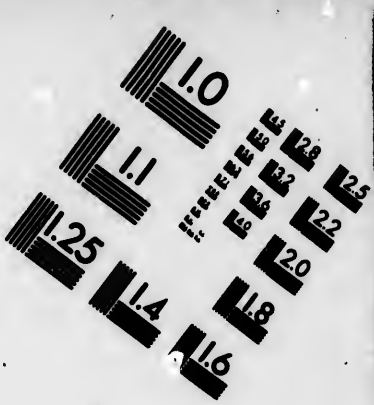
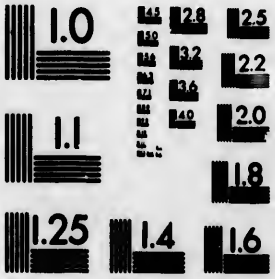
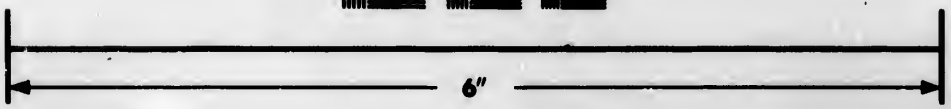
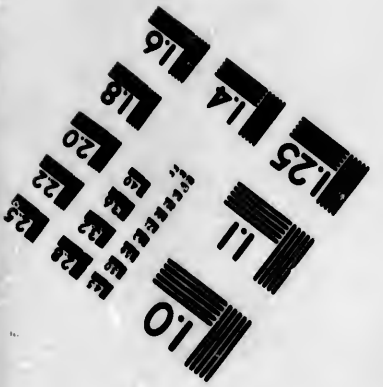


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1984

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☑ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Morisset Library
University of Ottawa

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

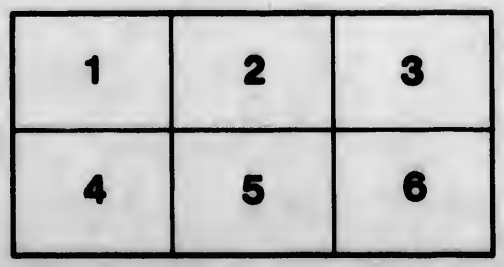
Bibliothèque Morisset
Université d'Ottawa

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



VICTOR OU LA PERCHE DE LOGE,
Chef de la Tribu Tête-Plate.
Pages 216 à 235

F. Vande Steene

Lith. de Vve Vander Schelden

Missions de l'Orégon
et Voyages
AUX MONTAGNES ROCHEUSES
AUX SOURCES
de la Colombie, de l'Athabasca et du Sascatshawin,
en 1845-46.

Marie Quillaux dans la bataille contre les Corbeaux. (Août 1846) Pag. 217.

PAR LE PÈRE P. J. DE SMET,

De la Société de Jésus.

Gand.

IMPR. & LITH. DE Vᵉ VANDER SCHELDEN.

ÉDITEUR.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

P

F
880
.S 64
1848

Les Missionnaires Oblats de M. I.
Bibliothèque
Section :
Rayon :
Juniorat du S. - C., Ottawa.

MISSIONS DE L'ORÉGON.

VOYAGES

du P. P.-J. De Smet.

PLACET IMPRIMATUR.

Datum Gandæ, 20 *februarii* 1848.

† L. J. Epus. Gand.

La propriété de cet ouvrage repose sous la sauvegarde de la loi.

A SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR LOUIS-JOSEPH DELEBECQUE

ÉVÊQUE DE GAND

PRÉLAT DOMESTIQUE DE S. S.

ASSISTANT

AU TRÔNE PONTIFICAL.

Monseigneur,

C'est à l'œuvre de la Propagation de la Foi, que nous devons en partie les secours, qui nous ont mis à même de porter au milieu des Sauvages du Nouveau-Monde le flambeau de l'Evangile; et de

réunir autour de la Croix, quelques-unes de ces tribus errantes et dispersées. C'est en conséquence votre nom, Monseigneur, que j'ose inscrire en tête de ce livre, destiné à redire quelques-une des merveilles de la Grâce dans ces contrées. Daignez accepter, Monseigneur, ce faible gage de reconnaissance pour le zèle infatigable, que vous inspira toujours cette belle œuvre de la Propagation de la Foi; pour le zèle et la générosité que vous sûtes inspirer aux fidèles confiés à votre sollicitude.

Puisse cet hommage vous être agréable, et vous témoigner la vénération profonde de celui, qui bénira toujours le ciel d'avoir donné à sa patrie, un Prélat aussi distingué par ses éminentes qualités, que par son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes !

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Monseigneur,

de votre Grandeur
le très-humble serviteur,

P. J. De Smet, S. J.

Gand, 20 février 1848.

Préface de l'éditeur.

Les lettres contenues dans ce volume ont été publiées il y a six mois en Amérique, elles y ont reçu l'accueil le plus favorable. Les journaux se sont empressés de reconnaître et de proclamer la vérité, l'exactitude, l'intérêt que le zélé missionnaire a su déployer dans ces récits, destinés à mettre sous nos yeux et les contrées qu'il a parcourues, et les mœurs de ces tribus sauvages au milieu desquelles il a vécu.

Il ne faudrait cependant pas s'attendre à ces pompeuses descriptions, à ces scènes gigantesques qu'on croit inséparables d'un livre, destiné à faire connaître quelque partie du nouveau monde. Trop souvent ces magnifiques ta-

bleaux n'ont de réalité que dans l'imagination de l'écrivain voyageur. — Préoccupé uniquement de l'idée de faire un livre neuf, saisissant, il se met assez peu en peine d'une exactitude qui lui serait d'ailleurs très-souvent impossible, à raison de la rapidité avec laquelle il a parcouru les contrées qu'il décrit; mais appelant à son secours toutes les ressources de son talent, à l'aide de quelques traits qu'il a pu recueillir, il brode des développements fort poëtiques peut-être, mais assurément peu fidèles. — Tel n'est pas le Missionnaire.

Ces montagnes, ces forêts, ces vallées qu'il décrit, il les a parcourues en tout sens; — ces mœurs qu'il peint, il s'y est en quelque sorte identifié par son séjour au milieu des sauvages; — ces chasses qu'il met sous nos yeux, il les a vues, maintes fois il en a partagé les joies et les périls; — ces festins dont un simple récit nous fera peut-être bondir le cœur, il a du s'y associer, et surmonter bien des répugnances pour ne pas blesser la susceptibilité du sauvage; — enfin ces changements inouis, ces mœurs nouvelles, ces prodiges de la grâce, il en a été l'instrument! —

Aussi point d'exaltation, point d'enthousiasme; c'est la vérité s'exprimant avec cette simplicité, qui est son caractère et sa forme naturelle. Nous ne savons si c'est une erreur; mais il nous semble qu'il y a dans tout cela, pour des chrétiens surtout, un intérêt bien plus puissant que dans ces récits dont l'imagination est le principe.

Les lithographies qui ornent ce volume, ont été copiées sur les dessins originaux du R. P. Point, Missionnaire lui aussi au milieu des sauvages. Tous ont été faits d'après nature; la pureté, la délicatesse des détails ne le cèdent en rien à la vérité de l'ensemble.

C'est donc avec confiance que nous publions dans un pays si catholique ces nouvelles lettres des Montagnes-Rocheuses. L'accueil qu'elles ont reçu en Amérique au

sein même d'une population protestante, l'intérêt qu'elles ont excité, tout cela nous est un gage de l'accueil que lui prépare la patrie du Missionnaire qui les a écrites, de l'intérêt qu'y exciteront ces pages éminemment religieuses.

Nous faisons suivre ici les extraits de quelques journaux Américains, la plupart protestants. Ils montreront au lecteur, la bienveillance avec laquelle l'ouvrage du Père De Smet a été reçu dans le Nouveau-Monde.

Voici comment ces journaux s'expriment :

Le *Evening Mirror de New-York:*

« This is a very handsome volume, of over 400 pages, » illustrated by engravings, and dedicated to Bishop » Hughes, from the distant solitudes of the Rocky » Mountains, by a pious Catholic priest, who is devoting » his life to the conversion of the Children of the Forest » to Christianity. The book might properly enough be » called a history of the *religious* occupation of Oregon, » for it gives a minute account of al the missions that » have been established, or attempted, in that vast » and wonderful region to which the red men have been » compelled to fly before the rising tide of civilization.

» We have been more deeply interested in the con- » tents of this well-written volume, than in any similar » work that we have ever read. The author seems to » spread the great wilderness out before us like a map, » and while kindling in our minds a sense of the infinite » grandeur and beauty of Nature, inspires us at the » time with something of the spirit of his own holy mis- » sion. The very names of the solitary places from which » he dates his letters, not only startle us by their stran- » geness, but are linked with the most affecting associa- » tions — " Foot of the Cross of Peace " — " Village » of the Sacred Heart of Jesus " — such are the names

» with which the Catholic Fathers christen the wilderness
» which is made glad by their labors.

» It is good in this world of hypocrisy and selfishness
» to find here and there a Howard and an Oberlin, to
» redeem the name of Christian from contempt, and to
» prove to us, by the force of great and glorious exam-
» ples like theirs, that religion is *not* all a hollow mock-
» ery. Such a book as this revives our faith in the
» " Gospel according to the Apostle John. " There must,
» indeed, be a faith that works by love, and can overco-
» me the world. It bends in humble reverence beneath
» the swelling dome of St. Peters, and lifts devout eyes
» to Heaven from the rocky pinnacles of Oregon. »

Le *Catholic journal Pittsburg* :

« The author of these Letters is known to all our
» readers, and wherever he is known he is admired. But
» even if the writer was an utter stranger, the interest-
» ing details of travel, the scenic descriptions, and the
» lively recital of events would recommend this book to
» every one who can feel an interest beyond his own
» selfish concerns. It is a Catholic work, and can be read
» over and over again with pleasure and instruction. It is
» also adapted for a library, being a work to which
» reference can be made. »

Le *Freeman's Journal*, de New-York :

« We have been for some time awaiting the appearance
» of this most interesting book. We read such of these
» letters as were addressed to the Right Rev. Bishop, and
» published in our columns, with the greatest pleasure;
» but even they gain a new interest as gathered together
» with other valuable matter in this *beautiful* volume.

» They present a continuous history of missionnary zeal » and adventure, and tell us that the old spirit which » shines fort in the " *Lettres édifiantes et curieuses*, " is » not dead—but still animates the earnest, intelligent, » self-denying Fathers of the Society of Jesus. There is » no need that we should recommend the work to our » readers; for it recommends itself, inside and outside— » every one will read it with delight, and none without » profit. It is made the more valuable at this time as » affording a brief but exact and faithful account of this » new country, which so lately formed a subject of con- » tention between us and England; and a part of which » is now definitely included in the territory of the United » States. It is illustrated by admirably executed engra- » vings, illustrating the scenes described—and is got up » with the excellent taste characteristic of all the works » that come from the enterprising publisher. »

A l'occasion d'un corps d'armée à envoyer dans les pays sauvages, le même journal écrit le 16 Octobre 1847:

« In the above article there is undoubtedly much » exaggeration, in general, and in detail, but at the same » time we believe there is also much truth. To meet the » danger 2000 soldiers is certainly a very small number to » propose as a standing army — 10,000 would be more » adequate to the occasion. But we can mention a way in » which 20 men shall effect more than either the 2000 or » 10,000 " armed, commanded and equipped " as the » *Expositor* suggests. Let the American government ask for » 20 devoted missionaries—hundreds are needed for so » vast a population as above supposed—but let 20 be ob- » tained " armed, commanded and equipped " by the » Catholic Church, and sent among these Indians, and » then we will be responsible for the woes that shall

» spring out of Indian aggression. Let any one that does » not understand us get and read the " Oregon Mis- » sions " of Father De Smet, just published by Mr. » Dunigan in this city, and he will see how correct we » are in our assertion, and how expensive an affair Anti- » Popery proves itself in national affairs. »

Le *New-York commercial-advertiser* :

« These letters form a very handsome volume, the » illustrations of which are numerous and spirited. The » letters are narrative and descriptive, and cannot fail » to interest the reader, who will be able to form from » them a correct estimate of the country through which » the reverend author travelled and of the customs and » character of the people among whom he unweariedly » labored. The whole field is interesting alike in its re- » ligious, political and social aspects, and each of these » is directly or incidentally treated of in this interesting » volume. The author is of known veracity and of high » personal character, possessing a sound judgment and » wielding a graphic pen. The volume will find numerous » readers. »

Le *New-York Journal of Commerce* du 5 Nov. 1847 :

« Oregon Missions. — The Jesuit Missionary of the » Rocky Mountains, Father De Smet, has produced a » work of extraordinary interest — comprehending in » its design the manners and customs of the North Ame- » rican Indians, their traditions and superstitions, the » incidents that befel the author, the events that trans- » pired during his sojourn in those wild regions, » together with exquisite descriptions of scenery. The » text is illustrated with accurate lithographic sketches. »

Le *Morning Courier and New-York* du 3 Nov. 1847 :

« " *Oregon Missions and Travels over the Rocky Mountains in* 1845-6, " is the title of a very elegant volume » by Father P. J. De Smet, of the Society of Jesus, » which has just been published by E. Dunigan at 151 » Fulton st. It is a record of the travels, observations and » labors of a zealous Missionary of the Jesuits among the » Indians of our Western wilds, — and as such cannot » fail to be of very decided interest to all classes of the » community, whether they do or do not sympathize » with the peculiar form of doctrine which he labored » to inculcate. It is dedicated to Bishop Hughes. We » commend it to the notice of our readers. »

Enfin un autre journal de New-York :

« The name of Father De Smet is familiar to most of » our readers as that of the celebrated missionary of the » Rocky Mountains; and the volome here announced is a » history of his travels, adventures and observations, in » that wild, romantic and interesting region. It is a » volume of over 400 pages, got up in the first style of » printing and binding, and is one of the most interesting » and beautifully written productions of the New-York » press this year. It is also illustrated by maps and nume- » rous engravings, which add much the value of the » work. »

The Morning Courier and New-York, du 5 Nov. 1847.

« "Gregg's Missions and Travels from the Rocky Mountains in 1845-6," is the title of a very elegant volume by Father P. J. De Smet, of the Society of Jesus, which has just been published by R. Dunigan, of the Fulton st. It is a record of the travels, of arrivals, and labors of a zealous Missionary of the Jesuits among the Indians of our Western wilds. — And as such it is not only full to be of very deep and interest to all classes of the community, whether they do or do not sympathize with the peculiar form of doctrine which he [illegible] to inculcate. It is dedicated to Bishop Hughes. We commend it to the notice of our readers. »

Enfin un autre journal de New-York :

The name of Father De Smet is familiar to most of our readers as that of the celebrated missionary of the Rocky Mountains, and the volume here announced is a history of his travels, adventures and observations in that wild, romantic and interesting region. It is a volume of over 400 pages, get up in the first style of printing and binding, and is one of the most interesting and beautifully written productions of the New-York press this year. It is also illustrated by maps and numerous engravings, which add much the value of the work.

MISSIONS DE L'ORÉGON

et

VOYAGES

AUX MONTAGNES-ROCHEUSES

AUX SOURCES DE

la Colombie, de l'Athabasca et du Sascatshawin,

EN 1845-46.

Par le Père P.-J. De Smet, de la Comp. de Jésus.

MISSIONS DE L'ORÉGON

ET

VOYAGES

DES MONTAGNES-ROCHEUSES

DANS LA

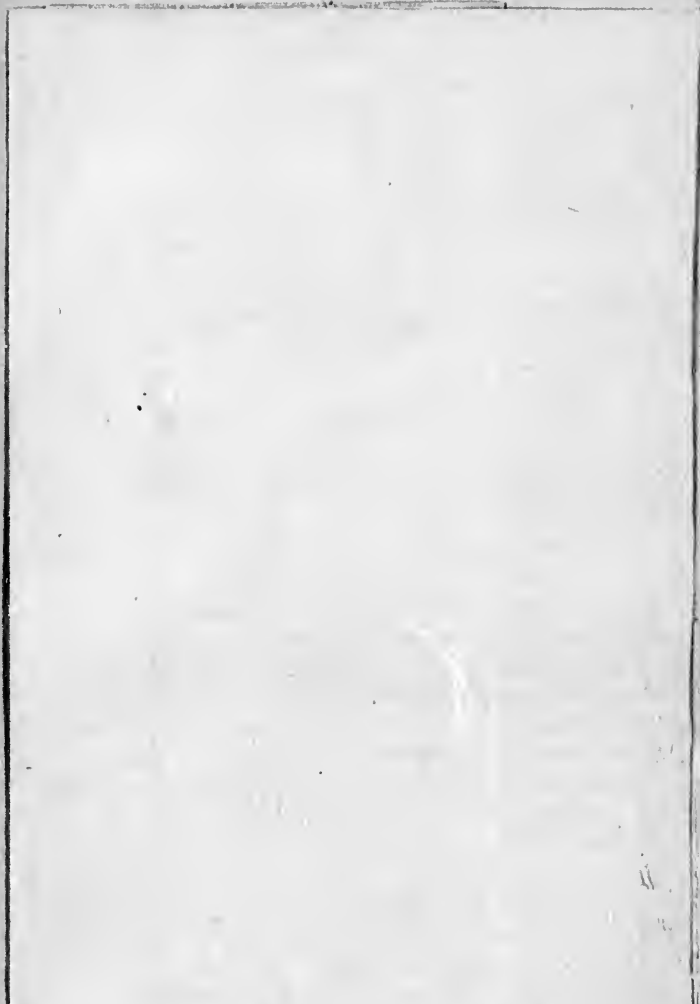
La Colombie, de l'Athabasca et de Sacramento.

PAR

Par le Père P.-J. De Smet, de la Comp. de Jésus.

Gand, imp. & lith. de Vve Vander Schelden, rue Basse.

CALÉDONIE.
PAYS DES PIEDS NOIRS.
Les grandes Plaines des Bufles.
Grande Plaine ou Nez Percé
Spokane
CHAINE
Rivière Clark
Rivière Lewis
Rivière Colombia
Rivière Missouri
Rivière Columbia
Rivière Saskatchewan
Rivière Winipic
Rivière Assiniboine
Rivière Mississipi
Rivière Arkansas
Rivière Platte
Rivière Rouge
Rivière Colorado
Rivière Gila
Rivière Californie
Rivière Sacramento
Rivière Trinité
Rivière Umpqua
Rivière Multnomah
Rivière Wallamet
Rivière Clamet
Rivière Flathead
Rivière Kootanie
Rivière Pierre Jaune
Rivière Athabasca
Rivière Mackenzie
Rivière Peace
Rivière Liard
Rivière Nelson
Rivière Churchill
Rivière Saskatchewan du Nord
Rivière Saskatchewan du Sud
Rivière Winipic
Rivière Assiniboine
Rivière Mississipi
Rivière Arkansas
Rivière Platte
Rivière Rouge
Rivière Colorado
Rivière Gila
Rivière Californie
Rivière Sacramento
Rivière Trinité
Rivière Umpqua
Rivière Multnomah
Rivière Wallamet
Rivière Clamet
Rivière Flathead
Rivière Kootanie
Rivière Pierre Jaune
Rivière Athabasca
Rivière Mackenzie
Rivière Peace
Rivière Liard
Rivière Nelson
Rivière Churchill
Rivière Saskatchewan du Nord
Rivière Saskatchewan du Sud
Rivière Winipic
Rivière Assiniboine
Rivière Mississipi
Rivière Arkansas
Rivière Platte
Rivière Rouge
Rivière Colorado
Rivière Gila
Rivière Californie
Rivière Sacramento
Rivière Trinité
Rivière Umpqua
Rivière Multnomah
Rivière Wallamet
Rivière Clamet
Rivière Flathead
Rivière Kootanie
Rivière Pierre Jaune
Rivière Athabasca
Rivière Mackenzie
Rivière Peace
Rivière Liard
Rivière Nelson
Rivière Churchill
Rivière Saskatchewan du Nord
Rivière Saskatchewan du Sud



NOTICE

SUR

LE TERRITOIRE DE L'ORÉGON

ET DE SES MISSIONS,

Tirée de l'Almanach Catholique des États-Unis.

La discussion politique, qui a existé pendant plusieurs années, entre le Gouvernement Anglais et celui des États-Unis, sur la question de l'Orégon, a attiré l'attention du public sur cette région lointaine, et a fait naître chez lui un intérêt bien vif, qui s'augmentera à mesure que l'émigration, la civilisation et le commerce y feront des progrès. Cependant aux yeux du chrétien et du philantrope, ce pays devient encore plus intéressant, lorsqu'on remarque les efforts qui ont été faits, et qu'on continue à faire, pour y répandre les avantages, que les vérités de la religion seule procurent aux malheureuses tribus Indiennes de ce Territoire. Au catholique, surtout, cette contrée lointaine présente de scènes vraiment consolantes, et c'est ce qui nous a engagés à donner au lecteur l'histoire abrégée de sa découverte, de ses établissements et de ses missions, entreprises pour le bonheur spirituel et temporel de ses habitants.

Le territoire de l'Orégon, tant américain qu'anglais, est cette importante partie de l'Amérique Septentrionale située au delà des Montagnes-Rocheuses, entre le 42e et 54° 40 parallèle. Il est borné au nord par les possessions

Russes, à l'est par les Montagnes-Rocheuses, au sud par la Californie et à l'ouest par l'Océan Pacifique. Il comprend une étendue de plus de 300 lieues du nord au sud sur une largeur de près de 200 de l'est à l'ouest. La population de l'Orégon est de 200,000 âmes. (1)

Que ce soient les Espagnols qui ont les premiers découvert et visité l'Orégon (2), c'est un fait qui ne nous paraît plus maintenant souffrir le moindre doute. Outre les documents qui le constatent, on en trouve encore la preuve dans la tradition des sauvages mêmes. Ils rapportent qu'un bâtiment visita la côte au sud de la rivière Colombie avant 1790, et qu'il existe encore une fille dont le père était un des matelots de l'équipage et la mère une femme du pays, de la tribu des Kilimouks. Des crucifix très-usés qu'on a trouvés entre les mains des Tchinouks, et qui avaient été donnés à leurs ancêtres par des capitaines de vaisseaux, des ruines d'édifices qui subsistent encore dans l'île de Vancouver, le nom de *Juan de Fuca* que porte le détroit qui sépare, au sud, cette île de la terre ferme; la proximité des missions Espagnoles établies près d'un siècle auparavant en Californie, tout cela doit être plus que suffisant pour rendre cette assertion indubitable.

Le capitaine Cook longea les côtes de l'Amérique Septentrionale en 1790, et fit connaître qu'elles étaient peuplées de loutres de mer. On y vit arriver, en 1792, des vaisseaux

(1) Les possessions anglaises qui s'étendent au nord de l'Orégon jusqu'à la mer glaciale ayant 400 lieues de longueur, appartiennent aussi à la juridiction des évêques de l'Orégon. A l'ouest, se trouvent les possessions russes qui ont 200 lieues carrées.

(2) Carver, voyageur Anglais, est le premier qui ait parlé d'un fleuve à l'Ouest des Montagnes Rocheuses appelé Orégon. Ce voyageur n'a jamais pénétré à l'Ouest de ces Montagnes. — Le mot *Orégon* n'entre dans aucune des langues des tribus de ce vaste territoire. Il aura ou fabriqué ce nom, ou mal compris les Indiens qui habitent à l'Est des Montagnes et qui lui ont donné connaissance de l'existence d'un grand fleuve à l'Ouest. Le mot *Orégon* a été adopté par cette circonstance.

de presque toutes les nations. Que les Américains y soient venus les premiers et en plus grand nombre que les autres, comme le prétendent quelques-uns, c'est ce qu'il nous importe peu de savoir. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1792, ils s'y étaient déjà rendus, puisqu'un bâtiment des États-Unis, appelé *Colombia*, capitaine Gray, entra, cette même année, dans une rivière inconnue et la remonta l'espace de six lieues environ. Cette rivière a depuis retenu le nom de ce vaisseau, et la baie où il mouilla, celui du capitaine. Cette baie est un peu au-dessus du fort George, sur la rive opposée. C'est de là que date la découverte de la rivière appelée *Colombie*. Mais le pays a conservé le nom primitif d'*Orégon* qu'avait fait connaître Carver.

Le capitaine Gray, en sortant de la rivière Colombie, rencontra le capitaine Vancouver qui venait de visiter la *Baie Puget*. Celui-ci entra aussi dans la Colombie et la remonta près de quarante lieues, jusqu'à la pointe qui porte son nom. Ce capitaine a laissé, de cette rivière et des côtes du nord de cette partie septentrionale, des cartes qui passent pour être très-exactes.

Cette visite fut suivie de celle de sir Alexandre Mac Kenzie qui, après avoir découvert le fleuve qui porte son nom, remonta la *rivière de la Paix* qui tombe dans le *Lac des Esclaves*. Comme il en suivit les détours jusqu'au-delà des Montagnes Rocheuses, il tomba sur les sources de la *Rivière Fraser* qu'il prit pour la rivière *Colombie ;* mais continuant de diriger sa course vers l'ouest, il arriva, en passant par la tribu des *Atnans*, à la Mer Pacifique vers le 52° de latitude nord. Ce fut en 1793.

En 1804, MM. Lewis et Clarke reçurent du gouvernement américain la mission d'aller explorer les sources de la rivière Colombie. Comme ils s'y étaient rendus par terre, ils descendirent cette rivière jusqu'à la baie Gray où ils passèrent l'hiver.

En 1810, M. Astor, des États-Unis, fit partir deux expéditions pour l'Orégon, afin de s'emparer de la traite de pelleterie, qu'on y faisait. L'une de ces expéditions partit par mer sur un vaisseau appelé le *Tonquin*, et l'autre par terre sous la conduite de M. Hunt. Chacune d'elles comptait dans son sein une quarantaine de Canadiens, dont M. Franchère, qui voyagea par mer, faisait partie. Elles n'arrivèrent que l'année suivante, en 1811, au terme de leur voyage. L'expédition de mer, qui arriva la première, bâtit un fort appelé *Astoria*, du nom de M. Astor. Ce fort est à quinze milles de l'embouchure de la Colombie, sur la rive gauche.

La compagnie du nord-ouest, qui convoitait aussi la traite des pelleteries avec les sauvages de ce pays, y envoya un de ses bourgeois qui, ayant suivi la route qu'avait tenue sir Alexandre Mac Kenzie en 1792, et traversé la nouvelle Calédonie du nord au sud, descendit la rivière *Okanagan*, qui est à environ 140 lieues de Vancouver. Il descendit ensuite la *Colombie;* mais il n'arriva au fort *Astoria* que plusieurs mois après la première expédition américaine.

Durant la guerre américaine de 1812, un bâtiment anglais partit pour aller s'emparer d'*Astoria* et de ses richesses. Mais à son arrivée, le capitaine de ce vaisseau le trouva, à son grand désappointement, en la possession d'un bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest, qui, sachant le projet qu'on avait de s'en emparer par les armes, l'avait acheté peu auparavant, avec tout ce qu'il contenait. Comme la compagnie du Nord-Ouest n'employait presqu'exclusivement que des Canadiens et quelques Iroquois, le nouveau maître d'*Astoria* s'empressa d'engager ceux qu'il y trouva lorsqu'il fit l'acquisition de cette place. De là il est facile de comprendre que le nombre des Canadiens devait augmenter dans l'Orégon à mesure que la compagnie y augmentait le nombre de ses forts. Aussi traversèrent-ils

bientôt le pays en tous sens, parlant de Dieu, de la Religion et de leurs prêtres aux différentes tribus sauvages qu'ils visitaient.

En 1821, les compagnies de la Baie d'Hudson et du Nord-Ouest s'étant réunies, la traite des pelleteries, dans l'Orégon, prit un nouvel essor. L'entrée surtout de Mr John Mac Laughlin, dans la contrée, en 1824, y fit époque. De lui vint la prospérité de la traite et du pays. Les postes pour la traite y furent augmentés. On commença à y cultiver le blé, cette année là même.

Il restait de l'expédition de terre de M. Hunt, trois Canadiens. L'un deux ayant commencé à cultiver la terre en 1829 dans la vallée du *Wallamet*, cet exemple entraina les deux autres qui s'empressèrent d'en faire autant en 1831. Plussieurs vieux serviteurs de la compagnie de la Baie d'Hudson obtinrent le même avantage. Comme cette petite colonie continuait à prendre de jour en jour de nouveaux accroissements, elle s'empressa, mais sans succès, de demander, en 1834, des prêtres à Monseigneur de Juliopolis, évêque de la Rivière-Rouge. Elle renouvela sa demande dès l'année suivante; et cette fois elle parut devoir être exaucée, car Monseigneur de Juliopolis obtint de l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson, le passage sur ses canots pour deux missionnaires et leur entrée dans l'Orégon. M. Blanchet quitta Lachine, le 3 mai 1838 et alla prendre son compagnon M. Demers, à la Rivière-Rouge. Ils arrivèrent au fort *Vancouver*, le 24 novembre. Ce poste est au 45-36 de latitude nord, sur la rive droite de la Colombie, et à environ trente-trois lieues de l'embouchure de cette rivière: nous allons nous occuper de la position et de la distance des autres lieux par rapport à celui-ci.

La rivière *Wallamet*, est tributaire de la Colombie; elle a son embouchure à deux lieues plus bas que Vancouver, sur la rive opposée. A huit lieues de son em-

bouchure, est une chûte de vingt à quarante-cinq pieds de hauteur, et dix lieues plus loin, l'établissement canadien. Il s'y trouvait vingt-six familles catholiques, en 1838, outre les familles américaines. L'établissement des ministres méthodistes était à quatre lieues plus haut, sur la même rivière.

La rivière *Cowlitz* a son embouchure à douze lieues plus bas que Vancouver, sur la même rive. Il faut la remonter de dix-huit lieues pour arriver à l'établissement qui porte son nom. Lors de l'arrivée des missionnaires, il y avait quatre familles de Canadiens établies à ce poste. De là pour se rendre à *Nesqualy*, qui est situé à l'extrémité sud de la baie Puget, il faut faire un portage (1) de vingt-cinq à trente lieues, et de cette dernière place le trajet est à peu près de trente lieues par eau pour arriver à l'île de *Whitbaie*. A deux jours de marche, encore plus au nord, se trouve l'embouchure de la *Rivière Fraser*, et le *Fort Langley*, à environ dix lieues de son embouchure. Cette rivière se décharge dans la baie Puget ou *Golfe de Géorgie*.

En remontant la Colombie, environ dix lieues plus haut que Vancouver, se trouvent les *Cascades*, et quinze lieues plus loin, les *Grandes Dalles* ou *Wascopom*.

De cette dernière place au *fort Walla-Walla*, il y a encore quarante lieues, soixante-quatre de celui-ci au fort *Okanagan*, et soixante-cinq de ce dernier à *Colville*.

La rivière Colombie suit la direction de l'ouest à l'est, l'espace d'environ 105 lieues, depuis son embouchure jusqu'à *Walla-Walla;* ensuite elle remonte soixante lieues vers le nord jusqu'à *Okanagan;* elle reprend sa première direction de l'ouest à l'est jusqu'à *Colville;* de là elle remonte au nord durant trois degrés et descend au sud le

(1) C'est-à-dire que les passagers doivent débarquer, et, lorsqu'ils ne rencontrent pas de chevaux pour ce service, *porter* eux-mêmes malles et provisions, et même les canots.

long des montagnes-Rocheuses où elle prend sa source; son cours est de 426 lieues. Un peu plus haut que *Walla-Walla*, une branche considérable de cette rivière, qui prend le nom de rivière des *Nez-Percés*, gagne le sud-est, pendant que la principale branche, qui retient le nom de Colombie, remonte au nord.

La *mission Sainte-Marie*, chez *les Têtes Plates*, est à dix jours de marche de Colville, vers le sud-est et à environ deux cent quatre-vingts lieues de Vancouver. Le point le plus éloigné où M. Demers soit parvenu, comme on le verra plus loin, est le *Lac à l'Ours*, dans la nouvelle Calédonie, derrière les possessions russes. Ce lac est à environ 300 lieues de Vancouver.

Plusieurs chaines de montagnes qui traversent le pays presqu'en tous sens et qu'il faut souvent franchir pour aller d'un poste à un autre, rendent les communications difficiles, les voyages très-pénibles et les rivières peu navigables. Généralement ces chaînes de montagnes courent du nord au sud, à peu près en lignes parallèles avec les Montagnes-Rocheuses. Les bords de l'Océan surtout sont montagneux. Une chaîne de montagnes bien boisée sépare la vallée de la rivière Wallamet de la Mer Pacifique. Cette vallée est elle-même séparée des prairies qui s'étendent depuis les *Grandes Dalles* ou *Wascopom* jusqu'à *Colville*, par une autre chaîne de montagnes qui court aussi du nord au sud. Entre les autres différentes montagnes qu'on rencontre de chaque côté de la vallée de la Wallamet, on en remarque trois dont les cimes élevées en forme de cône et couvertes d'une neige éternelle, leur font donner le nom de *Montagnes de neige*. La plus proche de l'établissement canadien est le *mont Hood*, ainsi appelé du nom de l'un des officiers du capitaine Vancouver; la seconde est le *mont sainte-Hélène*, à l'est en face de la maison de la mission du Cowlitz, et à deux jours de marche de ce poste. Elle renferme un volcan qui

vomit des flammes depuis quelques années seulement. La troisième est le *mont Rainier,* au nord-est de la susdite maison de Cowlitz, vers Nesqualy. Les deux tiers de la hauteur de ces montagnes sont couverts de neige.

Outre les rivières dont nous avons parlé, il y en a plusieurs autres dont les principales sont: au sud, les rivières *Clamet* et *Umpqua* qui se déchargent dans la Mer Pacifique, la première vers le 43° degré de latitude nord et la seconde vers le 44°. Cette dernière n'est guère navigable. L'honorable Compagnie de la baie d'Hudson y a un poste pour la traite, à quelques jours de marche de son embouchure. Il y a encore celle de *Chekilis* qui se décharge dans l'Océan vers le 47° degré, mais elle est peu considérable et n'est point navigable. La Colombie est navigable jusqu'aux Cascades, pour des navires qui tirent 14 pieds d'eau; et la *Rivière Fraser* ne l'est que jusqu'à une certaine distance de son embouchure.

Il y a dans l'Orégon plusieurs vallées immenses couvertes de prairies vastes et fertiles, qui, comme les chaînes de montagnes, courent du nord au sud. Ces plaines sont entrecoupées de ruisseaux et de *coulés* (1) qui facilitent beaucoup la culture des terres. Ces ruisseaux et ces coulés sont bordés d'arbres. Les prairies ont ordinairement depuis un jusqu'à trois milles de largeur. Elles sont couvertes d'un gazon vert que la charrue enlève facilement. Cependant la première récolte n'y est pas abondante, parce que la première année, ce gazon, versé dans la terre, y échauffe trop la racine du grain; mais à la seconde année, le cultivateur recueille ordinairement ce qu'il lui faut pour vivre largement. L'ensemencement du blé d'automne se fait jusqu'au 15 janvier; celui du blé du printemps a lieu en mars. On peut y labourer tout l'hiver.

Le sol de l'Orégon est en général fertile, surtout du

(1) Espèce de fossés naturels.

côté du sud. C'est à *Nesqualy* qu'il paraît de la qualité la plus médiocre. Tous les grains viennent parfaitement bien au Cowlitz, à Vancouver, dans la vallée de la Wallamet et particulièrement en gagnant plus au sud. Le grain vient aussi très-bien, sur les bords de la rivière *Walla-Walla,* dans les environs de Colville et à la mission Sainte-Marie. On sème encore avec succès au fort *Langley,* sur la Rivière *Fraser.* Sur les côtes du nord, les sauvages cultivent les patates, qui pèsent souvent plusieurs livres. Cependant on rencontre beaucoup d'endroits où le terrain, rempli de gravier, donnerait peu d'espérance au cultivateur: mais il est alors excellent pour le pâturage.

La température du Bas Orégon est tempérée en hiver. Il n'y tombe jamais plus de trois à quatre pouces de neige, encore est-il rare qu'elle reste longtemps, à moins que la terre ne soit gelée. Alors si les pluies, presque continuelles de l'hiver, recommencent et durent pendant quelque temps, il y a inondation. Car cette neige, venant à fondre tout à coup, s'écoule des montagnes en abondance, et cette eau, réunie à celle des pluies, gonfle les rivières et inonde les prairies de la Wallamet. La température n'est pas partout la même : elle est plus froide en approchant des Montagnes Rocheuses et du côté du nord.

Le temps de l'hiver se passe ordinairement en pluies presque continuelles. Elles sont peu abondantes en octobre et novembre, mais deviennent presque continuelles en décembre, janvier, février et mars. Quelquefois pourtant, les grandes pluies viennent en automne, c'est-à-dire, en novembre, décembre et janvier; tandis que d'autres fois, au contraire, ces mois conservent la température douce et agréable de l'automne, et les pluies ne viennent que plus tard. Les froids n'y sont jamais rigoureux et n'y durent tout au plus que quelques semaines. Dans l'espace de sept ans, la glace est devenue deux fois seulement assez forte sur les rivières Wallamet et Colombie, pour qu'on

put y passer en voiture. On n'y *étable* point le bétail. Les chaleurs d'été y sont moins étouffantes qu'au Canada. Le printemps y est aussi plus agréable.

Il y a tous les ans, au mois de juin, une inondation de la Colombie. Elle est causée par la fonte des neiges des Montagnes Rocheuses, aux premières chaleurs du printemps, vers la fin de mai. Ce qu'il y a de remarquable c'est qu'elle est plus considérable tous les quatre ou cinq ans. La Colombie n'est guère navigable alors: c'est un courant rapide dans tout son cours. L'eau se répand sur les prairies environnantes et couvre même les îles de cette rivière à une hauteur considérable. C'est ce qui rend inhabitables plusieurs belles prairies qui l'avoisinent. Cette inondation cause quelquefois de grands dommages aux champs ensemencés de Vancouver. Dans les inondations ordinaires les pertes sont peu considérables.

Quoique notre but ne soit pas de faire connaître le génie et les mœurs des Sauvages de l'Orégon, cependant, après avoir donné une idée de l'importance de ce pays, des ressources, des qualités de son sol et de la douceur de son climat, il ne doit pas être hors de propos de nous occuper quelques instants du caractère et des habitudes de ses indigènes, pour mieux connaître les obstacles que rencontrent les lumières de l'Évangile parmi eux, les difficultés que les missionnaires doivent avoir à surmonter, le courage et la constance dont il faut être armé, pour parvenir à rendre ces peuplades chrétiennes.

Quoique l'Orégon n'ait jamais été aussi peuplé que l'étaient les Antilles et le Mexique, à l'époque où l'on en fit la découverte, cependant il est certain que des tribus nombreuses couvraient presque tout son territoire jusqu'en 1830. Mais le fléau qui ravagea, cette même année, les peuplades de la rivière Colombie et des autres parties du sud, a beaucoup diminué leur nombre. On prétend même qu'à peine il en reste un tiers dans les cantons que nous

venons de nommer. Quoique le climat de ce pays paraisse très-salubre, une fièvre tremblante et contagieuse, qui se déclara cette même année 1830, enleva près des deux tiers des habitants, depuis le bas de la rivière Colombie, jusqu'aux Cascades. Tous ceux qui en étaient atteints, étaient pour ainsi dire assurés de succomber au bout de quelques jours. Quelquefois elle était si violente, que les malades en étaient comme brûlés et consumés. Dans la force de la douleur, quelques-uns allaient se jeter à l'eau, pour se rafraîchir, et ces infortunés n'avaient que le temps de rentrer chez eux pour y mourir. Souvent ils expiraient avant d'avoir atteint leur logis. Des villages, dans toutes les directions, disparurent entièrement. Dans plusieurs endroits, le nombre des morts fut si considérable, qu'on fut obligé de faire brûler les villages pour empêcher la peste qu'auraient pu causer les cadavres, qu'on y avait laissés sans sépulture. Quoique les blancs fussent aussi attaqués de cette terrible maladie, au fort Vancouver, cela n'empêcha point le docteur Mac Laughlin de braver la maladie et de voler d'un poste à un autre. Il était jour et nuit sur pied, pour porter secours aux malades, et il le faisait avec un zèle et un courage au dessus de tout éloge.

Les Sauvages, dans leur superstition, attribuaient ce fléau à la mésintelligence qui avait éclaté entre quelques bourgeois de l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson et le capitaine d'un vaisseau américain, qui, pour se venger, disaient-ils, avait jeté au fond de la rivière, avant son départ, un morceau de papier qui renfermait *la mauvaise médecine*. (Expression superstitieuse du sauvage, synonyme d'un mauvais sort ou charme.) Ces fièvres reparaissent encore de temps en temps, mais avec moins d'intensité. D'ailleurs on est parvenu à trouver des remèdes efficaces pour s'en guérir, ou pour s'en préserver. Le fléau qui est maintenant le plus à craindre pour les Sauvages, c'est la petite vérole. Cet implacable ennemi du genre humain,

fait des ravages considérables, depuis quelques années, parmi les peuples de la rivière *Umpqua*. Depuis 1839 leur abattement est tel que, lorsqu'on leur demande pourquoi ils ne bâtissent pas de grandes et bonnes habitations, comme autrefois, ils répondent: « C'est que nous n'avons pas longtemps à vivre. »

Cependant malgré les pertes considérables dont on vient de parler, le territoire de l'Orégon contient encore près de 200,000 âmes (1), dont la grande majorité se trouve du côté du nord, dans la Baie Puget, l'île Vancouver et l'île de la Princesse Charlotte, au nord de celle de Vancouver. Il est à remarquer que les peuplades de ces différentes places ont eu, jusqu'à présent, le bonheur d'être exemptes du fléau qui, en 1830, a si cruellement dépeuplé la Colombie. C'est pourquoi elles se trouvent si nombreuses maintenant comparativement aux autres. On prétend que l'île de la Princesse Charlotte est presque aussi grande que l'Angleterre, et qu'elle renferme, à elle seule, de 25,000 à 30,000 sauvages.

Le caractère des peuplades qui couvrent l'Orégon, est loin d'être partout le même. Les Sauvages des bords de l'Océan, surtout en remontant vers le nord, paraissent en général beaucoup plus farouches et plus barbares que ceux de l'intérieur. Les usages, les mœurs, le langage, les traits même du visage de ces peuplades ne diffèrent pas moins entr'eux. Il y a presque autant de nations, de langues et de tribus, que de lieux. On compte vingt-cinq à trente idiomes différents. Les progrès de l'Évangile en souffrent considérablement, et cette diversité de dialectes n'est pas le seul obstacle, qui cause beaucoup de peine et de souci aux missionnaires. Il nous est impossible d'esquisser les mœurs et les coutumes de chaque tribu dans

(1) On donne aux possessions anglaises au nord de l'Orégon, 100,000, aux possessions russes 200,000 âmes.

cette courte analyse, et nous devons souvent attribuer comme naturel aux indigènes en général, ce qui n'est ordinaire que chez quelques peuplades. Ainsi les sauvages de l'intérieur sont d'un caractère doux, aimable, officieux et sociable, et pourtant vindicatifs et superbes; ils sont intelligents et spirituels, mais indolents; ils croient à l'immortalité de l'âme, ou du moins à une autre vie, bonne ou mauvaise, selon qu'on le mérite; mais ils se font un paradis ou un enfer à leur manière, et qui n'est guère autre chose qu'un lieu d'abondance ou de disette. Avec notre nature dégradée, on peut dire que leurs mœurs sont plutôt pures que corrompues, pour des nations livrées aux seules ressources des lumières de la raison. Ils ont une idée assez distincte du bien et du mal. Plusieurs grands principes du droit naturel y sont reconnus. La raison et la conscience publiques désapprouvent et condamnent le vol, l'adultère, l'homicide et le mensonge. La polygamie elle-même y est plutôt tolérée qu'approuvée. Les polygames sont le plus souvent des chefs, qui ne prennent plusieurs femmes, que pour conserver la paix avec les nations voisines. La licence y est aussi moins grande, sous le rapport des mœurs, qu'on pourrait se l'imaginer. Quoique la décence et l'éducation exigeassent bien davantage, cependant on n'y est point sans pudeur: on a soin de se couvrir; la réserve la plus absolue règne parmi les jeunes gens des deux sexes. Ce sont les parents qui règlent les unions et en déterminent les conditions. Les femmes s'achètent plutôt qu'elles ne se donnent en mariage. Dans les familles aisées, une épouse ne s'obtient pas sans donner en retour d'assez grands présents. Mais si la femme vient à mourir, l'époux ou ses parents ont droit de réclamer et de reprendre ce qu'ils ont donné. Ce n'est pas à dire pour cela que les femmes y soient les esclaves ou les servantes de leurs maris, comme elles le sont parmi les sauvages du Canada: au contraire, un grand nombre ont elles-mêmes des

esclaves à leur service. Si elles étaient maltraitées, elles pourraient se détruire ou se pendre, comme il est arrivé quelquefois. Or, cette mort violente est une infamie pour l'époux, et malheur à lui, s'il n'apaise les parents de la défunte par de nouveaux présents. Ce sont les esclaves qui font presque toute la besogne; mais ils ne sont pas fort maltraités, excepté quand ils deviennent vieux et inutiles, car alors on va jusqu'à les laisser périr de misère et de faim. Outre ceux qui naissent dans l'esclavage, il en est encore plusieurs qui, ayant été libres autrefois, ne sont tombés dans cet avilissement que par les malheurs de la guerre. Le plus souvent néanmoins, ce sont les enfants des vaincus, qui subissent ce triste sort. Les guerriers cherchent à surprendre et à tuer les parents, pour enlever les enfants et en faire des esclaves. Il paraît qu'on en veut à tout prix. C'est, pour ainsi dire, le premier bien-être des Sauvages. On va même jusqu'à entreprendre des guerres pour s'en procurer. Il ne paraît pas que les blancs aient beaucoup à craindre d'eux maintenant, si ce n'est le long de l'Océan, du côté du nord, où, dit-on, leur vie même n'est pas encore en sûreté. On prétend que les prisonniers sont dévorés dans les festins, et qu'il y a encore des tribus d'anthropophages. Là, quoique les bourgades soient plus nombreuses que partout ailleurs, chaque nation y est moins éparse; elles y sont aussi moins nomades que dans le reste du pays; c'est ce qui explique pourquoi leurs bâtisses sont plus grandes, plus hautes et plus solides. Quand elles ont un chef capable de prendre de l'autorité et surtout puissant en paroles, il a toujours le gros de la nation autour de lui. Ces sortes de chefs sont plus communs au nord qu'au sud.

Dans presque tout le pays, les bâtisses sont plutôt des loges que des maisons. Ce sont des espèces de cabanes de quinze, vingt à vingt-cinq pieds de long, larges à proportion, dont les faces ont de trois à quatre pieds de

hauteur, et qui ont le toit, couvert d'écorces de cèdre. Dans l'intérieur on suspend des perches croisées pour faire sécher le saumon, les viandes et quelques autres substances qui servent de nourriture. Il n'y a point de cheminée, le feu se fait au milieu des loges, dans une espèce de bassin, en forme de carré long, que l'on creuse en terre, d'un pied de profondeur environ. S'il y a plusieurs familles dans la même loge, chacune y a son feu, dont la fumée s'échappe par le toit. On voit que ces habitations sont loin d'être élégantes et délicieuses, même pour des sauvages.

Leurs vêtements ne sont guère plus recherchés, ni plus capables de les préserver du froid et des autres intempéries de l'air. Autrefois, dit-on, ils vivaient richement et s'habillaient de peaux de Castors et d'autres fourrures, qu'ils avaient en abandance et bien au delà de leurs besoins. Alors ils pouvaient se couvrir chaudement dans la froide saison; mais depuis que la traite des pelleteries y est établie, les fourrures sont devenues beaucoup plus précieuses. La grande quantité qu'on en a tirée, les a rendues aussi beaucoup plus rares. Au lieu d'en trouver abondamment pour avoir de quoi s'habiller à l'européenne comme autrefois, maintenant ils en sont presque privés. D'ou il arrive que les pauvres n'ont souvent pour tout habillement qu'une chemise et une couverture: et c'est à ce dénuement, à cette pauvreté et au malaise qui en résulte, qu'on attribue, en grande partie, les maladies dont nous avons parlé, et la diminution sensible des indigènes.

Les sauvages vivent, en général, de la chasse et de la pêche. Leur nourriture la plus ordinaire est le saumon, l'esturgeon et plusieurs autres espèces de poissons; les canards, les outardes, les dindes sauvages, le chevreuil et le cerf. Ils font encore usage des fruits des champs et surtout de la racine de *Camask* (voyez lettre du 17 août 1845.) Afin de conserver le saumon pour l'hiver, ils en

ôtent l'arête et quelques tranches du dos pour lui laisser partout une épaisseur de trois quarts de pouce, le font ensuite sécher au soleil et le mettent en paquet. Quand ils veulent le manger, ils le font chauffer; il est alors dans tout son jus et dans toute sa graisse. C'est dans le mois de juin que se fait la pêche du saumon. Pour le prendre, les sauvages se servent ordinairement de seines (1) de cinquante à soixante brasses de longueur, qu'ils confectionnent eux-mêmes avec la plus grande dextérité et la plus grande perfection.

On ne trouve pour ainsi dire aucune trace de culte public parmi ces nations. Tout s'y réduit à certaines traditions fort dénaturées et par conséquent très-obscures. On croirait pourtant y reconnaître un indice de la tradition du déluge et de la rédemption. Il y en a qui exercent le métier de jongleur; mais c'est presqu'uniquement à l'égard des malades, et afin de les guérir. On permet facilement et avec empressement même, au jongleur, de faire sa jonglerie, mais malheur au charlatan, si le malade vient à mourir (2). Si quelqu'un succombe à une maladie un peu extraordinaire, il est rare qu'on ne l'attribue pas à quelque maléfice et que le soupçon ne tombe sur quelqu'un.

Quoique toutes ces nations aient toujours vécu, à peu près, sans aucun culte public, celles de l'intérieur du territoire, paraissent cependant aimer le christianisme.

Avant de suivre les missionnaires dans leurs nombreuses et pénibles courses à travers le territoire de l'Orégon, il est nécessaire de faire connaître la pénible situation

(1) Filets.

(2) Le jongleur malheureux dans son traitement ou la personne soupçonnée d'avoir fait la mauvaise médecine, est en danger d'être tué ou pillé, s'il ne se rachète, en livrant une grande partie de son bien aux parents du défunt. Un malade donne souvent tout ce qu'il a pour se faire guérir par le jongleur.

où se trouvaient les catholiques de ce pays, lors de l'arrivée de MM. Blanchet et Demers, et le besoin qu'il y avait de leur présence pour mettre la foi de ces fidèles en sûreté, et pour empêcher l'erreur d'y prendre racine et de s'y établir.

La compagnie de la baie d'Hudson y possédait alors vingt-huit établissements pour la traite de pelleteries, tant au nord qu'au sud. Il y a dans chacun de ces établissements, un certain nombre de serviteurs presque tous catholiques Canadiens. Il y avait en outre vingt-six familles catholiques au Wallamet et quatre au Cowlitz. Les Méthodistes y avaient déjà deux missions: une à quatre lieues de la chapelle du Wallamet, où était une école sous leur direction, et une autre aux Grandes Dalles. Un ministre anglican se trouvait à Vancouver. Les Presbytériens avaient aussi une mission à Wallawalla; et dès 1839, ils en établirent une seconde sur la *Rivière Spokan*, à quelques jours de marche de Colville. Ce fut en 1840 que la propagande Méthodiste de l'Orégon reçut le plus grand renfort. Cette même année, un M. Lee y arriva avec un vaisseau, il avait avec lui plusieurs ministres accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants; il avait aussi des fermiers, des forgerons et autres artisans. C'était une véritable colonie. Des ministres furent placés dans les postes les plus importants, tels qu'à la chute du Wallamet, chez les *Clatsops* au bas du fort *George* (autrefois Astoria) et à Nesqualy. L'arrivée des missionnaires catholiques fut un coup de foudre pour les ministres. Il a fallu bien des soins et des instructions, beaucoup de peine et de patience, pour éclairer ou affermir dans la vérité les consciences chancelantes des catholiques, et pour ramener aux pratiques de la religion tant de personnes qui les avaient abandonnées depuis longues années, ou qui, élevées dans l'infidélité, n'en avaient jamais rien connu ni pratiqué.

Voilà pourquoi les missionnaires étaient en quelque sorte obligés de se multiplier.

A peine MM. Blanchet et Demers se furent-ils rendus à leur destination, qu'ils commencèrent leurs travaux apostoliques à Vancouver. Ils travaillèrent de concert dans ce poste, depuis le 24 novembre, jour de leur arrivée, jusqu'au mois de janvier 1839, que M. Blanchet partit pour donner la mission aux Canadiens de Wallamet, pendant que M. Demers passait le reste de l'hiver au fort Vancouver, afin d'affermir dans le bien ces premiers néophytes. Les Canadiens du Wallamet avaient bâti une chapelle de soixante et dix pieds de long. L'arrivée de M. Blanchet fut une véritable réjouissance : hommes, femmes, enfants, tous semblaient rivaliser d'empressement et d'émulation. Aussi M. Blanchet eut-il la consolation de pouvoir bénir un grand nombre de mariages, avant son départ, et d'administrer soixante-quatorze baptêmes. La chapelle fut bénite sous l'invocation de Saint Paul, qui lui fut donné pour patron ; et c'est pourquoi l'établissement Canadien du Wallamet prend aussi le nom de Saint-Paul.

Après la mission du Wallamet, ce fut l'établissement de Cowlitz qui eut la même faveur. M. Blanchet s'y rendit au mois d'avril, et n'en repartit que vers la fin de juin. Les fruits qu'il y recueillit furent des plus consolants. Ce fut pendant son premier séjour dans ce poste qu'il eut le plaisir de recevoir douze sauvages de la baie Puget, qui, un chef en tête, étaient venus de plus de cinquante lieues, exprès pour le voir et l'entendre. C'est à leur occasion qu'il imagina son Échelle catholique, qui fut depuis d'un si grand secours dans les missions. Ces sauvages furent quasi comme douze apôtres : ils étaient restés assez longtemps au Cowlitz pour apprendre quelques-unes des principales vérités de la religion, surtout l'explication de l'Échelle, dont nous venons de parler

et qui aide si merveilleusement à classer dans la mémoire les principaux événements tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. De retour dans leur tribu, ils s'empressèrent d'enseigner aux autres ce qu'ils avaient appris.

Pendant que M. Blanchet évangélisait au Cowlitz, M. Demers alla visiter Nesqualy. Il y trouva les sauvages dans les meilleures dispositions. Les chefs de la baie Puget, avertis de son arrivée, s'y rendirent aussitôt. Il commença à les instruire; mais le temps ne lui permit que d'y jeter la première semence, parce qu'il lui fallut être de retour à Vancouver au commencement de juin, pour y joindre les engagés (1) de la Nouvelle-Calédonie et du haut de la Colombie, qui y descendent tous les ans, à cette époque, pour y amener les pelleteries de leurs postes. Comme il y vient un assez grand nombre d'engagés de presque tous les postes, on comprend que c'est une occasion pour en instruire plusieurs à la fois, et qu'il ne faut pas la manquer. Aussi M. Demers, après avoir évangélisé les sauvages de Nesqualy, revint-il assez à temps à Vancouver, pour ne rien perdre d'une circonstance aussi avantageuse. Il y demeura un mois. Ensuite il partit pour le haut de la Colombie. Il visita Wallawalla, Okanagan, Colville, instruisant et baptisant, le long de sa route, les enfants qu'on venait lui présenter. Ce voyage dura trois mois, pendant lesquels M. Blanchet prit soin des fidèles de saint Paul du Wallamet, de ceux du saint Nom-de-Marie de Vancouver et de Saint-François-Xavier de Cowlitz. Cependant, malgré ses occupations, il partit encore au commencement de septembre pour Nesqualy. A peine y fut-il arrivé que les chefs de la baie Puget l'ayant appris, s'y rendirent en toute hâte, suivis d'un grand nombre de leurs gens. Le zélé missionnaire ne laissa point échapper une si belle occasion de semer la parole évangélique dans une terre si

(1) Expression usitée dans le pays, synonime de domestique.

bien préparée. Il instruisit ces peuples avec tout le soin et toutes les peines dont il était capable, sans toutefois négliger les engagés Canadiens de ce poste non plus que leurs femmes.

Les deux missionnaires se réunirent au mois d'octobre, à Vancouver, qui depuis leur arrivée en 1838, avait toujours été regardé comme le lieu de leur domicile. Ils se séparèrent de nouveau le 10 du même mois, pour aller passer l'hiver chacun dans son poste respectif: M. Blanchet à Saint-Paul du Wallamet, et M. Demers à Saint-François-Xavier du Cowlitz; afin de pouvoir s'occuper de ces établissements d'une manière plus particulière, durant la saison de l'hiver ou des pluies. Cette première année, ils eurent le bonheur de conférer le saint baptême à 309 personnes.

En 1840, dès que le printemps fut arrivé, les deux missionnnaires se réunirent de nouveau à Vancouver, pour se concerter entr'eux et pour régler leur Mission. Bientôt après, M. Blanchet partit pour Nesqualy et M. Demers alla visiter les Tchinouks.

Celui-ci, après avoir passé trois semaines à instruire les Tchinouks, retourna à Vancouver pour y rencontrer les brigades *d'engagés* de la Nouvelle Calédonie, du haut de la Colombie et de la Californie. Il en repartit à la fin de ce mois pour aller visiter les postes de Wallawalla, d'Okanagan et de Colville, comme il l'avait fait l'année précédente, et l'on pourrait appliquer au disciple ce qui est dit du maitre: *transiit benefaciendo*. Ce fut alors que le R. P. De Smet, qui ignorait que l'Orégon possédât déjà deux missionnaires, fut envoyé par son supérieur chez les *Têtes Plates* (mission Sainte-Marie). Mais en ayant été instruit, il écrivit aussitôt à M. Demers pour l'informer qu'il allait s'en retourner à Saint-Louis, afin d'y chercher du secours; et qu'il reviendrait l'année suivante avec du renfort (1).

(1) Les détails de sa mission ont été publiés en 1843 à Malines.

Dans cette seconde mission, M. Demers fut encore trois mois en voyage.

Cependant M. Blanchet se rendit à Nesqualy. Il y arriva au mois d'Avril. Mais à peine y eut-il passé huit jours à instruire les sauvages de ce poste, que les chefs de la baie Puget envoyèrent une députation pour le prier de se rendre jusque chez eux. Ne croyant pas devoir refuser, il se se mit en route pour visiter ces peuplades, et s'avança jusqu'à l'île de Withbaie. Ce fut alors qu'il eut le plaisir de rencontrer des sauvages, qui, sans avoir jamais vu de missionnaires, savaient faire le signe de la croix, chanter des cantiques, etc., et observaient même le jour du Seigneur. C'étaient les chefs qui leur avaient montré ce qu'ils avaient appris à Nesqualy. Cette mission fut des plus fructueuses: une croix fut plantée, un grand nombre d'enfants baptisés, deux tribus en guerre furent réconciliées, et les chefs demandèrent des prêtres pour les instruire davantage. L'Échelle catholique passait de nation en nation et les *savants* l'expliquaient aux autres. C'était pour eux un *livre divin*.

Les missionnaires, après avoir béni plusieurs mariages et conféré en outre 288 baptêmes, presque tous dans les mêmes missions que l'année précédente, se réunirent encore vers l'automne à Vancouver, avant d'aller passer la saison des pluies dans leurs postes respectifs. M. Blanchet se rendit à St. Paul du Wallamet et M. Demers à Saint-François-Xavier du Cowlitz. Cette saison n'était pas pour eux un temps de repos; car, outre qu'il fallait y catéchiser les enfants et les nouveaux catéchumènes qui se trouvaient tous les ans à ces postes, ils étaient encore tout occupés du soin des cultivateurs et de leurs femmes, qui gémissaient de l'absence de leurs pères spirituels, et qui auraient voulu les posséder pendant toute l'année; tant ils étaient avides de la parole de Dieu et désireux de réparer, dans le service du Seigneur, les années qu'ils avaient perdues

au service du démon. Ce fut dans le cours de l'été 1840 qu'un capitaine anglais, nommé Belger, remonta la Colombie, avec sa petite escadre, pour en dresser la carte. Il alla ensuite visiter les côtes de la mer, au nord et au sud de l'embouchure de cette rivière.

Au printemps de 1841, M. Demers fit encore la mission de Vancouver aux *brigades*, avant de partir pour les postes éloignés. Il se rendit à Nesqualy, entra dans la baie Puget, et les chefs le conduisant de tribu en tribu, cet ouvrier zélé pénétra jusqu'au fort Langley, situé sur la rivière Frazer. Quelle ne dut pas être sa joie de s'y voir presque aussitôt environné de plusieurs milliers de sauvages qui, jusque-là, n'avaient coutume de se rencontrer que les armes à la main, et pour se faire la guerre ! Ils laissèrent tous baptiser leurs enfants au nombre de 765.

Pendant que M. Demers recueillait les prémices d'une moisson si abondante, M. Blanchet de son côté, ne demeura point oisif : après avoir fait faire la première communion au Wallamet, il visita les établissements de Vancouver et du Cowlitz, s'occupant des adultes et du catéchisme, qu'il fallait faire aux femmes et aux enfants de ces postes. Dès le printemps même, il avait visité les sauvages de la chute du Wallamet et ceux de la rivière Tlakémas, qui ne sont qu'à un mille de la chute. M. Blanchet les instruisit, leur apprit quelques cantiques, ne les laissa qu'après avoir baptisé leurs enfants, et les avoir affermis dans leurs résolutions. Pendant le même été, il alla visiter les sauvages des Cascades ; cette mission ne fut pas sans fruit : les enfants y furent baptisés et plusieurs adultes instruits.

Le Révérend Père De Smet, fidèle à sa parole, revint dans l'automne de 1841, chez les Têtes Plates, avec les Révérends Pères Point et Mengarini. En conséquence la mission de Sainte-Marie fut fondée cette année même. Les sauvages y furent instruits et baptisés et les mariages bénis. (Voyez *Voyages aux Montagnes Rocheuses.*)

Vers le même temps, on eut la consolation d'apprendre par des lettres arrivées du Canada, que deux nouveaux missionnaires canadiens: MM. J.-B. Zacharie Bolduc et A. Langlois, étaient partis par mer pour l'Orégon.

Malgré les périls d'un voyage pendant l'hiver, M. Blanchet alla visiter son confrère. Son dévouement faillit lui coûter cher. Le 16 décembre, il remontait la rivière Wallamet, alors gonflée par les pluies de l'hiver ; et lorsqu'il fut au bout de la chute, il vit son canot chavirer et les sept personnes qui le montaient entraînées par le courant. La Providence ne permit pas qu'aucune d'elles périt. Par une heureuse circonstance, il était descendu du canot, avant l'accident, et il évita ainsi ce danger.

Au printemps de 1842, tandis que M. Blanchet était occupé à faire le catéchisme au Wallamet, et que M. Demers donnait ses soins aux fidèles de Vancouver, ils furent agréablement surpris par l'arrivée du Révérend Père De Smet, qui était descendu de chez les Têtes Plates pour pouvoir les rencontrer et se concerter avec eux. Cet intrépide missionnaire, en descendant la Colombie, non loin de Colville, où il s'était embarqué sur une berge (1), avait failli périr, et il ne dut son salut, comme M. Blanchet, qu'à la bonté de la Providence, qui ne permit pas qu'il fût dans la berge lorsqu'elle fut submergée dan un rapide (2), et qu'ils eut la douleur d'y voir périr cinq hommes de l'équipage et d'y perdre tous ses effets.

Les trois missionnaires se réunirent d'abord au Wallamet, puis à Vancouver ; ils formèrent les plans qui depuis, ont si merveilleusement tourné à l'avantage et au succès de la

(1) Bateau.

(2) La Colombie est traversée assez fréquemment par ces lignes de rochers qui forment, dans son lit, des espèces de barrages d'où ses eaux se précipitent. On descend ces barrages dans les endroits les moins élevés. C'est ce que l'on nomme rapide.

religion parmi les sauvages de l'immense territoire de l'Orégon.

La Nouvelle-Calédonie est à 200 lieues de Vancouver. Il fut résolu que M. Demers se mettrait en route pour s'y rendre. Il s'embarqua sur les berges de la compagnie de la baie d'Hudson et n'arriva dans la Calédonie qu'après deux mois de voyage. La moisson était mûre dans cette terre lointaine. Les sauvages le reçurent à bras ouverts et n'eurent rien de plus empressé que de se rendre à ses instructions. Il était surprenant de les voir, hommes, femmes et enfants rivalisant de zèle pour suivre les instructions, et pour profiter de ces jours de grâces et de salut. On eût dit que ces malheureuses nations barbares eussent compris d'avance, le besoin d'une religion révélée, l'excellence du christianisme, et le bonheur d'être éclairés des lumières de l'Évangile. M. Demers put se convaincre que ces bons sauvages ne le cédaient point en bonnes dispositions et en ferveur, à la tribu des Têtes-Plates, qui passe pour avoir un goût et un attrait si particuliers pour la vertu. Ils ne purent s'empêcher de verser des torrents de larmes en voyant partir celui qu'ils appelaient leur père et qui l'était à si juste titre.

Pendant que M. Demers recueillait de si beaux fruits dans la Nouvelle-Calédonie, le Révérend Père De Smet, qui s'était chargé de la pénible tâche de repasser les montagnes Rocheuses, se remit en route dès le commencement de juillet. Il revit, en passant, sa mission de Sainte-Marie et se rendit, en décembre, à Saint-Louis auprès de son premier supérieur pour avoir de nouveaux renforts. Mais celui-ci jugeant qu'il devenait nécessaire de prendre de suite des mesures plus efficaces, se contenta de faire partir, au printemps de 1843, pour la mission de Sainte-Marie, les Révérends Pères De Vos et Hoecken, qui n'arrivèrent chez les Têtes Plates que l'automne suivant; il retint le Révérend Père De Smet, afin de le faire passer en Europe,

où il arriva la même année, visitant l'Italie, la France et la Belgique, sa patrie.

Depuis le départ de M. Demers pour la Nouvelle-Calédonie et celui du Révérend Père De Smet pour Saint-Louis, M. Blanchet, resté au bas de l'Orégon, se trouvait chargé seul de toute cette partie. Wallamet, Vancouver et Cowlitz réclamaient tour à tour sa présence et il lui fallait encore avoir soin de tous les sauvages des environs. Tout cet été fut pour lui, en quelque sorte, une course continuelle; en automne il vit arriver MM. Langlois et Bolduc, après un an de voyage, depuis leur départ du Canada.

Malgré les fatigues d'un si long voyage, les deux nouveaux missionnaires furent forcés de se mettre aussitôt à l'œuvre. Dès que la première communion fut faite à Wallamet, comme il fallait en faire faire autant à Vancouver, M. Blanchet s'y rendit avec M. Langlois. Ils y travaillèrent pendant quelque temps. Mais la saison de prendre ses quartiers d'hiver étant venue, M. Langlois retourna à Wallamet et M. Bolduc alla prendre soin de la mission du Cowlitz, qui ne pouvait se consoler de l'absence de M. Demers. M. Blanchet resta chargé de Vancouver, où les engagés, leurs femmes et leurs enfants, ainsi que les sauvages des alentours, ne cessaient de réclamer son ministère. Les trois missionnaires passèrent l'hiver chacun dans son poste, constamment occupés du soin de ces nouvelles chrétientés. Ce fut aussi cette même année, 1843, que les Pères Jésuites fondèrent la mission du Sacré Cœur de Jésus parmi les Cœurs d'Alènes. Cette peuplade ayant eu le bonheur d'embrasser la foi, les Révérends Pères furent assez heureux pour pouvoir y élever une chapelle, bénir un grand nombre de mariages et baptiser tous les enfants.

L'hiver de 1843 paraissait tirer à sa fin; M. Demers, après avoir parcouru les principaux postes de la Nouvelle

Calédonie, et pénétré jusqu'au *Lac à l'Ours*, se mit en route pour venir rejoindre ses confrères qui étaient au bas de la rivière Colombie. Il quitta la Nouvelle Calédonie au mois de février et arriva au fort Vancouver au milieu d'avril. M. Bolduc, dès le printemps, visita l'île de Vancouver et celle de Whitbaie.

Les Pères de Vos et Hocken, ainsi que trois frères coadjuteurs arrivèrent en septembre chez les Têtes-Plates, et passèrent l'hiver dans les missions du haut de l'Orégon. Ces pères qui se trouvaient au nombre de cinq, travaillaient avec un succès qu'on pourrait dire merveilleux, tant la religion et la piété ont déjà changé les tribus qu'ils ont évangélisées et y ont jeté de profondes racines.

Ce fut vers cette époque que M. Blanchet fit élever à Wallamet une maison d'éducation, dont il confia la direction à Mr Langlois, qu'il chargera aussi de la mission de St Paul. Mr Blanchet passa l'hiver à Vancouver, et MM. Demers et Bolduc eurent le Cowlitz en partage.

Dès que le printemps de 1843 fut arrivé, M. Blanchet alla visiter le Cowlitz. Malgré le travail qu'y trouvaient les deux missionnaires, il en retira M. Demers pour l'établir à la Chute, ou *Oregon-City*, où sa présence devenait de plus en plus nécessaire. Cette petite ville, capitale de l'Orégon, doit son origine au docteur Mac Laughlin, qui y fit élever les premières bâtisses en 1842. Elle comptait déjà plus de soixante maisons, à l'arrivée de Mr Demers.

L'ouvrage ne manquait pas à M. Blanchet dans sa mission de Vancouver, cependant il était souvent obligé de s'en absenter pour s'assurer par lui-même, des secours qui étaient nécessaires ailleurs, et des progrès que faisait la religion.

Le Père De Smet arriva à Vancouver, au commencement d'août 1844, accompagné des Révérends Pères Accolti, Vercruysse, Ravalli et Nobili, et de six religieuses de Notre-Dame, de Namur.

M. Blanchet n'eut pas plus tôt appris à Wallamet leur heureuse arrivée, qu'il partit pour Vancouver, et quoiqu'on fût au fort de la moisson, il se vit accompagné de canots chargés d'habitants qui, dans leur allégresse, avaient quitté leurs récoltes pour aller à la rencontre de la nouvelle colonie. MM. John Mac Laughlin et James Douglas, les reçurent à Vancouver avec les plus grands égards et avec toute la politesse possible. Ces messieurs poussèrent même la complaisance jusqu'à prêter un bateau pour conduire les religieuses à Wallamet. Elles en profitèrent, et les Révérends Pères prirent des canots. Leur marche jusqu'à Saint-Paul fut un véritable triomphe.

Les Sœurs prirent possession du couvent qu'on leur avait préparé; mais qui n'était pas encore entièrement achevé. Les Révérends Pères Jésuites, s'établirent à quelque distance de Saint-Paul, et fondèrent la maison de St François Xavier.

Le Père De Smet ne tarda pas à recommencer ses courses apostoliques: dès l'automne, il se rendit chez les Têtes-Plates. Une nouvelle mission sous le nom de Saint-Ignace fut fondée à quelques jours de marche de celles de Sainte-Marie et du Sacré Cœur de Jésus. Quelque temps après, arrivèrent de Saint-Louis, par les prairies, chez les Pères Jésuites qui résident aux Montagnes, les Révérends Pères Zerbinati et Joset, ainsi qu'un frère coadjuteur.

L'année 1844 doit donc être regardée comme une époque Providentielle pour la mission de l'Orégon. L'arrivée de sept Jésuites, dans une mission qui ne possédait encore que quatre Pères et autant de prêtres séculiers, procurait vraiment un renfort considérable. Mais qu'est-ce que seize missionnaires pour une mission si étendue et où se trouvent tant de païens. Car sur 200,000 sauvages, on ne compte qu'environ 6,000 chrétiens. Quelle immense moisson il reste donc encore à recueillir! Nous avons vu avec quelle ardeur des peuplades entières embrassent la

foi, avec quelles instances elles demandent des missionnaires. Au moment du départ de Monseigneur Blanchet, deux sauvages de la Nouvelle Calédonie avaient été envoyés à Vancouver, par les tribus de cette contrée lointaine, pour demander des prêtres; ceux de la baie Puget, qui en sollicitaient avec tant d'instance, depuis 1839, n'ont cessé de renouveler leur prière depuis le départ de Mgr. Blanchet. Les vœux des premiers ont été exaucés dans le cours de l'année dernière : le Père Nobili est allé les évangéliser. Ceux des seconds le seront au retour de Mgr. Blanchet; mais combien d'autres tribus seront encore privées de ce bonheur!

Une mission qui ne fait que de commencer, qui manque de tout, qui nécessite des courses longues et dispendieuses et un grand nombre de missionnaires, ne peut subsister qu'avec des secours proportionnés à ses besoins. Si les dépenses qu'elle exige ont été et sont encore considérables, il est consolant du moins de voir qu'elles n'ont pas été inutiles. Six mille païens devenus chrétiens en six ans, quinze chapelles élevées, un pensionnat et un couvent établis, quinze cents Canadiens consolés et desservis, voilà des faits qui parlent assez haut pour en constater les fruits. Quand on compare le petit nombre de missionnaires avec la grandeur du résultat, on a peine à comprendre comment tout cela ait pu s'accomplir sans prodige! Il ne reste qu'à demander au Seigneur de continuer son œuvre; et aux membres de la Propagation de la Foi, qu'à seconder la Providence par le double secours de leurs prières et de leurs aumônes.

Statistique de la Mission de l'Orégon.

Total des sauvages, environ.	200,000
Sauvages chrétiens.	6,000
Canadiens	1,500
Américains	10,000
Cultivateurs canadiens, familles. . . .	180 à 200
Sujets anglais.	300 à 400
Jésuites	10
Frères Jésuites.	6
Missionnaires Canadiens	4
Religieuses de l'institut de Notre-Dame de Namur, (Belgique)	6

Un collége de 60 pieds sur 25.

La maison de S.t François-Xavier de 45 pieds sur 35.

Un couvent de 60 pieds sur 30.

Une maison de 80 pieds, avec une chapelle pour l'usage de la communauté.

15 chapelles: 3 sur la Wallamet, 1 à Vancouver, 1 au Cowlitz, 1 à Whitbaie, 4 dans la Nouvelle Calédonie, 4 dans les missions des Montagnes Rocheuses, savoir: chez les Têtes-Plates (Sainte-Marie, le Sacré-Cœur, S.t Ignace et S.t Paul de Colville), 1 à la Chute ou Oregoncity.

Les bestiaux, tels que les bêtes à cornes, les moutons, les cochons et surtout les chevaux, y sont en très-grand nombre. Les premiers animaux domestiques furent amenés en 1837, de la Californie, au nombre de 600.

Les volailles, telles que les poules, les dindes, les oies, les canards, y sont aussi en abondance. Des lettres du Canada parvinrent à Saint-Paul du Wallamet, le 4 novembre 1844, et y firent connaître que des bulles avaient été expédiées à Monseigneur Blanchet, en date du 1er dé-

cembre de l'année précédente, l'Orégon étant par les mêmes bulles érigé en vicariat apostolique. Les missionnaires de l'Orégon le pressèrent aussitôt d'accepter. Comme les secours arrivés avec le Père De Smet, étaient insuffisants pour les besoins de la mission, Monseigneur Blanchet se détermina à passer en Europe pour s'y procurer de nouveaux renforts. Il partit de Vancouver le 28 novembre 1844, sur un vaisseau qui faisait voile pour Londres, où il arriva le 22 mai. Dès le 4 juin, il s'embarqua de nouveau à Liverpool, sur le steamer de la ligne Cunard et arriva au Canada le 24 du même mois, après un trajet de 7,522 lieues.

Il s'y rendait pour recevoir la consécration épiscopale des mains de Monseigneur l'archevêque de Québec. La cérémonie se fit dans la cathédrale de cette ville, au milieu d'une foule de fidèles accourus même des paroisses éloignées. Plus de deux cents ecclésiastiques y assistèrent.

Monseigneur Blanchet quitta Montréal le 12 août 1844, et vint en Europe pour y chercher de nouveaux collaborateurs dans la vigne du Seigneur. Il parcourut tour à tour l'Angleterre, la France, la Belgique; puis il se rendit à Rome pour exposer au Souverain Pontife l'état et les besoins de son immense diocèse. Sa Sainteté divisa l'Orégon en huit diocèses et l'érigea en province ecclésiastique dont Mgr. Blanchet est nommé archevêque sous le titre d'archevêque d'Orégoncity et primat de cette province. Les deux suffragants sont Mgr. Demers, évêque déjà nommé de l'île Vancouver, et Mgr. Blanchet, frère de Mgr. l'archevêque, évêque de Wallawalla (1).

Le digne archevêque s'est embarqué pendant le mois de février 1847, à Brest (France), sur un bâtiment neuf, nommé l'*Étoile de la mer*. Il est accompagné de 26 per-

(1) Sacré le 27 septembre dernier à Montréal.

sonnes, savoir: 2 Pères et trois Frères Jésuites, 5 Prêtres, 2 Sous-Diacres et un Tonsuré, séculiers; 2 Pères et 4 Frères de Notre-Dame de Sainte-Croix (du Mans), pour les écoles de garçons, et 7 Sœurs de Notre-Dame de Namur pour celles des filles.

Cette mission si importante va donc recevoir un renfort considérable, quoique bien insuffisant eu égard à l'étendue de ce pays et aux travaux apostoliques qui restent à y entreprendre. Ajoutons ici que déjà les fondements de plusieurs villes sont jetés sur divers points de ce vaste territoire. La principale a reçu le nom d'Orégoneity : elle est bâtie sur la Wallamet près d'une belle chute d'eau. Si le projet du chemin de fer qui doit traverser les États Unis et l'Orégon dans toute sa largeur s'exécute, comme on a lieu de le croire, le trajet de Belgique sera abrégé de plus d'un tiers, et l'on verra bientôt des communications régulières s'établir entre l'Europe et cette partie de l'Amérique, à laquelle nous prenons un si vif intérêt.

FEMME SAUVAGE,
aplatissant la tête de son enfant.
Page 46.

BUFFALO
ou Bufle d'Amérique.
P. 134

N° 1.

A. M. D. G.

A Mr F. De Smet, Juge de Paix, à Gand. (1)

S.t François-Xavier du Wallamette,
9 octobre 1844.

« Mon cher Frère,

« C'est après une navigation de près de huit mois, que, le 28 juillet, nous découvrîmes les côtes de l'Orégon. Oh! quelle joie alors! quels transports d'allégresse! quelles actions de grâces dans nos cœurs et sur nos lèvres! Tous, nous entonnâmes l'hymne de la reconnaissance, le *Te Deum;* mais à peine nous étions-nous livrés aux premiers sentiments de bonheur, que l'idée de nouveaux périls à affronter vint renouveler toutes nos inquiétudes: nous approchions du *Colombia.* L'embouchure de ce fleuve est d'un accès difficile et dangereux, même pour les marins pourvus de bonnes cartes; et nous savions que notre capitaine, n'ayant pu en aucune manière s'en procurer, ne connaissait pas les rochers et les brisants, qui rendent l'entrée du fleuve presque infranchissable dans la saison où nous étions.

» Nous aperçûmes bientôt le cap *Désappointement,* qui

(1) On sait que le Père De Smet, accompagné de cinq autres membres de la même Compagnie et de six sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, quittèrent le port d'Anvers le 12 décembre 1843, pour se rendre aux *Montagnes-Rocheuses.* Le navire l'*Infatigable* qui les portait, après avoir traversé l'Océan Atlantique, doublé la pointe méridionale de l'Amérique du sud et remonté l'Océan Pacifique, arriva le 28 juillet 1844 en vue des côtes de l'*Orégon,* et le 5 août suivant il mouilla au fort *Vancouver,* situé sur la rive du fleuve *Colombia.*

semble indiquer aux voyageurs la route qu'ils doivent suivre. Comme il était déjà tard, le capitaine prit la résolution de virer de bord, pour éviter les côtes pendant la nuit. Pendant que le vaisseau s'éloignait de la terre ferme, nous considérions de loin les hautes montagnes et les vastes forêts de l'Orégon. Çà et là, nous vîmes s'élever la fumée des cabanes des sauvages. A cette vue, une foule de sentiments s'emparèrent de notre âme; les redire ici ne me serait pas possible. Il faut avoir été dans notre position, pour comprendre ce que nous sentîmes alors; notre cœur palpitait de joie à l'aspect de ces pays immenses, où se trouvent tant d'âmes abandonnées, naissant, vieillissant et mourant dans les ténèbres de l'infidélité, faute de Missionnaires; malheur, auquel nous allions mettre un terme, sinon pour tous, du moins pour un grand nombre.

« Le 29, tous les Pères célébrèrent le saint Sacrifice; nous voulions faire une dernière violence au ciel. Le commencement de ce jour fut sombre, nos esprits l'étaient aussi; vers dix heures, le temps s'éclaircit et nous permit d'approcher, avec précaution, de cette vaste et affreuse embouchure du Colombia. On ne tarda pas à découvrir d'énormes brisants, signe certain d'un banc de sable de plusieurs milles d'étendue. Les écueils traversent le fleuve dans toute sa largeur et présentent une barre, qui semble en interdire l'entrée. Cette vue nous jeta vraiment dans la consternation; on sentait, qu'il était inutile de tenter le passage et qu'infailliblement nous y trouverions notre perte.

« Dans cette triste situation, que faire, que devenir, où aller?.....

« Le 30, le capitaine se trouvant au haut du mât pour faire quelques découvertes, aperçut un navire qui longeait le cap pour sortir du fleuve. On ne le vit que peu de temps, car il alla jeter l'ancre derrière un rocher, en attendant le vent favorable. Nous conjecturâmes alors, que le fleuve

était encore praticable, et nous espérâmes pouvoir nous diriger sur la course de ce navire.

« Vers trois heures, le capitaine envoya le lieutenant avec quatre matelots, pour sonder les brisants et chercher une voie pour entrer le lendemain dans le fleuve. C'était le 31 juillet, jour de la fête de saint Ignace: cette heureuse coïncidence ranima nos espérances et releva nos courages. Nous attendions tout de la protection de notre Fondateur, et nous le priâmes, avec toute la ferveur dont nous étions capables, de ne pas nous abandonner dans ce péril extrême. Ce devoir rempli, on n'eut rien de plus pressé, que d'aller sur le tillac, pour découvrir la chaloupe montée par le lieutenant. Vers les onze heures, elle rejoignit l'*Infatigable;* les visages tristes et découragés des matelots nous annonçaient de mauvaises nouvelles; on n'osait les interroger... Cependant le lieutenant dit au capitaine, qu'il n'avait pas trouvé d'obstacles et que la veille, à onze heures du soir, il avait traversé la barre avec cinq brasses d'eau (30 pieds). Alors on déploya les voiles, et l'*Infatigable* s'avança à la faveur d'une légère brise. Le ciel était pur, le soleil brillait de tout son éclat; depuis longtemps nous n'avions pas eu une aussi belle journée.

« Il ne manquait plus, pour la rendre la plus belle de notre voyage, que l'heureuse entrée dans le fleuve. A mesure qu'on approchait, tous redoublèrent leurs prières, chacun se recueillait et se tenait prêt à tout événement. Cependant le vigilant et courageux capitaine ordonne de jeter le plomb. Deux matelots s'attachent au dehors du vaisseau et sondent; on entend le cri: 7 brasses. De deux à deux minutes, le cri se renouvelle; puis, 6 brasses... 5 brasses... le nombre diminuait toujours. On devine, combien chaque cri devait faire palpiter nos cœurs. Mais quand on cria, 3 brasses et deux brasses et demie, tout espoir s'évanouit; car c'était le minimum de l'eau nécessaire au navire. On crut un instant, que le vaisseau allait se briser contre les récifs.

« Le Seigneur voulait mettre notre foi à l'épreuve; il n'avait pas résolu notre perte. Le cri de 4 brasses se fait entendre, on respire, on prend courage; mais le danger n'était pas passé. Nous avions encore deux milles de brisants à franchir. Un second cri de 3 brasses, vint de nouveau nous remplir d'épouvante. Le lieutenant dit alors au capitaine : « *Nous nous sommes trompés de route*, » — *Bah!* reprit le capitaine, *ne voyez-vous pas que l'*Infatigable *passe partout? Avancez...* Le Ciel était pour nous! Sans lui, ni l'habilité du capitaine, ni la bonté du navire, ni l'activité de l'équipage, n'eussent pu nous préserver d'une perte certaine. Nous étions à plus de cent mètres de la bonne voie, au milieu du canal du Sud, que jamais vaisseau n'avait traversé. Quelques moments après, nous apprîmes d'une manière positive, que nous avions échappé comme par miracle.

« En effet, notre vaisseau avait pris d'abord une bonne direction à l'entrée du fleuve; mais à peu de distance de son embouchure, le Colombia se divise en deux branches formant comme deux canaux; l'un au Nord, non loin du cap *Désappointement*, est celui qui nous devions suivre; l'autre au Sud, n'est point fréquenté, à cause des brisants, qui en barrent l'entrée et sur lesquels nous avons passé les premiers et probablement les derniers. Nous sûmes encore, que le capitaine du fort *Astoria*, nous ayant aperçus depuis deux jours, s'était rendu à l'extrémité du cap avec quelques sauvages, et que, pour nous attirer de ce côté, il avait allumé de grands feux, élevé un drapeau et tiré quelques coups de fusil. Nous avions, il est vrai, remarqué ses signaux; mais nul d'entre nous n'en avait compris le motif. Dieu sans doute voulait nous montrer, qu'il est assez puissant pour nous exposer au danger et nous en retirer ensuite sains et saufs. Que son saint nom soit béni! Gloire aussi à saint Ignace, qui a protégé si visiblement ses enfants, le jour de sa fête.

« Vers quatre heures et demie, un canot se dirigea vers nous; il était monté par des sauvages *Clatsops*, ayant à leur tête un Américain établi sur les côtes; leurs cris étonnèrent beaucoup nos Pères et les sœurs de Notre-Dame. Nous ne pûmes distinguer que le mot *Calche* qu'ils répétaient à l'infini. On leur fit signe d'approcher, et le capitaine leur permit de monter à notre bord. Aussitôt l'Américain m'aborde et m'expose le danger, que nous avions couru; il ajoute, qu'il avait voulu venir à notre secours, mais que les sauvages, voyant le péril, n'avaient osé s'y exposer.

« De leur côté, les Indiens nous racontaient par signes, quelles avaient été leurs craintes; comment à chaque instant, ils s'attendaient à voir le navire renversé et brisé; ils avaient pleuré et déchiré leurs vêtements, sûrs que, sans l'intervention du Grand-Esprit, nous n'eussions jamais échappé au péril. En vérité, ces bons sauvages ne s'étaient pas trompés. C'est le témoignage de tous ceux, qui connaissent l'histoire de notre passage; ils ne cessent de nous en féliciter, comme d'une chose unique et merveilleuse.

« La seconde visite, que nous reçûmes à bord, fut celle de quelques *Tchinouks*, peuplade établie dans l'immense forêt, qui s'étend sur la rive septentrionale du fleuve. Les *Clatsops* occupent la rive méridionale et forment une population d'environ cent cinquante hommes. Les *Tchinouks* habitent trois grands villages au-delà de la forêt; ces deux nations, quoique voisines, sont ennemies l'une de l'autre. Les hommes s'enveloppent d'une couverture, pour paraître devant les blancs. Ils mettent toute leur vanité dans leurs colliers et leurs pendants d'oreilles; ils donneraient tout ce qu'ils possèdent pour s'en procurer. Ces sauvages se mettent extrêmement à leur aise; il faut être très-réservé avec eux, afin d'empêcher la trop grande familiarité. Il leur suffit, qu'on ne les chasse point; contents

pour lors, ils n'exigent pas qu'on s'occupe autrement d'eux ; ils sont d'un naturel paisible; ils trouvent facilement de quoi satisfaire à leurs besoins et mènent pour la plupart une vie fainéante et oisive; leur unique occupation est la pêche et la chasse. Les Indiens conservent la coutume d'applatir la tête de leurs enfants. Le saumon abonde dans leurs fleuves, et le gibier, dans leurs forêts. Après s'être pourvus chaque jour de ce qui leur est nécessaire, ils se couchent au soleil, des heures entières, sans bouger. Ils vivent, du reste, dans l'ignorance la plus grossière de la religion (1).

« Le lendemain matin, nous vîmes une chaloupe qui s'efforçait de nous rejoindre; elle portait M. Burney, le même, qui, les jours précédents, s'était, du haut du cap, si vivement intéressé à notre sort. Il nous aborda avec toute la bienveillance possible; c'est à lui, que la garde du fort *Astoria* est confiée; il y fait sa résidence avec sa famille, et il était chargé de la part de son épouse et de ses enfants, de nous inviter à descendre chez lui, pour leur procurer le plaisir de nous voir. Persuadés, qu'après un si long séjour sur mer, cette visite serait très-agréable à chacun de nous, nous nous rendîmes à son invitation. Pendant que cette honorable famille nous préparait à dîner, nous fîmes une petite excursion dans la forêt voisine. Nous y admirâmes des sapins d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses. Il n'est pas rare d'en rencontrer de deux cents pieds de haut sur quatre et demi de diamètre. On nous montra un tronc de sapin, qui avait quarante-deux pieds de circonférence (2). Après une course de deux heures, M. Burney nous reconduisit au fort.

(1) Les Tchinouks, les Clatsops et les Kilamukes, tribus Indiennes de la côte du Nord-Ouest, appellent leur plus grand dieu *Ekannum*, et lui attribuent la création de toutes choses. Le dieu, qui a fait la rivière Colombie et ses poissons, ils l'appellent *Etalapasse*.

(2) Le même arbre, dont Balbi fait mention dans sa Géographie.

« Dans une seconde promenade, plusieurs d'entre nous admirèrent des tombeaux de sauvages. Le corps du défunt est placé dans une espèce de canot, fabriqué d'un tronc d'arbre; on le couvre de nattes ou de peaux, puis on le suspend à un arbre, ou on l'expose sur les bords de la rivière. Nous vîmes jusqu'à douze tombeaux semblables, réunis dans un même endroit; ils se trouvent ordinairement dans des lieux de difficile accès, tels que des îles ou des pointes de rochers, afin d'être ainsi plus à l'abri des animaux féroces. Non loin de ce cimetière, un de nos Pères plus curieux que les autres, ayant aperçu à l'écart le museau d'un ours, qui n'avait pas l'air trop apprivoisé, s'en revint saisi d'une panique assez plaisante.

« Le 2 août, je résolus de devancer mes compagnons au fort *Vancouver*, pour informer le Rév. M. Blanchet de notre heureuse arrivée. Du reste, voici, pour nos Pères, ce qui concerne le reste de leur voyage: le 3 et le 4, la marche du navire fut retardée faute de vent; d'un coup d'œil on pouvait apercevoir le chemin qu'on avait fait en trois jours. Vers le soir, une légère brise se leva et permit de continuer la route. Au bout de quelques heures, on fut au-delà des écueils, qui se prolongent l'espace de six milles ou deux lieues. Cette distance une fois parcourue, on peut tenir constamment le milieu du fleuve, il s'y trouve toujours une quantité d'eau suffisante, mais les nombreuses sinuosités exigent une manœuvre continuelle.

« Ici la rivière est des plus belles: surface unie comme un cristal, courant intercepté à la vue par le rétrécissement du lit et des rochers, mugissement sourd de quelques petites chutes et cascades sur les deux bords; rien n'est plus varié ni plus agréable que le *Colombia*. On ne se lasse pas d'admirer la richesse, la variété et la beauté des sites, que la nature offre dans ces régions solitaires; des forêts vierges bordent les deux rives dans presque toute leur longueur; elles sont couronnées de montagnes également

boisées. En remontant le *Colombia*, on rencontre ça et là d'assez larges baies, au milieu desquelles s'élèvent de jolies petites îles, qui, semées sur les flots comme des groupes de fleurs et de verdure, présentent un coup-d'œil charmant; c'est ici, que les artistes devraient venir étudier leur art: ils y trouveraient les vues les plus pittoresques et les plus gracieuses: les couleurs variées, les sites ravissants sont prodigués sur cette terre. Plus on avance, plus les perspectives sont grandes et majestueuses. Enfin le 5 août, le navire arriva au fort *Vancouver*, vers les sept heures du soir. M. le gouverneur, homme plein de religion, accompagné de son épouse et des personnes les plus notables, se trouvait sur la rive pour nous recevoir. Nous jetâmes l'ancre; nous nous rendîmes aussitôt au fort, où nous fûmes accueillis et traités avec toute la cordialité possible.

« Le 12, après huit jours d'attente, arriva le Rév. M. Blanchet. Il n'avait pas reçu la lettre que je lui avais écrite; mais aussitôt que la nouvelle de notre arrivée lui fut parvenue, il se hâta de nous rejoindre, accompagné d'un bon nombre de ses paroissiens. Il avait voyagé tout un jour et une nuit sans s'arrêter. Sa présence nous combla de joie. Quoique nous fussions très-bien au fort, nous désirions parvenir au plus tôt à l'endroit, que la divine Providence nous avait destiné; les religieuses de leur côté soupiraient après leur nouveau couvent de *Wallamette*. En conséquence M. Blanchet ordonna les préparatifs du départ, et le 14, nous quittâmes le fort *Vancouver*.

Un adieu bien sensible nous restait à faire au capitaine de notre navire; il nous attendait au bord du fleuve. L'émotion fut vive de part et d'autre: lorsque pendant huit mois on a partagé les mêmes dangers, et qu'ensemble on a vu si souvent la mort de près, on ne se sépare pas sans larmes.

« Notre petite escadre se composait de quatre canots,

montés par les paroissiens de M. Blanchet, et de notre chaloupe; nous remontâmes le fleuve, et bientôt nous entrâmes dans la rivière *Wallamette*, qui se jette dans le *Colombia*.

« Aux approches de la nuit, nous amarrâmes nos barques et nous allâmes camper sur le bord. Là, nous nous réunîmes autour du feu en table d'hôte assez pittoresque; puis nous nous livrâmes au repos; mais les maringouins vinrent par milliers interrompre notre sommeil; les religieuses, auxquelles on avait cédé la tente, ne furent pas plus épargnées que ceux qui dormaient à la belle étoile. Vous comprenez sans peine, que la nuit nous parut un peu longue; aussi fûmes-nous sur pied au premier rayon du jour. J'aidai les religieuses à dresser un petit autel; c'était le 15 août, jour de l'Assomption, fête qu'on ne célèbre toutefois ici que le dimanche suivant. M. Blanchet offrit le saint Sacrifice; tous les autres communièrent.

« Enfin le 17, à onze heures du matin, on aperçut la chère Mission de *Wallamette*. M. Blanchet eut soin de faire transporter nos bagages; les religieuses furent conduites en charrette à leur demeure, éloignée d'environ trois milles de la rivière; à deux heures, nous étions tous rassemblés et prosternés dans l'église de *Wallamette*, pour y adorer et remercier notre Divin Sauveur par un *Te Deum* solennel, qui fut chanté avec une vive émotion.

« Le dimanche 18, ici fête de l'Assomption, dès huit heures du matin, on vit arriver en foule les cavaliers canadiens, qui avaient amené de loin leurs femmes et leurs enfants, pour assister à la solennité. A neuf heures, la foule se pressa dans l'église: les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, dans un ordre parfait. Vingt enfants de chœur environnaient l'autel; le Rév. M. Blanchet célébra le saint Sacrifice. Quant à ses paroissiens, ils nous édifièrent beaucoup par leur piété.

Arrivés à la Mission de S.t Paul du Wallamette, le très-

Rév. Mr Blanchet nous accueillit chez lui, avec une charité et une cordialité vraiment paternelles, mettant tout ce qu'il possédait à notre disposition. Mon premier soin fut d'aller à la recherche de quelque site favorable, où, conformément aux intentions et au plan de notre Très-Rév. Père Général, nous pussions établir une Mission-mère. Je fis en conséquence avec Mr Blanchet plusieurs excursions, qui n'eurent aucun résultat; car les sites étaient déjà occupés, et une foule d'autres obstacles se présentèrent. Les Méthodistes me proposèrent d'acheter leur Académie. C'est une assez grande et belle maison; mais il n'y a dans les environs ni bois, ni terre labourable. J'étais dans une grande perplexité, lorsque Mr Blanchet me proposa d'examiner les terres appartenant à la Mission, et m'offrit avec un désintéressement admirable, de choisir l'étendue, que je jugerais nécessaire à l'établissement projeté. J'examinai le terrain, et à peine avions-nous fait deux milles, que nous arrivâmes à un point, qui présenta à nos yeux une foule de beautés et d'avantages, en réunissant l'utile, l'agréable et même le grandiose. Qu'on s'imagine au Midi une plaine immense, d'où l'on aperçoit, s'élançant jusqu'aux nues, les cimes blanchâtres des trois plus grandes Montagnes de la chaîne des Cascades: le mont Hood, le mont Ste Hélène, et le mont Jefferson ou Molélis; au Levant, des lointains, dont les douces nuances se fondent avec l'azur du ciel; à l'Occident, les eaux brillantes et limpides de deux beaux petits lacs, où nageaient et folâtraient insouciants, pendant que nous les contemplions du haut de la côte, et le Castor, et la Loutre, et le Rat-musqué. Un de ces petits lacs se trouve même au pied de la côte, vis-à-vis d'un amphithéâtre, qui monte en pente douce sur le côteau élevé, que nous occupions, et que je choisis pour y établir la maison de St François-Xavier.

Les doux souvenirs de notre premier établissement du Missouri me reviennent à la pensée. J'espère, qu'ici un

jour, à l'exemple de la Maison St Stanislas, près St Ferdinand, qui s'est étendue sur une grande partie du Missouri, dans l'Ohio, dans la Louisiane, dans les Montagnes-Rocheuses, jusqu'aux extrémités de l'ouest de l'Amérique, ici, je l'espère, s'établira aussi une petite pépinière de Missionnaires zélés, qui dans la suite, (puisse le temps n'être pas éloigné!) se répandront parmi les différentes tribus de cet immense Territoire, pour y porter le flambeau de la foi.

Sous nos yeux la belle rivière du Wallamette forme une immense courbe, bordée par une superbe forêt, qui fournira en abondance des bois de différentes espèces, pour les besoins de l'établissement. — Nulle part je n'ai vu dans cette région des Pins, des Sapins, des Ifs, des Cotonniers, des Frênes, des Aûnes, des Chênes, plus majestueux et en plus grande abondance. — Entre la forêt et le côteau se trouvent des bocages touffus et de riantes prairies. La terre en est fertile, propre à toutes sortes de produits et capable de fournir à l'entretien d'une grande ferme. Ajoutez à tous ces avantages, une suite de fontaines vers le milieu de la côte; l'une d'elles n'est qu'à cent pas de la maison; on pourra plus tard en tirer bon parti. La résolution une fois prise, on ne tarda pas de mettre la main à l'œuvre. On commença par déblayer, par couper les broussailles et les arbres épars, et avec l'aide de plusieurs habitants, nous y élevâmes bientôt trois bâtiments en bois, sous un seul toit de 90 pieds de longueur. Ils devaient servir de maisons de travail au frère charpentier, au forgeron et au menuisier. Un bâtiment à deux étages de 45 pieds sur 35, est aussi en construction et déjà bien avancé; ce sera la demeure des Missionnaires.

Une maladie, qui parut contagieuse (le Flux de Sang,) mais que les médecins attribuèrent aux eaux malsaines des rivières, régnait dans l'Orégon, lors de notre arrivée. Un grand nombre de sauvages, particulièrement parmi les

Tchinouks et les Indiens des Cascades, en moururent. Il était pitoyable de les voir dans leurs petits campements, presque sans abri, étendus et expirants sur le sable, le long du rivage. Ils tâchaient de gagner le fort Vancouver, pour obtenir le secours du médecin. La plupart de nos matelots furent attaqués du mal ; le capitaine surtout m'inspira de vives inquiétudes; je craignis, qu'il ne succombât et ne pût revoir cette famille chérie, sa femme et ses chers enfants, dont il prenait plaisir à m'entretenir tous les jours. C'était un digne homme et un habile marin, je l'estimais et je l'affectionnais sincèrement. Trois des sœurs payèrent leur tribut à la maladie; le P. Accolti et moi, nous ne tardâmes pas non plus à en ressentir les terribles effets. Je dus garder le lit pendant quinze longs jours, observant la plus stricte diète. Nous eûmes tous le bonheur d'en échapper.

L'hiver approchait rapidement, et malgré mon état de convalescence, je ne pus résister au besoin et en même temps au désir pressant que j'éprouvais, de revoir mes chers sauvages des Montagnes, qui aussi attendaient mon retour avec impatience ; c'était la nouvelle que m'en avait donnée le Rév. P. Mengarini, leur missionnaire, qui était venu au-devant de moi.

Aujourd'hui, 9 octobre, j'ai le bonheur de me mettre en route pour les Montagnes-Rocheuses.

« Je suis,

Cher François,

Votre dévoué Frère

P. J. DE SMET, S. J.

Note. Dès le 9 septembre, en attendant que leur maison fut habitable, les Sœurs commencèrent à instruire en plein air les femmes et les enfants, qui se disposaient à la première communion. Le 12, elles avaient déjà dix-neuf élèves âgées de 16 à 60 ans. Toutes ces personnes viennent de loin, apportent des vivres pour plusieurs jours,

et couchent dans la forêt, exposées à toutes les injures de l'air. On ne peut concevoir, combien ces pauvres gens sont avides d'instruction; on consacre jusqu'à six heures par jour à leur enseigner le signe de la croix et les prières ordinaires. Un jour, on apprit qu'une femme était depuis deux jours sans manger; les chiens avaient dévoré sa petite provision, et elle n'avait pas voulu retourner chez elle, afin de ne pas perdre la leçon du catéchisme.

On ne saurait croire, combien les Sœurs sont chéries et respectées, et quelles démonstrations de reconnaissance ces Indiennes leur font; les unes leur apportent des melons, les autres des pommes de terre, du beurre, des œufs, etc.

Le couvent n'ayant encore, le 24, ni portes, ni chassis, à cause de la rareté des ouvriers, on vit ces bonnes Sœurs, les unes s'essayer au maniement du rabot, les autres placer les vitres, peindre les portes et les fenêtres, etc. Ce qui leur fait si ardemment désirer leur nouvelle habitation, c'est que déjà on leur a présenté une trentaine de pensionnaires canadiennes, qui leur procureront les moyens de nourrir gratuitement les jeunes orphelines, qui se trouvent abandonnées. Ces jeunes enfants, recueillies chez les Sœurs, pourront ainsi recevoir des soins spirituels et corporels; mais, pour réaliser ce projet, qui promet de si beaux résultats, il faudrait quelque secours qui permît de leur fournir des habillements; le produit du pensionnat ne pouvant servir qu'à leur nourriture. Voici, du reste, le brillant prospectus de ce pensionnat.

Par trimestre: 100 livres de farine, 25 livres de lard ou 36 de bœuf, 4 livres de sain doux, un sac de pommes de terre, 3 galons de pois, 3 douzaines d'œufs, un galon de sel, 4 livres de chandelles, une livre de thé, 4 livres de riz.

C'est au mois d'octobre, que les Sœurs sont définitivement entrées dans leur couvent; le Rév. Mr Blanchet vint peu après bénir leur chapelle avec toute la solennité possible. Depuis ce moment, elles ont le bonheur d'avoir tous les jours la Sainte Messe, qu'un des Rév. Pères missionnaires de la maison de St. François Xavier vient y célébrer. Dès les premiers jours de leur installation, elles ont eu encore la douce consolation de voir faire la première communion à une trentaine de femmes, qu'elles avaient instruites et préparées. Ces succès, obtenus en si peu de temps, ont fait concevoir le projet de former une seconde maison de ce genre à la ville d'Orégon. Les circonstances sont très-favorables à ce nouvel établissement des religieuses. Malheureusement, la station de Ste Marie du Wallamette fournirait à elle seule, de quoi occuper douze Sœurs, et elles ne sont que six!

Nous apprenons avec plaisir, que Mgr Blanchet se rendra en Europe, pour y être consacré, et qu'il fera de nouvelles démarches, pour obtenir encore douze autres religieuses. Fasse le ciel qu'il réussisse, et que le défaut de moyens pécuniaires ne mette pas un obstacle insurmontable au grand sacrifice, que, cette fois encore, la pieuse congrégation des Sœurs de Notre Dame s'imposerait avec la même générosité!

N° II.

A. M. D. G.

A Monseigneur Hughes, Evêque de New-York.

Au pied de la Grande Glacière, une des sources de la rivière Athabasca.

MONSEIGNEUR,

Je n'ai pas oublié mes promesses, et je me rapellerai toujours avec plaisir les grandes obligations, que j'ai contractées envers votre Grandeur, dans ces jours, où j'avais le bonheur de voyager en votre compagnie. Je vous adresse aujourd'hui douze lettres des Montagnes-Rocheuses ; elles renferment la narration de mes excursions de l'année dernière et des visites que j'ai faites à différentes tribus ; je vous y entretiens de tout ce que j'ai vu et entendu et de tout ce qui m'est arrivé dans ma longue excursion au milieu de nos Montagnes isolées. J'espère, que mes lettres, toutes simples qu'elles sont, vous consoleront par les nouvelles qu'elles vous apportent, touchant les progrès de notre Sainte Religion, au milieu des tribus éparses de l'Orégon et parmi les tribus solitaitaires, qui parcourent les forêts, les lacs et les rivières du grand fleuve du Nord: l'Athabasca. Quatre Prêtres du Diocèse de la rivière Rouge exerceront bientôt le St. Ministère dans les plus affreuses régions du Territoire de l'Hudson-Baie. Qu'il est désolant, que le grand désert

de l'Ouest, qui s'étend des États-Unis, jusqu'à la base Orientale des Monts Rocheux, et qui s'avance jusqu'aux frontières du Mexique, soit une plage, presqu'entièrement privée de secours spirituels ! Ah ! quelle belle vigne ! Quel vaste champ se présente au zèle du Missionnaire catholique ! D'après mes propres observations et celles de tous nos Pères qui ont traversé ce désert, j'ose affirmer, que le travail y serait couronné d'un très-grand succès. Les Indiens, en général, sont mal jugés et peu connus dans le monde civilisé; on forme son opinion sur ce qu'on voit d'eux dans nos villes et sur les frontières, où " l'eau de feu, " la malheureuse boisson, et les vices les plus dégradants de la civilisation leur ont causé les plus grands malheurs. A mesure que l'on pénètre dans le désert, on trouve les indigènes mieux disposés ; ils écoutent avec plaisir les instructions et reçoivent avec empressement et avidité l'heureuse et bonne nouvelle du salut.

Un Evêque, qui visiterait avec deux ou trois Prêtres les différentes tribus de ce vaste désert, séjournant parmi chacune d'elles durant quelques semaines, pour les instruire, en obtiendrait le résultat le plus heureux et le plus consolant; les guerres cruelles disparaîtraient, et, aux cris de mort et de carnage, qui y ont retenti depuis tant de siècles, succèderaient le chant des cantiques et les louanges du Tout-Puissant. L'idée de réunir en villages permanents les nations nomades, qui parcourent les plaines de l'ouest, serait, dans mon opinion, une œuvre impossible, ou qui, du moins, demanderait bien du temps. On pourrait faire de bons chrétiens des sauvages, et leur permettre néanmoins de mener la vie de chasseurs, aussi longtemps que les buffles, les cerfs, les chevreuils et les cabris abondent sur leurs terres.

L'intérêt que je porte à ces pauvres tribus, et l'assurance que j'ai, qu'elles possèdent dans la personne de votre

Grandeur un Protecteur puissant et un sincère Ami, me pressent de faire un appel en leur faveur à votre cœur Paternel, afin qu'un prompt remède soit appliqué aux besoins urgents de ce district des Etats-Unis.

Les blancs sont entourés de soins, de moyens de salut, et l'on compte par milliers, ceux qui n'en profitent pas et s'éloignent de la bonne voie; les peaux rouges ont aussi des âmes à sauver, des âmes rachetées par le sang précieux du Sauveur, et par milliers ces enfants, abandonnés dans le désert, implorent le secours bienfaisant de la Religion.

Je suis avec le plus profond respect et l'estime la plus sincère, me recommandant à vos Ste Sacrifices et prières,

Monseigneur,

Votre très-humble et
très-obéissant serviteur en J.-C.
P. J. DE SMET S. J.

N° III.

A. M. D. G.

St François Xavier du Wallamette,
le 20 juin 1845.

MONSEIGNEUR,

Au commencement de Février, je me suis mis en route, pour visiter nos différents établissements et nos stations, et pour en ouvrir d'autres parmi les tribus voisines de nos réductions. Quatre à cinq pieds de neige couvraient alors toute la surface du pays; et je dus me résoudre à me rendre en canot d'écorce, de la Baie des Pends-d'oreilles jusqu'à la Prairie des chevaux, distante d'environ 250 milles.

Au temps pascal, j'étais parmi mes chers Têtes-Plates et Kalispels des Montagnes; ce fut pour moi une grande consolation, de les trouver remplis de zèle et de ferveur, dans l'accomplissement de tous les devoirs des vrais enfants de la prière. Au grand jour de Pâques, tous les Têtes-Plates, qui se trouvaient à Ste Marie, s'approchèrent dévotement de la S^te table pendant ma Messe, et environ trois cents Kalispels, la plupart adultes, de la station de St François de Borgia, vinrent se présenter aux fonds baptismaux. Cinq chefs se trouvaient dans leurs rangs; les trois principaux sont: *Stiettiedlóodsho*, ou le chef des braves; *Selpisto*, le grand chef, et *Chalax*, c'est-à-dire, *le vêtement blanc*, surnommé le jongleur ou le grand homme de médecine. (Médecine est ici synonyme de jonglerie.)

Qu'il est doux, de verser l'eau Sainte du Baptême sur les fronts ridés et cicatricés de ces guerriers du désert! Qu'il est consolant, de voir ces enfants des plaines et des forêts secouer la poussière, qui les a couverts si longtemps, cette profonde ignorance et ces superstitions absurdes, triste héritage que leur avaient laissé leurs ancêtres, après se l'être transmis pendant tant de siècles! Qu'il est beau, de les voir embrasser la Foi et toutes ses saintes pratiques, avec un empressement et un zèle vraiment dignes des premiers jours du christianisme!

Vous faire l'histoire de ces trois chefs, dépasserait les bornes que je me suis proposées. Qu'il me suffise de dire, que ces Héros des Montagnes Rocheuses ont été depuis des années la terreur de leurs ennemis. *Chalax* avait acquis une grande renommée comme *jongleur*, et souvent il avait prédit l'avenir; s'il faut en croire les Kalispels et les Blancs qui ont voyagé dans son camp, ses prédictions se sont toujours vérifiées. Il indiquait le jour, l'endroit, le nombre de Pieds-Noirs, qui venaient à l'attaque du camp. Interrogé relativement à cette affaire, il me dit avec beaucoup de franchise et de simplicité: « On » m'appelle *l'Homme de Médecine;* cependant je n'ai » jamais aimé ni la jonglerie, ni la pratique trompeuse » des jongleurs; je reçois toute ma force de la prière. » Lorsque je me trouve dans les pays dangereux, je » m'adresse au Maître de la Vie; je lui offre mon cœur et » mon âme, le suppliant de nous prendre en pitié et de » nous protéger contre nos ennemis. Quand une voix » m'avait déjà averti de l'approche du danger, je recom- » mandais la prudence et la vigilance dans le camp; car » cette voix ne m'a jamais trompé. Aujourd'hui j'ai une » faveur à vous demander: la voix mystérieuse m'appelle » par le nom de *Chalax*, et, si vous le permettez, je » désire porter ce nom jusqu'à la mort. » J'y consentis volontiers, et lui fis l'explication de la belle cérémonie

du *vêtement blanc* qu'il allait recevoir dans le St Sacrement du Baptême. Au beau nom de *Chalax*, j'ajoutai celui du *Prince des Apôtres*. C'est ce même chef, qui, à ma première visite aux Montagnes (visite dont je vous ai entretenu déjà ailleurs), aidé de soixante hommes seulement, avait soutenu des combats réitérés, durant cinq jours de suite, contre deux cents loges des Pieds-Noirs. Ceux-ci furent mis en fuite, laissant 80 morts sur le champ de bataille, tandis que parmi les Têtes-Plates, un seul homme reçut un blessure mortelle, dont il mourut trois mois après, le lendemain de son baptême.

Je quittai avec regret ces bons Indiens et mes chers confrères en Jésus-Christ: les Rév.^ds^ Pères Mengarini et Zerbinati; ainsi que quatre Frères coadjuteurs, qui travaillent avec un zèle infatigable dans cette portion de la vigne du Seigneur.

Comme les neiges avaient commencé à disparaître, les Kalispels de la Baie attendaient mon retour. Je repris mon fragile canot, conduit par deux Indiens, et je me hâtai de redescendre la rivière à Clark. Jugez de son impétuosité: j'avais mis seize jours pour la remonter, je n'en mis que quatre au retour. Revenu à la Baie avec le Rév. Père Adrien Hoeken et plusieurs chefs, je m'empressai d'examiner les terres de cette partie de la tribu des Kalispels, afin de choisir un site convenable, à l'établissement de la nouvelle réduction de St Ignace. Une grande prairie d'un sol riche et fertile, s'étendant à plus d'une lieue et entourée de cèdres et de pins; le voisinage de la caverne de la Nouvelle Manrèse avec ses belles carrières; une longue suite de pâturages et une chute de plus de deux cents pieds, fort propre à l'érection de plusieurs moulins, semblaient réunis tout exprès. J'abattis les premiers arbres, et, après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour hâter les travaux, je partis pour Walla-Walla, où je m'embarquai en esquif sur le

fleuve Colombie, pour descendre jusqu'au Fort *Vancouver*. Le fleuve avait grossi considérablement par la fonte des neiges et notre course était rapide. On m'indiqua l'endroit, où, quelques mois auparavant, quatre voyageurs des États-Unis avaient misérablement péri, victimes de leur imprudence et de leur présomption. Avertis de prendre un guide, ils répondirent « qu'ils n'en avaient pas besoin. » « Prenez garde, » ajouta-t-on, « car le fleuve est dangereux et traître. » Le pilote, grand fanfaron, répliqua avec un rire moqueur : « Je suis capable de diriger ma barque, fût-ce à travers le gouffre infernal. » On leur souhaita un heureux voyage, mais on n'était pas sans inquiétude ; ce pilote, se disait-on, n'est pas un Indien du pays ; ce n'est pas un Iroquois, ce n'est pas même un Canadien ! Le fleuve reçut ces passagers téméraires. Ils poussèrent au large ; le canot glissait, avec la rapidité d'une flèche, laissant après lui une longue trace d'écume, excitée sous les coups redoublés de la pagaie.... Le premier rapide se présente : ils s'y élancent sans crainte ; hélas ! c'est sans retour ! Arrêtés soudain par un tournant, ils font d'impuissants efforts pour l'éviter : l'abîme se creuse devant eux ; en vain luttent-ils pour échapper à cette spirale menaçante, qui les réclame comme sa proie. Tout est perdu ; les voilà, lancés sur les bords du gouffre tournoyant : ils y pirouettent quelques instants, avec le roseau et la paille ; la proue s'enfonce, et un cri de désespoir, que le mugissement des ondes rend encore plus lugubre, sortant de l'abîme, annonce au loin, répété par les échos, le nouveau désastre de la *Colombie*. Le gouffre se referme aussitôt, sans laisser aucune trace de ses malheureuses victimes. Leçon terrible pour ceux qui voudraient à l'avenir se risquer sans guide, sur le redoutable fleuve de l'Ouest.

Après une heureuse navigation de cinq jours, nous débarquâmes à *Vancouver*, où j'eus le bonheur de rencontrer le Père Nobili, qui, pendant huit mois, tout en s'appliquant à l'étude des langues du pays, avait exercé le S.t Ministère avec grand succès parmi les employés catholiques du Fort et les Indiens du voisinage. Une maladie mortelle avait plus que décimé ces derniers, mais tous eurent le bonheur de recevoir le Baptême avant de mourir.

Nous remontâmes ensemble en canot Tchinouk la belle rivière du *Multonomak* ou *Wallamette* jusqu'au village de Champois, à une lieue de distance de notre résidence de S.t François Xavier. Tous les Pères étaient venus à notre rencontre et se trouvaient au débarquement; la joie de se revoir et de se trouver réunis après une absence d'un long hiver, était bien grande: Les Rév. Pères Italiens s'étaient principalement appliqués à l'étude des langues. Le Rév. Père Ravalli, par ses connaissances en Médecine, rendit dans l'exercice du Saint ministère de grands services à tous les habitants de la mission de St Paul, car chaque habitation contenait plusieurs malades.... Le Rév. P. Vercruysse, à la demande de Monseigneur Blanchet, avait commencé une nouvelle mission parmi les Canadiens éloignés de St Paul, et avait réussi à les faire contribuer à l'érection d'une nouvelle Eglise, dans un endroit central et peu éloigné de leurs habitations. Le P. De Vos, le seul de nos Pères du Wallamette qui parle l'Anglais, donne tous ses soins aux Américains, qui sont déjà au-delà de quatre mille. Il y a parmi eux plusieurs familles catholiques, et d'autres disposées à embrasser la foi.

A voir l'Orégon en ce moment, personne ne saurait douter des grands progrès, que notre Ste Religion y a faits et de ceux qui s'y préparent pour l'avenir. Le Très-Rév. Mr De Mers, Grand-Vicaire et Administrateur du diocèse

pendant l'absence de Monseigneur, fait préparer tous les matériaux pour une cathédrale en briques. Il fait construire une belle Église à la chute du Wallamette, site choisi pour la première ville de l'Orégon, qui ne date que de trois ans, et où déjà l'on compte au-delà de cent maisons. Plusieurs terrains y ont été assignés par le respectable Mr Mac Laughlin, Gouverneur de la Baie d'Hudson, à l'ouest des Montagnes Rocheuses, à l'usage d'un couvent et de deux écoles. Une Église catholique est en construction au fort Vancouver. Le couvent des Sœurs de Notre-Dame est très-avancé, et sera sans contredit le plus beau bâtiment du Wallamette. On y joint une Église d'environ quatre-vingts pieds de long et d'une largeur proportionnée, sous l'invocation de la Ste Vierge. Ces religieuses ont déjà cinquante pensionnaires. Le petit collége de St Joseph, sous la présidence du Très-Digne et Très-Rév. Mr Bolduc, prospère et s'augmente; quarante jeunes gens, la plupart Métis, y reçoivent une instruction soignée et chrétienne. Une Église en bois a été bâtie depuis plusieurs années au Cowlitz, et l'on y prépare les matériaux pour la construction d'un couvent, sous la direction du Rév. Mr Langlois. Notre résidence de St François Xavier est achevée; elle pourra servir plus tard de Noviciat et de Séminaire aux jeunes missionnaires, pour s'y préparer aux travaux apostoliques. J'espère, que cette année (et les mesures ont été prises à cet effet) nos Pères du Wallamette visiteront plusieurs peuplades, qui habitent les côtes de la mer Pacifique, au nord et au sud de la Colombie, où déjà les visites de Monseigneur et de son Grand-Vicaire ont eu de si heureux résultats. En date du 17 Février 1842, Monseigneur Blanchet écrivait à l'Evêque de Québec: « Dieu a daigné bénir nos travaux et » donner de l'accroissement au pain de la parole de la » vie. Le nom adorable de Jésus a été annoncé à de » nouvelles peuplades vers le Nord. Mr De Mers a porté

» ses pas jusqu'au fort Langley, sur la rivière Fraser, et » il a conféré le baptême à plus de sept cents enfants, » dont plusieurs jouissent déjà du fruit de la grâce qui » les a régénérés. »

Dans mes lettres précédentes, je vous ai donné les détails de nos Missions: je vous ai parlé de la conversion de deux peuplades, les Têtes-Plates et les Cœurs-d'Alène; de la première communion de ces derniers et d'un grand nombre de conversions parmi les Kalispels de la Baie, à la dernière fête de Noël. De 1839, date de l'établissement de la première Mission dans l'Orégon, jusqu'en Juillet 1845, les Rév^ds Mess. du Canada avaient baptisé environ trois mille personnes. — Le nombre d'employés catholiques aux différents postes de l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson dans l'Orégon, avec les colons du même pays, monte à plusieurs centaines; ce qui, joint aux 2857 baptêmes, administrés depuis 1841 dans nos différentes missions des Montagnes, donne un total d'au-delà de six mille catholiques pour l'Orégon... Le grain de sénevé croit admirablement bien et grandit sur cette terre, autrefois si stérile et si longtemps négligée.

Au mois de juin, le Rév. Père Nobili, accompagné d'un frère Novice, quitta le Wallamette, pour aller visiter les différentes tribus de la Nouvelle-Calédonie, déjà visitées en 1842-43, par le Rév. M^r De Mers, savoir: les *Kameloups*, les *Atnans* ou *Shouwapemoh*, les *Porteurs* ou *Ltaoten*. Leur nom varie suivant les divers lieux, que leurs camps occupent, et avec la terminaison *ten*, qui signifie *gens*, devient ou *Stélaoten*, ou *Nashkoten*, ou *Tchilkoten*, ou *Nakazètéoten*. Le P. Nobili baptisa 436 enfants. Telle a été la ferveur et le zèle de ces pauvres Indiens, que malgré l'absence de tout Prêtre, ils ont bâti trois Églises en bois, dans le doux espoir qu'un Népapayattok ou Père, viendrait s'établir au milieu d'eux.... Le nombre des employés catholiques est grand dans les différents forts de ce pays. Les Messieurs

de l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, quoique protestants, se sont fortement intéressés en faveur de ces sauvages, pour obtenir et faciliter l'entrée d'un Prêtre sur les terres de cette partie de leur jurisdiction.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect.

Monseigneur,

Votre très-humble et très-obéissant
serviteur et fils en J.-C.

P. J. DE SMET S. J.

N° IV.

A. M. D. G.

St Ignace de la baie des Kalispels,
7 Août 1845.

MONSEIGNEUR,

Quelques jours après le départ du P. Nobili, qui avait obtenu une place dans les berges de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson, je quittai, par terre, la résidence de St François-Xavier, avec onze chevaux chargés de charrues, de bêches, de pioches, de scies de long et d'outils de charpente. J'avais pour compagnons le bon Frère Mac Gil, Irlandais, et deux Métis. Nous rencontrâmes beaucoup d'obstacles et de difficultés dans les Montagnes-des-Cascades, où les eaux descendent partout en torrents dans cette saison de l'année, et roulent avec une telle impétuosité sur les gros blocs de roches, dont leurs lits sont parsemés, qu'on ne les traverse qu'avec mille périls et des dangers continuels... Dans les étroites vallées de ces Montagnes, les Rododendrums étalent toute leur beauté et toute leur force. Hauts de quinze à vingt-cinq pieds et réunis par milliers, ils y forment des bocages, où leurs branches s'entrelaçant, présentent de magnifiques voûtes, semées de bouquets innombrables, incarnats, rouges et blancs, et où se peignent toutes les nuances de la rose.

La route, que nous traversâmes, était parsemée d'ossements de chevaux et de bœufs, tristes souvenirs des calamités que d'autres voyageurs avaient éprouvées dans ces

parages. Nous passâmes au pied de la Montagne Hood, qui domine toutes les autres. Le Capitaine Wyeth, en la voyant du sommet des Montagnes Bleues, en parle avec enthousiasme. « Le voyageur, en s'avançant vers l'ouest, » voit les pics élevés des Montagnes-des-Cascades à une » distance de cent soixante milles ; — plusieurs s'élèvent » à seize mille pieds au-dessus du niveau de la mer. » Toutes les autres perspectives en Amérique, comparées » à celle-ci, s'évanouissent. D'un seul endroit, j'ai con- » templé sept hautes montagnes de cette chaîne, s'éten- » dant du Nord au Sud ; — leur blancheur éblouissante, » leurs formes coniques et escarpées, leur donnent les » apparences d'immenses pains de sucre. »

Nous employâmes vingt jours à nous rendre du Wallamette à Walla-Walla, par des landes désertes et ondoyantes, qui ne produisent que l'absynthe, le cactus, le gazon en touffes et d'autres espèces d'herbages et de plantes, propres aux terres stériles et sablonneuses.... Le gibier y est rare : on y voit cependant de grosses perdrix ou faisans, des avocettes, plusieurs petits oiseaux d'espèces nouvelles, des lapins et des lièvres ; les Salamandres y fourmillent ; les 'Armadillos s'y rencontrent fréquemment, surtout dans le voisinage des Grandes Dalles.

Le Fort Walla-Walla se trouve au 46°2' de latitude, et à la longitude de 119°30'. Il est entouré de sables ; ses environs offrent l'aspect des déserts de l'Arabie. L'embouchure de la rivière Walla-Walla n'en est éloignée que d'un mille. Ses bas-fonds, lorsqu'ils sont arrosés, sont fertiles et l'on y cultive avec succès le maïs, le froment, l'orge, les patates et toutes sortes de légumes. Ils ont aussi au Fort des vaches, des porcs en grand nombre et des bandes considérables de chevaux.

Je vous ai parlé plusieurs fois du désert Nez-percé et Spokan ; je n'ai plus rien à ajouter au récit, que je vous ai fait de cette triste région. A mesure cependant qu'on ap-

proche des Montagnes Bleues, vers l'Est, les plaines deviennent plus fertiles et plus belles; elles sont coupées par d'innombrables petites fourches, dont les eaux sont pures et saines. Les vallons, qui bordent la montagne, sont très-pittoresques, fertiles en riches pâturages et couvertes de belles forêts de pins, de sapins, de pluches et d'épinettes; c'est dans ces riantes prairies, que résident les Nez-percés et les Kayuses. Ils possèdent une grande quantité de chevaux; quelques familles en possèdent jusqu'à quinze cents.

Ils cultivent avec succès le blé, les patates, les pois et plusieurs autres légumes et fruits. C'est de tout l'Orégon la région, qui offre de plus beaux pâturages; même en hiver, les animaux y trouvent une nourriture abondante et n'ont pas besoin d'abri pour se garantir du froid; car le climat y est fort tempéré; les neiges, ainsi que les pluies excessives et durables, n'y sont pas connues.

J'arrivai avec tous mes bagages à la Baie des Kalispels, vers le milieu de juillet. Depuis mon départ au printemps, le nombre des néophytes y avait augmenté. Le jour de l'Ascension, le Rév. P. Adrien Hoecken avait eu le bonheur de baptiser cent adultes. Pendant mon absence, on y avait construit quatre maisons en bois, et préparé tous les matériaux, pour la construction d'une petite Église avec un champ clos de quatre-vingts arpents. Le nombre des Kalispels baptisés, adultes et enfants, monte aujourd'hui à plus de quatre cents. Ils sont tous remplis de zèle et de ferveur; ils mettent la main avec courage à la bêche et à la charrue, déterminés à laisser la vie nomade et à se procurer une demeure et une existence fixes.

Les belles chutes de la Colombie, appelées les Chaudières, dans le voisinage du Fort Colville, ne sont qu'à deux petites journées de distance de la nouvelle résidence de St Ignace. Huit à neuf cents sauvages s'y trouvaient réunis, pour la pêche du saumon. Je m'y rendis, résolu de passer avec eux la neuvaine de notre illustre

Fondateur. Pendant les quatre dernières années, un grand nombre de ces Indiens avaient eu le bonheur d'être visités par les Robes-noires, et avaient reçu le baptême... Ils me reçurent avec une tendresse et une joie vraiment filiales... Je fis dresser ma pauvre petite chapelle en joncs, sur une éminence, au milieu des huttes Indiennes. — Elle représentait au naturel le pélican du désert, recueillant sous ses ailes et nourrissant avec amour ses petits encore tendres, mais avides d'une nourriture substantielle. Chaque jour, je fis trois instructions, auxquelles les Indiens assistaient avec toute l'assiduité et l'attention désirables.

La fête de St Ignace fut pour moi l'année dernière, un jour d'épreuve et d'inquiétude; mais aussi un jour de protection spéciale de la Providence sur nous, un jour dont j'aime à rappeler le souvenir. Il se termina si heureusement et surtout si glorieusement, que tous mes compagnons, j'en suis sûr, n'en perdront jamais la mémoire, et en rendront d'éternelles actions de grâces à Dieu. Sans carte, sans connaissance de l'embouchure, nous traversâmes, ce jour-là, la dangereuse et redoutable barre de la Colombie, comme portés sur les ailes des Anges!!! Cette année, j'ai passé la fête de St Ignace au milieu des travaux, mais de ces travaux si doux au cœur du missionnaire, et qui, par la consolation qu'ils apportent, le récompensent au centuple de toutes les privations, les peines et les fatigues qu'il endure.

Plus de cent enfants me furent présentés pour le Baptême, ainsi que onze vieillards, dont plusieurs portés sur des peaux, semblaient n'attendre que le jour de la régénération, pour aller se reposer dans le sein de leur Divin Sauveur. Le plus ancien d'entr'eux, un Okinagane, était aveugle et presque centenaire; il me dit entr'autres ces touchantes paroles : « Ma vie a été longue sur la terre, » et mes pleurs n'ont cessé de couler. — Je pleure encore » tous les jours, car j'ai vu mourir tous mes enfants. —

» Tous mes anciens amis ont disparu. — Je me trouve » dans ma nation isolé et comme au milieu d'un peuple » étranger. — Les souvenirs seuls m'occupent et ils sont » tristes et amers. Toutefois, je trouve une consolation : » — J'ai évité la compagnie des méchants. — Jamais je » n'ai voulu me joindre à eux, ni dans leurs vols, ni dans » leurs batailles, ni dans leurs meurtres. Aujourd'hui la » joie a pénétré jusqu'au fond de mes entrailles. — Le » Grand Esprit m'a pris en pitié. — J'ai reçu le Baptême. » — Je lui en rends grâce. — Je lui donne mon cœur et » ma vie. »

J'avais employé tous mes moments de loisir pendant la neuvaine à les préparer à recevoir dignement le St Sacrement de la régénération. Une Messe solennelle fut célébrée, pendant laquelle les Indiens chantèrent des cantiques à la louange de Dieu. — Les cérémonies du baptême eurent lieu ensuite et tout se termina dans l'ordre le plus parfait, au grand contentement et à l'édification de tous les sauvages.

Cette réunion offrait un aspect vraiment grandiose: le vaste rocher, le bruit sourd des grandes chutes, qui retentit au loin dans la solitude, sur les bords du puissant fleuve de l'Orégon, quand ses eaux impatientes forment un immense et impétueux torrent; se précipitent à travers un dédale de rochers, et, comme autant de colonnes transparentes, s'élèvent de toutes parts en jets d'eau, où se peignent aux rayons du soleil les riches couleurs de l'arc-en-ciel. Tout contribuait à donner un plus vif intérêt aux belles cérémonies du jour... Outre les Indiens Shuyelpi ou Chaudières, on y voyait des Indiens des grands lacs de la Colombie, des Okinaganes, des Sinpoils, des Zingomènes, et plusieurs Kalispels, qui m'avaient accompagné pour me servir de catéchistes et de chantres. J'ai donné le nom de St Paul à la station des Shuyelpi; celle des grands lacs de la Colombie, où le Père Hoecken doit

bientôt se rendre, pour continuer l'instruction et pour baptiser tous les adultes, a été placée sous le Patronage de St Pierre.

Ma présence au milieu de ces bons Indiens n'interrompit pas leur belle et abondante pêche. Un énorme panier fut attaché à une pointe saillante du rocher et les superbes poissons de la Colombie venaient s'y jeter en foule et comme par enchantement. Sept ou huit fois le jour, on vidait le panier, et chaque fois, on y trouvait jusqu'à 250 saumons. Dans l'intervalle, les dardeurs rangés sur le rocher, plongeaient et replongeaient leurs dards avec tant de dextérité, que presque jamais ils ne manquaient leur proie.

Hors de l'Orégon on m'accusera peut-être d'exagération. J'ose affirmer pourtant, qu'on pourrait compter les cailloux, semés avec profusion sur les deux bords du fleuve Colombia, aussi facilement, que les poissons de différentes espèces qu'il renferme. Qu'on en juge par l'énorme consommation qui s'en fait. Comme le buffle des plaines à l'Est des montagnes, le poisson à l'Ouest est la seule nourriture des peuples qui habitent ces régions. Lorsque le saumon et les autres poissons remontent les rivières, les tribus Indiennes se rendent en foule sur tous les points les plus favorables à la pêche. Non-seulement elles y trouvent une nourriture abondante durant toute cette saison; mais la quantité des poissons qu'elles prennent est si grande, qu'en les séchant, en les pulvérisant et en mêlant à cette poudre l'huile que le poisson fournit, elles peuvent, avec un peu de prévoyance et de travail, se procurer des provisions suffisantes pour le reste de l'année.

Des multitudes innombrables de saumons remontent jusqu'aux sources des rivières et y meurent épuisés et faute d'eau. Les truites et une espèce de carpes les suivent en foule, et se régalent du frai que les premiers déposent

dans les trous et les remous des rivières. Au printemps suivant, les petits saumons descendent vers la mer, et l'on dit (j'ignore sur quelle autorité) qu'ils ne retournent que la quatrième année. On trouve dans les eaux de la Colombie six différentes espèces de saumons.

Le 4 du mois d'Août, je quittai les chutes des chaudières, accompagné de plusieurs Métis de la nation des Cries, afin d'aller examiner un champ qu'ils avaient choisi, pour l'érection ou le site d'un village. Je trouvai la terre propre à l'agriculture et fertile; plusieurs bâtiments y étaient déjà en construction. J'ai donné le nom de S^t. François Régis à cette nouvelle réduction, où un grand nombre de Métis et de chasseurs à castor ont résolu de venir se fixer avec leurs familles.

Le 6, je traversai la haute montagne des Kalispels et j'arrivai vers le soir à la Réduction de St Ignace. Les Rév. PP. Hoecken et Ravalli avec deux Frères coadjuteurs, dirigent cette intéressante petite colonie. De St Ignace, ils iront évangéliser les différentes peuplades du voisinage; telles que les Zingomènes, les Sinpoils, les Okinaganes, les stations de St François-Régis, de St Paul et de St Pierre, les Arcs-à-plats et les Koctenais. Je me propose de visiter sous peu ces deux dernières tribus, où jamais prêtre n'a pénétré, pour y préparer les voies à la réception de leurs Missionnaires futurs. Ces différentes peuplades, terme moyen, comptent chacune environ cinq cents âmes.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect et l'estime la plus sincère,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et
très-obéissant serviteur en J.-C.
P. J. DE SMET S. J.

N° V.

A. M. D. G.

Station de l'Assomption, Arcs-à-Plats,
17 Août 1845.

MONSEIGNEUR,

Le 9 du mois d'août, je continuai ma route vers le pays des Arcs-à-Plats. Les sentiers se trouvaient encore inondés, par la grande crue des eaux; je préférai remonter la rivière à Clark ou aux Têtes-Plates en canot d'écorce, et j'envoyai mes chevaux à travers les forêts épaisses qui bordent la rivière, m'attendre au grand lac des Kalispels.

Je fis ici une rencontre imprévue et bien agréable : comme nous approchions de la forêt, nous en vîmes sortir une douzaine de cavaliers en habits déchirés, conduits par un gentilhomme en guenilles et à grand chapeau rabattu : tout leur extérieur annonçait qu'ils avaient laissé maintes reliques dans les forêts presqu'impénétrables du pays Koetenai, qu'ils venaient de traverser. Le gentilhomme me salua par mon nom, avec les marques d'une ancienne connaissance. Je rendis le salut, en m'informant à qui j'avais l'honneur de parler. Une petite rivière nous séparait, et, avec un sourire, je reçus pour réponse : « Attendez, que je me trouve sur l'autre bord, et là, vous me connaîtrez. » Ce n'est pas un chasseur à castor, me disais-je, et sous cet habit en guenilles, sous ce méchant chapeau, je ne pouvais pas facilement reconnaître

un des principaux membres de l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, le digne et respectable Mr Ogdon. J'avais eu l'honneur et le bonheur en 1842, de voyager avec lui dans sa berge, de Colville jusqu'au fort Vancouver, et l'on ne saurait trouver de société plus intéressante et plus agréable que celle de ce digne Monsieur. Il faut voyager dans le désert, être isolé, loin de ses frères et de ses amis, pour concevoir la consolation et la joie d'une pareille rencontre.... Mr Ogdon avait quitté l'Angleterre au mois d'Avril dernier, accompagné de deux officiers du génie.

Je reçus avec plaisir les nouvelles récentes de l'Europe, mais la question de l'Orégon me parut un peu alarmante; car ce n'était pas la curiosité et le plaisir de voyager, qui avaient conduit ces deux Messieurs à travers tant de contrées désertes, et qui leur faisaient hâter leur course vers l'embouchure de la Colombie. Ils avaient ordre de leur gouvernement, de prendre possession du cap ***Désappointement***, d'y arborer le drapeau Anglais et d'y ériger une forteresse, pour s'assurer de l'entrée du fleuve. Dans la question de l'Orégon, ***John Bull***, (1) sans trop parler, va droit au but et s'empare du poste le plus important du pays; ***Uncle Sam***, (2) au contraire, se perd en paroles, s'emporte et tempête; il a passé des années en débats et en controverses inutiles, sans faire un effort pour s'assurer de son droit réel ou prétendu. Ceux, à qui le pays appartient en réalité, les pauvres indigènes de l'Orégon, sont les seuls qu'on ne consulte pas; leur destinée sera sans doute celle de tant de malheureuses tribus, qui, après avoir vécu paisiblement durant des siècles, du produit de la pêche et de la chasse, disparaîtront enfin, victimes des vices et de l'influence meurtrière de la civilisation moderne.

(1) L'Anglais. (2) L'Américain.

Du grand lac la route vous conduit aux Arcs-à-Plats, à travers des forêts épaisses, remplies d'embarras (arbres abattus) de lacs, de marais et de bourbiers affreux, d'où les pauvres bêtes de somme ont de la peine à se tirer; mais, lorsqu'au sortir de la forêt, le voyageur contemple d'un plateau élevé, la riante vallée qui s'offre tout-à-coup à ses regards; ces deux beaux lacs, qui y entretiennent partout une riche et délicieuse verdure; cette magnifique rivière des Arcs-à-Plats ou Mac Gilvray, qui serpente en tous sens, il oublie le passé et se sent dédommagé des tristes vues et des fatigues d'une longue journée de marche.

Cette partie de la vallée des Arcs-à-Plats ressemble beaucoup aux deux vallées des Cœurs-d'Alènes: même fertilité de terrain, mêmes marécages, mêmes lacs; de beaux pâturages, des bocages de saules et de pins, de hautes montagnes, couvertes jusqu'au sommet de forêts épaisses, des bas-fonds, où les cèdres déploient toute leur majesté et leur magnifique feuillage, et, comme dit Racine,

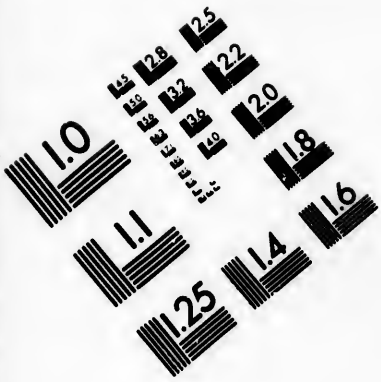
« Cachent dans les cieux
Leur front audacieux. »

La rivière dans cet endroit, profonde et tranquille, roule lentement ses eaux; mais, à la fonte des neiges, elle déborde et se précipite avec une telle impétuosité, qu'elle déchire ses bords, et, dans sa course furibonde, entraîne des arbres, des fragments de rochers et tout ce qui voudrait s'opposer à son passage. Alors toute la vallée est inondée en peu de jours; elle n'offre plus au regard, que des lacs et des marais immenses, séparés entr'eux par quelques lisières de bois. C'est par ce moyen, que la Providence, toujours bienveillante envers ses créatures, vient au secours des malheureuses peuplades, qui habitent ces régions, et fournit libéralement à leurs besoins. Les lacs et les marais, qui se forment au printemps, se ren-

plissent de poissons, qui y restent enfermés comme dans des réservoirs naturels, à l'usage des habitants. Ils y fourmillent en si grande abondance, qu'on n'a que la peine de les retirer de l'eau et de les préparer pour la chaudière.

Une telle existence n'est toutefois que précaire; les sauvages n'ayant pas fait des provisions suffisantes, sont obligés ensuite d'aller à la recherche des racines, des grains et des fruits. Tels sont : le buisson épineux, qui porte un fruit noir, agréable et doux; les boutons de roses; les cerises à grappes; le cormier; les framboises; les sénelles; les pambines; le Wappatoo (*Sagitta Folia*), racine bulbeuse très-nourrissante; la racine amère, dont le nom dénote assez la qualité et qui est cependant très-saine; elle croît dans des terres légères et sèches, ainsi que le *Caious* ou racine à biscuit: la première est mince et de forme cylindrique, la seconde est d'un farineux insipide; elle remplace cependant assez bien le pain et ressemble dans sa forme à de petits radis blancs; la patate d'eau, bulbe ovale et verdâtre, qui se prépare comme les pommes de terre, mais qui ne les vaut pas; le petit oignon; l'oignon doux, qui porte une très-belle fleur, dans le genre des Tulipes; les fraises, qui sont délicieuses et très-communes. Je pourrais augmenter ce catalogue, en y ajoutant une liste des fruits et des racines détestables, dont les sauvages se nourrissent (ils mangent tout dans ce genre), mais que des estomacs civilisés ne pourraient supporter. Je ne puis toutefois passer sous silence la racine du Kamash (le *Sxaalo* des Indiens) et la manière remarquable dont on la prépare: cette racine est très-abondante, et c'est, à mon goût, la racine reine de ces régions.

C'est un petit oignon blanc, fade avant la cuisson, noir et sucré après l'opération. Quand les femmes, armées de bâtons pointus et recourbés, se sont procuré par un travail long et fatiguant une certaine quantité de ces oignons,



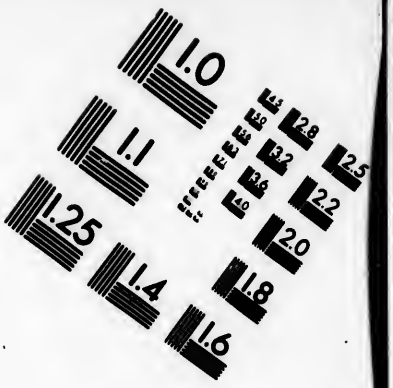
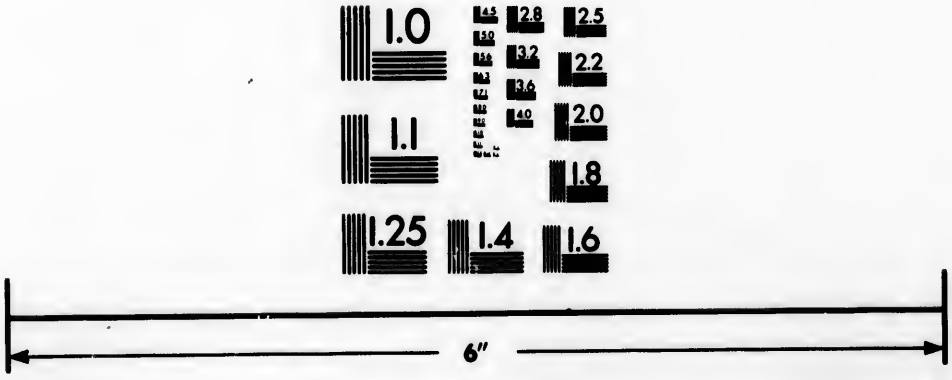


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

elles creusent un trou de trois à quatre décimètres de profondeur, et d'un diamètre proportionné à leur richesse: elles en couvrent le fond d'un pavé bien uni, qu'elles font rougir au moyen d'un grand feu. Après avoir retiré avec soin toutes les braises, elles recouvrent ces pierres d'herbes vertes ou de foin mouillé, sur lesquelles elles versent leur *Kamash:* vient ensuite une autre couche de foin mouillé, puis une d'écorce, enfin un tas de terre, sur laquelle elles entretiennent une espèce d'incendie, pendant 50, 60 et quelquefois 70 heures: la Kamash acquiert ainsi une consistance à peu près égale à celle de vos jujubes; elle se réduit quelquefois en pains de diverses dimensions. Elle est excellente, surtout cuite avec la viande; elle se conserve longtemps, pourvu qu'on ne la mouille pas.

Aussitôt que les produits de la pêche et de la récolte sont épuisés, les Indiens s'élancent à la poursuite des animaux de la forêt, des plaines et des montagnes. S'ils ont peu de succès à la chasse, leur faim devient si extrême, qu'ils se trouvent réduits en dernier lieu à la *Mousse*, ressource toujours abondante de ceux qui jeûnent, et beaucoup plus facile à obtenir que la Kamash; c'est le parasite d'un gros pin, fort commun dans ces contrées; de ses branches pend en grande quantité une mousse noirâtre, qui paraît, au premier abord, plus propre à bourrer un matelas, qu'à soutenir la vie humaine. Lorsqu'on s'en est procuré une bonne quantité, on la trie, pour en ôter toute substance hétérogène; puis on lui fait subir la cuisson, dont j'ai parlé au sujet de la Kamash. La mousse se forme alors en couches épaisses, compactes, adhérentes les unes aux autres. C'est la plus chétive des nourritures; elle réduit en peu de semaines à un état pitoyable de langueur.

Tels sont les Arcs-à-Plats. Ils ne connaissent ni industrie, ni art, ni science: les mots *mien* et *tien* leur sont à peine connus. Ils jouissent en commun des faveurs, que

la nature leur accorde spontanément; et, comme en général le sauvage est étrangement imprévoyant, ils passent souvent d'une grande abondance à une extrême disette. Aujourd'hui, ils se rempliront le corps à toute outrance, le lendemain et souvent plusieurs jours de suite se passeront dans une abstinence totale. Cependant les deux extrêmes leur sont toujours également pernicieux: les figures cadavéreuses et sans vie, que je rencontrai parmi eux, m'offrirent une triste preuve de ce que j'avance.

J'étais arrivé à temps parmi les Arcs-à-Plats, pour être témoin de leur première pêche et du grand festin, qu'ils célèbrent tous les ans à cette occasion. Les hommes seuls ont le privilége d'y assister... Un feu d'environ cinquante pieds de long était allumé, et des monceaux de cailloux, de la grosseur d'un œuf de dinde, se trouvaient sur les braises. Quatre-vingts hommes étaient rangés autour de ce feu, chacun avec sa chaudière d'osier, remplie d'eau et de poissons; la salle où ce festin extraordinaire se donnait, était construite en nattes de joncs: elle avait trois ouvertures ou portes, une à chaque extrémité, pour servir d'entrée aux convives, et une troisième au milieu, pour donner passage aux poissons. Toutes les mesures étant prises et chacun à son poste, le chef fit une courte harangue d'encouragement à son peuple et finit par une prière de supplique au Grand Esprit, dans laquelle il demandait une pêche abondante. Il donna le signal, et tous les hommes, armés de deux bâtons applatis aux bouts, en guise de pincettes, retirèrent les cailloux du milieu des braises et les mirent, chacun dans sa chaudière. Ils renouvelèrent cette opération à deux différentes reprises, et les poissons furent cuits dans l'espace de quelques minutes. Enfin ils s'accroupirent et commencèrent le festin, évitant avec le plus grand soin de briser ou de détacher les arrêtes du poisson, condition, *sine qud non*, d'une abondante pêche: une seule arrête brisée serait de

mauvais augure, et le coupable devrait être aussitôt exclu de la bande des pêcheurs, où sa présence serait nuisible et porterait infailliblement malheur. On trouve dans le grand lac et dans la rivière des Arcs-à-Plats une espèce d'Esturgeon, qui a souvent six, dix et quelquefois douze pieds de long. Les sauvages s'en emparent en le perçant de dards.

Cette année, comme toutes celles que j'ai passées jusqu'ici au milieu des sauvages, l'Assomption de la Ste Vierge Marie fut pour moi un jour de consolation et de bonheur. J'avais eu le temps de tout préparer pour les cérémonies de cette belle fête. Grâce aux instructions et aux bons conseils d'un brave Canadien, Mr Berland, qui a longtemps résidé parmi eux en qualité de Traiteur, je trouvai la petite bande des Arcs-à-Plats, docile à la grâce et parfaitement disposée à embrasser la Foi Chrétienne. Ils connaissaient déjà les principaux articles de la Religion et ils chantaient distinctement plusieurs cantiques en Français et en langue Indienne. Ils sont environ 90 familles. J'y célébrai la première Messe qui ait été dite sur leurs terres... Après les saintes et augustes cérémonies de l'Autel, quatre-vingt-douze de leurs petits enfants reçurent le baptême, ainsi que dix adultes d'un âge très-avancé... Ils étaient très-attentifs et très-assidus à toutes mes instructions. Dans la soirée eut lieu la plantation de la croix, aussi solennelle que les circonstances le permirent. L'humble étendard du Dieu Sauveur s'éleva sur les bords du lac, au bruit d'une salve de quatre-vingts coups de fusils. A ses pieds, la tribu entière fit au Grand Esprit l'offrande de son cœur, promit un attachement inviolable à tous les devoirs des vrais enfants de la prière et détruisit entièrement ce qui restait de ses jongleries et de ses anciennes superstitions. La Station reçut le beau nom de *l'Assomption*... Sous la protection de Marie, cette bonne Mère, dont ils n'ont cessé de chanter les cantiques depuis

plusieurs années, nous espérons, que la religion s'affermira et fleurira de plus en plus au milieu de cette intéressante peuplade, où règnent encore dans toute leur vigueur l'union, la simplicité, l'innocence et la paix. Ils désirent ardemment de s'adonner à l'agriculture, dont je leur expliquai les avantages, et ils reçurent avec la plus grande joie la promesse, que je leur fis, de leur envoyer des semences et quelques outils.

Je me recommande à vos SS. Sacrifices et j'ai l'honneur d'être dans les SS. Cœurs de Jésus et de Marie, de votre Grandeur,

MONSEIGNEUR,

Le très-humble et
très-obéissant serviteur en J.-C.

P. J. DE SMET S. J.

N° VI.

A. M. D. G.

Haute Traverse de la rivière des Arcs-à-Plats,
3 septembre 1845.

MONSEIGNEUR,

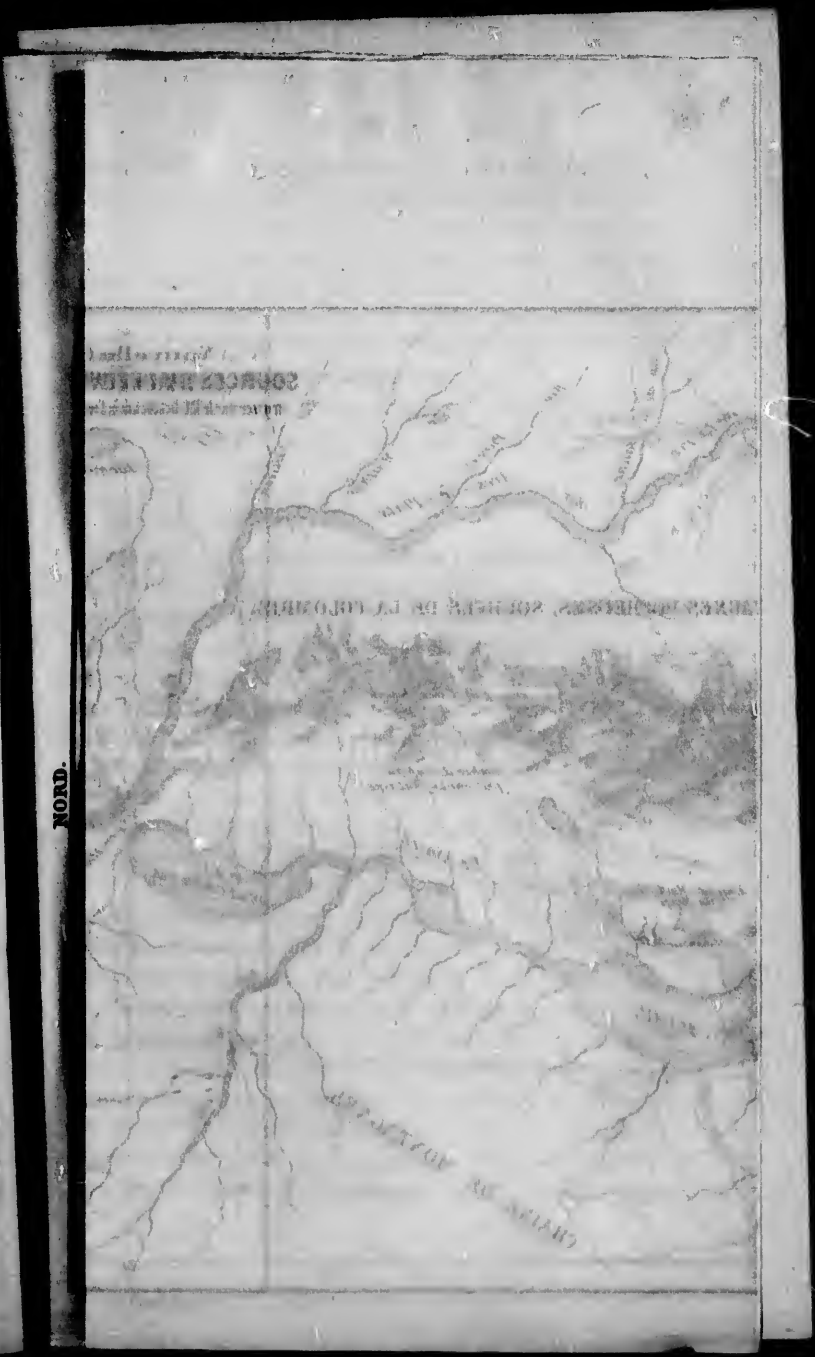
Les Arcs-à-Plats et les Koetenais sont connus dans le pays sous le nom de Skalzi et ne forment qu'une seule peuplade, divisée en deux parties. La route, qui conduit à ces derniers, change d'aspect à chaque instant: d'abord vous traversez de belles et claires forêts de sapins rouges, de plûches et d'épinettes légèrement ondoyantes; vous entrez ensuite dans des forêts épaisses, qui se présentent comme le *nec plus ultrà* du désert; c'est là, que, la hache en main, il faut se frayer de nouveaux sentiers, pour éviter les nombreux embarras, causés par les chutes d'une infinité d'arbres, que les tempêtes de l'automne ont abattus et entassés les uns sur les autres.

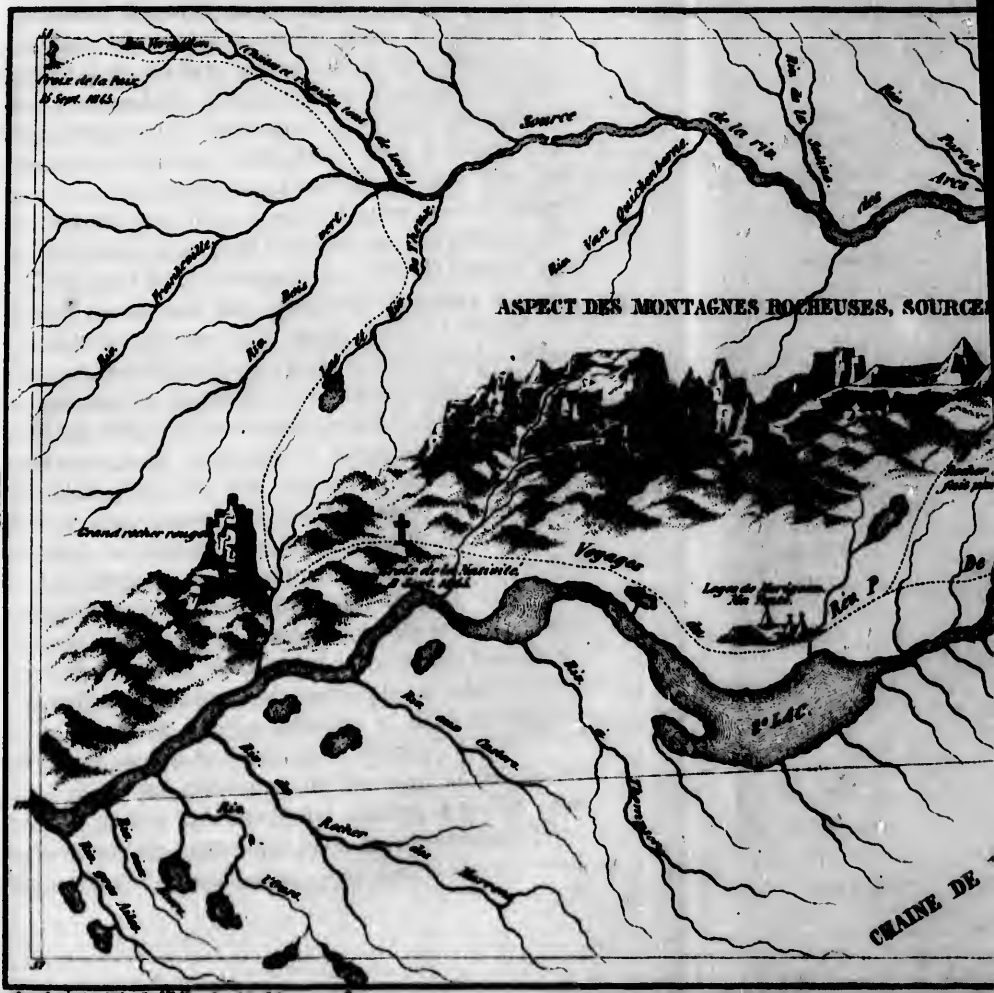
Les forêts dont je vous parle, sont partout si épaisses, qu'on y perd de vue son guide, à la distance d'une douzaine de verges. Le moyen le plus sûr pour ne pas s'égarer en les traversant, c'est de se fier entièrement à la sagacité de son cheval; il suit toujours fidèlement les autres bêtes de somme, qui ouvrent la marche: cent fois je me serais perdu sans cet expédient.... Je ne saurais vous le cacher, ces tristes lieux font naître dans l'esprit du voyageur des idées sombres et sinistres, qui le jettent dans l'inquiétude et l'angoisse; mille fantômes effraient

Arcs-à-Plats,

s dans le pays
e seule peu-
conduit à ces
d'abord vous
s rouges, de
es; vous en-
e présentent
que, la hache
ers, pour évi-
chutes d'une
nne ont abat-

nt si épaisses,
ce d'une dou-
ne pas s'éga-
ièrement à la
dèlement les
che : cent fois
e saurais vous
ns l'esprit du
qui le jettent
mes effraient





Jand. imp. & lith. de Vve Vander Scholden, rue Basse.

Nouvelle Carte
SOURCES DU FLEUVE COLOMBIE,
Arcs-à-Plats
SOURCES DE LA COLOMBIE.
De Smet
Riv. P
2° LAC.
La Traverse.
Riv. du Calumet.
CHAINE DE MONTAGNES

l'imagination, comme si l'on était condamné, à ne jamais sortir de ces labyrinthes, qui servent de repaires aux Ours et aux Panthères.

Le sentier serpente dans le voisinage de la rivière, et, de temps en temps, il permet aux yeux de se reposer sur quelques-uns des tableaux les plus agréables, qu'elle présente dans son cours. Le sentier coupe les pointes ou déviations de la rivière, partout où le sol rocailleux le permet. A un endroit, qu'on appelle le Portage, la rivière traverse une gorge de montagnes ou plutôt de rochers escarpés d'une hauteur effrayante. C'est à travers ces obstacles, en apparence insurmontables, qu'il faut, au risque de périr cent fois, voyager l'espace de huit milles environ. Tout ce qu'on peut imaginer de plus difficile, de plus effrayant et de plus dangereux en fait de chemin, s'y rencontre. Ce ne sont que montées et descentes à pics, que précipices affreux, que glacis longs et étroits. A chaque pas, la vue du danger glace le sang dans les veines et couvre tous les membres d'une sueur froide. Plusieurs fois je fus obligé de me traîner comme un chat, et, à chaque passage, je remerciais le Seigneur, comme si je venais d'échapper à la mort avec toutes ses angoisses. Au milieu de cette masse informe de rochers, les eaux se sont frayé un passage, sous mille aspects différents: ce sont des chutes, des tourniquets, des gouffres capables d'engloutir les plus gros arbres; ici, le doux murmure des ondes; là, le mugissement sourd du torrent impétueux, d'une chute, d'une suite de cascades; l'oreille en est étourdie, tandis que l'œil contemple en même temps, une succession de pointes saillantes et d'îles rocheuses, légèrement garnies de cèdres et de cyprès.

Aux pieds des Montagnes du Portage, se trouve un immense plateau très-élevé, qui offrirait dans les pays populeux un site magnifique pour la construction d'une grande ville. Les montagnes, qui l'environnent, sont

majestueuses et pittoresques; elles me rappelaient les montagnes Mapocho, qui entourent la belle capitale du Chili (Santiago). De leurs cimes, d'innombrables petits ruisseaux descendent dans la plaine, et l'arrosent dans toute son étendue. La belle rivière *la Chute* la traverse, et à sa base coule tranquillement la Rivière des Arcs-à-Plats... Les forêts et les carrières y sont inépuisables; des monceaux de charbon de terre, que j'ai vus le long du rivage, indiquent, que ce précieux minéral n'y manque pas. Que ne deviendrait pas cette immense solitude aujourd'hui si triste, sous l'influence d'une civilisation bienfaisante, dirigée par le christianisme. Le pays des Skalzi n'attend que le travail et l'industrie de l'homme laborieux et industrieux. Le plomb y est si abondant, que dans plusieurs endroits il se trouve en monceaux sur la surface du sol même, et d'une qualité si belle, qu'il y a peu de doute, qu'il ne soit mêlé avec une certaine quantité d'argent. Pauvres et malheureux Indiens! ils foulent aux pieds, sans les connaître, en les méprisant même, tant de trésors cachés! Ils se contentent de la pêche; ils vivent de racines et de fruits; ils poursuivent paisiblement les animaux de la forêt; ils regardent avec surprise, mais sans inquiétude, l'avidité avec laquelle, *l'homme à peau blanche*, *la pâle figure* vient examiner ces pierres luisantes de leur territoire. Ah! ils trembleraient les pauvres innocents, s'ils connaissaient l'histoire de cette longue liste de peuplades, qui ont disparu de la terre et dont les noms survivent à peine; s'ils savaient, que toutes les provinces, qui recélaient autrefois ces richesses dans leur sein, ont été envahies par la cupidité et désolées par une civilisation cruelle, qui n'a apporté aux Indiens que des vices, et en a fait partout les tristes victimes de l'égoïsme et des passions mauvaises.

Nous arrivâmes, après quelques jours de marche, à la prairie de Tabac, la résidence ordinaire des Koetenais.

C'est une belle et vaste plaine, entourée de deux plateaux élevés, dont les pentes douces et régulières, couvertes de cailloux arrondis par les eaux, paraissent être les rives desséchées d'un immense lac, qui aurait couvert toute cette plaine, à une époque plus reculée.

Je n'y trouvai qu'une trentaine de loges de Koetenais: la disette avait forcé un grand nombre de familles à traverser la grande montagne, avant mon arrivée, pour s'approcher des grands animaux, tels que le Buffle, l'Orignal, le Caribou et la Biche. Ceux qui restaient me reçurent au bruit d'une longue fusillade et avec l'empressement, la joie et toutes les démonstrations d'une affection sincère et filiale. Plusieurs me montrèrent leur journal, c'est-à-dire un bâton carré, sur lequel ils avaient marqué les jours et les semaines, depuis que je les avais visités dans le voisinage du grand lac Tête-plate. Ils comptaient déjà quarante-un mois et quelques jours.

Mr Berland s'est donné parmi les Koetenais, comme parmi leurs confrères les Arcs-à-Plats, beaucoup de soins, pour entretenir les bonnes dispositions, dans lesquelles ces braves gens se trouvent. Tout ce que je leur avais recommandé dans ma première visite, autant qu'ils avaient pu s'en souvenir, se pratiquait à la lettre, et avec la plus grande exactitude. C'était le moment de décider quelques points de controverse, mal compris ou mal interprétés par quelques-uns dans ma première visite. Ils chantent des cantiques en français et en Tête-Plate, font en commun les prières du soir et du matin, et observent strictement le Dimanche.

Le jour qu'on célèbre la Fête du *Cœur Immaculé de Marie*, j'y chantai la grand' Messe et je pris possession, au nom de Dieu, de cette nouvelle terre, où le Prêtre pénétrait pour la première fois. J'administrai ensuite le baptême à 105 personnes, dont vingt adultes. Ce beau jour, comme parmi les Arcs-à-Plats, se termina par les

cérémonies de la plantation de la croix, qui s'éleva dans les airs, saluée par une décharge de tous les fusils du camp. Puis tous les chefs, à la tête de la peuplade, vinrent se prosterner au pied de ce touchant symbole du consolant et sublime mystère de la mort du Dieu Sauveur, et firent à haute voix l'offrande de leurs cœurs à celui, qui s'en déclare le Pasteur et le Maître....

Cette station a reçu le nom de l'*Immaculé Cœur de Marie*. Un de nos Pères visitera bientôt les deux branches de cette peuplade. Une mission de quelques semaines, donnée avec zèle et persévérance, procurerait à plus de sept cents adultes le bonheur de devenir les dignes enfants de l'Eglise.

Le jeûne les pressait fortement à mon arrivée; ils me prièrent néanmoins de rester plusieurs jours parmi eux et de leur donner de bons avis et de salutaires conseils, avant qu'ils se divisassent en petites bandes, pour aller chercher de quoi vivre dans les défilés des montagnes.... Le 30 août, je fis mes adieux aux Koetenais. Deux jeunes gens de la tribu se présentèrent, pour m'accompagner et pour me servir de guides jusque dans le pays des Pieds-Noirs; un troisième Indien, adroit chasseur et mon interprète, complétait ma petite escorte. Je continuai ainsi ma route vers les sources, appelées la Tête de la Colombie. Le pays que nous traversâmes est très-pittoresque; il est agréablement diversifié par des belles prairies, émaillées de fleurs et d'arbustes de différentes espèces; par des vallées riantes et des lacs, entourés de ces nobles forêts vierges, où n'a jamais encore retenti le bruit de la hache, et qui conservent dans la solitude toute leur vigueur et toute leur magnificence. Elles sont entrecoupées par un grand nombre de fourches et de ruisseaux, descendant avec impétuosité des chaînes des montagnes, qui se présentaient à notre droite, comme autant de barrières impénétrables. De la prairie de Tabac jusqu'aux

sources de la Colombie, nous trouvâmes le sentier beau et praticable.

Je suis avec le plus profond respect, en union de vos prières et SS. Sacrifices,

Monseigneur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur en J. C.

P. J. DE SMET. S. J.

N° VII.

A. M. D. G.

Aux sources de la Colombie,
Septembre 1845.

Salut, roche majestueuse,
Futur asile du bonheur;
De ses trésors le Divin Cœur
T'ouvre aujourd'hui la source heureuse.
(Cantique Tête-Plate.)

Monseigneur,

Le 4 de septembre, vers midi, je me trouvai aux sources de la *Colombie*. Je contemplai avec admiration ces montagnes pierreuses et gigantesques, d'où le grand fleuve s'échappe majestueux mais turbulent, même à sa source, pour devenir dans sa course vagabonde le plus dangereux des fleuves de l'Ouest de l'hémisphère Américain. Deux beaux petits lacs de quatre à cinq milles de longueur, formés par une infinité de ruisseaux et de sources, reçoivent ses premières eaux.

Ma tente fut placée sur le bord de la première fourche, qui vient lui payer son tribut, et qu'on voit descendre de cascade en cascade, des rochers inaccessibles qui s'élèvent à la droite. Quels rochers! Quelle variété de figures ils vous offrent! Le fantastique sous toutes ses formes; l'agréable, le plaisant et le sublime s'y présentent tout à-la-fois, dans un même coup-d'œil, et, pour peu que l'imagination vienne aider l'illusion, on y découvre aussitôt des châteaux de l'ancienne chevalerie errante avec leurs nombreuses tourelles,

des forts entourés de murs et de bastions, des palais, des cathédrales enfin surmontées de dômes et de tours.

Au moment où je parus en vue des deux lacs, des nuées d'oiseaux aquatiques, des poules d'eau, des canards de plusieurs espèces, des sarcelles, des cormorants, des grues, des outardes et des cygnes en couvraient toute la surface; tandis que l'intérieur des lacs fourmillait de saumons, épuisés de fatigues, en arrivant au terme de leur longue course. A l'entrée du second lac dans un endroit peu large et peu profond, je les vis passer par grosses bandes, lacérés et mutilés par les nombreux rapides, les cascades, les dalles et les chutes, qu'ils avaient rencontrés dans leur pèlerinage maritime. C'est une procession non interrompue, qui dure des semaines et des mois. A peine le croira-t-on: les saumons sont querelleurs! Je fus témoin des terribles coups de dents, qu'ils se donnaient mutuellement. Les deux lacs leur servent de tombeaux; ils y meurent en si grand nombre, que souvent l'atmosphère en est infectée à une distance considérable.

En l'absence de l'homme, l'aigle, le vautour, le loup, l'ours gris, l'ours noir et l'ours brun, y viennent en grandes bandes, pour faire la pêche, à cette saison de l'année. Ils guettent leur proie sur le bord de la rivière et à l'entrée des lacs. Le bec, les dents, les griffes leur tiennent lieu de crochets et de dards. De là, lorsque la saison des neiges commence, les ours reprennent, gros et gras, le chemin de leurs tannières, au fond des forêts et dans les creux des rochers pour y passer les quatre tristes mois de l'hiver dans une indolence complète, n'ayant d'autre amusement, d'autre occupation, que de sucer leurs quatre pattes. S'il faut en croire les Indiens, chaque patte occupe l'ours une lune (un mois), et, la tâche accomplie, il se retourne sur l'autre côté et commence à sucer la seconde, et ainsi de suite. Je vous dirai ici en passant, que tous les chasseurs et les Indiens remarquent, que c'est un

cas rare, qu'une ourse soit tuée avec ses petits dans le corps, et cependant on les tue dans toutes les saisons de l'année. Où vont-elles ? Que deviennent-elles, pendant le temps qu'elles portent leurs petits ? C'est un problème encore à résoudre dans nos montagnes.

Dans une époque, qui, selon toute probalité est peu éloignée, lorsque l'industrie, les sciences et les arts pénètreront avec l'émigration dans les mille et mille vallées des Montagnes Rocheuses, vallées qui se présentent, si j'ose m'exprimer ainsi, comme autant de veines, capables de faire circuler la vie dans un corps bien robuste, bien étendu et bien vaste, les sources de la Colombie deviendra un point très-important. Le climat y est délicieux ; le froid et la chaleur n'y sont pas excessifs ; les neiges y disparaissent absorbées par l'air, à mesure qu'elles tombent. La vallée récompenserait au centuple la main laborieuse, qui travaillerait son sol fertile ; des troupeaux innombrables d'animaux trouveraient toute l'année leur nourriture dans les pâturages, où les fontaines et les sources entretiennent la fraicheur et l'abondance. Les côteaux et les pentes des montagnes sont en général garnis de forêts inépuisables, où dominent le larix, l'épinette, le cèdre et le cyprès.

Dans la plaine, entre les deux lacs, se trouvent de belles fontaines, dont les eaux, chargées de substances calcaires, forment en s'écoulant un rocher de tufeau, semblable à une immense cascade congélée ou changée en pierre. Ces eaux sont douces et claires et de la même température que le lait, qui sort du pis de la vache. La description, que donne Chandler de la fameuse fontaine de Pambouk Kalesi ou l'ancienne Hiérapolis de l'Asie Mineure, dans la vallée de Méandre, pourrait être littéralement appliquée aux fontaines chaudes de la Tête de la Colombie. Le coup-d'œil, qui se déployait devant nous, était si merveilleux, que la description, pour en donner une faible ressemblance doit

être romantique. Nous contemplâmes avec admiration cette vaste pente, qui de loin nous avait paru de craie, et qui de près se déploya, comme une immense cascade congelée; sa surface ondoyante ressemblait à une eau subitement arrêtée ou soudainement pétrifiée dans sa course rapide.

Le premier lac de la Colombie ne se trouve guère qu'à deux milles et demie de la rivière des Arcs-à-Plats, et reçoit une partie de ses eaux pendant les grandes crues du printemps. Un bas-fond les sépare. Les avantages, que la nature semble avoir accordés à la Tête de la Colombie, rendront un jour sa position géographique très-avantageuse. La main industrieuse et habile de l'homme civilisé en ferait un petit paradis-terrestre.

Le Canadien! Quel est l'endroit du désert, où il n'ait pas pénétré? Le monarque, qui gouverne aux sources de la Colombie, est un honnête habitant de St Martin (district de Mont-Réal), qui, depuis vingt-six ans, se trouve dans le désert. La peau du caribou et de l'orignal sont les matériaux, dont son palais portatif est composé, et, pour me servir de ses propres expressions, *il s'embarque à cheval* avec sa femme et ses sept enfants *et il débarque* ou *prend terre* partout où il veut; il se trouve seul maître du pays, et *Polk* et *Peel* (1), qui se disputent en ce moment ses domaines, sont aussi inconnus à notre carabinier, que les deux plus grandes puissances de la lune... Son *sceptre*, c'est un piége à castor; sa *loi*, c'est sa carabine. L'un sur le dos et l'autre sur le bras, il visite ses nombreux sujets à poil: le castor, la loutre, le rat musqué, la marte, le pécan, le renard, l'ours et le loup, le mouton et la chèvre blanche des montagnes, le chevreuil à queue noire, aussi bien que son cousin à queue rouge; le cerf, le caribou, l'orignal; tous respectent son *sceptre* et se sou-

(1) L'Américain et l'Anglais.

mettent à sa *loi;* il exige et reçoit le tribut en *chair* et en *peaux*.... Entouré de tant de grandeurs, paisible possesseur de tous les châteaux, de tous les palais, de tous les forts, dont je viens de faire mention; seigneur solitaire de ces montagnes majestueuses, qui élèvent jusqu'aux nues leurs cimes glacées, Morigeau, (c'est son nom), n'oublie pas son devoir de chrétien. Tous les jours, soir et matin, on le voit entouré de sa petite famille réciter pieusement ses prières.

Depuis plusieurs années, Morigeau désirait ardemment de voir un prêtre; lorsqu'il apprit que j'allais passer à la Tête de la Colombie, il s'y rendit en toute hâte, pour procurer à sa femme et à ses enfants l'insigne bonheur du baptême. Cette faveur leur fut accordée, le jour de la Nativité de la Ste Vierge, ainsi qu'aux enfants de trois familles Indiennes, qui le suivent dans ses différentes migrations. Ce fut un jour solennel pour le désert! L'auguste sacrifice de la Messe y fut offert; Morigeau s'approcha dévotement de la Sainte Table: sa femme, ses enfants et dix petits Indiens furent régénérés dans les SS. Eaux du baptême; la bénédiction nuptiale eut lieu ensuite au pied de l'humble autel. En mémoire de tant de bienfaits, une grande croix fut plantée dans la plaine, appelée depuis la Plaine de la Nativité.

Je ne puis quitter mon bon canadien, sans faire une mention honorable de sa cuisine, royale à la sauvage. Le premier plat qu'il m'offrit, contenait deux pattes d'Ours. — Ailleurs, ce ragoût aurait pu causer quelque appréhension; on aurait pu croire, qu'on avait devant soi deux pieds d'hommes, tant la ressemblance était grande. Un porc-épic, cuit à la broche, fit ensuite son apparition, accompagné d'un muffle d'orignal, qui avait bouilli toute la nuit, et qui était vraiment délicieux; la grande chaudière enfin, contenant une espèce d'*Hotch-potch* ou Salmigondis, fut placée au milieu des convives et chacun en

tira un morceau selon son goût: dépouilles de vaches, de buffle, cotelettes de biche, queues de castor, perdrix, tourtes, lièvre, et un bouillon substantiel.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect et l'estime la plus sincère,

Monseigneur,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur en J.-C.
P. J. DE SMET S. J.

N° VIII.

A. M. D. G.

Au pied de la Croix de la Paix,
15 septembre 1845.

MONSEIGNEUR ;

Le 9, nous fîmes nos adieux à Morigeau et à sa famille, ainsi qu'à ses compagnons de chasse, les Sioushwaps. Nous quittâmes la vallée supérieure de la Colombie par un petit sentier, qui nous eut bientôt conduit à une étroite gorge de montagne, où pénétrait à peine la lumière du jour, interceptée par des masses colossales de rochers. Le grand, le beau, le sublime se réunissent, pour former ici les plus singuliers et les plus fantastiques combinaisons. — Bien que le granit grisâtre y prédomine, nous rencontrâmes une masse énorme de porphyre granit à veines blanches. Çà et là, dans ses flancs déchirés, et partout où se trouve une poignée de poussière, le pin audacieux et immortel prend racine, mêlant sa sombre verdure aux couleurs variées de ces rochers imposants. De ces sentiers aux mille détours, se présentent souvent de pittoresques points de vues, des perspectives ravissantes. Entouré de murailles gigantesques, on voit la nature étaler aux regards, dans toute leur magnificence, les spectacles les plus variés. — Le pluche et le cèdre s'élancent majestueux dans ces forêts antiques et vénérables; le gracieux peuplier balance dans les airs son panache d'émeraude, qui souvent ondoie sous les coups de la tempête mugissante, tandis que,

au-dessus des rocs dentelés, le pin immobile projette ses sombres et religieux ombrages. Le bouleau, sortant d'une terre tapissée de mousse, étincelle, semblable à une colonne d'argent, et porte comme un diadème d'or ses feuilles d'automne, au milieu des terebinthes azurés et des genevriers à baies pourprées, qui répandent leurs parfums dans ces forêts humides et ces fraîches vallées.

Après une journée de marche à travers ces spectacles d'une nature primitive, nous arrivâmes sur les bords de la rivière des Arcs-à-Plats, à l'endroit, où d'innombrables torrents, s'élançant avec impétuosité de tous les flancs des montagnes, viennent se réunir pour former cette rivière superbe. De loin on entend le sourd et continuel mugissement de ses eaux, qui roulent sur un lit de rocher avec une effrayante rapidité. Nous les traversâmes, pour aller tenter le passage d'une gorge encore plus terrible, où les eaux du Vermillon se sont violemment frayé une route. Ici tout frappe d'étonnement, tout est d'une sublimité sauvage dans cette profonde mais turbulente solitude.

Des montagnes saillantes s'élèvent, semblables à des tours et à des dômes religieux, d'où l'homme peut communiquer avec le ciel; de tous côtés s'ouvrent des précipices menaçants; le bruit étourdissant et perpétuel des eaux mugissantes et vagabondes, imite les éclats de la tempête, lorsque sauvage et déchaînée, elle se précipite comme le génie de la liberté. Ici la rivière s'élance avec fracas dans un gouffre, d'où elle sort bientôt écumante, rentre dans son lit et semble se jouer à travers les joncs; puis elle roule de chute en chute, de cascade en cascade, franchissant dans sa course une longue suite de rapides; plus loin, se cachant sous les ombrages épais des cèdres et des pins, elle épanche ses eaux brillantes et pures comme le cristal dans un bassin spacieux, où elle semble se reposer un moment, pour continuer avec une nouvelle impétuosité sa course vagabonde.

Entendez! de ces forêts impénétrables s'échappent des bruits harmonieux. C'est le cri du cerf généreux, qui appelle sa compagne; c'est l'original, le plus vigilant des animaux, qui sonne l'alarme; il a entendu le craquement de la branche, il a respiré le vent qui lui vient du chasseur. — Un bruit confus se fait entendre sur la montagne: les yeux se tournent vers les cimes glacées, et l'on aperçoit un troupeau de cariboux perchés sur des bancs de neige; réveillés à l'approche de l'homme, ils partent, et en un instant ils ont disparu au milieu de ces pics inacessibles. Les chevreuils viennent de temps à autre déployer leurs formes gracieuses; ils se cachent, bondissent; tout-à-coup, les oreilles dressées comme des pointes de lances, ils s'arrêtent pour observer, puis reprennent leur course et s'enfoncent enfin dans la forêt. — « Regardez ces taches rondes et blanches sur la crête et les flancs du rocher, me dit mon guide, elles montent, descendent. » « Ce n'est donc pas de la neige, m'écriai-je? » C'étaient des troupeaux de chèvres blanches: insouciantes et tranquilles, elles se jouaient au milieu de ces précipices affreux, hors de la portée du chasseur le plus intrépide.

Un monstrueux animal, l'ours gris, qui dans nos montagnes remplace le lion d'Afrique, ne se contente pas de rugir et de menacer le téméraire, qui ose mettre le pied sur ses domaines; un horrible grincement de dents annonce l'explosion de sa rage. Mais souvent un coup de carabine bien visé lui répond et l'oblige de faire une profonde révérence; on le voit alors se rouler dans la poussière, mordre le sable inondé de son sang et expirer. — Le cri perçant de la panthère, le hurlement du loup sont la musique ordinaire du désert. — On en fait peu de cas. —

Le petit lièvre des montagnes, qui n'a pas plus de six pouces et dont la biographie n'a point encore trouvé place dans l'histoire naturelle, s'amuse parmi les débris des rochers et déploie une activité extraordinaire; tandis que

son voisin, le paresseux porc-épic, s'arrête perché sur un cyprès, dont il ronge l'écorce ; il voit d'un air stupide et indifférent l'adroit chasseur, qui le recherche pour la délicatesse de sa chair et auquel il échappe rarement.

L'industrieux castor, vigilante sentinelle, annonce notre arrivée à sa famille en frappant l'eau de sa queue. Aussitôt le rat musqué plonge dans son étang ; la loutre quitte ses jeux et se glisse sur le ventre dans les roseaux ; le timide écureuil saute de branche en branche, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au sommet touffu d'un cyprès, qui lui sert de retraite. La marte s'élance d'arbre en arbre et s'ensevelit sous le feuillage. Le siffleur, le pécan et la belette regagnent leurs gites. Le renard se hâte, et une fuite rapide peut seule sauver sa pelisse argentée ; le blaireau, enfin trop éloigné de sa demeure creuse le sol sablonneux et s'y ensevelit tout vivant, pour échapper à toute poursuite ; mais sa riche fourure est destinée à ceindre les reins d'un Indien, et les efforts réunis de deux hommes suffisent à peine pour l'arracher à ce lieu de refuge et lui donner la mort.

Le soir, qui précéda notre sortie des sombres labyrinthes de ces forêts, une scène ravissante vint nous récréer. Lorsqu'elle apparaît après un combat désastreux, sa vue console le cœur affligé du guerrier sauvage. Du sommet de la montagne, nous contemplâmes *la danse des manitous* ou des esprits, et *l'entrée glorieuse des guerriers défunts dans le pays des âmes.*

De vastes colonnes de lumière, aux splendeurs variées, semblaient se jouer et se balancer dans les cieux : quelques-unes sous des formes perpendiculaires, d'autres semblables à des vagues ondoyantes ; elles se cachaient, puis se montraient à différentes reprises et sous divers aspects, jusqu'à ce qu'enfin tout l'horizon parut illuminé des plus brillantes clartés. Toutes ces masses de lumière se réunirent au zénith et se séparèrent ensuite sous une multitude de formes. *L'aurore boréale* est un phénomène,

que je contemple toujours avec admiration et plaisir... Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend dans cette solitude impénétrable, est tout à la fois agréable et instructif; tout frappe, captive, élève l'esprit vers l'Auteur de la nature: *Mirabilia opera Domini!!!*

Le 15, après plusieurs journées de fatigues, de peines, et après bien de nouveaux sujets d'admiration, nous traversâmes le sommet de la montagne, qui sépare les eaux de la Colombie de celles du Sascatshawin, l'ancien fleuve Bourbon avant la conquête du Canada par les Anglais. C'est le plus grand tributaire du lac Winnepeg; il se décharge dans la Baie d'Hudson, par la rivière Nelson, au 58° degré de latitude Nord.

Aux sources de ces deux fleuves, la croix a été élevée. Puisse-t-elle être un signe de salut et de paix pour toutes les tribus éparses à l'Est et à l'Ouest de ces montagnes gigantesques! Sur le cyprès, qui devait servir à la construction de la croix, l'aigle, l'emblême du guerrier Indien, se trouvait perché. Le chasseur le visa et l'abattit; mais jusque dans sa chute, le noble Roi des oiseaux paraissait conserver toute sa fierté.

Nous déjeunâmes sur le bord d'un beau petit lac, au pied *de la croix de la Paix*, d'où j'ai l'honneur de dater ma lettre, en vous assurant de mon profond respect et de mon estime sincère, recommandant aux prières de votre Grandeur ce vaste désert, où tant d'âmes précieuses gémissent encore sous l'empire de Satan,

Monseigneur,

Votre très-humble et
très-obéissant serviteur en J.-C.

P. J. DE Smet, S. J.

et plaisir...
ns cette soli-
et instructif;
ur de la na-

s, de peines,
n, nous tra-
oare les eaux
'ancien fleuve
les Anglais.
peg; il se dé-
re Nelson, au

a été élevée.
x pour toutes
montagnes gi-
à la construc-
rier Indien, se
l'abattit; mais
eaux paraissait

u petit lac, au
ur de dater ma
pect et de mon
le votre Gran-
euses gémissent

umble et
viteur en J.-C.
net, S. J.

LA CROIX DE LA PAIX (15 Sep. 1845.)

Une
riche va
ries, de
et la tru
dans l'e
ligne as
est bord
pittoresq
de pyra
monume
plus rien
Les pyr
un défi,
pui aux
leur fro
ments : i
clament
Le 18
quittâme
sit à trav
que des
chevaux
Pendant

N° IX.

A. M. D. G.

Camp Assiniboin, 26 Septembre 1845.

MONSEIGNEUR;

Une descente à pic nous conduisit bientôt dans une riche vallée, agréablement diversifiée par de belles prairies, de superbes forêts, des lacs, où la truite commune et la truite saumonée sont en si grande abondance, que dans l'espace de quelques minutes nous en prîmes à la ligne assez, pour fournir à un excellent repas. La vallée est bordée de chaque côté par une chaîne de rochers pittoresques, dont les cimes superbes, s'élevant en forme de pyramides, vont se perdre dans les nuages. Les fameux monuments Egyptiens de Chéops et de Céphrène ne sont plus rien, en face de ces pics aux gigantesques proportions. Les pyramides naturelles des Monts-Rocheux semblent un défi, jeté à toutes les constructions. Elles servent d'appui aux nuages, qui viennent s'y reposer et couronner leur front.... La main du Seigneur en a jeté les fondements : il a permis aux éléments de les façonner ; elles proclament dans tous les siècles sa gloire et sa toute-puissance !

Le 18 septembre, après trois jours de marche, nous quittâmes cette délicieuse vallée ; le sentier nous conduisit à travers une montagne, dont la coupe escarpée n'offrit que des obstacles, et fut pour nos hommes et pour nos chevaux, la cause d'un grand nombre de contusions. Pendant six heures, nous avions à nous frayer un passage

à travers les débris des rochers et les embarras d'une immense forêt brûlée, où des milliers d'arbres à moitié consumés, couvraient la terre dans tous les sens: toute trace de végétation avait disparu. Je n'avais jamais contemplé des restes d'une incendie, plus lugubres et plus désolants.

Nous arrivâmes, dans la soirée, sur les bords de la Rivière-des-Arcs ou Askow, et nous y dressâmes notre tente solitaire. Ici, nous aperçûmes les premiers vestiges d'un parti sauvage. Cinq jours auparavant, neuf loges d'Indiens y avaient campé. Tout fut examiné soigneusement. Étaient-ce des Pieds-Noirs? mon guide était de cet avis: le même jour, nous avions vu deux boucanes s'élever du bord de la plaine, que ces barbares parcourent... Mes compagnons semblent hésiter, à mesure que nous pénétrons sur les terres de ces redoutables Pieds-Noirs. Ils me racontent enfin leurs rêves sinistres et veulent me détourner de mon projet. L'un dit: « *J'ai été dévoré par un ours, dans mon sommeil;* » l'autre: « *j'ai vu des corbeaux et des vautours* (oiseaux de mauvais augure) *planer au-dessus de la tente de notre Père.* » Le troisième « *a vu du sang.* » Je leur raconte à mon tour, le récit d'une de mes sentinelles du désert, le prototype de la vigilance, du courage et surtout de la naïveté; le voici en vers:

Dans les horreurs de la nuit sombre,
Rien de plus sûr, mes yeux ont vu
Des sauvages la méchante ombre,
Qui par trois fois a reparu.
Plein de courage, je m'élance,
Ou plutôt, je veux m'élancer,
Quand du fer de sa longue lance
L'ombre accourut pour me percer.
Fidèle au poste, aux armes! aux armes!
L'Indien! m'écriai-je, l'Indien!
Soudain le camp tout en alarmes
S'éveille et voit — QUE JE DORS BIEN.

Mes guides sourient à ce récit, et semblent comprendre, quelle importance j'attache à ces sortes de rêves. « *Advienne que pourra?* disent-ils, *nous ne vous abandonnerons point, jusqu'à ce que nous vous voyions en sûreté.* » Je ne demandais pas mieux.

Je ne puis cependant me faire illusion: je me trouve enfin sur ces plages, le théâtre de tant de scènes sanglantes, près de ces peuples barbares et ennemis des blancs, d'où peut-être je ne reviendrai jamais. Dans sa rage effrénée, à la nouvelle de quelque parent tué, par caprice souvent, le Pied-Noir porte le coup mortel au premier étranger qu'il rencontre, lui arrache la chevelure, et abandonne aux loups et aux chiens les membres palpitants de la malheureuse victime, qu'il immole à sa vengeance, à sa haine ou à ses superstitions... Que vais-je devenir? Mille inquiétudes, je vous l'avoue, m'assiégent; la pauvre nature, ce timide et fragile *meus homo*, s'effraie quelquefois; il voudrait regarder en arrière et écouter des rêves. — Mes désirs me poussent et me crient: *En avant!* Je mets toute ma confiance en Dieu. — Les prières de tant de frères et de tant de bonnes âmes m'encouragent et m'animent. Je ne m'arrêterai pas vis-à-vis d'un danger incertain. — Le Seigneur sait bien, quand il lui plaît, adoucir ces cœurs cruels et sans pitié. Il s'agit du salut des âmes, de la conservation de la Mission de Ste Marie, où les incursions des Pieds-Noirs sont si fréquentes. Quelle autre considération pourrait me détourner d'un projet, que j'ai nourri dans mon cœur depuis ma première visite aux Montagnes?....

Le 19 et le 20, nous suivîmes les traces de nos devanciers inconnus et nous les trouvâmes de plus en plus fraîches. J'envoyai mes deux guides à la découverte, pour sonder le terrain et connaître, à qui nous allions avoir à faire. L'un d'eux revint vers le soir avec la nouvelle, qu'i avaient trouvé une petit camp *d'Assiniboins*

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

des Forêts ; qu'ils en avaient été très-bien reçus ; qu'une maladie, dont deux personnes étaient mortes peu de jours auparavant, régnait parmi eux, et que tous manifestaient un grand désir de me voir.... Nous les rejoignîmes le lendemain, pour faire route ensemble pendant quelques jours.

Les Assiniboins des Forêts ne sont guère qu'une cinquantaine de loges ou familles, divisées en plusieurs bandes. On les voit rarement dans les plaines ; la forêt est leur élément, et comme chasseurs et comme guerriers, ils s'y distinguent d'une manière remarquable. Ils parcourent les montagnes et les bois suivant les différentes fourches et les branches diverses des sources du Sascatshawin et de l'Athabasca. L'agriculture leur est inconnue ; ils vivent exclusivement de petits animaux, tels que moutons, chèvres, chevreuils et surtout porcs-épics, dont cette région fourmille. Lorsque la faim les presse, ils ont recours aux racines, aux graines et à l'écorce intérieure du cyprès. Ils ont peu de chevaux et font tous leurs voyages à pied et par petits campements... De grand matin, tous les chasseurs prennent les devants et pendent aux arbres, le long de la route, le fruit de leur chasse. Leurs pauvres femmes, ou disons plutôt, leurs esclaves, ayant souvent deux enfants sur le dos et plusieurs autres qu'elles traînent après elles, suivent lentement les traces de leurs maris et ramassent en passant, ce que ceux-ci ont tué : elles conduisent une longue file de chiens, chargés de tout leur petit ménage et des provisions.... Chaque famille en possède une bande de six à douze ; chaque chien peut porter de 30 à 50 livres... Ce sont sans contredit les animaux, dont l'existence est la plus malheureuse ; ils reçoivent de leurs tendres maîtres et maîtresses plus de coups de bâtons, que de morceaux à manger. Ces chiens sont les voleurs les plus adroits et les plus incorrigibles, qu'on puisse rencontrer dans les

forêts. Chaque soir, il faut nécessairement pendre à des arbres tout ce que l'on possède, ou le mettre hors de la portée de ces animaux voraces et affamés; de plus il faut se barricader dans sa tente pour la nuit et l'entourer de branches; car tout ce qui est cuir, tout ce qui a appartenu à un être vivant, ces fourbes adroits l'emportent et le dévorent.... Je les traite peu charitablement, me direz-vous; ne vous en étonnez pas. Un beau soir, j'avais négligé d'établir une barricade autour de ma tente; eh bien! je me trouvai le matin sans souliers, sans col à ma soutane et moins une jambe à mes culottes de peau.

Le chef de ce petit camp me racontait, que l'hiver dernier, un homme de sa nation, réduit à l'extrémité (et les cas ne sont pas rares) avait mangé successivement *sa femme et ses quatre enfants*. Le monstre s'enfonça ensuite dans la forêt, sans qu'on ait pu savoir ce qu'il est devenu.... Le Révérend Mr Bolduc, Missionnaire de l'Orégon, rapporte dans son journal, qu'à Akéna, une des îles Gambier, il vit une vieille femme, qui, sur huit maris qu'elle avait eus, en avait mangé trois pendant un temps de disette. Je rapporte ce dernier fait, pour montrer le revers de cette triste et affreuse médaille.

Les Assiniboins ont la réputation parmi leurs voisins d'être querelleurs, jaseurs et jaloux; par suite de ces mauvaises qualités, les batailles et les meurtres sont communs parmi eux, et de là, toutes les divisions dans cette petite peuplade.... Tous les soirs, je leur fis une instruction par trucheman: ils parurent assez dociles, quoiqu'un peu timides; car ils avaient été visités plusieurs fois par des personnes, qui avaient diffamé les Prêtres et la Religion? Je rendis à leurs malades tous les petits services, qui furent en mon pouvoir; je baptisai six de leurs petits enfants et un vieillard moribond, qui n'a survécu que deux jours à sa régénération spirituelle et

qui a été enterré avec les prières et toutes les cérémonies de l'Eglise.

La propreté ne figure pas parmi les vertus domestiques de l'Indien: sous ce rapport, les Assiniboins montrent une indifférence et une ignorance encore plus prononcée, qu'aucun de leurs voisins: ils sont sales au-delà de toute expression: la vermine les dévore et ils dévorent la vermine. Un sauvage, que je reprenais par plaisanterie sur ce genre de cruauté: « *N'as-tu pas honte,* lui dis-je, *de mordre ces pauvres petites bêtes? — Elles m'ont mordu les premières; j'ai droit de représailles,* » fut sa réplique.

Un jour j'assistai par complaisance à leur festin du porc-épic: c'était à faire bondir l'estomac le plus intrépide et le plus affamé. A défaut de nappe et de vaisselle, les chemises de cuir de quelques convives, luisantes de crasse, et où (passez-moi l'image peu ragoûtante) maîtres poux fourmillaient, furent en un instant ôtées et étendues sur le sol: ce fut sur ce couvert, qu'on coupa et qu'on distribua la viande; à leur tour, les cheveux firent l'office de serviettes, quand il fallut s'essuyer les mains. Comme le porc-épic a naturellement une odeur forte et désagréable, c'est à peine, si l'on peut supporter ceux qui se nourissent de sa chair et se frottent le corps de sa graisse.... Une bonne vieille, le visage tout barbouillé du sang de cet animal (car elle était en deuil) me présenta un plat de bois rempli de bouillon: la cuillère en corne de mouton, dont je devais me servir, étant mal-propre et couverte de graisse, elle eut la complaisance de la lécher, avant de la mettre dans ma soupe. Si un morceau de viande sèche, ou tout ce qui se prépare pour la cuisson, a besoin d'être nettoyé, la cuisinière se remplit la bouche d'eau et la fait jaillir avec force sur ces différents objets... Un plat, considéré délicieux parmi les Indiens, se prépare singulièrement et mériterait vraiment un brevet d'invention: les femmes seules s'en occupent. Elles tra-

vaillent d'abord avec des mains crasseuses le sang d'un animal; ensuite elles font bouillir ce sang, mêlé d'eau; enfin elles remplissent la chaudière de viande et de graisse hachées, mais *hachées avec les dents:* souvent une demi-douzaine de vieilles sont occupées, durant des heures entières à la préparation de ce singulier ragoût: elles mâchent et remâchent, bouchée par bouchée, ce qu'elles font passer ensuite dans la marmite, afin de composer le fameux hachis ou les fricandeaux des Monts-Rocheux. Ajoutez à tout cela, en forme de dessert, un gros plat rempli de croûtes, faites avec des fourmis et des sauterelles broyées et séchées au soleil, et vous connaîtrez à peu près les friandises d'une table Assiniboine.

Le porc-épic Américain, l'*Hystrix dorsata*, est appelé le *castor épineux* par quelques naturalistes modernes. En effet, ces deux animaux se ressemblent sous bien des rapports: ils sont de la même grandeur, de la même forme et habitent la même région; l'un et l'autre ont à l'extrémité de chaque machoire deux dents longues, fortes, aiguës et tranchantes. Le porc-épic, comme le castor, a un double poil: le premier est long et doux, le second est encore plus doux et ressemble au duvet et au feutre; ses épines sont courtes et presque couvertes de poils.

Les Têtes-Plates nomment le porc-épic, le frère du castor, et racontent qu'anciennement ces deux animaux vivaient en famille; mais que l'indolence et la paresse du premier, ainsi que sa grande aversion pour l'eau, ayant contribué plusieurs fois à les faire découvrir à leurs ennemis communs, les castors, réunis en conseil, se déclarèrent, à l'unanimité des voix, contre l'union... Les castors donc se prévalurent du beau temps, et invitèrent leurs frères épineux, à faire une longue excursion, parmi les genevriers et les cyprès de la forêt. Les paresseux insouciants s'y remplirent le corps, des bouts de branche du premier de ces arbres et de la tendre écorce

de l'autre ; ils s'étendirent ensuite sur un lit de mousse et dormirent d'un long et profond sommeil. C'était le moment convenu, pour le départ des vigilants castors et pour leur séparation d'avec les indolents porcs-épics.

Les Assiniboins des plaines sont plus nombreux, que leurs confrères des forêts, et comptent au-delà de trois cents loges. Ils sont plus riches en chevaux, et les hommes en général sont plus robustes et plus beaux. Ils sont en même temps plus voleurs, plus buveurs et toujours en guerre ou à la chasse des buffles. Ils parcourent les grandes plaines, situées entre les rivières Sascatshawin, la rivière Rouge, le Missouri et la Roche-Jaune. Leurs plus grands ennemis sont les Corbeaux, les Pieds-Noirs, les Arikaras et les Scioux. Ils parlent à peu près la même langue que ces derniers, et proviennent de la même souche.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect et l'estime la plus sincère,

Monseigneur,

Votre très-humble et très-obéissant
serviteur en J.-C.

P.-J. DE SMET, S. J.

N° X.

A. M. D. G.

Fort des Montagnes, 5 octobre 1845.

MONSEIGNEUR;

Nous voyageâmes plusieurs jours avec le petit camp Assiniboin; mais l'aspect du pays n'offrit rien de bien intéressant. Nous passâmes d'une vallée à une autre, toujours entre deux hautes chaînes de montagnes pierreuses, dont les flancs sont couverts çà et là par des bancs de neiges perpétuelles. Une belle fontaine vint seule interrompre la monotonie de notre route: elle sortait du milieu d'un rocher perpendiculaire, à une hauteur d'environ 500 pieds, puis elle tombait dans la plaine en écume et en pluie.

Le 27, nous nous séparâmes des Assiniboins. Le sentier nous conduisit bientôt au travers d'une épaisse forêt de cyprès: on me dit que c'était la dernière; alors, *Deo gratias*. Ces sortes de forêts sont très-nombreuses et forment dans cette partie, entre l'est et l'ouest des montagnes, des barrières presque insurmontables aux communications par terre.... J'ai un conseil à vous donner, dans le cas où vous veniez visiter vous-même ces parages.... A l'entrée de chacune de ces épaisses forêts, il faut vous boutonner, vous rendre aussi mince, aussi court, aussi svelte que la chose est possible; il faut vous tenir souple à cheval, imiter dans l'occasion toutes les différentes évolutions d'un cavalier ivre; mais avec adresse et présence d'esprit:

je veux dire, qu'il faut savoir se balancer, se cramponner sur sa monture de toutes les façons, pour éviter les innombrables branches, qui, à chaque pas, déchirent les vêtements, écorchent le visage et les mains. Malgré ces précautions, il est rare de sortir de la forêt sans lui avoir payé le tribut d'une manière ou d'une autre. Un jour je me suis trouvé dans une position critique et assez singulière: j'avais à passer sous un arbre, entièrement incliné sur le sentier que je suivais; une de ses branches, brisée à l'extrémité, présentait un crochet menaçant. Pour l'éviter, je m'étendis sur le col de mon cheval, mais vaine précaution: je fus pris par le col de mon surtout; et, mon cheval continuant son pas rapide, voilà le cavalier en l'air, se débattant comme un poisson accroché... Plusieurs lambeaux respectables de ma soutane, agités ainsi par le vent comme autant d'enseignes, rediront longtemps mon passage au sein de ces forêts.... Un chapeau troué et brisé, un œil poché, deux fortes égratignures sur une joue m'auraient donné, dans un pays civilisé, plutôt les apparences d'un bretailleur sortant de la *Forêt noire*, que d'un missionnaire. Pour rendre une forêt mauvaise, mauvaise au suprême degré, une grande neige est nécessaire: cette faveur nous fut accordée avec prodigalité dans ce dernier passage. Malheur alors aux premiers passants! Les branches gémissent sous le linceuil de l'hiver; elles semblent porter la devise: "*Si tangas, frangas.*" Et assurément, à chaque frottement du chapeau, au moindre toucher du bras ou de la jambe, une giboulée, ou, pour me servir de l'expression du pays, une pouderie de neige enveloppe et couvre le cavalier et sa monture, et aussitôt la branche se relève fièrement, comme par dérision.... On n'a donc rien de mieux à faire, dans ces sortes d'occasions, que de former l'arrière-garde et de marcher dans les pistes de ses devanciers; on trouve le passage de la forêt plus libre et sans neige. Chemin faisant nous remarquâmes pendant la journée du 27, sur

une des fourches de la Rivière aux Daims (*red Deer*) plusieurs fontaines sulfureuses, qui produisent une grande quantité de soufre, et une mine de charbon, qui parait très-riche. Je dirai ici en passant, que le charbon abonde à l'Est des Montagnes-Rocheuses, sur les eaux du Missouri et de la Roche-Jaune, du Sascatshawin et de l'Athabasca. Le salpêtre se trouve dans plusieurs parties des montagnes; le fer n'y manque pas; je vous ai parlé du plomb du pays des Koetenais. Le nom de la Rivière à la Mine de Cuivre, indique sa richesse; ou découvre dans les rochers, que bordent cette rivière, des fragments de ce précieux minéral. Le sel abonde dans le pays Serpent.

La vallée, dont je viens de vous parler, est étroite, mais très-pittoresque et très-variée; plusieurs bandes de moutons et de chèvres, qu'on voyait se divertir sur les flancs des rochers, vinrent ajouter à la beauté de la scène. Les pistes d'ours et de buffles y étaient très-nombreuses. A la vue de ces dernières, mes hommes s'animaient; car la chair du buffle est sans contredit la plus délicate de ces contrées; jamais on ne s'en lasse. Jusqu'à ce jour, tous les animaux de la montagne avaient libéralement fourni à nos besoins: le chasseur en avait tué dix-huit, sans compter la volaille et les poissons, qui abondent dans ces régions. Le même soir, au souper, les derniers restes de nos provisions disparurent et l'on proposa de faire une course aux buffles. Le lendemain, le chasseur partit de grand matin, et bientôt nous vîmes arriver notre homme avec une vache grasse toute ronde. Aussitôt les côtes, les intestins et la bosse honorèrent le foyer de leur présence... La journée fut employée à faire de nouvelles provisions...

Le 30, nous continuâmes notre route par la vallée, où la fourche de l'Eau-claire serpente. Elle est, comme toutes les vallées à l'Est des montagnes, agréablement diversifiée par des prairies, des lacs et des forêts... La vallée s'élargit à mesure qu'on la descend: les crêtes rocheuses disparais-

sent, les montagnes s'abaissent et semblent se fondre; quelques-unes sont couvertes de forêts jusqu'à leurs cimes; d'autres vous présentent des cônes, des plateaux élevés, couverts d'une riche verdure.

Le 3 octobre, après avoir longé les montagnes pendant dix-neuf jours à la recherche des Pieds-Noirs, nous entrâmes dans la Grande Plaine, dans cet océan de prairies, habité par une multitude de peuples errants, ensevelis dans les plus grossières superstitions. Les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Serpents, les Aricaras, les Assiniboins des plaines, les Sheyennes, les Camanches, les Scioux, les Omahas, les Ottos, les Pawnées, les Kants, les Saucs, les Ajouas, etc., etc., sont sans Pasteurs! Nous espérons, que la divine miséricorde n'a pas éloigné l'époque, où les ténèbres, qui enveloppent encore ces immenses régions, feront place à la lumière bienfaisante de l'Évangile; de dignes et zélés pasteurs, remplis de l'amour divin, viendront guider dans le chemin du salut, ces pauvres et malheureux enfants du désert. Là, où durant tant de siècles, le démon a régné, et où les chants de guerre et les cris de carnage n'ont jamais cessé de retentir, là, nous l'espérons, règneront bientôt à leur tour la paix et la charité chrétiennes, et l'on y entendra les louanges du vrai Dieu.

Un digne et zélé Evêque, Monseigneur de Juliopolis, a établi son siége Episcopal sur la Rivière-Rouge, tributaire du lac Winnepeg, au centre des possessions Anglo-Indiennes. Déjà deux zélés missionnaires, les Révérends Messieurs Thibault et Bourassa, ont pénétré jusqu'aux pieds des Montagnes-Rocheuses, tandis que d'autres prêtres ont été employés depuis plusieurs années, à étendre le royaume du Seigneur sur tous les points de son immense diocèse. La population de la seule Rivière-Rouge est d'environ 5500 âmes, dont 3175 catholiques... Il y a 730 maisons habitées. Voici l'extrait d'une lettre, que

j'eus l'honneur de recevoir du Rév. Mr Thibault, à mon arrivée dans ces parages. « Depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Septembre dernier de cette année, j'ai travaillé parmi la nation Montagnèse (une bande d'Objibbeways), qui est tout entière disposée à embrasser la foi. Je ne saurais mieux vous donner une idée des dispositions de ce bon peuple, qu'en les comparant aux Têtes-Plates. J'ai fait près de 500 baptêmes d'enfants et de vieilles personnes, dans le cours de cette mission. Aussitôt qu'il y aura moyen de voyager en canot, j'irai continuer mes travaux parmi ces bons sauvages et prolonger mes courses jusqu'à la rivière Mackenzie.... Plusieurs bons prêtres trouveraient bien de quoi s'occuper de ce côté-là; car la nation dont je vous parle, est très-nombreuse et occupe un immense pays; sans compter qu'il y a plusieurs autres nations, que j'ai eu occasion de rencontrer cet été. « Viens donc chez nous, m'ont-ils dit, nous aussi, nous serons contents d'apprendre les nouvelles, que tu viens apporter à nos parents des Montagnes; nous aussi, nous faisons pitié, ne connaissant point la parole du Grand-Esprit. Fais-nous donc charité: viens nous faire connaître le chemin de la vie; nous t'écouterons. » Mon cher confrère Bourassa est parti en Septembre, pour aller annoncer l'Evangile, du côté de la Rivière à la Paix. »

Du lac Ste Anne ou Manitou, la résidence ordinaire de ces deux Messieurs, ils étendent leurs courses Apostoliques parmi les différentes tribus sur les rivières Athabasca, Mackenzie, la Rivière à la Paix et le grand Lac des Esclaves. Dans les limites jusqu'ici parcourues, on trouve quelques Pieds-Noirs, des Cries, des Assiniboins des forêts, des Montagnès, des Gens de Castor, des Plats-côtés de Chiens, la Tribu des Esclaves et les Peaux de Lièvres.

Le grand district Indien des Etats-Unis est, pour ainsi

dire, seul dépourvu de secours spirituels et de moyens de salut. Il renferme plusieurs centaines de mille de sauvages.... Ce vaste territoire a pour limites, au Nord-Ouest les possessions Anglo-Indiennes, à l'Est les Etats-Unis, au Sud le Texas et le Mexique, à l'Ouest les Montagnes-Rocheuses. Il contient un grand nombre de forts ou de maisons de traite, où la plupart des engagés sont catholiques Canadiens et créoles des Etats. Les principaux de ces postes sont: le Fort des Corbeaux sur la Roche-Jaune, le Fort Laramée sur une des fourches de la Rivière-Plate, le Fort Ossage, sur une branche de cette rivière. Sur le Missouri: le Fort Pied-Noir, à l'entrée de la rivière du Chantier; le Fort Union, près de l'embouchure de la Roche-Jaune; le Fort Mandan; le Fort Pierre, à l'embouchure du petit Missouri; le Fort Vermillon, à l'embouchure de cette rivière; les maisons de traite parmi les Potowotomies du Council-Bluffs et de Belle-Vue.

C'est à St Louis, qu'on a bâti le grand magasin, qui fournit à tous ces postes, et qui en reçoit les pelleteries et les robes de buffles.... Monseigneur Loras, Evêque de Du Buque, a envoyé deux Prêtres parmi les Scioux, sur la rivière St Pierre, tributaire du Mississippi. Les Pères de la Compagnie de Jésus, établis à St Louis, ont ouvert une mission sur le Sugar-Creek, tributaire de la rivière Ossage, parmi les Potowotomies. Trois Pères de la Compagnie et plusieurs frères y résident, et de là, ils font des excursions dans le voisinage parmi différentes tribus... Les Dames du Sacré-Cœur y ont établi une maison pour l'éducation des filles.... Ces deux missions, éloignées l'une de l'autre, se trouvent près des frontières des États-Unis et sont les seules dans tout cet immense territoire. Le Haut-Missouri et toutes ses fourches jusqu'aux Montagnes-Rocheuses sont sans secours spirituels; partout cependant, où le prêtre a passé (j'ai traversé quatre fois ce désert), il a été reçu à bras ouverts par les pauvres et malheureux

habitants, qui parcourent ces plages, hélas! si longtemps oubliées et négligées.

Dans la soirée du 4 octobre, j'arrivai au Fort des Montagnes, appartenant à l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, sans avoir atteint l'objet de mon voyage et de mes désirs, la rencontre des Pieds-Noirs. Le Commandant du Fort, Mr Harriot, Anglais de naissance, est un des gentils-hommes les plus aimables, que j'aie jamais eu le bonheur de rencontrer. Il invita le pauvre missionnaire catholique et étranger, le reçut dans son fort hospitalier avec une politesse et une cordialité vraiment fraternelles, qualités, qui distinguent d'ailleurs tous les Messieurs de la Compagnie d'Hudson. Bien qu'il soit protestant, il m'encouragea à visiter les Pieds-Noirs, qui ne pouvaient pas tarder à venir au Fort; il me promit d'employer toute son influence auprès de ces barbares, parmi lesquels il a passé un grand nombre d'années, pour m'obtenir une bonne réception. Toutefois, il ne me cacha point les grands dangers et les périls, auxquels je serais bientôt exposé. « *Nous sommes dans les mains du Seigneur. Que sa sainte volonté s'accomplisse.* »

Je suis avec le plus profond respect et l'estime la plus sincère,

Monseigneur,

Votre très-humble et
très-obéissant serviteur en J.-C.

P. J. DE SMET. S. J.

N° XI.

A. M. D. G.

Fort-des-Montagnes, 30 Octobre 1845.

MONSEIGNEUR ;

Une bande d'environ vingt Cries, campés près du Fort, vinrent me serrer affectueusement la main. La joie, que ma présence paraissait leur causer, m'annonça d'avance, que je n'étais pas le premier prêtre qu'ils vissent. La plupart d'ailleurs portaient des médailles et des croix. Ils m'apprirent, qu'eux aussi avaient le bonheur de posséder une Robe-Noire (le Rév. Monsieur Thibault), qui leur avait appris à connaître et à servir le Grand-Esprit, et qui avait baptisé tous leurs petits enfants, trois exceptés, qui étaient alors absents. Ils me furent présentés. Je leur conférai le Sacrement de la Régénération ainsi qu'à un de mes guides... Je leur fis plusieurs instructions pendant leur séjour au Fort.

Deux Cries de la même bande et de la même famille, père et fils, avaient été tués dans une querelle, deux années auparavant. La présence des meurtriers réveilla chez ces barbares cet esprit de rancune et de vengeance, si naturel au cœur de l'Indien et que la religion chrétienne est seule capable d'adoucir. On avait tout lieu de craindre les suites fâcheuses de la vieille querelle; les deux partis, se trouvant en présence pour la première fois, depuis que les meurtres avaient été commis. Avec l'agrément de Mr Harriot, je les fis tous rassembler dans

le Fort; le commandant lui-même daigna me servir d'interprète: il leur parla longtemps sur les devoirs et la nécessité d'une sincère réconciliation; l'affaire fut discutée; chaque Indien prit la parole, et ils parlèrent avec une modération et un bon sens, qui me surprirent beaucoup. J'eus la satisfaction et le plaisir de voir passer le calumet de bouche en bouche... « *C'est le pacte solemnel de la paix! C'est l'emblème de la Fraternité Indienne! C'est la décision la plus formelle de l'oubli et du sincère pardon d'un outrage!*

Les *Cries* sont une nation puissante et forment plus de six cents loges. Ils sont des plus redoutables ennemis des Pieds-Noirs et empiètent constamment sur le territoire de leurs adversaires. L'année dernière, ils leur enlevèrent au-delà de six cents chevaux. Les limites actuelles du pays qu'ils parcourent, s'étendent de la base des Montagnes-Rocheuses, entre les deux fourches du Sascatschawin, jusqu'au delà de la Rivière Rouge. Leur esprit turbulent et guerrier, leur avidité pour le pillage et le vol surtout des chevaux, tels sont les grands obstacles, qui retardent la conversion de la plus grande partie de cette peuplade. L'exemple de leurs confrères, qui écoutent avec docilité la parole de leur zélé et infatigable Missionnaire, portera des fruits dans son temps, et sera, je l'espère, suivi par toute la nation. Le récit de ce qui vient de se passer dernièrement parmi eux, vous donnera une idée de leur manière de faire la guerre et des profondes superstitions, dans lesquelles ce pauvre peuple est encore enseveli.

Les Cries méditaient de porter un terrible coup aux Pieds-Noirs; ils rassemblèrent à cet effet toutes leurs forces; elles se montaient à plus de huit cents guerriers, et, avant de s'élancer dans les plaines à la recherche de l'ennemi, on eut recours à toutes les ressources de la jonglerie et de la sorcellerie, pour assurer le succès de l'expédition. Il fut décidé qu'une jeune fille, les yeux

bandés, serait placée à la tête de l'armée indienne, et que, dans cet état, elle servirait de guide aux combattants. En cas de succès, l'héroïne était destinée à devenir l'épouse du plus vaillant des guerriers. D'après les oracles de leur médecine, le grand chef seul pouvait la chausser et la déchausser tous les soirs.... Les voilà donc en marche; ivres de confiance et de présomption, les guerriers s'élancent dans la plaine, à la suite de ce guide étrange: ils vont par monts et par vaux, à travers les ravins et les marais. Aujourd'hui elle dirige ses pas vers le Nord, le lendemain c'est vers le Sud ou l'Ouest; n'importe le point du compas, le Manitou de la guerre était censé la guider, et les Cries, en aveugles, suivent toujours l'Indienne aveuglée. Déjà ils s'étaient avancés bien loin dans la plaine, lorsqu'une bande de sept Pieds-Noirs les découvrit. Ces derniers auraient pu s'échapper à la faveur de la nuit, mais le partisan ou capitaine Pied-Noir, homme brave et courageux, résolut de s'opposer à cette force formidable. A l'aide de leurs dagues, ils creusèrent un trou pour se mettre à l'abri. Le lendemain à la pointe du jour, les huit cents guerriers environnaient leur faible proie: les plus pressés pour les déloger furent repoussés à différentes reprises, avec une perte de sept hommes et quinze blessés..... Le manque de munitions mit les Pieds-Noirs à la merci des Cries, qui les taillèrent en pièces.... Cette première rencontre jeta la consternation dans la grande armée; car eux aussi avaient eu sept morts et quinze blessés. Dès-lors on ôta le bandeau à la jeune héroïne; les manitous qu'ils avaient crus d'abord si propices, furent alors jugés défavorables aux projets de guerre: les guerriers s'en allèrent confusément et sans ordre, et regagnèrent à la hâte leurs foyers, par le plus court chemin.

Les Cries ont une coutume assez singulière et contraire aux usages des autres nations. Ils couvrent de vermillon la figure des guerriers, qui ont succombé dans les

combats et les parent de leurs plus beaux ornements; ils les exposent ensuite dans les endroits, où ils peuvent plus facilement être vus de leurs ennemis. Ils placent à leurs côtés leurs fusils, leurs arcs et leurs flèches, pour faire connaître qu'ils n'ont pas été lâches en mourant, et afin qu'ils soient hâchés en morceaux, ce que les ennemis ne manquent jamais de faire: c'est pour les guerriers Cries le comble de la gloire.... Les autres nations, au contraire, enlèvent et cachent les cadavres, pour les soustraire à la rapacité et à la cruauté de leurs ennemis. Être mis en pièces, même après la mort, passe parmi eux pour un grand déshonneur.

Les Cries et les *Sauteux* sont alliés et unis par des mariages réciproques. Ces derniers forment la nation la plus puissante et la plus répandue de ces contrées. On les trouve sur les confins du Bas-Canada et jusque dans les Montagnes-Rocheuses. C'est aussi la nation la plus adonnée à la médecine: tous prétendent être jongleurs et ils vendent très-cher leurs drogues et leurs jongleries.... Par suite de cet attachement à leurs anciennes pratiques superstitieuses et du gain considérable qu'ils en retirent, la parole divine n'a fait aucune impression sur leurs âmes flétries. Un imposteur, qui avait été baptisé, homme adroit et fort habile dans la médecine (jonglerie), n'a pas peu contribué à tenir sa nation dans une ignorance obstinée, qui lui fait préférer les ténèbres du paganisme à la lumière bienfaisante de l'Evangile. A la suite d'une léthargie, pendant laquelle on l'avait cru mort, il rassembla sa bande et lui dit: « Ayant été baptisé, je me rendis immédiatement » après ma mort au ciel des blancs ou des chrétiens, où » le Grand-Esprit et Jésus-Christ, résident; mais ils refu- » sèrent de m'y admettre, à cause de ma peau rouge; je » me rendis de là au pays des âmes de mes ancêtres, qui » m'en défendirent pareillement l'entrée à cause de mon » baptême: je suis donc revenu sur la terre, pour rejeter

» mes promesses de baptême et pour reprendre mon sac » à médecine; j'espère expier ma première faute par mon » attachement sincère aux jongleries, et par là me rendre » digne de nouveau, des belles et vastes plaines de ce » séjour délicieux et agréable, où règne un printemps » éternel; où des troupeaux innombrables d'animaux » procurent une subsistance abondante et durable à tous » les habitants de l'Elisée Indien. » Cette nouvelle, qui s'est répandue dans toute la tribu et parmi les peuplades voisines, a beaucoup contribué à les attacher à leurs anciens usages et à leurs pratiques superstitieuses. Depuis ce temps, ils se montrent presque sourds aux instructions de leur digne missionnaire.

Le Rév. Mr Belcourt a réussi cependant à en convertir un bon nombre, qu'il a fait renoncer aux superstitions si ordinaires parmi eux; il les a réunis en village à St Paul-des-Sauteux, où ils persévèrent avec ferveur dans toutes les pratiques de la Religion. Le nombre des fidèles y augmente chaque année.

Le 25 octobre enfin, treize Pieds-Noirs arrivèrent au Fort. Ils me saluèrent avec une politesse vraiment à la Pied-Noir, qui avait quelque chose de rude et d'agréable à la fois. Le vieux chef m'embrassa même tendrement, lorsqu'il apprit l'objet de mon voyage... Son accoutrement se distinguait de ses compagnons; il était orné de plumes d'Aigles, depuis la tête jusqu'aux pieds, et portait sur sa poitrine une grande assiette à fleurs bleues, comme marque distinctive et en forme de médaillon. Il était prodigue d'amitiés à mon égard: chaque fois que je les visitai dans leur appartement, il me fit asseoir à ses côtés, me serra affectueusement la main et me brossa amicalement les deux joues avec son nez vermillonné; il m'invita cordialement à visiter son pays et s'offrit même à me servir de guide et à m'introduire chez son peuple.

La différence qui existe entre les physionomies des sau-

vages des plaines, à l'Est des Montagnes ; et celles des Indiens, sur les eaux supérieures de la Colombie, est aussi grande que les Monts-Rocheux qui les séparent. La douceur, la sérénité, l'affabilité caractérisent ceux-ci ; tandis que la cruauté, la fourberie, le mot *sang*, se distinguent dans tous les traits du Pied-Noir ; à peine trouverait-on une main innocente dans toute cette nation. Le Seigneur toutefois est tout-puissant : « *Des pierres, il peut faire surgir des enfants d'Abraham ;* » et rempli de confiance dans les trésors de sa sainte grâce et de ses miséricordes, je me propose de les visiter. Le point essentiel et mon plus grand embarras, c'est de rencontrer un bon interprète. Le seul qui se trouve au Fort en ce moment, est un homme suspect et dangereux : tous ses antécédents déposent contre lui ; il fait cependant de belles promesses. Plutôt que de renoncer à mon projet, j'accepterai ses services. — Puisse-t-il être fidèle à son engagement !

L'année 1845 fera époque dans les tristes annales des Pieds-Noirs. C'est vraiment une année de désastre pour eux. Ils ont perdu vingt-et-un guerriers dans deux escarmouches avec les Têtes-Plates et les Kalispels. Les Cries leur ont volé un grand nombre de chevaux et enlevé vingt-sept chevelures. Les Corbeaux leur ont porté un coup mortel, en massacrant la bande presqu'entière de la Petite Robe, qui se composait de cinquante loges ou familles. Cent soixante femmes et enfants ont été menés en captivité. Quel terrible sort pour ces pauvres malheureux ! Dans les premiers transports de la passion, un grand nombre de captives ont été immolées par les femmes des Corbeaux. Elles vengeaient la mort d'un époux, d'un frère, d'un père ou d'un fils. Les malheureuses, qui survivent, sont condamnées à l'esclavage.

La fièvre scarlatine venait de se déclarer dans le camp des vainqueurs : elle se communiqua rapidement de loge en loge. Les Corbeaux se crurent attaqués de la petite-

vérole. Les Pieds-Noirs, ayant été visités par ce fléau quelques années auparavant, interrogèrent les captives, pour savoir par quels moyens elles avaient échappé à la mort? Un esprit de vengeance saisit ces dernières : elles conseillèrent les bains froids, comme l'unique remède.... Les malades se plongèrent aussitôt dans l'eau et les mères descendirent dans la rivière, pour y baigner leurs petits enfants. Les uns y trouvaient leur tombeau ; d'autres rendaient le dernier soupir quelques instants après. Les mères désolées rentrèrent chez elles, avec des enfants morts ou expirants dans leurs bras. Les gémissements et les larmes succédèrent aux chants des Corbeaux. La mort visita toutes les loges du camp vainqueur.

Les traditions sur l'origine de l'homme et sur une vie immortelle, se sont conservées chez la plupart des peuples Indiens, que j'ai eu occasion de visiter et d'interroger sur ce sujet. On y rencontre des variétés, selon la différence des climats ou des productions dont se couvrent les régions, que les peuplades parcourent. Les peuples qui vivent de la pêche, se figurent un ciel de beaux lacs et de belles rivières très-poissonneuses, dont les bords enchantés et les îles riantes produisent des fruits de toute espèce.... J'ai campé sur les bords de deux lacs à l'est des Montagnes-Rocheuses, à plusieurs journées de distance l'un de l'autre, que les Pieds-Noirs appellent le *Lac des hommes* et le *Lac des femmes*. Selon leurs traditions, du premier lac sortit une bande de jeunes gens beaux et vigoureux, mais pauvres et nus : du second lac sortit un nombre égal de jeunes filles, ingénieuses et laborieuses, qui se firent des loges et des habits convenables... Ils vécurent longtemps séparément, sans même connaître leur existence réciproque. Le grand Manitou *Wizákéschak* ou le *Vieux*, qui est encore de nos jours invoqué par les Pieds-Noirs, visita les hommes. Il leur apprit à tuer les animaux à la chasse; mais, comme ils ignoraient l'art de travailler les peaux,

Wizâkéschak se mit à leur tête et les conduisit à la demeure des femmes..... Les jeunes gens furent reçus avec des cris de joie, des acclamations et des danses. Des souliers, des mitasses, des chemises et des robes brodées en porc-épic, leur furent présentées. Chaque fille choisit son hôte et lui offrit un plat, rempli de grains et de racines. Dans le désir de contribuer à l'entretien de leurs hôtesses, les hommes allèrent à la chasse et revinrent, chargés des dépouilles des animaux. Les filles aimaient la viande et admiraient la force, l'adresse et la valeur des chasseurs. Les jeunes gens se plaisaient aussi dans leurs beaux vêtements et admiraient l'industrie des filles. Ils se crurent nécessaires les uns aux autres, et *Wizâkéschak*, présidant à la cérémonie, leur fit conclure un pacte solennel, par lequel l'homme, en devenant le protecteur de la femme, reçut l'obligation de pourvoir à la subsistance de sa famille, tandis que tous les autres soins et obligations du ménage devinrent le partage de la femme.... Les femmes Pieds-Noirs de nos jours, se plaignent souvent et amèrement de l'étrange accord et de la folie de leurs premières mères, et déclarent que, si la chose était encore à faire, elles s'y prendraient bien autrement.

Le ciel, dans l'opinion des Pieds-Noirs, est une *contrée de buttes sablonneuses*, qu'ils appellent *Espatchekié*, où les âmes se rendent après la mort, et où ils retrouvent tous les animaux qu'ils ont tués, et tous les chevaux qu'ils ont volés. Les buffles, les orignaux, les biches, les cariboux, etc. etc. y abondent. En parlant d'un défunt, au lieu de dire: « *un tel est mort,* » le Pied-Noir dit: *Espatchekié étapo; pour les buttes de sable il est parti.*

En union de vos SS. Sacrifices, je suis bien affectueusement,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et
très-obéissant serviteur en J.-C.
P. J. DE SMET S. J.

N° XII.

A. M. D. G.

Fort Auguste, sur le Sascatshawin,
31 Décembre 1845.

Monseigneur;

J'étais convenu avec les treize Pieds-Noirs, dont je vous ai parlé dans ma lettre précédente, qu'ils me précéderaient dans leur peuplade, pour y préparer les voies et les esprits à ma réception. — Tout s'annonçait favorablement. Je fis mes adieux à l'aimable Mr Harriot et je partis du Fort, le 31 octobre, avec mon interprète et un jeune Métis, de la nation des Cries, pour avoir soin des chevaux. Mon interprète, malgré ses promesses, ne tarda pas à dévoiler son caractère; il commença à bouder tout de bon; ciel et terre lui paraissaient à charge; il campait de préférence dans les endroits, où les pauvres bêtes de somme, après une longue journée de marche, ne trouvaient rien à manger. — Il n'y avait pas moyen de lui arracher une seule parole honnête. — A mesure que nous pénétrâmes dans le désert, son air devint de plus en plus farouche. — Ses paroles incohérentes, et ses allusions me causèrent à la fin des inquiétudes sérieuses. J'avais déjà marché dix mortelles journées à sa suite. Mes deux dernières nuits avaient été des nuits d'angoisses et de veilles. J'eus le bonheur de rencontrer alors un Canadien avec sa famille indienne. Je l'engageai à me suivre pendant quelques jours. Le lendemain, l'interprète disparut. Malgré ma situation criti-

que dans ce désert dangereux, sans interprète et sans guide, le départ de cet homme sombre et boudeur me délivra d'un pesant fardeau. Sans la rencontre opportune du Canadien, je n'aurais pas échappé à si bon compte... Amis et voyageurs, gardez-vous dans le désert, d'être à la merci d'un *homme boudeur*, surtout, s'il a longtemps résidé parmi les sauvages. Aux vices des blancs, les gens de cette espèce ajoutent la ruse de l'Indien.

Je résolus de continuer ma route à la recherche d'un interprète Canadien, que nous croyions être dans le voisinage. Huit jours de suite nous pénétrâmes dans ce labyrinthe de vallées, le parcourant dans tous les sens; mais ce fut en vain: même au centre de leur pays, nous ne trouvâmes, ni les Pieds-Noirs, ni le Canadien en question.... Les partis de guerre des Cries battaient en même temps la campagne et tous les Pieds-Noirs avaient fui devant eux. Nous eûmes quatre jours de neiges continuelles. Le passage de l'Est à l'Ouest des Montagnes était devenu impraticable. Je n'avais d'autre alternative, que de me rendre à l'un des Forts de l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, et d'y demander l'hospitalité pendant la mauvaise saison.

Toute la région, qui avoisine la première chaîne à l'Est des Montagnes-Rocheuses, dans une largeur de 30 à 60 milles, et qui lui sert de base, est remarquable par la richesse de son sol, par ses forêts, ses plaines, ses lacs, ses fontaines et ses sources minérales. Les rivières et les ruisseaux y sont innombrables, et présentent partout des sites favorables pour y bâtir des moulins.

Les branches du Sascatshawin couvrent toute la surface du district que j'ai parcouru, l'espace d'environ trois cents milles. Des forêts de sapins, de cyprès, d'épinettes, de peupliers, de trembles et d'autres arbres en occupent une très-grande portion et couvrent les pentes des vallées montagneuses et les bords des rivières. Elles prennent,

pour la plupart, leurs sources dans les plus hautes chaînes de montagnes. Leur banc et leur lit sont rocailleux, et leur cours est très-rapide. Mais à mesure qu'elles s'éloignent des montagnes, elles s'élargissent et leurs courants perdent leur impétuosité. Les eaux y sont en général très-pures et très-claires. On y rencontre quelques personnes à goîtres.

Ce pays serait capable de fournir à l'entretien d'une grande population; l'orge, le blé, les patates, les pois et les fèves y viennent admirablement. Ces abondants pâturages seront-ils toujours consumés par les feux, ou doivent-ils périr à jamais sous les neiges de l'automne? Ces superbes forêts resteront-elles les repaires des animaux féroces? Ces carrières inépuisables, ces mines fécondes de charbon, ce plomb, ce fer, ce cuivre, ce soufre et ce salpêtre, resteront-ils toujours inutiles? Nous ne le pensons pas: une main laborieuse viendra un jour mettre toutes ces richesses à profit. Un peuple robuste, actif et persévérant, est destiné à venir remplir ce grand vide de la terre. Les animaux sauvages de ces régions cèderont un jour leurs places à nos animaux domestiques, qui occuperont les pâturages, les plaines, les vallées fécondes de cette immense région.

Une grande partie de ce pays a été couvert de lacs artificiels, formés par les castors. Chemin faisant, nous remarquâmes tous les jours avec admiration et étonnement l'étendue et la grandeur de leurs digues ingénieuses, de leurs vastes et solides loges, restes de ces admirables petites républiques, dont on m'a conté avec raison tant de merveilles. Il y a environ un demi-siècle, tel était le nombre de castors dans ce pays, qu'il n'était pas rare pour un bon chasseur, d'en tuer quatre cents dans l'espace d'un mois.

J'arrivai au Fort Auguste ou Edmonton, vers la fin de l'année. Le respectable Commandant Mr Rowand me reçut avec toute la tendresse d'un Père et me combla de

bontés et d'égards, ainsi que ses estimables enfants. Jamais je ne pourrai me montrer assez reconnaissant pour tant de bienfaits. Que le ciel les protège et les récompense!

J'attends un moment plus favorable, pour pénétrer au milieu des Pieds-Noirs. Des partis de guerre parcourent tout le pays, et toutes les nouvelles, qui en viennent, ne parlent que de vol et de carnage.

En attendant, j'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect et l'estime la plus sincère,

Monseigneur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur et fils en J.-C.

P. J. DE SMET. S. J.

N° XIII.

A. M. D. G.

Du Fort Jasper, Avril 1846.

MONSEIGNEUR;

Le Fort Edmonton ou Auguste est le principal établissement de l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, dans les districts du Haut-Sascatshawin et du Haut-Athabasca; les Forts Jasper, Assiniboin, du Petit Lac des Esclaves, ceux des Montagnes, de Pitt, de Carrolton et de Cumberland en dépendent. Le respectable Mr Rowand, gouverneur de ce grand district, joint à toutes les qualités aimables d'un parfait gentilhomme, celles d'un ami sincère, et une hospitalité sans bornes. Sa bonté et sa tendresse paternelles en font un véritable Patriarche, au milieu de sa charmante et nombreuse famille; quoique déjà avancé en âge, il est encore d'une activité extraordinaire; les tribus qui l'environnent, le respectent et le vénèrent. Le nombre des serviteurs d'Edmonton, y compris les femmes et les enfants, est d'environ quatre-vingts. Tout s'y passe dans un ordre admirable. Sans parler d'un grand jardin, d'un champ de patates et de froment, attachés à l'établissement, les lacs, les forêts et les plaines du voisinage leur fournissent des provisions en abondance. A mon arrivée au Fort, il y avait dans la glacière trente mille poissons blancs, d'environ quatre livres chacun, et cinq cents buffles: c'est le nombre qui y entre chaque hiver. Tel est le nombre des oiseaux aquatiques de cette

région, qu'en été, les chasseurs reviennent souvent au Fort, avec leurs charrettes remplies de volailles et de milliers d'œufs, qu'ils n'ont que la peine de ramasser dans les foins, dans les joncs des marais et sur les bords des lacs.

La plupart des engagés du Fort étant catholiques, je trouvai de quoi exercer mon ministère. Tous les matins, j'expliquai le catéchisme aux enfants; tous les soirs, après les travaux, je faisais une instruction et la prière, pour la famille de l'honorable Commandant et pour les engagés. Je dois dire à la gloire de tous les habitants d'Edmonton, que leur assiduité et leur empressement à remplir les devoirs religieux, leur bonté, le respect qu'ils témoignaient à mon caractère sacré, sont dignes de tous éloges: les deux mois, que j'ai passés au milieu d'eux, ont été pour moi la source d'abondantes consolations. Puisse le ciel, qui leur accorde si libéralement la rosée de la terre, leur accorder libéralement celle du ciel! C'est le souhait bien sincère d'un ami et d'un pauvre missionnaire, qui ne les oubliera jamais.

J'ai visité le lac Ste Anne, résidence ordinaire des Révérends Messieurs Thibault et Bourassa. Sa distance du Fort est d'environ cinquante milles anglais. Je vous ai parlé de cette intéressante mission dans mes lettres précédentes; disons un mot du pays.... La surface de cette région est en général unie et légèrement ondulée dans quelques endroits; elle est parsemée de forêts, de prairies et de lacs, où le poisson fourmille. Dans le lac Ste Anne seul, on a pêché, l'automne dernier, au-delà de soixante-dix mille poissons blancs, les plus délicieux de leur espèce; on les prend à la raie, dans toutes les saisons de l'année... Malgré la rigueur et la durée des hivers dans cette région septentrionale, la terre paraît en général fertile: la végétation y est si forte et si prompte dans le printemps et dans l'été, que le froment et l'orge, les patates et tous les légumes du Canada y réussissent et viennent à matu-

rité. Le froment d'automne y rapporterait plus, à mon avis, que le froment du printemps, qu'on y a semé jusqu'à présent. Le lac Ste Anne fait partie d'une chaîne de lacs, qui se déchargent dans le Sascatshawin par la petite rivière des Esturgeons. Autrefois des républiques innombrables de castors y existaient: chaque lac, chaque marais, chaque rivière et ses fourches portent encore de nos jours, les traces de leurs travaux.... Lorsque le caribou, le buffle et l'orignal abondaient dans la partie dont je vous parle, les Cries en étaient les paisibles possesseurs. Les animaux ont disparu et avec eux tous les anciens habitants du pays: à peine y rencontre-t-on de nos jours quelques loges solitaires, et, de loin en loin, la trace d'un grand animal.... Dix-sept familles de Métis, descendants de Ca[illegible] et de sauvages, se sont rassemblées et établies près de leur missionnaire.... Les Cries ont gagné les plaines des buffles et se les disputent aujourd'hui avec les tribus Pieds-Noirs, dont ils sont devenus les mortels ennemis.

A mesure que le beau temps commençait à poindre à travers les rigueurs de l'hiver, mon cœur battait de plus en plus et semblait me pousser vers la montagne, pour y attendre le premier moment favorable de la traverser, et me rendre ensuite, le plus tôt possible, à la Mission de St Ignace.

Le 12 du mois de Mars, je fis mes adieux à la respectable famille Rowand et à tous les serviteurs du Fort. J'étais accompagné de trois bons Métis, que Mr Thibault avait eu la bonté de me procurer.... Dans cette saison de l'année, toute cette région est ensevelie sous les neiges; on y voyage en traîneaux tirés par des chiens. Deux traîneaux portaient nos vivres et nos bagages, le troisième m'était réservé, il était traîné par quatre chiens.... Cette mode de voyager était nouvelle pour moi; sur les rivières surtout, elle est très-agréable et très-facile.... Le troisième jour, nous campâmes au lac de l'Aigle-Nonne, qui abonde

en *Toutlebis,* espèce de poisson blanc, mais qui ne vaut pas le véritable.... Le sixième jour, nous nous trouvâmes au Fort Assiniboin, bâti dans une belle prairie, sur le bord de la Rivière Athabasca, qui a ici une largeur de deux cent trente-trois brasses, largeur qu'elle semble conserver jusqu'à sa sortie des grandes montagnes. Son courant est très-rapide; au printemps, on descend en trois jours du Fort Jasper au Fort Assiniboin, une distance de plus de trois cents milles. Avec nos traineaux, nous mîmes neuf jours à faire ce trajet.... Le lit de la rivière est parsemé d'îles jusqu'aux montagnes; par leurs différentes positions et leurs aspects divers, elles en rendent la vue très-agréable: les deux bords sont couverts de forêts épaisses d'épinettes, au milieu desquelles des rochers et de hautes collines apparaissent de temps en temps, rompant agréablement la monotonie générale de ce désert... Les principales de ses fourches que j'ai vues, sont: le Pembina, qui a quatre cent soixante-quatre pieds de large; la rivière des Avirons, qui en a cent vingt-huit; la Rivière des Gens Libres; la Fourche à Macloud; la Rivière Baptist Berland, qui a environ quatre-vingts brasses à son embouchure; les Rivières du Vieux, du Milieu, des Prairies et des Roches, forment de beaux courants. Le Lac Jasper, qui a environ huit milles de longueur, se trouve au pied de la première grande chaîne des montagnes purement rocheuses. Le Fort du même nom et le deuxième lac se trouvent dix milles plus haut et au cœur des montagnes.

Avant d'y arriver, on traverse la Rivière du Violon et à la Médecine du côté du Sud, et l'Assiniboine du côté du Nord. Avant de se rendre à la hauteur des terres, on traverse la Rivière Maline, la Rivière des Gens de Collets, la Rivière Miette et la Rivière du Trou, qu'on remonte jusqu'à sa source. La Rivière à la Médecine s'entrelace, avec les Fourches de la branche du Nord du Sascatshawin; l'Assiniboine et la Rivière des Gens de Colets s'entrelacent

avec les branches de la Fourche à la Boucane, un tributaire de la Rivière à la Paix. Les eaux de la Miette ont leurs sources dans les mêmes hauteurs, que les fourches de la Rivière Fraser, qui traverse la Nouvelle Calédonie.

Les profondes vallées et les forêts de l'Athabasca étaient, il y a peu d'années, les seuls endroits, que les Assiniboins des forêts fréquentassent dans leurs chasses. Ils furent obligés de quitter ces terres, à cause de la rareté du gibier, qui cependant, depuis leur départ, s'y est multiplié d'une manière étonnante. Plusieurs familles errantes de Porteurs et d'Ashiganés de la Nouvelle Calédonie, poussées pareillement par la faim, ont quitté leur pays, se dirigeant vers l'Est des Montagnes, et parcourent aujourd'hui les vallées de cette région, pour y chercher des vivres. Ils se nourrissent de racines et de tout ce qu'ils peuvent rencontrer; un grand nombre ont les dents usées jusqu'aux gencives, par la poussière et les sables qu'ils avalent avec leur nourriture; en hiver surtout, ils font bonne chère, car alors les orignaux et les cariboux ne leur manquent pas. L'estomac de ce dernier animal, rempli d'une petite mousse à demi-digérée, dont il se nourrit, est considéré comme le grand régal de ces Indiens, d'ailleurs assez peu délicats. On les voit aussi par friandise arracher, avec le bout du pouce, les yeux aux poissons et les avaler tout crus; les intestins tels que des animaux, sans autre cérémonie que de passer un instant sur des braises, entrent tout entiers, avec tout ce qu'ils renferment, dans leur estomac, sans même subir l'action des mâchoires.

Les Montagnès habitent la partie inférieure de l'Athabasca, ainsi que le grand lac de ce nom. L'orignal y est très-commun et les cariboux s'y trouvent par grandes bandes. La chasse de ces derniers est très-facile et singulière. Ces animaux se rendent régulièrement vers le Nord, dans l'automne; et, au printemps, ils retournent

vers le Sud. Les Indiens, connaissant les endroits ordinaires, où ils traversent les lacs et les grandes rivières, y guettent leur proie, et lorsque tout le troupeau, souvent plusieurs centaines à la fois, est à l'eau et approche du rivage opposé, les chasseurs sortent de leur embuscade, sautent dans leurs légers canots d'écorce, jettent des cris, pour faire regagner le large à toute la bande; puis ils les amusent et les fatiguent, les empêchant seulement de gagner le rivage, jusqu'à ce que ces pauvres animaux n'en puissent plus; c'est le moment du carnage: ils les tuent alors sans la moindre difficulté à coups de dagues et de dards; il est rare qu'un seul échappe.... En hiver, ils les prennent au lacet. Avec la peau du caribou, ils s'habillent et font leurs loges.

Leur pays est couvert de lacs et de marais, où les cygnes, les outardes, les oies et les canards de différentes espèces, viennent par milliers, au printemps et en été. Les sauvages parcourent alors en raquettes ces endroits marécageux et ces terres tremblantes, à la recherche des œufs, leur principale nourriture dans cette saison de l'année: souvent on y trouve des carrés de plusieurs arpents, couverts de nids.... Le poisson blanc, les carpes, les dorés, les grosses truites saumonées et plusieurs poissons inconnus, abondent dans les rivières et dans les lacs.

Deux Missionnaires: un Père Oblat de Marseille et un prêtre Canadien, sont en route, pour pénétrer dans leur pays. La réception, que les Montagnès ont fait au Rév. M. Thibault l'été dernier, laisse peu de doute sur le succès de leur noble et sainte entreprise.

Chemin faisant, nous rencontrâmes sur le bord du Lac Jasper un vieux Iroquois, Louis *Kwaragkwanté* ou *le soleil qui marche*, avec sa nombreuse famille, trente-six personnes en tout. Il y avait quarante ans, qu'il avait quitté sa patrie et qu'il n'avait point vu de Prêtre. Il avait passé les trente-quatre dernières années de sa vie dans les forêts de

l'Athabasca et de la Rivière à la Paix, vivant de la chasse et de la pêche.... Le bon vieillard parut au comble de la joie, aussi bien que ses enfants, lorsqu'ils apprirent que j'étais Prêtre. « *Moi, beaucoup content être venu ici,* » me dit le vieux dans son jargon français : « *moi longtemps pas* » *voir un prêtre. — Aujourd'hui moi voir un prêtre,* « *pareil comme dans mon pays. — Content mon cœur. —* » *Moi vous suivre avec tous mes enfants. — Tous en-* » *tendre ta parole, la prière. — Mes enfants tous grand* » *bonheur, recevoir bientôt le Baptême. C'est pour cela* » *beaucoup heureux mon cœur.* » Le petit camp Iroquois se mit aussitôt en mouvement et me suivit jusqu'au Fort Jasper.

La plupart connaissaient les prières en Iroquois. Je passai une quinzaine de jours avec eux, pour les instruire des devoirs de la Religion; le jour de Pâques, après la Messe, tous furent régénérés dans les saintes eaux du Baptême et sept mariages renouvelés et bénis. Le nombre des baptisés fut de quarante-quatre; parmi eux se trouvaient la Dame de Mr Fraser, employé du Fort, quatre de ses enfants et deux de ses engagés.

Je suis avec le plus profond respect et l'estime la plus sincère,

Monseigneur,

Votre très-humble et très-obéissant
serviteur en J.-C.

P. J. DE SMET. S. J.

N° XIV.

A. M. D. G.

Au Pied de la Grande-Glacière dans le Haut-Athabasca, 6 Mai 1846.

MONSEIGNEUR;

Les provisions étant rares au Fort de Jasper, et la grande famille Iroquoise se trouvant campée à l'entour, résolue à y rester jusqu'à mon départ, pour profiter des instructions; M. Fraser nous invita tous, à aller camper avec lui et sa famille dans le voisinage, sur le bord du Lac des Iles, pour y vivre en partie de la pêche.... Nous nous y trouvâmes réunis au nombre de 54 personnes, plus une vingtaine de chiens; je nomme ces derniers, parce qu'il fallait les nourrir, tout autant que des membres de la famille. Une petite note de toutes les pièces que les chasseurs apportèrent au camp, pendant les vingt-six jours que nous séjournâmes ensemble, ne sera pas sans quelqu'intérêt pour votre Grandeur; elle vous fera connaître les animaux de ces parages, et vous saurez en même temps, que les Montagnards de l'Athabasca, sont favorisés de bons estomacs....

Animaux tués: 12 orignaux, 2 caribous, 30 moutons ou grosses cornes, 2 porcs-épics, 210 lièvres, un castor, 2 rats musqués, 26 outardes, 115 canards, 21 faisants, une bécassine, un aigle et un hibou. Ajoutez-y 30 à 50 beaux poissons blancs par jour, et une vingtaine de belles truites, et jugez, si nos gens ont eu lieu de se plaindre.

Tous les jours j'entendais cependant dire: « *La vie est dure dans cet endroit. — Le pays est bien pauvre.. — On y jeûne.* »

Avant de me séparer de mes nouveaux et chers enfants en Dieu, ils voulurent m'honorer par une petite cérémonie, « *pour me montrer,* me disaient-ils, *leur attachement, et afin que leurs petits enfants se ressouvinssent toujours de celui, qui les avait mis dans le chemin de la vie* » (baptisés). Au milieu d'une triple salve d'acclamations, ils déchargent tous ensemble leurs fusils sur la plus haute montagne, qui se présentât devant eux et lui donnent mon nom. Cette montagne est un énorme rocher saillant, de la forme d'un pain de sucre, couvert de neiges perpétuelles: elle a plus de quatorze mille pieds d'élévation.

Le 25 Avril, je fis mes adieux à l'aimable Mr Fraser et à ses bons petits enfants, qui m'avaient comblé d'amitié et de politesse, pendant mon séjour avec la famille.... Tous les hommes du camp voulurent me reconduire et m'accompagnèrent à une distance de dix milles.... Chacun me serra affectueusement la main; nous échangeâmes mille et mille souhaits; des pleurs coulèrent de part et d'autre, et de nouveau, je me trouvai seul avec mes compagnons, lancé dans ces abîmes de Montagnes, qui se présentèrent partout à la vue, comme autant de barrières infranchissables.

Le Haut Athabasca est sans doute la partie la plus élevée de toute l'Amérique du Nord. Toutes les Montagnes y paraissent prodigieuses et dressent jusqu'aux nues leurs cîmes rocheuses et glacées. Les avalanches ou masses de neiges, qui s'en détachent dans cette saison de l'année, descendent avec un fracas épouvantable, et avec un bruit, semblable à celui du tonnerre retentissant au loin dans la solitude; elles entraînent souvent dans leurs chutes d'énormes fragments de rochers, se font des passages à travers les forêts, qui couvrent leurs bases, broient et

rasent les arbres jusqu'à terre, remplissent et comblent les vallées de débris.... Chaque jour, souvent à chaque heure, le bruit étourdissant de dix avalanches à la fois viennent frapper les oreilles. Nous les voyions descendre autour de nous avec une rapidité effrayante; heureux de nous trouver campés hors de leur portée. C'est dans ces montagnes, que les grands fleuves du Nord, sur les deux bords des Monts-Rocheux, puisent une grande partie de leurs eaux. Teles sont: la Branche du Nord du Sascatshawin, les deux grandes fourches de la Mackenzie, l'Athabasca et la Rivière à la Paix; à l'Est, le Fleuve Colombie et la Rivière Fraser, à l'Ouest.

Nous rencontrâmes, dans le voisinage de la Rivière Miette, une de ces pauvres familles de Porteurs, ou Ltâoten de la Nouvelle-Calédonie, dont je vous ai parlé dans ma lettre précédente. De la crête de la montagne, qui borde la vallée, où nous nous trouvions, ils nous avaient découverts, et, nous ayant reconnus pour des blancs, ils s'étaient hâtés de venir nous rejoindre. Leur joie parut bien grande en nous voyant, surtout en me reconnaissant pour prêtre, à mon habit. Ils paraissaient bien pauvres: de misérables haillons et quelques morceaux de peau les couvraient à peine. Malgré leur détresse, ils mirent à mes pieds le bélier, qu'ils venaient de tuer et de descendre sur leurs épaules, de la montagne. Ils me demandèrent le baptême avec tant d'instances, que j'en étais ému jusqu'aux larmes: je ne pus toutefois accorder cette faveur, qu'à deux de leurs petits enfants; je me trouvais sans interprète, et les autres avaient besoin d'instruction. Je les exhortai à retourner sur leurs terres, où ils rencontreraient une Robe-Noire (le P. Nobili), qui les instruirait, et les baptiserait.... Ils firent le signe de la croix, récitèrent des prières dans leur langue et chantèrent plusieurs cantiques, avec l'apparence d'une piété bien sincère.

L'histoire d'une pauvre jeune fille Porteuse, mérite

d'être rapportée ici et donne une idée des profondes misères et des grands dangers, auxquels ces malheureux se trouvent exposés. A l'âge de 15 ans, son père, sa mère et ses frères, ainsi qu'une autre famille de sa nation, furent surpris par un parti de guerre d'Assiniboins des forêts et furent impitoyablement massacrés. Au moment de l'attaque, elle se trouvait dans la forêt avec ses deux sœurs, plus jeunes qu'elle, à une petite distance de l'endroit, où la cruelle scène eut lieu; elles se cachèrent et échappèrent aux mains des assassins. La malheureuse orpheline erra dans ce désert pendant deux années, sans voir ou rencontrer personne: sans couteau et sans hache, faisant son feu à l'aide de deux morceaux de bois, vivant de racines, de fruits sauvages et de porcs-épics, passant ses hivers dans le repaire abandonné d'un ours. Ses deux sœurs s'étaient séparées d'elle à la fin de la première année, et n'ont jamais reparu. La 3me année, elle eut le bonheur d'être trouvée par un bon Métis Canadien, qui en eut soin. Il la remit, six mois après, entre les mains des gens de sa nation et de ses connaissances.

Le lendemain de la visite des Porteurs, nous continuâmes notre route par monts et par vaux, et, vers le soir, nous nous retrouvâmes sur l'Athabasca, à un endroit appelé la *Grande Traverse*, où le chemin quitte la rivière et prend la vallée de la fourche du Trou.... A mesure que nous continuions notre route vers la hauteur des terres, les neiges devenaient de plus en plus profondes.

Le 1r Mai, nous arrivâmes à la grande Bâture, qui a toutes les apparences d'un lac à sec. C'est là, que nous dressâmes notre tente, afin d'attendre la brigade de la Colombie, qui passe chaque année par cette route, pour se rendre au Canada et à Jork-Factory. Près de nôtre campement, nous remarquâmes avec étonnement et admiration, entre deux énormes rochers, une montagne isolée de glace pure, qui peut avoir une élévation d'environ

1,500 pieds au-dessus du vallon. C'est de la base de cette grande glacière, que sort la Rivière du Trou. Telle est la transparence de cette belle glace, qu'on y distingue facilement tous les objets qu'elle renferme, à une profondeur de plus de six pieds. On dirait que de grands glaçons, dans une crue subite et extraordinaire de la rivière, se soient trouvés arrêtés entre les rochers qui bordent le vallon, et s'y soient entassés de manière à former l'immense glacière. Ce qui donne quelque vraisemblance à cette conjecture, c'est qu'un grand lac très-élevé se trouve sur l'autre bord de la glacière.

Le 6 Mai. La brigade de la Colombie approche; le guide vient d'arriver dans notre camp. Avant de fermer mes lettres, permettez-moi, de me recommander, avec toutes les pauvres tribus de nos missions, d'une manière toute spéciale, à vos SS. Sacrifices et à vos prières. Adieu; ce ne sera que dans l'automne prochain, que je pourrai vous envoyer d'autres nouvelles.

Je suis avec le plus profond respect et l'estime la plus sincère,

Monseigneur,

Votre très-humble et
très-obéissant serviteur en J.-C.

P. J. DE SMET. S. J.

N° XV.

A. M. D. G.

Lettres au Rév. Père Van De Velde, Provincial du Missouri.

Campement des Berges sur la Colombie,
10 Mai 1846.

Mon Rév. et Très-Cher Père en J.-C.,

Mes dernières lettres, adressées à Monseigneur de New-York, et dans lesquelles se trouvait le récit des missions, que j'ai faites parmi différentes tribus des Montagnes-Rocheuses, en 1845 et au commencement de 1846, vous auront appris, que j'étais arrivé au pied de la grande glacière, une des sources de la rivière du Trou, qui est tributaire de l'Athabasca ou Rivière à la Biche. Je me propose, dans une série de lettres, de donner à votre Révérence la continuation de mon périlleux et difficile voyage, à travers la grande chaîne des Monts-Rocheux; ma descente sur le fleuve Colombie, pour retourner vers mes chers Frères dans l'Orégon.

Vers le soir du 6 mai, nous découvrîmes l'approche de deux voyageurs en raquettes, à la distance de trois milles. Ils déchargèrent leurs fusils et jetèrent des cris de joie, à la vue de notre tente, qu'ils avaient aperçue dans le lointain. Oubliant leurs fatigues, ils doublèrent le pas et bientôt ils nous rejoignirent. C'étaient les avant-coureurs de la brigade Anglaise, qui, au printemps de chaque

année, se rend du Fort Vancouver sur la Colombie, à la Factorerie d'York, située à l'embouchure de la Rivière Nelson; cette rivière se jette dans la Baie d'Hudson, au cinquante-septième degré de Latitude Nord. Le lendemain, nous déjeûnâmes de bonne heure et allâmes à la rencontre de la brigade. Une marche de huit milles nous conduisit au campement, qu'elle était sur le point de quitter. Le moment de notre réunion devait être court, mais il était intéressant et joyeux. La grande fonte des neiges avait commencé et il fallait se hâter de part et d'autre, pour passer à temps les torrents et les rivières, qui grossissaient à chaque minute. Les nouvelles des deux côtés de la montagne se communiquèrent donc rapidement. Le chef de la brigade était un ancien ami, le bon Mr Ermatinger, de l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, accompagné de deux officiers distingués de l'armée anglaise, les capitaines Ward et Vavasseur, que j'avais eu l'honneur d'entretenir dans le courant de l'été passé, au grand lac des Kalispels. Le capitaine Ward eut la complaisance, de se charger de mes lettres pour l'Europe et pour les États-Unis. Quinze Indiens de la tribu des Schuyelpi ou Chaudières, avaient accompagné la brigade jusqu'ici, en qualité de porteurs. Plusieurs avaient gravi la montagne avec une charge de 150 livres. Mr Ward m'en fit les plus grands éloges. Il admirait leur honnêteté et leur complaisance, surtout leur piété sincère et leur grande régularité dans leur devoirs spirituels: chaque jour, soir et matin, ils se retiraient à une petite distance du camp, pour chanter un ou deux cantiques et pour réciter leurs prières en commun: « J'espère, ajouta le » capitaine, que je n'oublierai jamais l'exemple, que ces » pauvres, mais bons sauvages nous ont donné. Depuis » qu'ils voyagent avec nous, leur conduite a été excellente » et irréprochable, et nulle part je n'ai vu des exemples » d'une piété aussi sincère. »

Les Messieurs de la brigade anglaise se trouvaient au terme de leurs plus grandes difficultés. Aussi fut-ce avec empressement et plaisir, qu'ils ôtèrent leurs raquettes, pour faire la route à cheval pendant quatre jours, et se rendre ensuite en esquif, du Fort Jasper au Fort Assiniboin sur l'Athabasca. Ici, ils reprennent encore des chevaux, pour gagner le Fort Edmonton ou Auguste, sur le Sascatshawin. Ils descendent cette rivière, qui se jette dans le lac Winnepeg, traversent le lac et suivent enfin la rivière Nelson jusqu'à son embouchure, terme de leur long voyage annuel à travers le continent Américain. Pour moi, j'avais à essayer les raquettes et à les ajuster à mes pieds pour la première fois de ma vie. J'allais franchir ces affreux remparts, ces barrières de neige, qui séparent le monde Atlantique, les eaux de la mer Glaciale et celles de la mer Pacifique. Je l'ai déjà dit dans mes lettres précédentes, c'est probablement ici le point le plus élevé des Montagnes-Rocheuses; cinq grandes rivières y prennent leur source; savoir: la Branche du Nord du Sascatshawin; l'Athabasca et la Rivière à la Paix, qui s'unissent et sont tributaires du grand lac des Esclaves, qui à son tour se décharge dans la mer Glaciale, par le Mackenzie (1), le plus solitaire des fleuves; enfin le fleuve Colombie, qui reçoit toutes les eaux de l'Orégon; et le Frazer, la dangereuse rivière, qui traverse toute la Nouvelle Calédonie; tous cinq ont au sein de ces montagnes des milliers de fontaines et de torrents.

Nous avions à parcourir soixante-dix milles en raquettes, pour nous rendre au campement des Berges, sur les bords de la Colombie. On se proposa d'accomplir ce trajet en deux jours et demi. Messieurs Rowand et Harriot, qui m'avaient comblé d'amitiés, au Fort des Montagnes et au Fort Auguste, et dont je ne perdrai jamais le souvenir,

(1) Le Mackenzie, à la sortie du lac, a un mille de largeur.

auraient voulu me détourner de ce voyage; ils pensaient, que mon embonpoint me rendait absolument incapable de l'accomplir. Ils avaient raison; la suite vous le dira. J'avais cru pouvoir remédier à l'inconvénient de la pesanteur, par un jeûne rigoureux et volontaire d'une trentaine de jours. Je me trouvais vraiment allégé et je me mis avec courage en route sur seize à vingt pieds de neige. Nous marchâmes en file, gravissant et descendant alternativement, tantôt à travers une plaine remplie de débris d'avalanches; tantôt sur des lacs, sur des torrents ensevelis profondément sous les neiges; ici, sur le penchant d'une montagne escarpée; là, à travers une forêt de cyprès, dont nous n'apercevions que la cime. Je ne saurais vous dire le nombre de mes culbutes. A chaque instant, je me trouvais embarrassé dans mes raquettes ou accroché à quelque branche. Lorsqu'on tombe, naturellement et comme par instinct, on étend les bras pour empêcher qu'on ne se heurte, et sur une profonde neige le danger n'est pas grand; les bras s'enfoncent jusqu'aux épaules, on se débat et l'on rit. Mes compagnons eurent beaucoup de complaisance à mon égard; après chaque chute, ils s'empressaient de me redresser sur mes jambes.

Nous fîmes environ trente milles et nous nous disposâmes à camper. Les têtes de quelques pins furent abattues et dépouillées de leurs branches, pour nous fournir un lit et tapisser la surface de la neige. On forma en même temps un carré de troncs d'arbres verts, pour servir de fondement au feu, et on l'étendit pareillement sur la neige. Dormir sur la neige, à la belle étoile, doit vous paraître incommode et bien étrange, aussi bien qu'à tous les amateurs des chambres chaudes et des matelats bien fourrés. On se trompe; venez respirer l'air pur de la montagne, où l'on n'entend jamais tousser, où l'on ne songe guère à irriter l'appétit par des assaisonnements, complètement inutiles dans ces parages; venez faire

l'essai de la vie nomade: et vous direz, qu'on oublie facilement les fatigues d'une longue course; qu'on trouve du contentement, du repos; qu'on s'endort à merveille dans une peau de Buffle, étendu sur des branches de pins, à côté d'un feu pétillant.

Le lendemain, nous tentâmes la descente escarpée de ce qu'on appelle la Grande Côte de l'Ouest. Nous y mîmes cinq heures. Tout le penchant de cette côte est couvert d'arbres gigantesques, de pins et de sapins de différentes espèces, de mélèzes et de cèdres. Gare à vous, si le poids du corps ou quelque mauvais pas vous entraîne! J'en eus maintes expériences: plusieurs fois je me ramassai, à 20 ou à 30 pas du point de mon départ. Heureux, si dans sa chute on ne donne avec violence de la tête contre quelque gros arbre.

Au pied de la grande montagne, un nouvel obstacle se présenta; les barrières de neige, les digues innombrables, qui avaient arrêté jusqu'alors les eaux des torrents, des lacs et des ruisseaux, s'étaient brisées pendant la nuit et avaient fait croître de plusieurs pieds la grande Rivière du Portage. Cette rivière fait tant de détours dans cette étroite vallée, qui n'a guère qu'un mille de largeur et que nous avions à parcourir, que nous la dûmes traverser plus de quarante fois en un jour et demi, ayant l'eau jusqu'aux épaules. Telle est son impétuosité, qu'elle semble comme descendre des nues; on a besoin de s'accrocher et de se soutenir mutuellement pour ne pas être emporté par le courant. Nous marchâmes avec nos habits trempés, pendant toute cette triste route. L'humidité, jointe à mes grandes fatigues, enfla mes jambes; tous les ongles de mes pieds se détachaient et le sang se coagulait dans mes souliers indiens (mocassins). Quatre fois, je me sentis au bout de mes forces et j'aurais péri dans cet affreux désert, si le courage et les bras de mes compagnons ne m'eussent soutenu et aidé dans ma détresse.

On voit des *mais* tout le long du Portage; chaque voyageur qui y passe pour la première fois, y choisit le sien. Un jeune Métis très-complaisant eut la bonté de m'en dédier un, qui avait au moins 120 pieds de hauteur et qui dressait sa jolie petite tête au-dessus de tous les *mais* du voisinage. Croyez-vous que je l'aie mérité?... On dépouilla l'arbre de toutes ses branches, ne lui laissant au sommet qu'une petite couronne. A sa base, on écrit le nom de l'individu et la date de son passage. Les Cariboux, les chevreuils, les grosses cornes et les chèvres des montagnes sont nombreux dans ces parages.

Nous quittâmes enfin la vallée du Portage, à travers une forêt épaisse et très-montagneuse, sur les débris d'une infinité d'arbres abattus par la vétusté, les vents et les feux. Plusieurs marais tremblants se présentèrent ensuite; nous les passâmes à gué soutenus par les broussailles et les racines des plantes aquatiques. Ces dernières difficultés étaient légères, comparées aux précédentes; nous étions d'ailleurs encouragés par la vue d'une riante et verte plaine, où, sur le gazon verdoyant, nous admirions les sauts et les bonds de quatre gros cariboux. Sans doute eux aussi venaient de quitter les neiges et les glaces, et voulaient à leur manière nous exprimer la joie, qui les animait, à la belle perspective et au contraste frappant d'une riche verdure émaillée de fleurs, au pied d'une montagne couverte de neige. Dix balles à la fois furent déchargées contre ces innocentes créatures. Je remarquai avec plaisir, à la rapidité extraordinaire de leurs mouvements, qu'ils n'avaient point été atteints par les chasseurs.

Le 10 vers midi, nous arrivâmes au campement des Berges, sur les bords de la Colombie, à l'embouchure de la Rivière du Portage. Ceux, qui ont traversé les Montagnes-Rocheuses, à la fonte des neiges, au cinquante-troisième degré de Latitude Nord, savent s'ils méritent ou

non le titre de voyageurs. J'ai accompli le trajet; mais il était temps d'arriver; je me trouvais absolument au bout de mes forces. J'avoue, que je n'oserais plus passer, par cette haute latitude, dans cette saison de l'année.

Après tant de fatigues, on mérite un régal; heureusement, nous trouvâmes au campement des Berges tout ce qui était nécessaire au festin: un sac de farine, un gros jambon, la moitié d'un caribou, du beurre, du fromage, du thé et du sucre en abondance, que les Messieurs de la Brigade Anglaise y avaient charitablement laissé. Tandis que les uns s'occupaient à calfater et à arranger l'esquif, les autres prirent soin de la chaudière et de la cuisine; au bout d'une heure, nous nous trouvâmes tous fort joliment assis, entourant la chaudière, chacun une grillade de caribou au bout d'un bâton, riant et plaisantant sur les culbutes et les accidents du passage de la montagne. Je n'ai pas besoin de vous dire, qu'on me fit passer pour le plus maladroit et le plus mauvais piéton de la bande.

Trois belles rivières se réunissent au campement des Berges: la Colombie, venant du Sud-Est, la Rivière du Portage, venant du Nord-Est et la Rivière des Canots, venant du Nord-Ouest. On s'y trouve entouré d'un grand nombre de montagnes magnifiques, couvertes de neiges perpétuelles et qui s'élèvent, pour la plupart de douze à seize mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Le Hooker et le Brown sont les plus hautes; ce dernier s'élève à seize mille pieds.

Je suis avec le plus profond respect et l'estime la plus sincère,

Mon révérend et bien-cher Père,

Votre très-humble et très-obéissant
serviteur et frère en J.-C.

P. J. DE SMET. S. J.

N° XVI.

A. M. D. G.

Station de St Paul, près du Fort Colville,
29 Mai 1846.

Mon rév. et bien cher Père en J.-C.;

Au campement des Berges, la Colombie a une élévation de trois mille six cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Le dîner fini, nous lançâmes la barque à l'eau et nous descendîmes rapidement le fleuve, que la crue subite du printemps avait gonflé de plusieurs pieds. Un admirateur de la nature, s'il n'avait d'autres devoirs à remplir, s'arrêterait volontiers dans cette belle région, où tout paraît grandiose et se présente sous des aspects enchanteurs. Une suite d'îles rocheuses et basaltiques se succèdent agréablement sous tous les aspects. On s'y trouve entre deux rangées de hautes montagnes pittoresques, dont les bases viennent se baigner dans le fleuve; tandis que leurs flancs et leurs cimes paraissent s'agiter sous les efforts gigantesques de l'avalanche, pour se débarasser du linceuil de l'hiver, de l'épaisse couche de neige qui les couvre, et faire place à la belle verdure du mois de Mai, avec ses fleurs riantes et variées. Les mille fontaines, qu'on voit bondir et jaillir avec un doux murmure sur les flancs des rochers perpendiculaires, qui bordent le fleuve, prêtent, ajoutent de l'intérêt aux beautés de la nature, qui se déploient dans cette haute région de la Colombie, avec toute l'énergie de la grandeur et de la magnificence.

Quelques heures de descente nous amenèrent au Rapide Martin, où un Canadien de ce nom et son fils avaient trouvé la mort. Le bruit des eaux y est épouvantable et l'agitation ressemble à celle d'une mer en tourmente. Le lit du fleuve y est parsemé d'énormes fragments de rochers. Notre guide Iroquois, pilote habile et hardi, lance sa barque au travers des écueils menaçants: aidés de dix rames, tout en dansant et en sautant de vague en vague, nous passâmes le grand Rapide de la Colombie, avec la vitesse de l'éclair.

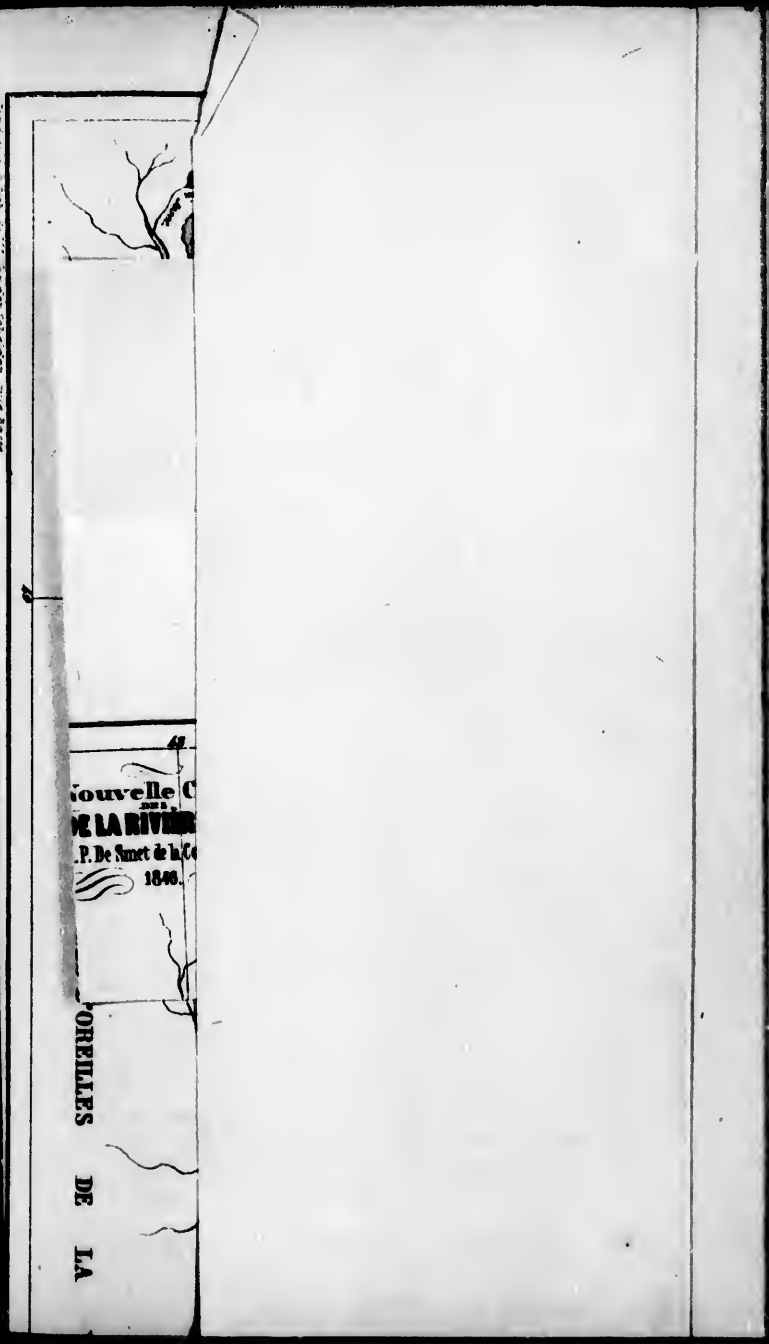
Vers le coucher du soleil, nous nous trouvâmes à l'entrée des Dalles des morts. (Les voyageurs Canadiens donnent le nom de Dalle aux endroits des rivières, où les eaux se trouvent resserrées entre des rochers perpendiculaires. En 1338, douze malheureux voyageurs y furent engloutis.) Pendant un espace d'environ deux milles, les eaux passent entre une suite de rochers perpendiculaires, présentant des pointes et des fentes sans nombre, à travers lesquelles la Colombie se jette avec une impétuosité irrésistible, formant çà et là des tournants, où tout ce qui flotte disparaît sous les ondes. A l'aide de deux longues cordes, nous descendîmes notre esquif à travers les Dalles et nous allâmes camper à la sortie.

Le 11, nous continuâmes notre route de grand matin. D'épais brouillards et une brume obscure nous cachèrent la vue pittoresque des montagnes; on voyait la vapeur s'élancer, sous la forme de colonnes et d'immenses cornes d'abondance et aller se perdre dans les nuages, qui se formaient jusqu'à ce que toute l'atmosphère fût couverte. De temps en temps, comme pour interrompre la monotonie de ce désert, un chevreuil ou un caribou venait se montrer sur le bord du fleuve. Souvent on les observait, cachés parmi les Térébinthes, levant les oreilles avec inquiétude, lorsque le son étrange des rames et les chants des rameurs venaient les troubler dans leur paisible solitude. La vue

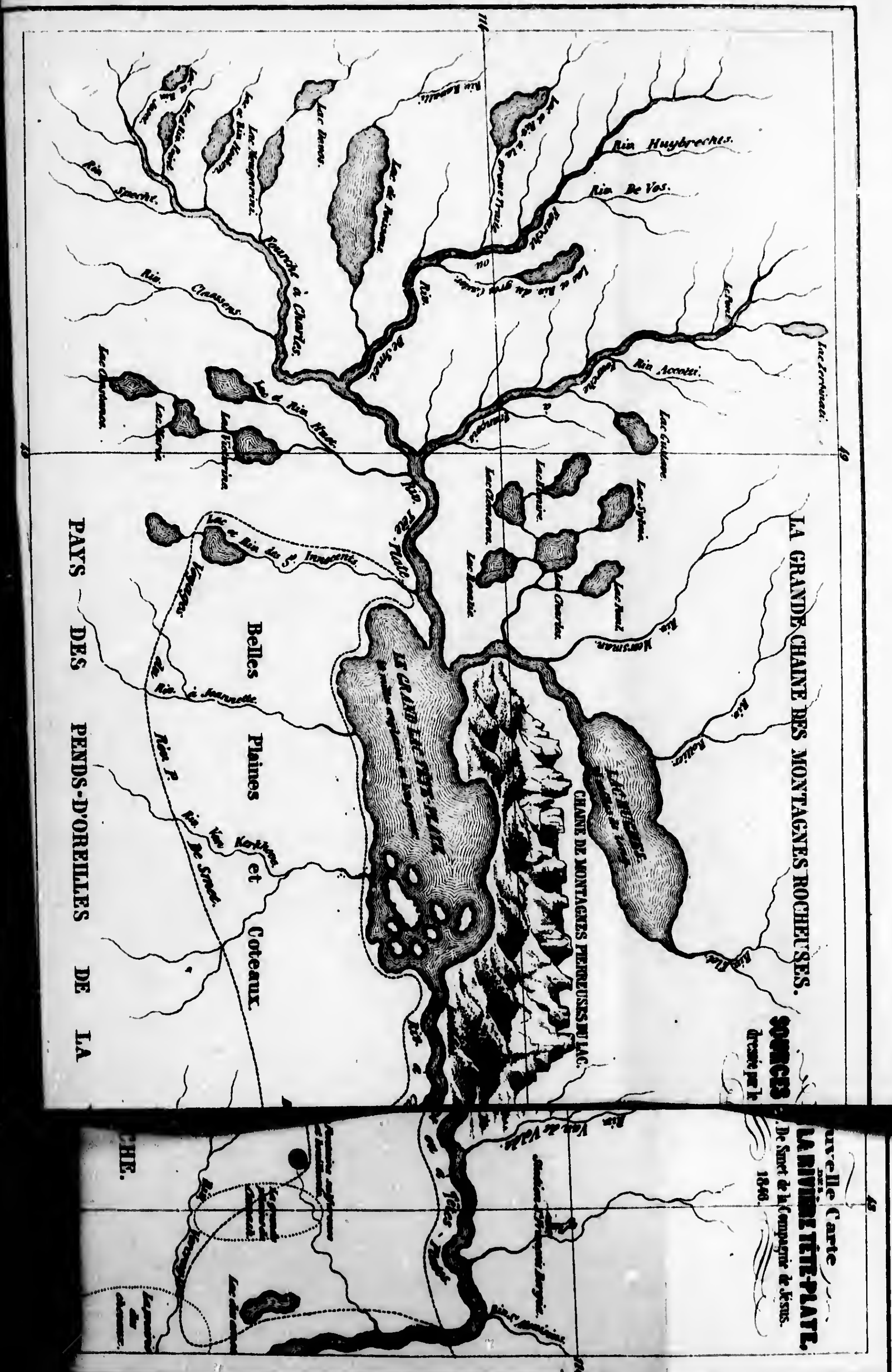
u Rapide
s avaient
ntable et
ente. Le
rochers.
lance sa
s de dix
n vague,
, avec la

es à l'en-
Canadiens
es, où les
perpendi-
s y furent
nilles, les
liculaires,
, à travers
osité irré-
ut ce qui
x longues
les Dalles

nd matin.
cachèrent
la vapeur
ses cornes
qui se for-
uverte. De
nonotonie
e montrer
it, cachés
quiétude,
s rameurs
e. La vue



NORD.


LA GRANDE CHAINE DES MONTAGNES ROCHEUSES.
uvelle Carte
SOURCES
LA RIVIÈRE TÊTE-PLATE,
. De Smet de la Compagnie de Jésus.
1846.
CHAINE DE MONTAGNES PIERREUSES DU LAC.
Belles Plaines et Coteaux.
PAYS DES PENDS-D'OREILLES DE LA
CHE.
Riv. Huybrechts.
Riv. De Vos.
Riv. Accolti.
Riv. Smecht.
Riv. Claessens.
Fourche à Charles.
Riv. Tête-Platte
Lac et Riv. des Sts. Innocents.
Riv. à Jeannette.
Riv. Van Kerkhove
Riv. De Smedt.
Lac Gallowe.
Lac Sylvie.
Lac Paul.
Lac Clémence.
Lac Francis.
Lac Charles.
Lac Joséphine.
Lac Victorine.
Lac Louis.
Lac Charlemagne.
Lac Léonie.
Lac Emma.
Riv. Van de Velde.
Riv. Ste. Ignace.

de l'homm
forêts; eli
pour se
meurtrièr
sautâmes
pâmes à l

Le lac,
présente
levant dan
et glacées
milles de
bords sont
majestueu
région nél
nent les b
lac. Les de
St Paul.

Une vin
Pierre se t
rendis ave
rencontre
sence et d
sincère de
tribu avai
dans le c
absents en
parmi eux,
de la Reli
marques d
naissance.
bonheur, e
Rév.^d M.^r
dans l'Orég
de la joie,
plade rang

de l'homme est odieuse à toutes les créatures timides des forêts; elles s'en effraient et s'éloignent en toute hâte, pour se mettre à l'abri et hors de la portée des armes meurtrières... Dans le courant de la journée, nous sautâmes l'endroit appelé les Petites Dalles et nous campâmes à l'entrée du premier lac.

Le lac, avec ses eaux transparentes comme le cristal, présente un spectacle ravissant, au moment où le soleil levant darde ses premiers rayons sur les cimes rocheuses et glacées des montagnes voisines. Il a de quatre à cinq milles de largeur, sur vingt-cinq à trente de long. Ses bords sont embellis par des rochers saillants et par des pics majestueux, qui s'élancent hardiment au-dessus de la région nébuleuse. Leurs flancs couverts de neige, dominent les belles forêts de pins et de cèdres, qui bordent le lac. Les deux plus hauts pics s'appellent le St Pierre et le St Paul.

Une vingtaine de familles indiennes de la station de St Pierre se trouvaient campées sur les bords du lac. Je me rendis avec plaisir à leur pressante invitation. C'était la rencontre d'un père avec ses enfants, après dix mois d'absence et de dangers. J'ose le dire, la joie fut grande et sincère de part et d'autre. La plus grande portion de leur tribu avait été évangélisée aux Chutes des Chaudières, dans le courant de l'été dernier; ceux-ci avaient été absents en cette occasion. Je restai donc quelques jours parmi eux, pour les instruire des devoirs et des pratiques de la Religion; ils reçurent le baptême, avec toutes les marques d'une sincère piété et de la plus grande reconnaissance. Grégoire, c'est le nom du grand chef, eut le bonheur, en 1838, de recevoir le baptême des mains du Rév.^{d} Mr Blanchet, maintenant Archevêque, à son entrée dans l'Orégon. Ce digne et respectable chef fut au comble de la joie, lorsqu'il vit enfin tous les membres de sa peuplade rangés sous l'étendard de Jésus-Christ. Depuis sa

conversion, il n'avait cessé de les y exhorter par ses paroles et par son exemple. La Tribu des Lacs fait partie de la nation des Schuyelpi. Aussitôt que nous aurons plus de moyens à notre disposition, nous leur viendrons en aide, avec des instruments de labourage, des semences et des racines, qui promettent de réussir dans leur pays et qui seront d'un grand secours pour ce pauvre peuple dénué de tout.

Le second lac est éloigné du premier d'environ six à huit milles; il est moins large, mais à peu près de la même longueur. On y passe sous un rocher perpendiculaire, dont les fentes sont remplies de flèches. Les Indiens, soit qu'ils montent ou qu'ils descendent le lac en canot, ont la coutume de décocher une flèche dans les crevasses du rocher. L'origine et la cause de cette coutume m'est inconnue. C'est de cette circonstance, que les premiers voyageurs ont appelé ces lacs, les Lacs aux Flèches.

L'embouchure de la Rivière Mac Gilvray, ou des Arcs-à-Plats, est près de la sortie de ce second lac. Elle présente un bel emplacement pour une réduction ou mission future; j'y ai déjà marqué l'endroit propre à la construction d'une église. Environ vingt milles plus bas, nous passâmes la Rivière Tête-Plate ou Clark, qui décharge une grande quantité d'eau dans la Colombie. Ces deux beaux tributaires du grand fleuve de l'Ouest descendent de la même chaîne des Montagnes-Rocheuses, où un grand nombre de fourches de la branche du Sud du Sascatshawin et du Missouri viennent s'alimenter. Depuis leurs embouchures, elles offrent, dans l'espace d'environ trente milles, de grands obstacles à la navigation, à cause d'une succession continuelle de chutes et de rapides insurmontables. Parmi les nombreux lacs unis à la Rivière Tête-Plate, trois sont très-considérables et s'étendent de trente à quarante milles, avec une largeur de quatre à six milles. Le Lac Tête-Plate reçoit une grande rivière, dont le cours s'étend à plus

de cent milles vers le Nord-Ouest, à travers une riante vallée; ses eaux sont grossies par des torrents considérables, qui descendent d'un ... de belles montagnes, attaché immédiatement à la grande chaîne, au milieu desquels on remarque une profusion de lacs. La Rivière Tête-Plate ou à Clark passe par le Lac Kalispel. Le Lac Roothaan se trouve parmi les montagnes des Ponds-d'Oreilles et des Arcs-à-Plats, et se décharge, par la Rivière des Robes-Noires, dans la Rivière à Clark, vingt milles au-dessous du Lac Kalispel. Ces trois beaux lacs sont couverts d'îles. La Rivière Ste Marie ou Racine-Amère vient du Sud et s'entrelace avec plusieurs fourches du Missouri: c'est le plus grand tributaire de la Rivière à Clark; sur ses bords se trouve la résidence principale de la tribu des Têtes-Plates. Toutes ces eaux contiennent des poissons en abondance, particulièrement les différentes espèces des truites. La géographie de la tête de la Rivière à Clark ou Tête-Plate est peu connue, si l'on en juge d'après les cartes; la branche du Sud-Est, ou la Rivière Ste Marie, est peu considérable, comparée à la rivière principale, qui vient du Nord-Est et qui passe par le grand Lac Tête-Plate. Notre berge fut en grand danger de périr dans les Dalles, à quelques milles au-dessus de Colville. J'étais sorti, pour faire à pied le dangereux portage; malgré mes remontrances, les jeunes Métis Canadiens, trop confiants en leur adresse, crurent pouvoir les sauter en sûreté. Un tournant arrêta soudainement leur course. Ils redoublèrent d'efforts, mais inutilement; je les vis attirés avec une force irrésistible vers le centre engloutissant; déjà, la proue descendait dans l'abîme entr'ouvert et se remplissait d'eau! J'étais à genoux sur le rocher, qui dominait ce spectacle effrayant, entouré de plusieurs Indiens: nous implorâmes le secours du ciel, en faveur de nos pauvres compagnons. Ils nous parurent évidemment perdus; lorsque tout-à-coup le tournant se remplit et rejeta de son

sein la proie, qu'il avait paru étreindre sans retour. Jugez de leurs actions de grâces envers Dieu, lorsqu'ils se virent échappés à un danger si imminent de périr!

De la sortie du second lac jusqu'au Fort Colville, l'aspect du pays est très-pittoresque et fort intéressant: toute cette région, située sur les deux bords de la rivière, est sillonnée par une grande quantité de torrents et de ruisseaux. Le sol paraît léger, mais produit un gazon abondant. Les montagnes n'y sont pas très-élevées; les forêts qui les ombragent sont ouvertes, les arbres y sont clair-semés; les bas-fonds y présentent partout de beaux bosquets. La Rivière Guyelpitoeg ou Sioushwaps entre à l'Ouest, en vue du Fort Colville.

Vers la fin du mois d'Août, j'arrivai au Fort Colville. J'y trouvai toute la nation des Schuyelpi, baptisée par le Rév. P. Hoeken, qui avait continué à les instruire après mon départ, au mois d'Août de l'année dernière. A ma grande surprise, ils avaient bâti une petite église en charpente, d'autant plus belle et plus agréable à mes yeux, qu'elle était l'ouvrage exclusif des pauvres Indiens. Ils me conduisirent, comme en triomphe, à l'humble et nouveau Temple du Seigneur, et j'offris l'auguste Sacrifice de l'Autel, en faveur de ce bon peuple, et pour qu'il persévérât dans la foi.

L'arrivée du bon Père Nobili à Colville, me combla de joie et de consolation. Il venait de parcourir la plus grande étendue de la Nouvelle-Calédonie; partout, les tribus de ces parages l'avaient reçu à bras ouverts; tous les petits enfants, qui n'avaient pas encore été baptisés, lui furent présentés avec empressement. J'ajouterai à cette lettre un extrait du journal de ce Rév. Père, énumérant les baptêmes qu'il a administrés, dans ses différentes missions de l'année dernière. Après une retraite de huit jours, dans le réduction de St Ignace, et un mois de repos et de préparatifs pour une seconde expédition, le Rév. P. Nobili

retournera chez ses chers Calédoniens, avec un courage et un zèle ranimés par la prière, accompagné de plusieurs ouvriers et d'une douzaine de chevaux, chargés d'outils de labourage et de charpente.

Comme témoignage de ma sincère reconnaissance et pour vous faire connaître, que nous avons des amis et des bienfaiteurs dans l'Orégon, je vous dirai, que le P. Nobili et moi-même avons été reçus et entretenus au Fort Colville, avec la plus grande charité et la plus grande cordialité. Je n'oublierai jamais la politesse et l'affabilité de l'honorable Mr Lewis, à notre égard. L'attention et l'amitié, témoignées au Rév. P. Nobili dans toutes les maisons de commerce de la Nouvelle-Calédonie, surpassent tous les éloges qu'on pourrait en faire. Le chef d'escadre, Capitaine Wilkes, a dit bien à propos et en toute justice : « Que la libéralité et l'hospitalité des MM. de l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, sont proverbiales. » En effet, l'expérience que nous en avons eue et que nous en avons encore en maintes occasions, confirment cette assertion.

J'ai l'honneur d'être avec le plus grand respect et l'estime la plus sincère,

Mon rév. et bien cher Père,

Votre très-humble et très-obéissant
serviteur et frère en J.-C.

P.-J. DE SMET, S. J.

N° XVII.

A. M. D. G.

Extrait du Journal du Rév. P. Nobili.

Fort Colville, Juin 1846.

Mon rév. Père;

J'ai baptisé, au Fort Vancouver, au-delà de soixante personnes, pendant une maladie dangereuse qui régnait dans le pays. La plupart de ceux, qui reçurent le baptême, moururent avec toutes les marques d'une sincère conversion. Le 27 de juillet de l'année dernière, j'ai baptisé, au Fort Okinagane, neuf enfants, au nombre desquels étaient ceux du chef des Sioushwaps. Le bon chef parut au comble de sa joie, en voyant la Robe-Noire se diriger vers son pays. Je partis le 29 du même mois et suivis la brigade. Tous les soirs, je faisais la prière en commun aux blancs et aux Indiens. Chemin faisant, je fis la rencontre de trois vieillards, qui me supplièrent avec ardeur « *d'avoir pitié d'eux, de les rendre dignes du ciel.* » Après les avoir instruits des devoirs et des principales vérités de la religion, ainsi que de la nécessité du baptême, j'administrai à eux et à quarante-six enfants de la même tribu, ce qui parut le comble de leurs désirs et de leurs souhaits, le 3ᵉ Sacrement de la Régénération.

Le 11 du mois d'Août, une tribu d'Indiens du Lac Supérieur vint à ma rencontre sur la Rivière à Thompson. Ils

me reçurent avec toutes les marques d'une amitié sincère et filiale; ils me suivirent pendant deux jours, et ne me quittèrent, qu'après avoir exigé et obtenu l'assurance formelle, que je viendrais les évangéliser dans le courant de l'automne ou de l'hiver.

Arrivé au Fort des Sioushwaps, les chefs des tribus vinrent me féliciter de mon heureuse arrivée au milieu d'eux. Ils bâtirent une grande cabane, pour servir d'église et de salle d'instruction, pendant mon séjour au Fort. J'y ai baptisé douze de leurs petits enfants. Lorsque le temps de la pêche au saumon fut arrivé, je dus me séparer à regret et pour quelques mois de ces chers sauvages, et je continuai ma route vers la Nouvelle Calédonie.

Le 25 Août, j'arrivai au fort Alexandria. Les mêmes signes de joie, les mêmes marques d'amitié et d'affection m'accueillirent chez toutes les tribus que je rencontrais. A ma grande joie et contre mon attente, je trouvai au Fort une grande église en bois. J'y retournai dans l'automne et j'y fis un séjour d'un mois, absorbé, du matin au soir, par tous les exercices du St Ministère. Les Canadiens se confessèrent; j'y bénis plusieurs mariages et je distribuai la Ste Communion à un grand nombre d'entr'eux. Vingt-quatre enfants et quarante-sept adultes reçurent le baptême.

Le 2 Septembre, je m'embarquai sur la Rivière Frazer, et, après avoir couru beaucoup de risques dans cette dangereuse navigation, j'arrivai, le 12, au Fort George. Ici comme ailleurs, je fus reçu avec la même joie et la même affection de la part des sauvages. Cinquante Indiens étaient venus des Montagnes-Rocheuses et attendaient patiemment mon arrivée, depuis dix-neuf jours, pour avoir la consolation d'assister aux cérémonies du baptême. Je baptisai douze de leurs enfants et vingt-sept autres personnes, dont dix étaient malades, d'un âge déjà avancé. Entouré d'un grand nombre de sauvages, je fis les céré-

monies de la Plantation de la Croix. Le 14, jour de l'Exaltation de la Ste Croix, je m'embarquai sur la rivière Nesqually et le 24 j'arrivai au Fort du lac Stuart. Pendant onze jours, je donnai des instructions aux Indiens. J'eus le bonheur d'obtenir l'abolition de la coutume, de brûler les morts et d'infliger des brûlures et d'autres tourments au mari ou à la femme du défunt. Ils renoncèrent solennellement à toutes les jongleries idolâtriques. La grande salle du festin, où se tenaient leurs rites superstitieux, fut changée en église; elle fut bénite et dédiée à Dieu, sous le patronage de St François Xavier. La Plantation de la Croix eut lieu ensuite, avec toutes les cérémonies usitées dans une telle occasion. Seize enfants et cinq vieillards reçurent le baptême.

Le 24 octobre, je visitai le village des Chilcotins : cette mission dura douze jours, pendant lesquels j'ai baptisé dix-huit enfants et vingt-quatre adultes, et célébré huit mariages. Je bénis ici le premier cimetière et j'enterrai, avec toutes les cérémonies du rituel, une femme Indienne, la première, qui se fût ici convertie au Christianisme. J'ai visité ensuite deux autres villages de la même tribu; dans le premier, j'ai baptisé vingt personnes, dont trois adultes; dans le second, deux chefs reçurent le baptême avec trente de leurs gens. J'y fis deux mariages : j'ai aboli le concubinage partout où j'ai passé. Parmi une nation voisine du fort Alexandria, j'ai baptisé cinquante-sept personnes, dont trente-un adultes, et j'ai béni neuf mariages.

Après mon retour parmi les Sioushwaps, j'ai baptisé quarante-et-une personnes, dont onze étaient adultes. J'ai visité cinq autres petites tribus, parmi lesquelles j'ai baptisé environ deux cents personnes. J'ai fait les cérémonies de la Plantation de la Croix dans huit différents endroits, et j'y ai trouvé quatre églises en bois, bâties par les sauvages.

Chaque tribu ou village d'Indiens dans la Nouvelle Calédonie se compose d'environ deux cents âmes.

Dans le voisinage du Fort Alexandre, le nombre des Sauvages monte à	1255
Dans la Nouvelle Calédonie, au Fort George . .	543
» » au Lac à Frazer . .	258
» » au Lac à Stuart . .	211
» » au Lac à Me Leod .	80
Parmi les différentes tribus des Indiens Barbines.	1190
Tribus dans le voisinage du lac à l'Ours. . . .	801
	4138

Population de la rivière à Thompson, ou terre des Sioushwaps ou Antnass.

Le nombre des Sioushwaps proprement dits est de	583
» Okinaganes	685
Population de la branche du Nord.	525
» du Lac Supérieur.	522
» de la Fontaine au Lac Frazer. . . .	1127
» des Indiens Couteaux.	1372
	4814
Nombre total	8952

J'ai l'honneur d'être,

Mon rév. Père,

Votre très-humble
serviteur et frère en J.-C.

J. NOBILI. S. J.

N° XVIII.

A. M. D. G.

Fort Walla-Walla, 18 juillet 1846.

Mon rév. et très-cher Père en J.-C.;

J'acceptai l'offre polie de Mr Lewis, commandant de Colville, et je pris ma place dans une des berges de la brigade de la Compagnie d'Hudson, qui descendaient au Fort Vancouver, chargées de pelleteries. Nous nous arrêtâmes au Fort Okinagane, où je baptisai quarante-trois personnes. C'étaient, pour la plupart, des enfants en bas âge. Notre voyage fut très-agréable et se termina sans accident.

J'ai peu de choses à ajouter à ce que j'ai déjà rapporté dans mes lettres de l'année dernière, sur notre résidence de St François-Xavier, et sur les autres établissements catholiques de la Vallée du Wallamette et de son voisinage. L'Église de St Jacques à Vancouver; de St Jean l'Évangéliste, dans la ville d'Orégon, aux Chutes du Wallamette; de Ste Marie, au Couvent et au Pensionnat des Sœurs, et la chapelle de St François-Xavier, à la résidence du même nom, ont toutes été ouvertes au service divin. La nouvelle cathédrale de St Paul s'achève et une Église est sur le point d'être terminée, parmi les colons Canadiens de la Grande Prairie.

Le nombre des enfants qui fréquentent l'école des Sœurs, était considérablement augmenté: ils paraissent avoir beaucoup profité sous tous les rapports. La Sœur

Loyola, Supérieure du Couvent, me fit les plus grands éloges de ses élèves.

Deux familles protestantes, des plus respectables de l'Orégon: celle du Docteur Long et celle du Juge Burnet, ont été reçues au sein de l'église, dans la ville de l'Orégon. On y attendait alors avec impatience l'arrivée de Monseigneur Blanchet et de ses compagnons. Que le Seigneur leur accorde une heureuse navigation sur le dangereux Océan, route qu'ils paraissent avoir préférée, pour se rendre à leur lointaine destination! — Oh! que la vigne est grande! L'île Vancouver seule contient au-delà de vingt mille habitants, prêts à recevoir les Missionnaires. Elle vient d'être érigée en Évêché, auquel a été nommé le Digne et Rév.^{d} M^{r} De Mers; un vaste champ attend les moissonneurs, parmi les nombreuses tribus de la côte du Nord-Ouest. Les visites faites à ces différentes tribus par les Robes-Noires, l'affection et l'amitié avec lesquelles les Indiens les reçoivent, laissent peu de doute sur le succès de leur sainte entreprise.

Les côtes du Nord-Ouest, à mesure qu'on approche des Possessions Russes du Nord de l'Amérique, sont encore peu connues. On possède des renseignements intéressants sur cette partie, ainsi que sur les îles Alétiennes et Kuriles, qui sont dus à l'Amiral Wrangel, qui, de 1830 à 1835, a résidé sur cette côte, comme Directeur-Général des Possessions Russes. Les détails, qu'il donne sur les chasses des sauvages dans ces régions, sont très-curieuses. La chasse aux loutres est leur passion dominante. Montés sur de légers bateaux en peaux d'animaux, tendus sur une charpente en bois ou en os, et avec lesquels ils entreprennent souvent de longs voyages, ils vont en grand nombre formant une flotille d'environ cent bateaux, dans les parages fréquentés par les loutres; elle s'approche du rivage et attend un temps calme. Puis, quand l'atmosphère est favorable, la flotte reprend la mer et s'éloigne

souvent de plus de dix lieues de la côte. Les bateaux sont alors mis en ligne et suffisamment rapprochés l'un de l'autre, pour voir ce qui se passe entr'eux. Dès qu'une loutre apparaît et montre au-dessus de l'eau son dos noir, le pêcheur qui l'aperçoit le premier, élève une des rames en l'air comme signal, et s'élance vers elle. Toute la flotte forme bientôt un cercle et attend avec anxiété une seconde apparition de l'animal. A peine se montre-t-il encore une fois, que des flèches lui sont lancées de toutes parts; mais il plonge et replonge sans cesse, avant de recevoir le coup mortel. Enfin il succombe et devient le prix de celui qui l'a blessé le plus près de la tête. Souvent plusieurs loutres paraissent en même temps; alors autant de cercles de bateaux se forment autour de chacune d'elles; circonstance favorable à l'animal, qui échappe plus facilement aux coups qui le menacent, chaque cercle étant nécessairement moins nombreux. Au milieu de ces évolutions, exécutées avec une précision étonnante, le silence des chasseurs n'est interrompu que par le bruit des rames.

Les plus intrépides de ces chasseurs sont ceux des Iles du Renard; ils chassent la loutre, pendant l'hiver le plus rude. Ils partent avec la tempête et se présentent devant les rocs inabordables, sachant bien que l'animal s'y met à l'abri pendant l'orage, et attend ainsi la fin de la tourmente. Deux bateaux seulement prennent part ordinairement à l'expédition. Arrivés près du rocher, l'un des chasseurs se tient debout et attend, qu'une vague soulève son bateau à une certaine hauteur; il saisit alors l'instant favorable et saute sur le rocher, laissant à son compagnon le soin de garder son canot, qu'il vient de quitter. Il trouve les loutres endormies et n'a que la peine de les tuer. L'intrépide chasseur attend une nouvelle vague, et d'un bond s'élance du rocher dans son bâteau. Il n'y a pas de chasse qui demande peut-être plus d'adresse et d'audace, que celle des loutres: le veau marin et le morse,

malgré leur énorme volume, présentent bien moins de difficultés.

Quand les chasseurs découvrent un troupeau de veaux marins, ils s'efforcent de leur couper toute retraite du côté de la mer, et de les attirer le plus près que possible de la terre. Là, se fait un terrible carnage de ces animaux. Quelques-uns seulement et les plus vieux parviennent à s'échapper. Les Russes et les Indiens se nourrissent de la chair des jeunes veaux. Les peaux se vendent sur les marchés de la Sibérie, à vingt-cinq et trente roubles la pièce; on en tue soixante à soixante-dix mille tous les ans.

Les dents du morse forment un important article dans le commerce de cette extrémité de l'Amérique. Les indigènes en vendent les dents à la Compagnie Russe. C'est dans cet unique but, que trois à quatre mille morses sont tués chaque année. Nulle autre partie de l'animal n'est utilisée: la chair, la graisse, la peau sont abandonnées sur le champ de bataille et emportées par la première marée. Ce n'est qu'avec précaution, que les chasseurs s'approchent d'un troupeau de morses; ils les poussent aussi loin que possible du voisinage de la mer, et attendent pour les attaquer, qu'ils soient fatigués. Alors ils se précipitent sur eux, en jetant de grands cris et cherchant à enfoncer la lance dans les endroits, où la peau de l'animal est la moins épaisse. Les chasseurs sortent de cette scène de carnage, couverts de sang; ces morses énormes, couchés en monceaux les uns sur les autres, présentent alors le plus horrible spectacle, qu'un *sportsman* puisse jamais désirer de voir.

La pêche de la baleine demande beaucoup de courage et de précautions. Le pêcheur monte dans son petit canot, approche le colosse avec précaution et essaie de plonger sa lance dans le point convenable; si le fer a été bien dirigé, la blessure est mortelle, quoique le cétacé conserve la vie encore deux ou trois jours. Personne, que le maître de la lance, n'essaie de réclamer cette proie, quand on trouve

ensuite l'animal avec le fer dans la plaie. Cette attaque d'un seul homme contre une baleine est pleine de dangers; le moindre choc, le plus léger mouvement de la queue, pourrait envoyer le petit bâteau au loin sur l'Océan ou le faire sauter en l'air. Beaucoup de baleines sont blessées de cette manière, mais aussi beaucoup sont perdues pour le pêcheur. De cent dix-huit baleines qui furent frappées de la lance sur la côte de Kodiac, en 1831, quarante-cinq seulement ont été retrouvées; les autres sont sans doute allées mourir dans les vastes régions de l'Océan.

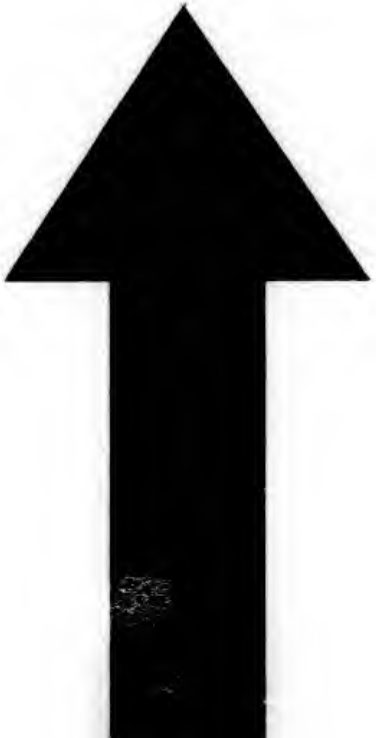
Une humidité excessive caractérise toute la côte du Nord-Ouest, mais plus spécialement l'Ile de Sitka. A New-Arkhangel, capitale de l'Établissement Russe, il a plu, en 1828, pendant cent vingt jours sans interruption; cent quatre-vingts jours ont été mêlés de pluie et de neige à divers intervalles; il a fait beau seulement soixante-cinq jours. Et encore 1828 passe pour une année favorable. Quelquefois, dans toute l'année, on ne compte pas plus de quarante jours sans pluie. Il fait plus chaud à Sitka, au 57° degré de Latitude, qu'à Stuttgard, Turin, Manheim; un froid de trois ou quatre jours de durée y est regardé comme extraordinaire; jamais le port n'est obstrué par des glaces. En été, l'Engoulevent ne manque jamais de se montrer pendant quelques semaines. Et cependant, malgré toutes ces apparences d'un climat tempéré, ni blé, ni seigle ne peuvent croître dans cette île, à cause de l'excessive humidité qui y règne. Si l'hiver y est plus chaud qu'à Turin, l'été y est plus froid qu'à Abo, dans la Finlande, et un peu plus chaud seulement que dans l'intérieur de la Laponie. Arkhangel possède des écoles, des églises, des hôpitaux et un arsenal. L'Amiral Wrangel ne voit pas, en quoi le séjour des Européens ait été profitable aux indigènes; des maladies, qu'ils ne connaissaient pas, leur ont été apportées; plusieurs villages ont été abandonnés, ou réduits à quelques familles; la chasse et la pêche sont

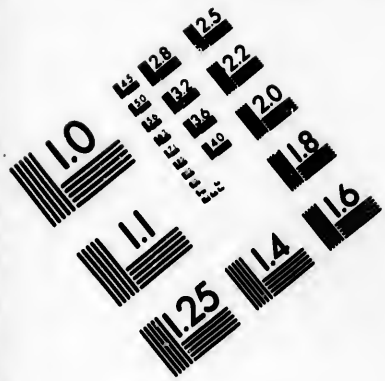
moins abondantes qu'autrefois. Il semble, qu'il soit dans la destinée des races Européennes, de se substituer aux races Sauvages, partout où elles se trouvent en présence.

Reprenons mon journal. Après avoir fait ma visite à notre Établissement de St François-Xavier, et après m'être procuré tous les objets nécessaires, pour nos différentes missions des Montagnes-Rocheuses de la Nouvelle Calédonie, je fis mes adieux à mes chers confrères et je repartis du fort Vancouver, deux jours après que la brigade l'eût quitté (1). Ici, m'arriva un accident dont les suites auraient pu être beaucoup plus sérieuses : une corne remplie de poudre éclata par accident près de moi, me brûla sévèrement et m'enleva la peau des lèvres, du nez, et d'une grande partie des deux joues, me laissant, pour quelques semaines, une figure de montagnard à cuir cru. Je me procurai un canot indien monté et je me trouvai bientôt pendant une tempête, dans la grande gorge des Montagnes des Cascades (2), où le puissant fleuve Colombie s'est frayé un passage. C'est l'endroit de l'Orégon, où le sublime et le pittoresque semblent avoir fait les derniers efforts, pour étaler aux yeux une perspective ravissante. Sur les deux bords du fleuve, des rochers perpendiculaires s'élèvent majestueusement; plusieurs petites rivières et une foule de sources limpides, qui semblent se presser, descendent

(1) Le Fort Vancouver est le grand entrepôt de la Compagnie d'Hudson, à l'Ouest des Montagnes-Rocheuses : il reçoit toutes les pelleteries de l'intérieur du pays et fournit les marchandises aux différents postes. La Compagnie possède sur les eaux du Fleuve Colombie : les Forts Vancouver, George, Walla-Walla, Okinagane, Colville, Boisée, Hall ; sur les eaux de la Rivière Frazer : les Forts Langley, Thompson, Alexandria, Chilcotin, Fraser, St James, Mac-Leod, Babine ; près des côtes du Nord-Ouest : les Forts Stekeen, Simpson, Mac-Laughlin, Nesqually, Cowlitz et Umpqua.

(2) La chaîne de Montagnes des Cascades commence dans les Possessions Russes, traverse tout l'Orégon du Nord au Sud et va se perdre dans l'Isthme de la Province Inférieure. Elle est parallèle avec les côtes de la mer, à une distance de cent à cent cinquante milles, et forme la division de l'Ouest et du Milieu de l'Orégon.





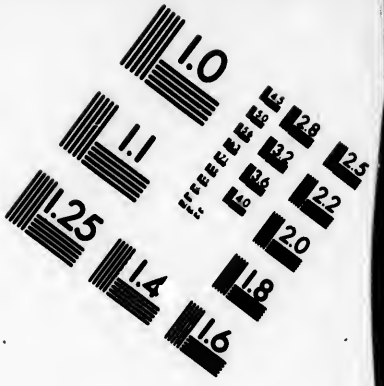
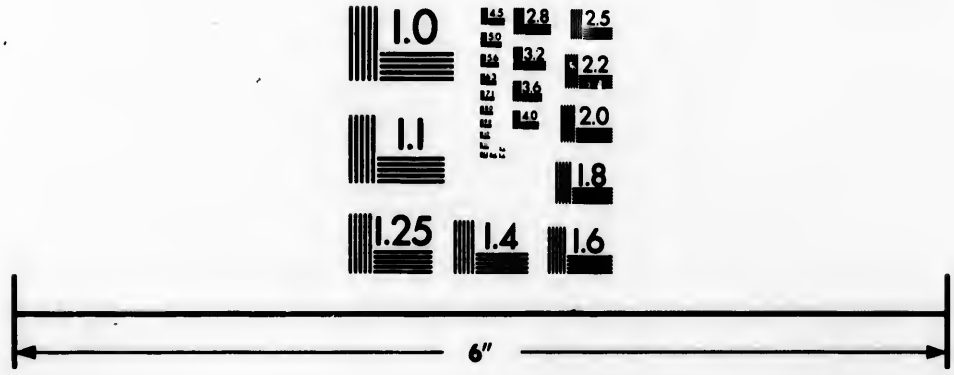


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ou plutôt s'élancent avec un doux murmure sur ces pentes escarpées, roulant de cascade en cascade et ajoutant enfin, après mille bonds et mille jets divers, leurs faibles tributs écumeux aux ondes puissantes et agitées du grand fleuve. La masse imposante d'eau passe ici à travers une haute chaîne de montagnes volcaniques, et se précipite avec une impétuosité irrésistible, pendant environ quatre milles, sur des récifs et de gros blocs de rochers, formant la dangereuse et la dernière obstruction remarquable : les *Grandes Cascades* de la Colombie.

Il existe parmi les Indiens de l'endroit, une tradition intéressante, qui explique d'une manière plausible, la formation de ces fameuses cascades, sur lesquelles on a tant parlé, tant écrit, tant fait de conjectures d'éboulements, d'abaissements ou de gonflements, causés par une force volcanique et souterraine. « Nos grands Pères, me disait un » sauvage, se rappellent le temps, où les eaux passaient » ici paisiblement et sans obstacles sous une suite de » rochers saillants, qui, ne pouvant plus supporter leur » poids, s'écroulèrent, et, en obstruant le lit du fleuve, » engloutirent les grandes forêts de cèdres et de pins » qu'on voit au-dessus des Cascades. » En effet, le voyageur observe avec étonnement un grand nombre de gros troncs d'arbres debout, à une profondeur d'une vingtaine de pieds. Il est impossible, je crois, de se former une juste idée des causes qui ont produit ces changements remarquables, sans admettre la narration indienne.

On fit le portage de mes effets au-dessus de l'entrée des Cascades. D'ici jusqu'aux Grandes Dalles, la distance est d'environ quarante-cinq milles, qui ne présentent aucun obstacle à la navigation. La vue des montagnes pittoresques, qui s'élèvent sur les deux bords de la rivière, des bailliers de différentes espèces, des forêts et des bosquets, qui les couvrent et les surmontent, est vraiment belle. Les montagnes Hood et Ste Hélène viennent de temps en temps

P. Vande Neuve. Lith. de Vve Vander Schelden

MISSION St PAUL À WALLAMET. *Lettres I et XVIII.*

1. *Cathédrale et maison de l'Archevêque.*
2. *Couvent des Sœurs de Notre Dame.*
3. *Collège St Joseph.*
4. *Ancienne église.*
5. *Résidence St François-Xavier.*
6. *Fermes etc.*
7. *Vergé.*
8. *Montagne Hood.*
9. *Montagne Melélis.*

encore le relever, en déployant aux yeux leurs cimes glacées et couvertes de neiges perpétuelles.

Une brise favorable nous fit déployer deux couvertures en guise de voiles, et nous passâmes rapidement plusieurs îles d'une formation volcanique; les sauvages y déposent leurs morts sur des échafauds ou dans de petites huttes, construites de pièces de cèdres fendus, souvent couvertes en nattes ou en écorce: on prend grand soin d'empêcher les oiseaux de proie et les loups voraces, qui ont tous les instincts de l'Hyène, de pénétrer dans la demeure des morts.

Le troisième jour de mon départ de Vancouver, j'arrivai aux Grandes-Dalles. Les Indiens s'y rassemblent des différents points de l'intérieur, dans cette saison de l'année, pour la pêche aux saumons. C'est alors leur temps de réjouissance, de jeux et de festins; leur grand jeûne est terminé; ils se sont enfin réunis au milieu de l'abondance: tout ce qui frappe l'œil et l'odorat est poisson et rien que poisson. On les voit en tas sur le roc et dans toutes les huttes indiennes. Les chiens même s'en régalent, les traînent dans toutes les directions, se querellent et se battent entr'eux sur tous les restes qu'on leur abandonne. Plusieurs centaines de sauvages étaient rassemblés en cette occasion. Celui qui les aurait vus, il y a cinq ans, pauvres et presque nus, et qui les visiterait de nos jours, remarquerait avec un sentiment bien vif de plaisir le grand changement, qui s'est opéré dans tout leur extérieur, changement qu'Ovide qualifierait de *Métamorphose* réelle ou complète. Leurs vêtements, qu'ils se mettent d'ailleurs peu en peine d'adapter soit au sexe, soit à l'âge, ont un caractère des plus grotesques. Une scène de mascarade, comme nous l'entendons, nous présente au moins un ensemble dans le dessin; mais cette mascarade-ci défie tous les ensembles. Deux indiens hommes, forts et grands, passent devant vous avec fierté: ils sont bien convaincus,

à en juger par leur maintien, de la haute dignité que leurs nouvelles acquisitions donnent à leurs personnes. Or, l'un porte son pantalon à rebours; l'autre un habit trop court et trop étroit pour lui, et un pantalon serré à sous-pieds, bien entendu; sans veste et sans chemise; au lieu de chapeaux ils ont affublé des appareils de coiffes à dentelles et à franges, qui ont appartenu à deux grandes dames voyageuses. L'un a un soulier; l'autre en a deux: c'est le complet de l'accoutrement burlesque de nos deux *Dandys* indiens. Quelques-uns se pavanent dans un habit complet de charretier; d'autres dans un mélange d'habits de matelot, de charretier et d'avocat, arrangés d'après leurs caprices; d'autres enfin ne possèdent qu'un article: j'ai vu un vieux sauvage faire parade d'une paire de bottes: c'était, ce semble, tout ce que contenait sa garde-robe. On voit des femmes sauvages habillées en calicot, que, par goût ou par négligence, elles ont complètement enduit d'huile de saumon; quelquefois, quand elles sont assez riches, elles y ajoutent une veste, un gilet en flanelle, ou, le *nec plus ultrà* de l'élégance, un grand surtout d'homme.

Les Dalles, de nos jours, sont des lieux de passage, où les Indiens et les émigrants se rencontrent, pour se prêter des secours mutuels. Lorsque les émigrants des Etats-Unis y arrivent, ils ont généralement besoin de provisions, de chevaux, de canots et de guides. Les Indiens les leur procurent et reçoivent en échange tous les vieux habits de voyage des médecins, des avocats, des fermiers, des Allemands, des Canadiens, des Espagnols, etc., qui passent aux Dalles, pour se rendre au bout de l'Ouest de l'Amérique. De là, l'étrange collection de pantalons et d'habits de tous les genres et de toutes les modes; des bottes et des bottines grandes et petites, des châles, des bonnets, des chapeaux de toutes les formes.

C'est aux Dalles, que je rejoignis MM. Lewis et Manson;

ils eurent l'insigne bonté de m'offrir encore une place dans une des berges; ce que j'acceptai avec le plus grand plaisir. Le portage des berges et des effets les y avait retenus une journée entière. Des Grandes Dalles jusqu'aux sources de la Colombie, la navigation exige beaucoup de précautions: car le fleuve présente une succession continuelle de rapides, de chutes, de cascades et de dalles. Il y faut pour pilotes des hommes de grande expérience: malgré leur habileté et leurs précautions, c'est peut-être la rivière, qui proportionnellement au rare usage qu'on en fait, compte le plus grand nombre de désastres.

Aux Dalles, vous entrez dans une région stérile et sans forêts: ce sont les Indiens, qui approvisionnent les campements du bois de dérive, pour lequel ils reçoivent volontiers un retour en tabac. Quand les Indiens font défaut, leurs tombeaux sont quelquefois indignement mis à contribution: des voyageurs civilisés et chrétiens osent violer ces asiles de la mort, et dépouiller les cadavres du dernier bois qui les protège, pour les livrer ainsi en proie aux loups, aux corbeaux et aux vautours.

Les Indiens ne quittent point les bords de la Colombie, tant que la pêche aux saumons présente quelque chance de succès. Insouciants à l'approche de l'hiver, ils ne font pas d'assez grandes provisions, et, jusque bien avant dans l'automne, ils se contentent de ramasser les poissons morts en mourants, qui flottent en grand nombre sur la surface de l'eau. Dans le voisinage des camps, l'air en est infecté; on aperçoit ces poissons en état de putréfaction, suspendus aux branches des arbres ou sur des échafaudages élevés exprès, et c'est à cette nourriture malsaine et détestable, que le pauvre Indien doit avoir recours dans son long carême de l'hiver.

On ne saurait se former une idée du dénuement extrême de ces malheureuses petites tribus, éparses le long du fleuve. Qu'on se figure de misérables huttes en paille, en

joncs, en écorce, en branches de pins ou en lambeaux de peaux; autour de ces loges sont entassés des arêtes de poissons, des ossements d'animaux, des immondices de tout genre. Dans l'intérieur, ce sont des bottes de racines jetées dans un coin, des peaux suspendues à des perches, des poissons, qui boucanent au-dessus du foyer. Pour toute batterie de cuisine, pour unique ustensile de ménage, l'Indien n'a qu'une chaudière d'osier enduite de gomme, et, pour faire bouillir l'eau, des pierres rougies au feu; dans cette chaudière s'agite un liquide, dont il est impossible de deviner la composition. Si du mobilier on passe au personnel, on ne voit que des visages osseux, des cheveux en désordre, des mains faisant presque à la fois les fonctions de peignes, de mouchoirs, de couteaux, de cuillers et de fourchettes. J'omets une foule d'autres détails, dont la seule pensée fait bondir le cœur. Voilà une esquisse des misères corporelles de ces tribus, faible image d'un autre genre de misères infiniment plus déplorables.

En effet, que n'aurais-je pas à dire, si je parlais du pitoyable état de leurs âmes! L'idolâtrie de la majeure partie va jusqu'à rendre les honneurs divins aux plus vils animaux; elle ne recule même pas toujours devant les sacrifices humains. Dans le courant de l'été dernier et presque en face de la maison des ministres protestants, un enfant fut dévoué aux mânes d'un de ses compagnons, mort la veille. La victime, garottée si cruellement, que les cordes lui entraient dans la chair, fut exposée sur un rocher, où elle n'aurait pas tardé à rendre le dernier soupir, si un homme compatissant, Mr Perkins, n'était parvenu avec peine à la racheter.

Ajoutez à ce sombre tableau un dévergondage de mœurs, qui ne suit d'autre loi que le caprice ou la passion du moment; un amour effréné pour le jeu, qui enlève jusqu'aux heures destinées au repos le plus nécessaire;

une paresse, qui ne cède qu'à l'empire de la faim; une pente continuelle à la dissimulation, à la gourmandise, à tout ce qui est bas, et vous aurez une idée des principaux vices, où croupissent encore les pauvres peuples des rives de la Colombie. Heureusement, au fond de l'abîme dans lequel ils sont plongés, ils sentent un besoin indéfinissable d'invoquer une puissance supérieure à l'homme, et ils sont attentifs à tout ce qui peut leur révéler quelque moyen de la fléchir.

Je suis,

Mon rév. et très-cher Père,

Votre très-humble et
très-obéissant frère et serviteur en J.-C.

P. J. DE SMET, S. J.

N° XIX.

A. M. D. G.

St Ignace, à la Baie des Kalispels,
17 juillet 1847.

Mon rév. et très-cher Père en J.-C.;

Après huit jours de voyage depuis Vancouver, nous arrivâmes sains et saufs à Walla-Walla, avec tous les effets destinés à nos différentes missions. Tout fut prêt pour le départ, en peu de jours, et, après avoir remercié l'obligeant et affable M' Mac Bride, sur-intendant du Fort, qui m'avait rendu tous les services possibles, nous nous remîmes en route pour les montagnes, conduisant une bande de chevaux et de mulets de charge, à travers une plaine sèche et sablonneuse, couverte d'absinthes, de cactus et de gazon en touffes. A notre départ, le jour était déjà sur son déclin; nous ne fîmes par conséquent que seize milles et campâmes, la nuit, dans une petite mais belle prairie, arrosée par la Rivière Walla-Walla; nous y trouvâmes les trois choses nécessaires à un camp: l'eau, le gazon et le bois abondant. (Du Fort Walla-Walla jusqu'à cet endroit, on ne trouve ni bois ni eau.) Nos bêtes furent aussitôt déchargées et mises en liberté, pour paître à volonté; le feu fut ensuite allumé, la chaudière placée sur son trépied; chacun étendit son lit, consistant en une robe de buffle, et, en dernier lieu (c'est la première action dans toutes les circonstances parmi les sauvages), nous fumâmes ensemble le calumet fraternel de l'Indien, pendant que le sou-

per se préparait. Il ne nous fallut pas un quart d'heure, pour être assis à l'aise, aussi tranquilles et aussi heureux en plein air, que si nous eussions été chez nous. La soirée était belle et claire, pas un nuage ne se montrait sur l'horison; un sommeil profond et tranquille nous prépara à partir dès la pointe du jour. Depuis la Rivière Walla-Walla, à l'endroit de notre campement, jusqu'à la traverse de la Rivière Nez-Percé ou à Lewis, il n'y a aussi ni eau, ni bois; il nous fallut toute une journée, avec nos chevaux chargés, pour faire cette route. Nous souffrîmes beaucoup de la soif et de la chaleur, qui était très-grande. La Rivière Nez-Percé a ses sources dans l'angle, formé par les Montagnes-Rocheuses et les Montagnes aux Neiges, entre le 42e et le 44e degré de Latitude, près des sources du Rio-Colorado de l'Ouest, de la Platte, de la Roche-Jaune et du Missouri: sa course vers l'Ouest, jusqu'à ce qu'elle entre dans les Montagnes-Bleues (1); et de là, sa direction vers le Nord, jusqu'à ce qu'elle se joigne au fleuve Colombie; ainsi que tous ses affluents, vous sont suffisamment connus et ont déjà été décrits.

A la traverse de la Rivière Nez-Percé, nous trouvâmes un petit camp d'environ douze loges d'Indiens, appelés les Palouses, qui font partie de la nation des Sapetans ou Nez-Percés. Ils nous procurèrent quelque saumons frais, et, de notre côté, nous leur donnâmes en retour une bonne quantité de tabac, de poudre et de plomb, qui sont les présents les plus précieux qu'on puisse faire à des sauvages. Le gazon avait dépéri et était rare dans le voisinage du camp; les dispositions d'ailleurs de ces Indiens étant plus que douteuses, car ils jouissent de la réputation

(1) La chaîne des Montagnes Bleues commence au 45e 30' de Latitude Nord, et s'avance vers le Sud, jusque dans la Californie, où elle se perd parmi les différentes chaînes de cette Province. Elle est parallèle aux Montagnes-Rocheuses, à la distance de cent à cent cinquante milles et forme la division Est de l'Orégon.

d'escrocs et d'escamoteurs; nous résolûmes, quoiqu'il fût déjà tard, d'aller camper sur la Rivière Pavillon, à huit ou dix milles plus loin. En quittant la rivière, nous montâmes une pente escarpée de plus de mille pieds de hauteur, entre des rochers volcaniques, pour arriver dans la grande Plaine Nez-Percé et Spokane. Cette plaine, comme celle qui est sur le versant de Walla-Walla, est sèche, ondulée, couverte d'un gazon en touffes, d'absinthes et de cactus, et en même temps pierreuse en bien des endroits. Les formations volcaniques et basaltiques, qui s'étendent sur toute cette région, sont très-remarquables. Souvent nous passâmes à côté de longs étangs et de petits lacs, entourés de murs de l'une ou l'autre de ces formations. D'immenses rangées de piliers noirâtres et lisses, sous la forme de pentagones, s'étendent à plusieurs milles de distance et se présentent souvent de loin comme des forts, d'anciens châteaux ou des villes en ruines. Ils paraissent évidemment sortis du sein de la plaine, dans quelque grande convulsion de la nature.

Nous campâmes plusieurs fois sur les bords de ces lacs et étangs, où les outardes et les canards avec leurs jeunes couvées, nageaient en grand nombre. Les Indiens fréquentent cette région, à la recherche de la racine camas et de la Kamash, qui y abondent. Nous remarquâmes dans tous leurs vieux campements des tas d'écailles de tortues de prairie, dont ils se nourrissent. Les faisans et les cailles y étaient très-abondants; chaque jour, nous en faisions nos repas.

Il nous fallut trois journées, pour traverser cette plaine et nous rendre à la Rivière Spokane. Je pense que vous verrez avec plaisir la carte, que j'ai faite des sources et des fourches de cette Rivière, qui, quoique belle et intéressante, est, comme toutes celles de l'Orégon, interceptée par des rapides, des chutes, des cascades, et par conséquent, présentement peu propre à la navigation. Les deux vallées

supérieures du pays des Cœurs-d'Alènes sont très-belles et d'un sol riche et productif; elles sont arrosées par deux rivières très-profondes, qui se déchargent dans le Lac des Cœurs-d'Alènes, belle eau d'une étendue d'environ trente milles, sur quatre ou cinq de large, et où la Rivière Spokane prend son eau. J'ai donné les noms de St Joseph et de St Josse aux deux grandes fourches supérieures. Elles sont nourries par d'innombrables torrents, qui descendent des montagnes des Cœurs-d'Alènes, montagnes qui se rattachent à celles qu'on nomme Rocheuses. Les deux vallées qu'elles arrosent, ont chacune une étendue d'environ soixante-dix à quatre-vingts milles, et de quatre à six milles de largeur. J'y ai compté au-delà de quarante lacs. Tout le voisinage de la Rivière Spokane présente de beaux pâturages et des forêts magnifiques de cèdres, de mélèzes, de pins et de sapins de différentes espèces. (1)

En quittant la Rivière Spokane, nous montâmes le côteau par un sentier étroit et escarpé. Quelques milles à cheval, à travers une forêt de pins, nous menèrent dans une jolie vallée, qui, agréablement diversifiée par de belles plaines et des forêts vierges, est bordée de hautes montagnes boisées, et de rochers qui dominent tout le paysage; cette vallée conduit à Colville. Les fontaines et les ruisseaux y sont nombreux. Après trente milles de trot et de galop, nous arrivâmes au pied de la Montagne des Kalispels, dans le voisinage de St François-Régis, où déjà soixante-dix Métis se sont réunis, pour s'établir en permanence. Plusieurs voulurent m'accompagner dans le passage de la montagne, dont la hauteur est de cinq mille

(1) Le cèdre ou *arbor vitæ americana* (*Thuja occidentalis de Linné*); on le trouve au Canada, dans la partie occidentale de New-York, aux environs de la cataracte de Niagara. Le *Pinus balsamea* Linn.; *Pinus abies* Linn.; *Pinus Norvegica* Linn.; le *Pin* commun en Europe, surtout dans les forêts de la Bohême, de la Silésie, de la Westphalie, de la Saxe, de la Prusse, de la Pologne; *Pinus Silvestris* Linn.

pieds au-dessus de la vallée. On y monte facilement du côté de l'Ouest; à l'Est, au contraire, le sentier est escarpé et serpente à travers une forêt très-épaisse. Après une marche de huit heures, nous arrivâmes à la belle Baie des Kalispels, sur le bords du Lac De Roey, presqu'en vue de la réduction de St Ignace.

Ma lettre à Madame P....., que je vous envoie, vous informera de la formation et du succès de la mission parmi les Kalispels.

Recevez mes sentiments de respect et d'estime, et me croyez,

Mon rév. et très-cher Père,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur et frère en J.-C.

P. J. DE SMET. S. J.

N° XX.

A. M. D. G.

St Ignace, 25 Juillet 1846.

Lettre à Mme P.....

Madame;

Je suis confus de n'avoir pu jusqu'à ce jour, répondre aux lettres, que vous avez eu la bonté de m'écrire, le 2 septembre et le 7 décembre 1843. Elles ne sont arrivées aux Montagnes-Rocheuses, que l'année suivante, lorsque j'étais parti pour une mission éloignée parmi les Indiens; de sorte qu'elles ne m'ont été remises qu'en juillet 1846. S'il n'avait tenu qu'à moi de vous envoyer une réponse bien longtemps avant ce jour, mon cœur me dit que je l'eusse fait sans délai; car je dois vous le dire ici, la dette de reconnaissance que mes pauvres sauvages et moi avons contractée envers vous, est bien grande, et il me tardait beaucoup de vous faire savoir, que nous avions déjà commencé à beaucoup prier pour vous, pour vos chers et aimables enfants, et selon toutes vos intentions. J'ai donné ordre à tous les sauvages de trois différentes nations, c'est-à-dire, aux Têtes-Plates, aux Pends-d'Oreilles et aux Cœurs-d'Alènes; de réciter le rosaire chaque semaine pour une de leurs grandes bienfaitrices, et c'est de vous que je parlais. Or, il est bon que vous sachiez que chez les pauvres sauvages, le chapelet se dit, chaque soir, dans

toutes les familles, de sorte que déjà j'ai l'assurance et la consolation de vous dire, que plusieurs milliers de chapelets ont été offerts à Dieu et à son auguste Mère pour vous. Ils continueront, ces bons sauvages, ces enfants du désert si chers à mon cœur, à se montrer reconnaissants, jusqu'à ce que je leur dise de cesser, ce qui n'aura pas lieu de sitôt. Oh! quelle confiance j'ai dans les prières de ces pauvres Indiens, dont le mérite n'est connu que de Dieu seul! Ah! s'il est vrai que la prière de celui qui possède l'innocence, la simplicité et la foi d'un enfant, perce les nues, est toute-puissante, est infailliblement exaucée; soyez assurée que dans ces nouvelles missions, où le doigt de Dieu s'est manifesté si visiblement, où ces vertus existent éminemment, les vœux faits en votre faveur, seront aussi exaucés! Que je serais heureux, Madame, si je pouvais vous faire comprendre, combien grande, combien douce, combien délicieuse est leur dévotion à l'auguste Mère de Dieu! Le nom de Marie, qui, prononcé en Indien, a quelque chose de si doux et de si aimable, est pour eux un nom enchanteur. Leur cœur se fond, ce semble, et s'épanche tout entier, lorsqu'ils célèbrent, ces bons enfants du désert, les louanges de celle, qu'ils appellent comme nous leur Mère. Oh! je ne doute pas, connaissant leurs dispositions comme je les connais, qu'ils n'aient une place bien privilégiée dans le cœur de la Très-Sainte Vierge. Inutile de vous dire, quelle efficacité leurs prières doivent avoir auprès de Dieu. Aussi ayez l'entière confiance que vous obtiendrez par l'intercession de Marie, invoquée par tant et de si ferventes âmes; tout ce que vous demandez, votre piété ne vous permettant pas de rien demander, qui ne soit propre à glorifier Dieu et à vous aider, vous et les vôtres, dans l'œuvre de la sanctification de vos âmes.

Maintenant, qu'il me soit permis de vous dire un mot de mes Indiens et de moi-même, depuis le temps où j'ai

eu l'honneur de vous rendre visite à B..... dans le printemps de 1843....

Le 6 Novembre de l'année suivante, je rencontrai le R. P. Adrien Hoeken, qui venait au-devant de moi, accompagné de quelques sauvages de la tribu des Pends-d'Oreilles de la Baie, où l'on projetait de faire une réduction, sous les auspices et le patronage de St Ignace. Je fus reçu dans le camp au son des cloches et salué par des décharges de mousqueterie. Il serait impossible de vous dire l'émotion de mon cœur, à la vue de la première députation de mes chers Indiens, de mes enfants en J.-C., et de vous peindre, d'un autre côté, la joie si franche qui paraissait les animer en saluant mon retour. Que de choses n'avions-nous pas à nous communiquer ! Je leur racontai les petits détails, qui pouvaient leur faire plaisir sur les vastes contrées, que j'avais parcourues, afin de travailler dans l'intérêt et pour le bien-être des sauvages en général et d'eux en particulier. J'avais traversé le grand désert Américain, qui s'étend de la Mer Pacifique jusqu'à la frontière des États-Unis, au milieu de nations nomades et guerrières; j'avais parcouru les États-Unis, de St Louis à la Nouvelle Orléans, visité Louis-Ville, Cincinnati, Pittsburg, Baltimore, Philadelphia, Washington et New-York. J'avais passé l'Océan Atlantique; j'avais vu une grande partie de l'Irlande et de l'Angleterre, toute la Belgique et la Hollande, la France du Nord au Sud. De Marseille, je m'étais rendu par Gênes, la ville des palais, par Livourne, par Civita-Vecchia, à la capitale du Monde Chrétien. De Rome, je m'étais rendu à Anvers et, après avoir doublé le Cap Horn, touché au Chili et au Pérou et passé deux fois l'Equateur, j'avais débarqué au Fort Vancouver sur la Colombie; et le 6 Novembre 1844, j'avais le bonheur d'embrasser mes chers néophytes, qui avaient prié pour moi avec tant de zèle et de ferveur, que durant tous ces longs voyages, par mer et par terre, pas-

sant par tant de climats différents, et dans toutes les saisons de l'année; je n'avais souffert d'aucune maladie, ni éprouvé le moindre accident fâcheux. Gloire à Dieu pour une protection si spéciale, et reconnaissance aux bons sauvages, qui, depuis mon départ jusqu'à mon retour, n'avaient cessé, soir et matin, d'invoquer l'assistance du Ciel, par l'intercession de la Sainte Vierge, sur son pauvre et indigne serviteur !

Les détails, que me donna le jeune missionnaire sur leurs dispositions actuelles, sont trop intéressants pour les omettre; je les raconte, afin de prouver ce que peut la grâce sur un peuple, quand la vérité est l'unique objet de ses désirs. Celui-ci n'avait reçu de moi que deux courtes visites, en 1841 et en 1842; tout ce que j'avais recommandé alors, avait été strictement observé. « Ce qui me frappe » d'abord, en arrivant au milieu de ces Indiens, me dit » le Père Hoeken; et ce que je ne puis me lasser d'admi- » rer de plus en plus, c'est la charité vraiment fraternelle » et la douce union, qui semble ne faire de toute cette » peuplade, qu'une même famille. » L'amour, le respect et l'obéissance, qu'ils ont voués à leurs chefs, ne connaissent pas de bornes; et l'accord qui règne entre ces chefs, offre le spectacle de la plus parfaite concorde. « Jamais, disent- » ils, nos lèvres ne demandent et nos cœurs ne désirent » qu'une même chose. » Ce sont, dans toute la force du terme, les pères de la tribu, comme un bon supérieur l'est de sa communauté. Leur commandement n'a rien d'impérieux, mais ils ne parlent jamais en vain; à peine leur voix s'est fait entendre, qu'on s'empresse d'exécuter jusqu'à leurs moindres vœux. Un Indien est-il en butte à quelques difficultés, est-il visité par l'épreuve, veut-il entreprendre un voyage; toujours, même dans les circonstances les plus ordinaires, il consulte son chef et se détermine d'après ses conseils. S'agit-il de mariages, il s'adresse encore aux chefs, qui les permettent, les retir-

dent ou les désapprouvent selon qu'ils le jugent prudent ; et chacun se soumet à cette décision.

En sa qualité de Père, le chef pourvoit à la nourriture de ses enfants, c'est-à-dire, de la peuplade entière. Tout chevreuil tué à la chasse, est porté à sa loge; là, il est dépecé en autant de portions qu'il y a de familles. Par une sage économie, l'avenir est aussi prévu, et une côte de chaque animal est mise en réserve, pour ceux qui doivent, au printemps, cultiver la terre. La distribution se fait avec une admirable impartialité: le vieillard et l'infirme, la veuve et l'orphelin ont leur part assurée, aussi bien que le chasseur. N'est-ce pas, sous plus d'un rapport, le retour de ces temps heureux, où, comme nous l'apprennent les Actes des Apôtres, tous n'avaient qu'un cœur et qu'une âme? Ne retrouve-t-on pas au fond de nos solitudes cette simplicité et cette union, qui embellirent les premiers siècles du christianisme?

A l'arrivée du missionnaire, un des chefs lui expliqua ingénûment la manière de vivre entr'eux et conclut ainsi: « Nous sommes pauvres d'esprit, mais à défaut d'intelli- » gence, nous avons de la docilité. Aujourd'hui, que nous » avons le bonheur de posséder une Robe-Noire, nous » écouterons, nous suivrons sa parole; tous les change- » ments qu'il lui plaira d'indiquer, seront exécutés sans » délai. » Il n'est pas nécessaire d'ajouter, que la Robe-Noire remercia le Seigneur des pratiques et des coutumes établies dans ce petit coin du monde, où chacun vit content de sa médiocrité; et qu'il confirma les lois qui produisaient cette heureuse harmonie. Le cœur est touché, lorsqu'on entend ce peuple parler des ténèbres, dans lesquelles il a été plongé si longtemps; lorsqu'on le voit se réjouir à la lumière de l'Evangile, rivaliser d'ardeur dans l'exercice des vertus chrétiennes, qui occupent sans cesse son esprit et enchaînent toutes ses affections. Pour lui, toute sa gloire consiste dans sa fidélité au service du

Seigneur, toute son ambition est de s'instruire de ses devoirs. C'est la pensée de Dieu qui dirige un jeune homme dans le choix d'une épouse; la femme, dans celui d'un mari. Pendant leurs moments de loisir, tous ces bons néophytes entourent et assiégent en quelque sorte le missionnaire, auquel ils enlèveraient encore les heures de la nuit, si ses forces répondaient à son zèle et au leur. Ici, les plaintes, les médisances, les murmures sont inconnus; l'orgueil et le respect humain sont absolument étrangers. Que de fois ne remarquons-nous pas des vieillards, des chefs mêmes, assis à côté d'un enfant de dix à douze ans, prêtant pendant deux heures l'attention d'un écolier docile, à ces précoces instituteurs, qui leur apprennent leurs prières et leur expliquent les figures de l'échelle catholique (1), avec la gravité qui convient à un maître!

Dans leurs adversités, quand la pêche ou la chasse a trompé leur attente, lorsqu'ils sont condamnés à un jeûne rigoureux, nul signe d'impatience ne leur échappe: calmes et tranquilles comme aux jours d'abondance, ils attribuent leurs malheurs à leurs péchés. Dans leurs succès, ils reconnaissent et bénissent la main miséricordieuse de Dieu. La Robe-Noire ayant un jour loué un jeune chasseur de sa dextérité, celui-ci rougit et répondit en souriant: « Je ne suis point chasseur; je prie, et lorsque le Grand-Esprit envoie les chevreuils à la portée de mon fusil, je tire mes coups et ils tombent. »

La résidence ordinaire des Kalispels, celle où la réduction de St Ignace est maintenant établie, est une prairie d'une grande étendue, appelée la Baie des Kalispels, environ quarante milles au-dessus de l'embouchure de la Rivière à Clark ou Tête-Plate. On trouve dans le voisinage de la mission, une belle grotte que j'ai appelée Manrèse,

(1) Représentation des principaux traits de l'Ancien et du Nouveau Testament.

P. Van de Velde.

MISSION ST IGNACE CHEZ LES KALISPELS. *Lettre IX.*

Lith. de P. Van der Sande.

en l'honneur de notre St Fondateur. Elle est très-grande et pourrait, à très-peu de frais, être préparée pour servir d'église. Puissent les sauvages se rendre en foule à cette nouvelle Manrèze, et, imitant l'exemple de leur patron St Ignace, puissent-ils se pénétrer l'esprit des choses célestes et s'enflammer le cœur de l'amour de Dieu!

Je me souviendrai toujours avec plaisir et consolation de l'hiver de 1844-1845, que j'ai eu le bonheur de passer au milieu de ces bons Indiens. Ils mirent tout en œuvre, pour m'assurer la meilleure loge du camp, et pour rendre mon séjour parmi eux, aussi agréable que les circonstances et les lieux le permettaient. Ils avaient admirablement choisi leur quartier d'hiver, dans une position charmante, vis-à-vis d'une belle chute de la Rivière à Clark. Cette chute est occasionnée par un immense rocher, qui barre la rivière dans cet endroit; à travers lequel les eaux se sont frayé deux étroits passages et retombent en cascades écumantes. Une épaisse et vaste forêt les défend des vents du Nord, et une multitude d'arbres secs, debout ou abattus par le temps, fournissent de quoi alimenter tous les foyers. Ce camp est environné d'une longue suite de montagnes, couvertes de neige de la base au sommet; et dont les mille cimes réfléchissent sur tout ce paysage une splendeur vraiment glaciale, lorsque le soleil les éclaire. A l'entrée de l'hiver, le gibier abandonne les hauteurs, et, quand la neige a deux ou trois pieds d'épaisseur, il arrive souvent que, dans une même journée, quarante chasseurs tuent jusqu'à trois cents chevreuils. Jugez combien sont nombreuses les bandes d'animaux qui, dans cette saison, remplissent les vallées; puisque trois cents personnes, réunies au camp dont je vous parle, vivaient uniquement du produit de la chasse. Si elle vient à manquer par défaut de neige, un jeûne rigoureux est la conséquence de ce malheur; alors toutes les femmes fouillent la terre gelée, pour en arracher quelques racines, qui, malgré leur

insipidité, nourrissent cependant assez la tribu pour l'empêcher de mourir de faim.

Le quartier d'hiver une fois désigné, les Indiens s'occupèrent à y construire la *maison de la Prière*. Tandis que les hommes coupaient des sapins, les femmes portaient des nattes et des écorces pour la couvrir; en deux jours, on mit la dernière main à cet humble édifice, où des néophytes purs, simples et innocents présentent chaque jour à Dieu l'hommage de leurs cœurs. Le Missionnaire y continua les instructions préparatoires au baptême. Quelle consolation ne dut pas éprouver le bon Pasteur, entouré de ces âmes ferventes et privilégiées! Dans l'espérance de leur prochaine régénération, ces pauvres gens étaient venus des différentes vallées du pays des Kalispels se ranger sous sa houlette, dépourvus de toutes provisions et renonçant sans regret à la chasse des Buffles, si pleine de charmes pour eux. Ils savaient déjà toutes les prières d'usage. Ils s'appliquèrent avec zèle, à s'instruire de la nature du sacrement de Baptême, des dispositions qu'il exige et des obligations qu'il impose. Le jour de Noël, où cent vingt-quatre adultes augmentèrent le nombre des vrais enfants de Dieu, ne sortira jamais de la mémoire de nos bons Indiens. Les détails de cette solennité vous initieront à nos fêtes.

Quelques minutes avant minuit, un coup de pistolet donna le signal dont nous étions convenus. Il fut suivi d'une bruyante décharge de mousqueterie, en l'honneur du Dieu Enfant, et, trois cents voix, s'élevant à la fois de la forêt, entonnèrent dans leur propre langue et d'un commun accord, le beau cantique:

« *Du Dieu Puissant tout annonce la gloire* » etc.

Des flots d'adorateurs se pressèrent immédiatement dans le modeste sanctuaire. Mais à quoi ressemble donc

notre petite Eglise de la forêt? Je vous l'ai déjà dit, des nattes, des écorces, des troncs d'arbres, voilà ses matériaux. Dès la veille, ses lambris avaient été décorés de guirlandes et de couronnes de verdure. L'intérieur était tapissé de branches de sapins. Sur l'autel décemment orné, brillaient des étoiles en papier de diverses couleurs, avec une profusion de ces rubans, si attrayants pour des yeux Indiens. A minuit, je célébrai une messe solennelle, pendant laquelle les assistants chantèrent plusieurs cantiques analogues à la circonstance. La magnifique strophe du *Gloria: Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté,* ne se réalisa jamais plus complètement dans aucune autre assemblée du monde catholique. Un festin général eut lieu après les Saints Mystères, et la joie dont cette réunion paraissait animée, la rendait semblable aux Agapes des premiers chrétiens.

Plus tard, après la seconde Messe, cent vingt-quatre adultes se présentèrent à l'église, le chef à leur tête, afin d'obtenir l'accomplissement de leur plus ardent désir, le Sacrement de la Régénération. Les vieillards, que j'avais baptisés deux ans auparavant, et qui avaient conservé d'une manière exemplaire le trésor de leur innocence, s'avancèrent en qualité de parrains et de marraines. Le Rév. P. Hoeken m'assistait pendant la cérémonie; tout se passa dans le plus grand ordre. Oh! que ne puis-je vous peindre les douces émotions, que ces scènes inspirent! Ce sont ici-bas les plus précieuses récompenses du missionnaire; c'est là qu'il puise sa force, son courage, son zèle, pour gagner à Dieu des âmes, au milieu des dangers et des privations de tout genre. Oui, la promesse de notre Divin Sauveur s'accomplit dans ce monde: « *Vous recevrez le centuple.* » Ce que nous avons abandonné dans le siècle n'est rien, en comparaison de ce que nous avons retrouvé, de ce que nous éprouvons dans le désert... Le Prêtre n'adresse pas en vain aux sauvages les sublimes paroles du Rituel Ro-

main: « *Recevez la robe blanche, que vous porterez sans tache au tribunal du Seigneur; pour jouir de la vie éternelle.* » Il peut avoir la certitude morale, que ces cathéchumènes conserveront, pour la plupart, leur innocence jusqu'à la mort. Lorsque dans la suite on leur demande, s'ils n'ont pas offensé Dieu, si leur conscience ne leur fait aucun reproche; combien de fois n'en reçoit-on pas cette réponse, si consolante dans sa naïve simplicité: « Eh quoi! mon Père, au baptême j'ai renoncé au mal; n'est-il pas juste que je l'évite? La seule pensée de déplaire au Grand-Esprit me fait trembler. » Les cérémonies du Baptême se terminèrent par une distribution de chapelets.

Vers le soir, on donna, pour la première fois, la bénédiction solennelle du St Sacrement; immédiatement après cette belle et sainte Cérémonie, cinquante couples, pères et mères de famille, de tout âge, dont quelques-uns avaient déjà plus de quatre-vingts ans, vinrent renouveler, à la face de l'Eglise, les promesses du mariage. Des larmes d'émotion m'échappèrent, lorsque je vis cette simplicité vraiment primitive, l'amour et l'affection, avec lesquels ils se promirent une fidélité réciproque, ou, selon leur langage, « *de n'avoir en tout qu'un seul cœur.* » On donna ensuite la dernière instruction et l'on remercia le Seigneur de toutes les faveurs, reçues pendant cette mémorable journée. La nuit était déjà bien avancée et l'on entendait encore la récitation des prières et les chants des cantiques, dans tous les quartiers du camp.

Parmi les Têtes-Plates, les Rév. PP. Mengarini et Zerbinati (ce dernier Père est mort depuis) eurent la douce consolation de voir, à la messe de minuit, presque toute la tribu s'approcher de la Ste Table. L'Eglise de Ste Marie avait été augmentée d'un tiers et était décemment ornée pour cette occasion. La messe de minuit y fut très-solennelle. Une troupe de jeunes musiciens indiens, formés par le P. Mengarini, exécutèrent avec une admirable jus-

tesse plusieurs morceaux des meilleurs compositeurs Allemands et Italiens.

« L'Histoire des Têtes-Plates vous est déjà connue, écrit » le Rév.d P. Point; leur conversion a bien de quoi faire » ressortir les richesses infinies de la divine miséricorde. » J'ose dire pourtant, que celle des Cœurs-d'Alènes est » peut-être plus merveilleuse encore. » J'ai reçu cette relation intéressante de la part de leurs zélés Missionnaires, les Rév. PP. Joset et Point, à la même époque de l'année. Le jour de Noël de 1844 a donc été un jour bien grand et bien glorieux, au milieu de nos chères Montagnes-Rocheuses!!

J'ajouterai encore quelques lignes à cette lettre déjà longue, sur ce qui regarde les Pends-d'Oreilles de la Baie. De grand Printemps en 1845, nous commençâmes à bâtir à l'endroit, désigné pour la réduction de St Ignace, et nous entourâmes un vaste champ. Le jour de l'Ascension de la même année, le Rév. P. Hoeken administra le baptême à plus de cent adultes, de sorte que le nombre des chrétiens est doublé, depuis la fête de Noël de 1844. Il existe déjà quatorze maisons et une grande grange; tout le bois est préparé pour la construction d'une église. Trois cents acres de bonnes terres sont sous clôture et ensemencés. Tout le village, hommes, femmes et enfants s'étaient mis joyeusement aux travaux publics et avaient travaillé de leur mieux. J'y ai compté trente bêtes à cornes. Les femmes indiennes avaient appris à traire les vaches et à battre la crême. Les porcs et les volailles y étaient déjà introduits.

On demande pour le village de St Ignace un moulin à scie et à farine, une douzaine de charrues, des outils d'agriculture et de charpente. Tout est à commencer et à faire parmi ces pauvres sauvages, et c'est à nous qu'ils s'adressent pour les moyens; moyens, que nous leur accordons autant que notre propre pauvreté nous le per-

met. Déjà un appel a été fait aux chrétiens charitables et généreux, et je le dis avec reconnaissance, cet appel a trouvé un écho dans tous les cœurs amis des Indiens et nous avons été à même d'élargir nos opérations. — J'ajouterai, que la prière reconnaissante des Indiens monte tous les jours au trône du Tout-Puissant, pour implorer ses bénédictions en faveur de leurs bienfaiteurs. En 1845 et 1846, plusieurs stations ont été formées, et l'on a commencé la grande mission de la Nouvelle-Calédonie.

Je suis avec le plus profond respect,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

P. J. DE SMET. S. J.

N° XXI.

A. M. D. G.

Premières Communions des Coeurs-d'Alènes, faites dans l'église du Cœur de Jésus, le jour de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, en 1844.

Lettre du Rév. P. Point à un Père de la Compagnie de Jésus.

Mon rév. Père en J.-C.;

J'ai appris par des lettres venues d'Europe, que vous portez toujours le plus vif intérêt à la mission des *Rocky-Mountains*, d'où j'ai conclu que vous ne seriez pas fâché, si je vous mettais au courant de ce qui regarde la peuplade dont j'ai été spécialement chargé; je le ferai d'autant plus volontiers, qu'en vous communiquant les détails édifiants que je connais, je vous mettrai entre les mains une nouvelle preuve de la vertu du culte que vous aimez tant à répandre. Oui, aujourd'hui peut-être plus que jamais, c'est à la dévotion au Sacré Cœur de Jésus et au Cœur Immaculé de Marie, que les pasteurs des âmes doivent leurs plus douces consolations; du moins, ce qui est bien sûr, c'est que nous y trouvons les nôtres. Tous les jours, nos sauvages invoquent ces trésors de bonté, et voilà ce qui explique les merveilles dont nous sommes les témoins.

Mon révérend Père, vous connaissez l'histoire des Têtes-Plates ; assurément leur conversion est bien de nature à faire ressortir les richesses infinies de la divine miséricorde : cependant, je ne crains pas de dire, que celle des Cœurs-d'Alènes le fera mieux encore. Qu'étaient ces pauvres sauvages, il n'y a pas un quart de siècle ? — Des cœurs si durs que, pour les peindre au naturel, le bon sens de leurs premiers visiteurs n'a pu trouver d'expression plus juste, que le singulier nom qu'ils portent encore aujourd'hui ; des intelligences si bornées, que, tout en rendant un culte divin à tous les animaux qu'ils connaissaient, ils n'avaient aucune idée, ni du vrai Dieu, ni de leur âme, ni, à plus forte raison, d'une vie à venir ; enfin une race d'hommes si dégradée, qu'il ne leur restait de la loi naturelle, que deux ou trois notions fort obscures ; encore presque tous s'en éloignaient-ils dans la pratique. Car, si j'en crois la réputation qu'ils s'étaient faite chez les peuplades voisines, ils étaient loin d'être des modèles de droiture, de probité, encore moins de charité. Aujourd'hui, quelle différence ! Je ne dirai pas, mon révérend Père, qu'ils sont parfaits sous tous les rapports ; non, ce serait une exagération, dont toute personne sensée relèverait la maladresse ; mais ce que je dirai, sans craindre d'être démenti, c'est que, mettant de côté quelques défauts, qui tiennent au caractère et dont nul converti ne se défait jamais entièrement ; ou au manque d'éducation, et qui ne se corrigent que par elle et à la longue ; on peut dire, que les Cœurs-d'Alènes d'aujourd'hui sont de vrais fidèles, des hommes craignant Dieu ; et, s'ils avaient un peu plus d'amour ou d'habitude du travail, la docilité, l'humilité, la piété, la résignation, la patience, la charité et même le zèle, dont ils donnent tous les jours de nouvelles preuves, en feraient des chrétiens dignes d'être comparés à ceux de la primitive Église. Il n'y a que deux ans que la croix a été plantée sur leur terre, et, à fort

peu d'exceptions près, tous ceux qui ont l'âge de faire leur première communion, ont eu ce bonheur. Cérémonie sainte, qui a été précédée, accompagnée et suivie de tant de bénédictions, que c'est à vous en retracer les principales circonstances, que je consacrerai cette lettre. Mais avant d'entamer ce beau sujet, il ne sera pas inutile de vous dire un mot de la manière admirable, dont ils ont été tirés de l'abîme de misères où ils étaient plongés.

Au temps où de nombreux missionnaires tournaient leurs regards vers les régions occidentales du Nouveau Monde, (il y a de cela environ quinze ans) la nouvelle se répandit un jour chez les Cœurs-d'Alênes, « qu'il y a un Dieu ; que ce Dieu unique, auteur de ce qui existe, a fait, outre la terre que nous voyons, deux choses que nous ne voyons pas : un séjour de bonheur appelé le ciel pour les justes et un lieu de tourments, appelé l'enfer pour les méchants ; que le Fils de ce même Dieu, semblable en tout à son Père, voyant les hommes courir dans le mauvais chemin, était descendu du ciel pour les remettre dans le bon ; mais que pour y parvenir, il avait fallu qu'il mourût sur une croix. » Ces vérités qui, aux yeux de tant de sages, ne méritent aucune attention, produisirent une vive impression sur nos sauvages. A ce bruit, toutes leurs bandes dispersées accoururent au lieu où se trouvait l'apôtre de cette doctrine. Le rassemblement se fait au déclin du jour : un conseil se tient pendant la nuit, les grandes nouvelles s'y confirment.... *Dieu est puissant, Jésus-Christ est bon :* deux vérités qui doivent résulter de cette conférence ; en ont-elles résulté en effet ? Peut-être pas autant qu'il aurait été désirable aux yeux de quelques-uns, car les familles réunies ne s'étaient pas encore séparées, que déjà le ciel (d'autres disent l'enfer, mais *cui bono ?*) avait envoyé un fléau, qui frappait un grand nombre de leurs gens. Au moment où le fléau semblait sévir avec le plus de fureur, l'un des moribonds, nommé depuis

Etienne, entend une voix qui vient d'en haut et qui s'écrie : « *Jette tes idoles, adore J.-C. et tu guériras;* » le moribond croit à la parole entendue et il est guéri. Il se promène autour du camp, raconte ce qui vient de lui arriver, persuade à tous les malades de faire comme lui. Ils le font et ils sont guéris. Je tiens le fait de la bouche même du pieux Etienne, qui pleurait de reconnaissance en me le racontant. Son récit m'a été confirmé par des témoins oculaires, qui ont pu dire : *et quorum pars magna fui;* et j'ai vu de mes yeux la montagne au pied de laquelle les idoles ont été jetées.

Bien que le sauvage conserve peu le souvenir d'un événement qui ne le touche pas actuellement, d'une manière sensible, celui-ci néanmoins était marqué à des caractères si frappants, qu'il laissa des traces dans la mémoire de tous; mais ni la réflexion, ni la constance ne sont le fort du sauvage; aussi après cinq ou six années seulement de fidélité aux impressions reçues, la plupart finirent-ils par ne plus y conformer leur conduite : mouvement rétrograde qui fut encore accéléré par les soi-disants jongleurs ou forts en médecine. Ceux-ci, à la voix d'un de leurs chefs, qui, selon toute apparence, n'avait pas cessé d'être idolâtre, convoquèrent une assemblée dite des croyants, où il fut résolu, du moins par le fait, qu'on reprendrait les anciennes pratiques, et, dès ce moment, les animaux, redevenus divinités, rentrèrent en possession de leurs honneurs. La masse, il est vrai, n'avait plus en leur vertu la même confiance; mais soit crainte du mauvais chef, soit curiosité purement naturelle, elle prenait part, du moins par sa présence, au culte sacrilége qu'on leur rendait. Cependant, il faut le dire à la décharge de la nation, il y eut toujours dans son sein des âmes d'élite, qui ne fléchirent jamais les genoux devant Baal. J'en connais même, et l'une des sœurs du mauvais chef est de ce nombre, qui, depuis le jour où le vrai Dieu s'était manifesté

elles, n'avaient pas eu à se reprocher l'ombre d'une infidélité quelconque. Tel était à-peu-près l'état de la peuplade des Cœurs d'Alênes, quand la Providence y envoya le R. P. De Smet.... Sa visite, dont les circonstances sont rapportées ailleurs, les disposa si bien en faveur des Robes-Noires et leur docilité disposa si bien ceux-ci en leur faveur, qu'il fut décidé que le Père Point irait à leur secours.

Trois mois après, c'est-à-dire, sur la fin de la chasse d'été de 1842, ce Père quitta Ste Marie, avec autorisation de mettre les nouveaux néophytes sous la protection du Cœur de Jésus.... Le jour où il posa le pied sur les limites de leurs terres, était le premier vendredi de novembre. Il fit avec les trois chefs, venus au-devant de lui, la consécration promise, et le premier vendredi de décembre, l'auguste Signe du salut s'élevait au milieu d'un concert de chants et de prières, sur le bord du grand lac, où la peuplade s'était réunie pour la pêche. Dès ce moment, grâce à la puissance du Dieu-Sauveur, on peut dire, que l'esprit de la foi anima tous les habitants de ces heureuses vallées; non-seulement les assemblées nocturnes, les cérémonies sacriléges, les visions diaboliques, si fréquentes auparavant, disparurent tout-à-fait; mais le jeu, qui avait fait jusque-là une grande partie de leur occupation, fut abandonné; deux semaines après, le mariage, qui depuis bien des siècles peut-être ne connaissait plus ni unité, ni indissolubilité, fut appelé à sa première institution. Enfin depuis Noël jusqu'à la Purification, le feu du missionnaire fut alimenté, avec tout ce qui restait de l'ancienne *médecine*. Il était beau d'en voir les principaux suppôts, faire de leurs propres mains justice des misérables hochets, dont l'enfer s'était servi, ou pour tromper leur ignorance, ou pour accréditer ses impostures; aussi dans les longues soirées de cette époque, combien furent sacrifiées de plumes d'oiseaux, de queues de loups, de pieds de biches,

de sabots de chevreuils, de morceaux d'étoffes, d'images de bois, etc., etc., etc.! Mais que Dieu est bon! A peine le mauvais arbre eût-il été coupé et jeté au feu, que les bénédictions de la terre s'unissent à celles du ciel, pour récompenser ce sacrifice: les Cœurs-d'Alènes firent une chasse, telle que de mémoire homme on n'en avait jamais vu: en un seul jour, trois cents chevreuils devinrent la proie des chasseurs.

Quelle merveille! dira-t-on; c'était par une belle neige; oui, mais qui avait fait tomber si à propos cette belle neige?... qui lui avait donné ce qu'elle n'a point par elle-même, assez d'attrait pour inviter les chevreuils à une grande promenade? Qui en avait façonné la surface, de manière à atteindre ce degré de consistance justement requis, pour permettre à certains pieds, d'y faire impunément ce qu'elle défendait à d'autres?... Qui mit ensuite dans l'esprit des chasseurs chrétiens ce penchant invincible à croire, que le bon Dieu avait mêlé du sien dans cette affaire?... Qui faisait dire aux sauvages des environs: Il faut convenir, que la médecine de la Robe-Noire est plus forte que la nôtre, etc., etc.?

Les deux bons tiers de la peuplade avaient été baptisés: mais pour pouvoir vivre jusqu'à la saison nouvelle, les diverses tribus avaient été obligées de retourner chacune dans ses terres.... Dans les premiers jours du printemps de 1842, elles se réunirent de nouveau au lieu indiqué, pour la construction d'un village. Déjà ce village, appelé du nom de Cœur de Jésus, calqué sur le plan des anciennes réductions, est tracé sur place; chacun, selon sa force ou son industrie, se fait un plaisir, de concourir à l'exécution de ce qui presse davantage; des arbres s'abattent, des bassins se creusent, des chemins s'ouvrent, des champs publics s'ensemencent, une église s'élève, et, grâce à la piété des travailleurs, la Semaine Sainte, la Fête de Pâques, le Mois de Marie, l'Ascension, la Pentecôte, mettant sous

les yeux de ces nouveaux enfants de la foi, ce que les mystères de leur religion peuvent avoir ou de plus pompeux ou de plus touchant, leur persuadent, mieux encore que la parole, que cette même religion ne fait pas moins le bonheur de cette vie, qu'elle ne tend à assurer la félicité de l'autre... En un mot, selon l'expression française de ce pays, les choses *sont parties pour si bien aller*, que l'enfer plus que jamais en est jaloux, et, comme il sent que les restes de sa proie sont sur le point de lui échapper, il n'est point d'efforts qu'il ne fasse pour la mieux ressaisir. Ici viennent des épreuves; mais *post nubila Phœbus*, après quelques dégâts partiels, les divers orages qui se succèdent, n'ont pour dernier résultat qu'une plus grande sérénité dans l'atmosphère. Sur la fin d'octobre 1844, les cent et quelques familles des Cœurs-d'Alênes se réunissent après leur récolte, pour la troisième fois, dans le voisinage de leur église. A voir leurs petites loges de paille ainsi groupées autour de la Maison de Prière, la touchante image du pélican du désert s'offrit d'autant plus naturellement à l'esprit, que tous les sauvages présents, jeunes et vieux, se réunissaient pour faire ou pour renouveler leur première communion. Environ quinze des plus exemplaires avaient déjà eu ce bonheur; tous déjà s'étaient confessés; un bon nombre, surtout les jeunes gens, avaient déjà acquis un certain degré d'instruction; mais celle de la masse et surtout les vieillards, était loin d'être suffisante. Or, pour la compléter, le missionnaire n'avait que le mois de novembre et décembre au plus, jusqu'à l'ouverture de la grande chasse d'hiver, chasse absolument nécessaire à la vie du sauvage. Il faillait donc se hâter et choisir de préférence la méthode d'enseignement la plus abrégée. On sait que le sauvage, qui a l'œil du lynx, n'oublie presque jamais ce qu'il a vu, et que, lorsqu'il attache à un signe extérieur une idée quelconque, l'idée se présentera toujours à son esprit, pourvu qu'il ne perde pas de vue le

signe. De là, leur prodigieuse facilité à parler par gestes, la multiplicité des métaphores dans leurs discours et leur penchant à peindre aux yeux par une sorte d'écriture hiéroglyphique, ce qui autrement ne serait pas saisi. C'est sur ces données que le missionnaire basa son système : il fit des images, représentant avec tous leurs attributs, l'une, toutes les vérités qu'on doit croire; l'autre, toutes les fautes qu'il faut éviter; la troisième, le Sacrement destiné à purifier l'âme; la quatrième enfin, la grande action à laquelle ils se préparaient. Ces premières dispositions faites, l'instructeur, une longue baguette en main, appelait l'attention de ses auditeurs sur chacun des points du tableau, dont il tâchait de donner une explication claire. Le succès du procédé dépassa son attente; car ayant fait répéter ce qu'il avait dit, par ceux qui lui paraissaient les plus sensés, il s'assura qu'ils n'avaient rien perdu des points essentiels; et, séance tenante, il en fit ses répétiteurs. La première répétition avait lieu immédiatement après l'explication; la seconde se faisait dans les loges; la troisième entrait comme elle pouvait, dans la harangue des chefs; la quatrième ouvrait la séance suivante. Il y avait unité dans le plan; insistance sur les mêmes points; il devait y avoir du progrès, aussi fut-il sensible dès les premiers jours; il contribua à encourager ceux qui en avaient le plus grand besoin, j'entends, ceux dont la mémoire ne secondait pas une tendre piété. Quant à ceux, qui avaient des défauts et des qualités contraires, ils ne furent pas non plus oubliés; car la partie morale, qui pour les chefs et les vieillards était la plus facile à saisir, était naturellement celle qui se traitait le plus souvent, soit en public, soit en particulier; et, comme les instructeurs joignaient à l'autorité de la parole, la force du bon exemple, il en résulta un entraînement si universel, que bon gré malgré, ceux-là mêmes, qui avaient le plus en partage la puissance d'inertie, furent emportés par le mouvement général.

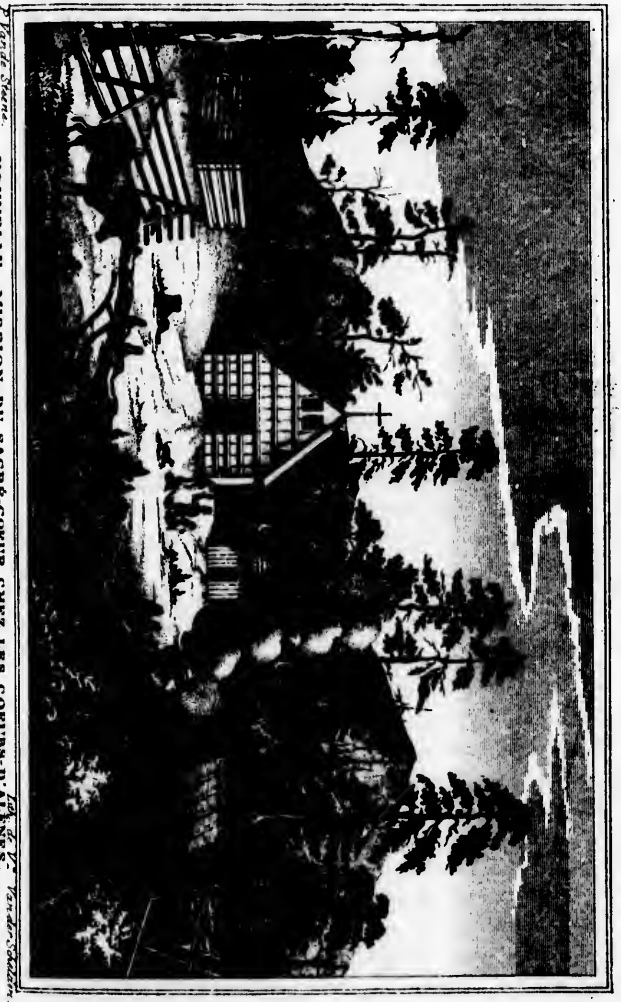
Entraînement naturel, dira-t-on, feu de paille! Ce qu'il y a de certain, ce que toute la peuplade a vu, c'est que, grâce à celui qui avait donné à l'eau la vertu de purifier l'âme de ses enfants, cet entraînement, ce feu ont produit des effets qui assurément ne sont ni forcés, ni purement naturels, ni éphémères. En voulez-vous des preuves?

Il est de fait, par exemple, que, depuis septembre jusqu'au moment où j'écris ces lignes, il ne s'est pas commis dans le village du Cœur de Jésus, à la connaissance des chefs et des robes-noires, une seule faute qu'on puisse appeler grave; du moins, par ceux qui étaient baptisés; et que ceux qui n'avaient pas encore eu ce bonheur, ont tous fait des instances pour y être admis. Il est de fait, que tous ceux qui s'étant réunis pour se préparer à leur première communion, l'ont faite; que la plupart ont donné des preuves de dispositions beaucoup plus qu'ordinaires. Ainsi: *Quoi de plus extraordinaire, même parmi ce que nous appelons en Europe de bons chrétiens, que l'usage de la confession publique?* Or, combien chez les pauvres Cœurs-d'Alênes, qui sont venus se confesser publiquement, je ne dirai pas de crimes énormes; non? — de fautes publiques? — pas même; mais de ces légers manquements qui échappent, sept fois le jour, à la fragilité humaine, et cela en des termes qui décélaient une douleur vraiment surnaturelle. J'ai vu des maris se présenter après leurs épouses; des mères après leurs filles; non pour aggraver les torts que celles-ci s'étaient imputés, mais pour s'accuser eux-mêmes d'y avoir donné lieu, par leur défaut de patience ou de charité. Que d'autres vertus pratiquées, je ne dirai pas des vertus humaines; mais des vertus chrétiennes, telles que l'humilité, la foi, la charité et toutes celles qui s'y rattachent! Assurément, il en fallait quelque chose de ces vertus, et à ces bons vieillards pour se faire écoliers de leurs petits

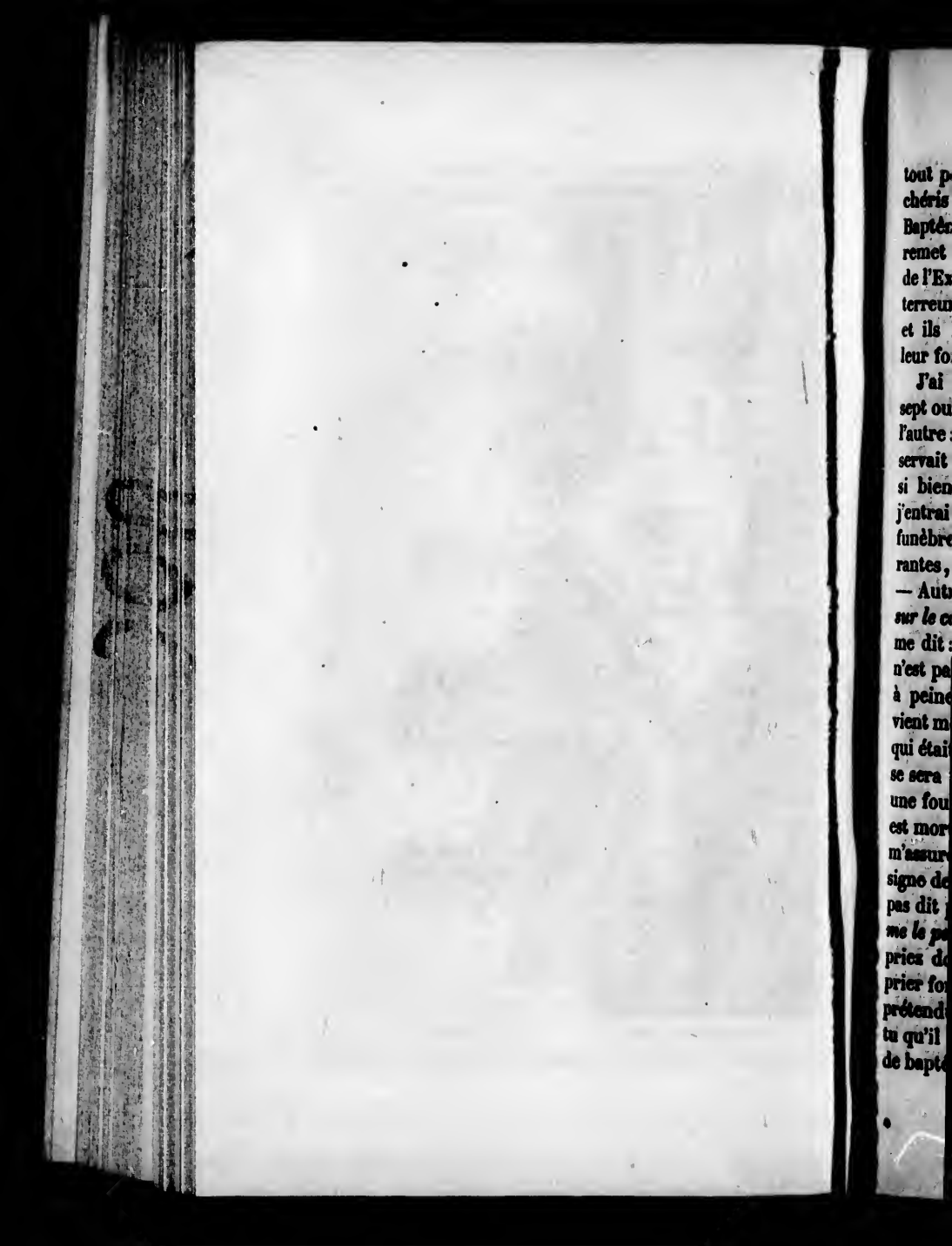
enfants, et à ces petits enfants, pour se faire les graves et patients précepteurs de leurs vieux pères; et à ces mères de famille, qui, non contentes d'avoir donné à leurs enfants les aliments qu'elles se refusaient à elles-mêmes, passaient de longues soirées, à rompre le pain de la divine parole, recueilli par elles dans la journée, non-seulement à leurs parentes, à leurs amies, mais encore à des étrangères, avides de les entendre. Il en fallait aussi à ces jeunes gens plus intelligents que les autres, dont la curiosité naturelle, piquée par l'idée des choses nouvelles qu'ils auraient pu apprendre, se mettait en quelque sorte à la torture pour répéter cent fois, ce qu'ils avaient saisi dès la première; et à ces robustes chasseurs, dont la vie est le mouvement, pour passer des nuits entières à enseigner à des sourds, ce que la Robe-Noire désespérait presque de leur faire entendre; et à ces pauvres sourds ou à ces malheureux aveugles, pour venir, chaque jour, les premiers prendre place auprès du prédicateur, que les uns n'entendaient pas; ou près de ces tableaux, que les autres ne voyaient pas; et enfin et surtout à ces chefs, vraiment pères et pasteurs de leur peuplade, pour se lever avant le point du jour, quelquefois au milieu de la nuit, par des temps froids ou pluvieux, et se livrer à toute l'ardeur du vrai zèle, afin de réveiller de leur assoupissement les âmes, qui avaient besoin d'être excitées.

Ce zèle avait sa source dans la foi... Comme elle est simple, comme elle est pure, comme elle est confiante, comme elle est universelle, la foi du sauvage! Foi dans la vertu des sacrements, foi dans la vertu de la prière, foi dans le signe de la croix, du chapelet, des images, des médailles, de la parole de Dieu, de celle de ses ministres, etc. Jamais le plus léger doute ne vient en ternir la pureté. Quel intérêt d'ailleurs auraient-ils à douter? On leur dit que la bonté divine veut leur bonheur; que la puissance divine peut tout ce qu'elle veut; que la sagesse divine voit tout, arrange

NOUVELLE MISSION DU SACRÉ-COEUR CHEZ LES COEURS-D'ALÈNES.



NOUVELLE MISSION DU SACRÉ-COEUR CHEZ LES COEURS-D'ALÈNES.



tout pour le bien de ses enfants; qu'ils sont les enfants chéris de Dieu, et ils le croient; que le sacrement du Baptême remet tous les péchés; que celui de la Pénitence remet ceux qu'on a commis après le baptême; que celui de l'Extrême-Onction, tout en fortifiant l'âme contre les terreurs de la mort, peut aussi rendre la santé au corps, et ils le croient. Aussi, et pourquoi ne le dirai-je pas? leur foi fait-elle des miracles.

J'ai administré le sacrement de l'Extrême-Onction à sept ou huit d'entr'eux. On disait de l'un: il se meurt; de l'autre: elle est morte; et quant à cette dernière, qui me servait d'interprète pour les confessions, sa famille était si bien persuadée que c'en était fait d'elle, que, lorsque j'entrai dans sa loge, son mari était déjà à faire son oraison funèbre. Or, de toutes ces personnes ou mortes ou mourantes, pas une qui n'ait recouvré une santé florissante. — Autre exemple, *qui montre combien la prière est forte sur le cœur de Dieu.* Un matin, je sortais de l'église; on me dit: une telle (qui n'était encore que catéchumène) n'est pas bien. Je réponds: j'irai la voir. Une heure s'était à peine écoulée, la même personne, qui était sa sœur, vient me dire: elle est morte! Inconsolable de cette perte, qui était double, je cours à sa loge, dans l'espérance qu'on se sera trompé; je trouve autour de son corps immobile une foule de parentes ou d'amies, qui me répètent: elle est morte, il y a longtemps qu'elle ne respire plus. Pour m'assurer du fait, je me penche vers le corps, et en effet nul signe de vie!... Je gronde ces bonnes gens de ne m'avoir pas dit plus tôt tout ce qui en était; j'ajoute: *Dieu veuille me le pardonner!* puis, avec une sorte d'impatience: Mais priez donc.... Et toutes ces bonnes gens se mettent à prier fort, bien fort. Je me penche une seconde fois vers la prétendue morte et je lui dis: la Robe-Noire est là; veux-tu qu'il te donne le baptême? Oh! quelle joie! à ce mot de baptême, je vois sa lèvre inférieure faire un léger mou-

vement; après, l'autre y joindre le sien et me donner ainsi la certitude, que j'ai été compris. Elle était instruite, je la baptise; elle s'assied sur sa couche funèbre, fait le signe de la croix.... et aujourd'hui, elle est à la chasse, bien persuadée qu'elle a été morte.

Quelques jours après, un homme que j'avais baptisé récemment, vient me dire: « Père, ma petite fille va mourir: tous les remèdes, que tu lui as donnés, n'ont rien fait; elle ne veut plus prendre le sein de sa mère. — A-t-elle une médaille, ta petite fille? — Non. — Tiens, en voilà une; tu la lui mettras au cou et tu prieras comme cela.... Le pauvre père de l'enfant qui se meurt, fait comme il est dit: la petite reprend le sein de sa mère, s'endort d'un sommeil paisible, et, le lendemain, à la question: comment se porte ta petite? Remi, (c'était le nom du père) répond: Elle est bien.

J'ai parlé de leur grande confiance dans le signe de la croix, et, il faut le dire, cette confiance n'est pas aveugle, depuis surtout qu'ils voient de leurs yeux la puissance, que la croix exerce sur leurs terres. Non-seulement, ils le font au commencement et à la fin de leurs prières et de leurs principales actions, mais encore est-il question de umer le calumet, ils ne le porteront pas à la bouche, qu'il n'ait été sanctifié par le signe de la croix; se penchent-ils sur un ruisseau, pour étancher leur soif, leur main semble se refuser à faire d'abord autre chose que le signe de la croix. Leur donnez-vous la permission de regarder les images de votre bréviaire, avant de satisfaire leur pieuse curiosité, ils feront le signe de la croix; faites-vous le signe de la croix pendant la récitation de votre office, ceux qui en sont témoins le répèteront après vous, s'ils ne le font pas en même temps. On leur a dit, que le plus petit enfant armé du signe de la croix est plus fort, que tous les démons ensemble; aussi, à peine les leurs savent-ils balbutier quelques mots, que déjà on leur fait

faire le signe de la croix. J'ai été témoin d'une scène bien touchante: un père et une mère inclinés devant leur petit Ignace, qui se mourait (il était leur fils unique et n'avait que trois ans); *je les ai vus s'efforçant de sourire, pendant que les larmes roulaient dans leurs yeux; recueillir toute l'énergie dont leur cœur était capable, pour lui suggérer de faire le signe de la croix; et la main défaillante de leur petit enfant chercher son front, pour accomplir ce dernier acte de foi et d'obéissance.* C'est, pour en rappeler le souvenir si consolant, qu'on voit s'élever sur sa tombe une petite croix, un peu plus ornée que les autres.

Un jour que je me rendais à l'endroit, où a été inhumé le pieux enfant, un spectacle peut-être plus religieux encore s'offrit à moi. C'était une jeune femme, assise près de la tombe de sa fille unique; elle s'entretenait avec une autre enfant, qu'elle avait adoptée et qui venait de recevoir le baptême. Que lui disait-elle en lui montrant le ciel? Elle lui disait: *Vois, mon enfant, comme on est heureuse de mourir, quand on a reçu le baptême. A présent ma petite Clémence est au ciel, si tu mourais tu irais la revoir;* et il y avait dans l'accent et la physionomie de la pieuse mère quelque chose de si calme, que vous eussiez dit, qu'elle habitait déjà le séjour dont elle parlait.

Je m'arrête dans ces citations, mon R. Père, car il faut me borner. C'est ainsi, qu'en approchant du terme heureux après lequel leur foi soupirait, les enfants du désert donnent, sans le savoir, aux chrétiens civilisés, des exemples de tout ce que la Religion peut inspirer de plus pur et de plus sublime. Je vais maintenant vous les montrer dans la retraite. Que vous dirai-je? Que pendant cette semaine les instructions aient été plus fréquentes, les prières plus longues, les confessions plus sincères? non, la chose n'était guère possible; mais que les instructions, devenues des exhortations, aient été plus propres à mettre la dernière main à la préparation du cœur? Oui. C'était le bon

P. Joset qui les faisait. Que les prières aient été plus ferventes? Oui; l'on s'approchait de plus en plus du foyer. Que les confessions aient été mieux faites? Oui encore. Les mêmes avis, répétés cent fois, les avaient enfin amenées à la forme voulue. Ce n'était pas sans une sorte d'appréhension, même avec toutes les raisons que je croyais avoir de le faire, que je mettais le pied au confessionnal, pour les entendre sans interprète. A cela se joignait une autre crainte, qui, au premier abord, ne paraîtrait guère moins fondée; j'avais peur d'avoir été un peu trop facile, à admettre à la participation des Saints Mystères certains sauvages, dont l'intelligence était plus bornée et dont les antécédents bien connus, auraient pu faire douter des dispositions du cœur. Mais d'un côté, la clarté, la douleur et je dirai, pour quelques-uns des moins disposés et des moins instruits, le scrupule des derniers aveux; de l'autre, le calme, la piété, le courage et la persévérance, dont ils ont été suivis, tout a contribué à me rassurer. *Il est donc vrai, ô mon Dieu, que toujours vous proportionnez la grandeur de votre secours à la faiblesse de vos enfants!..*

Les deux derniers jours, les jeunes gens rivalisant de zèle avec les jeunes filles, consacrèrent, à la décoration de l'Eglise, ce qui restait de temps libre, après les exercices spirituels. C'était une bien petite chapelle, puisqu'en y comprenant le chœur et l'autel, elle mesure à peine huit toises de long, sur quatre de large. Mais, mon rév. Père, ah! je n'en doute pas, si par la pensée vous élevant au-dessus des montagnes qui l'avoisinent, vous eussiez vu, que depuis les limites de la civilisation Américaine jusqu'aux rivages de l'Océan pacifique, ce pays immense ne renferme que deux Maisons de Prière, semblables à celle-ci; si, à l'aspect de la vallée où elle s'élève, vous vous fussiez rappelé, que cette terre autrefois maudite, où, pour me servir des termes énergiques, appliqués à un plus grand ordre de choses, *tout était Dieu excepté*

Dieu lui-même; que cette terre, dis-je, était devenue une terre sainte, dont les rivières avaient déjà vu leurs ondes servir à la sanctification des âmes; une terre sainte, dont les forêts avaient fait servir leurs plus beaux arbres à la construction d'un temple plus auguste que celui de Salomon; une terre féconde, dont les fruits, offerts sur l'autel, étaient devenus pour ses enfants la manne des élus; alors sans doute, dans les transports d'une sainte admiration, votre âme se serait écriée avec la foi des patriarches: *vraiment, c'est ici la porte du ciel!*

O Eglise du désert, nous voici arrivés au plus beau jour de tes triomphes. Les étoiles du firmament brillent encore de tous leurs feux, quels chants se font entendre?....

Lauda Sion Salvatorem... Qui chante cet admirable cantique? — Des sauvages. Quels sauvages? — Des hommes, qui, naguère encore, n'adressaient leurs prières qu'aux animaux de leurs forêts. Où vont-ils? que vont-ils faire? Ah! c'est ici que je dois adorer. Joignez-vous, ô mon âme, à ces nouveaux adorateurs; jamais hommages furent-ils plus agréables !.. ils ont pénétré dans le sanctuaire, ces fervents néophytes. Mais, ce n'est plus la pauvre petite chapelle aux yeux de leur foi, c'est le palais, c'est le trône du divin amour; le Cœur de Jésus est là; l'image qui le représente et l'image du Cœur Immaculé de Marie sont environnés de tout ce qui peut rappeler les biens, que le Seigneur prépare à ceux qui l'aiment. Loin de distraire leur esprit, ces pieuses représentations, ces ornements nouveaux, élèvent leur pensée jusqu'au séjour de la gloire. Quel recueillement en effet! Ils sont à genoux; attentifs aux mouvements les plus intimes de leurs âmes, ils écoutent la voix intérieure qui leur parle. Comptant sur l'excellence de leurs dispositions, nous avions préféré les abandonner à leur propre dévotion; seulement, nous avions écarté avec soin tout ce qui aurait pu y faire obstacle. Ainsi les moments où l'on devait s'asseoir, se tenir debout

ou s'agenouiller, s'approcher de la sainte table; la manière de s'y présenter, de s'y tenir et de s'en éloigner, tout cela avait été réglé d'avance et tout cela se fit avec un ordre, qui seul pourrait donner la plus haute idée de la piété de ces bons sauvages. Avant qu'ils se fussent approchés de la Ste Table, le R. P. Joset, qui avait le bonheur d'être prêtre officiant, leur avait adressé quelques mots d'édification; mais la tendre piété qui respirait sur tous les visages au moment de la communion, lui fit craindre qu'il ne gâtât l'œuvre de Dieu, s'il y mêlait du sien; en conséquence, pour l'action de grâce, chacun fut abandonné à ses propres sentiments. Quand on eut jugé qu'ils avaient suffisamment satisfait à leur dévotion, on récita, aux intentions de l'Eglise, les prières accoutumées et le tout se termina par la répétition du *Lauda Sion* (1re strophe). Ce chant grave et les paroles de cette prose avaient quelque chose de si conforme à la solemnité du jour, qu'on la répéta dans tous les autres offices.

La Grand'messe, qui eut lieu vers les dix heures, et la consécration à la Ste Vierge, qui se fit dans l'après-midi, n'eurent de remarquable que la permanence du sentiment, qui remplissait le matin tous les cœurs. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a observé, que plus l'âme est pleine du sentiment ineffable dont nous parlons, moins elle est portée à se répandre au dehors; il en fut ainsi pour nos sauvages: j'ai vu les plus jeunes se retirer à l'écart, pour mieux jouir de leur bonheur.

Le soir, pour le renouvellement des vœux, comme pour la messe de communion, illumination brillante, autant que le comportait notre pauvreté. Nous avions une douzaine d'adultes à baptiser. La cérémonie de leur baptême, qui pouvait aider à l'édification de tous et rappeler aux communiants les promesses, qu'ils avaient faites en pareille circonstance, fut placée immédiatement avant le renouvellement. Pour ce dernier acte, au lieu des for-

mules ordinaires, un peu difficiles à traduire en langue sauvage, on se contenta de la triple récitation de l'acte d'amour, que tous savent. C'était comme la réponse à la triple interpellation, que Notre Seigneur avait adressée à St Pierre; en la prononçant, les yeux pieusement tournés vers l'autel, où était exposé le S. Sacrement, ils semblaient ajouter avec St Augustin: *O beauté toujours ancienne, beauté toujours nouvelle; trop tard nous vous avons connue, trop tard nous vous avons aimée; mais nous vous aimerons toujours!* La bénédiction du St Sacrement vint mettre le sceau à ces promesses, et couronna dignement cette journée, qu'à jamais on appellera la plus belle de la vie; mais, hélas! au gré de tous, journée bien courte. On le sentit; les instants, qui précédèrent la sortie de l'église, furent des instants de regret; toutes ces bonnes âmes avaient peine à s'en arracher.

Je suis etc.

Mon rév.^d^ Père,

Votre etc.

N. POINT. S. J.

N° XXII.

A. M. D. G.

Vallée de Ste Marie, 8 Août 1846.

Mon rév. et très-cher Père en J.-C.

Le 27 juillet, je me séparai du Rév. Père Adrien Hoecken et de sa petite, mais intéressante colonie d'environ cinq cents personnes. Plusieurs Cœurs-d'Alènes étaient venus au devant de moi, et deux Kalispels m'accompagnaient en qualité de guides. Le jour se présentait sous les plus beaux auspices, et le sentier n'offrait nulle part de ces embarras, si souvent incommodes aux voyageurs dans les régions montagneuses. Vers le milieu de la journée, nous longeâmes un beau lac entouré de côteaux, et d'une épaisse forêt de mélèzes. Je l'ai appelé le lac *De Nef*, en mémoire d'un illustre Belge, notre compatriote, un des grands bienfaiteurs et amis des missions d'Amérique. Il se décharge par un passage étroit, dans le torrent *Turnhout*, qui va joindre ses eaux rapides à celles de la Rivière Spokane. Sa principale fourche s'appelle Marie et sort également d'un lac qui porte ce nom.

Le lendemain, le soleil se leva majestueusement, et tout nous présageait une magnifique journée; mais toutes ces apparences trompeuses disparurent sous des nuages rougeâtres, de mauvaise augure; et bientôt après, une forte pluie vint fondre sur nous et nous trempa aussi complètement, que si nous eussions traversé une rivière à la nage.

Nous passâmes la Spokane, au bas du *Grand Rapide*,

et nous poursuivîmes notre route jusqu'au coucher du soleil, dans une plaine étendue, agréablement parsemée çà et là de mélèzes et de sapins. Nous fîmes halte auprès d'une petite fontaine. Je vous tracerai à ce sujet une esquisse de notre manière de camper. Je l'emprunte à une de mes lettres de l'année dernière.

Dans les temps pluvieux, une tente est dressée à la hâte; on coupe ensuite des branches de sapins, s'il y en a, ou des broussailles, qu'on étend sur la terre humide, afin de ne pas dormir dans un bourbier. Les selles, les brides, les bagages sont aussitôt mis à l'abri. On ramasse dans les environs autant de branches et de troncs d'arbres secs, qu'il est possible d'en porter; puis on allume des copeaux résineux. A ces préparatifs succèdent ceux du dîner, qui sert en même temps de souper; il consiste en un peu de farine, quelques racines de *Kamash* et un morceau de graisse de Buffle, appelée *dépouille* par les montagnards Canadiens. Le tout est mis ensemble dans la chaudière, pour composer un seul ragoût. Une longue perche, car la flamme nous tient à une distance respectueuse, est transformée en cuiller à pot, à l'aide de cet instrument on tourne et on retourne le contenu de la marmite, jusqu'à ce qu'il ait obtenu la densité requise. Nous n'avions qu'une écuelle entre six convives; mais la nécessité rend l'homme industrieux. En un clin-d'œil, mes Indiens furent prêts pour l'attaque de la chaudière : deux d'entr'eux se munissent de morceaux d'écorces; deux autres de morceaux de cuir; le cinquième s'arme de l'écaille d'une tortue; et aussitôt après le *Benedicite*, le cercle se forme autour de la marmite. Les divers instruments s'y plongent et replongent avec l'adresse et la régularité de plusieurs forgerons frappant l'enclume tour-à-tour : elle fut bientôt à sec; nous trouvâmes le mets délicieux.

Avec tout le respect dû aux goûts des autres, « *de gustibus enim non est disputandum;* » je préfère à tout

autre, un plat préparé en plein air et *à la sauvage:* ce sont là en réalité mes festins. Toutes les inventions raffinées de l'art culinaire, telles que sauces, viandes marinées, confitures, tartes, etc., etc., inventées pour exciter ou restaurer des estomacs affaiblis, sont ici entièrement inutiles. A quiconque voudra traverser un désert à cheval par monts et par vaux, déjeûnant avant le lever du soleil, et allant dîner ensuite à quarante milles plus loin, j'ose prédire d'avance, qu'il trouvera comme moi beaucoup de saveur au simple ragoût de l'Indien.

Lorsque nous eûmes fait sécher nos couvertures et dit la prière, nous nous endormîmes, et notre sommeil n'en fut pas moins profond, ni moins tranquille, pour avoir mangé si frugalement et pour être couchés sur des broussailles et des branches.

Le lendemain, nous partîmes de grand matin, et vers midi nous arrivâmes à la Mission du Sacré-Cœur, où je fus accueilli avec la plus grande cordialité, par les Rév. PP. Joset et Point et par les Frères Magri et Lyons. Tous les Cœurs-d'Alènes du voisinage étaient accourus en foule, pour me serrer la main et pour me souhaiter la bienvenue. La ferveur et la piété de ces pauvres sauvages furent pour moi le sujet d'une grande joie et d'une grande consolation. J'admirai le grand changement que leur conversion avait opéré.

Permettez-moi d'insérer ici un extrait de mon journal de l'automne 1844, pour faire ressortir davantage les dispositions de ces indiens. Le lendemain de mon arrivée à la Baie des Kalispels, une petite députation, envoyée par la tribu, se présenta à moi. Ils avaient craint avec raison, que je ne différasse d'aller chez eux, à cause de la conduite tenue par un de leur chefs vis-à-vis de la *Robe-Noire*. Voici le discours qu'ils m'adressèrent:

« Père Pierre ;

« Nos chefs te parlent, nous t'apportons leurs paroles. » Nous avons appris, que tu avais traversé la Grande Eau » (l'Océan), pour venir consoler les enfants des montagnes ; » nous te dirons, qu'à cette nouvelle, tous les Indiens se » sont réjouis, et nous surtout, qui avons parlé si souvent » du Père Pierre, depuis qu'il nous avait quittés. Nous » pensions, que nous serions les premiers à te voir et cette » espérance mettait le comble à notre joie ; mais nous » avons appris, que ton cœur n'était plus ! même à notre » égard et cette pensée nous a rendus tristes. Il est vrai, » Père, tu n'as pas sujet d'être content, car plusieurs » d'entre nous ont commis des fautes ; mais le Grand-Es- » prit nous a punis, comme nous le méritions ; c'est ce qui » nous fait croire, qu'il ne veut pas nous rejeter. Nous » avons perdu, cette année, notre grand chef et quelques » autres personnes : de ce nombre sont des enfants, morts » avant d'avoir pu être régénérés dans l'eau sainte. Cette » dernière perte, qui nous a paru la plus douloureuse, nous » a fait penser, qu'en nous châtiant ainsi, le Grand-Esprit » voulait nous apprendre, combien c'est un grand mal » d'oublier son baptême.... Maintenant, que nous som- » mes tous réunis au village du Sacré-Cœur de Jésus, nous » redoublons d'efforts, pour contenter la *Robe-Noire*, ou » plutôt pour contenter notre Père, qui est au ciel. Nous » nous préparons surtout, à bien faire notre première » communion. Tu le sais mieux que nous, Père, ce jour » est le plus beau de la vie... Viens donc nous voir, pour » être témoin de notre bonheur. Oh ! si tu pouvais » être au milieu de tes enfants ce jour-là, il nous semble » que nous n'aurions plus rien à désirer sur la terre.

» Nous voulons te prouver, que ce n'est pas seulement » avec des paroles que nous t'aimons, mais avec une

» docilité filiale; car nous sommes décidés, à faire désor-
» mais tout ce que nos Pères nous diront. Voilà les der-
» niers mots qui sortent de notre cœur. Maintenant, Père
» Pierre, nous ne te demandons plus qu'une chose:
» viens toi-même nous dire, si c'est là ce que tu attends
» de notre amour? »

Les détails, que le Rév. P. Point a donnés sur les Cœurs-d'Alènes et sur leur première communion, vous ont été communiqués dans le temps. J'ajouterai que ces Indiens ont été renommés parmi leurs voisins pour leur attachement aux jongleries, et aux autres pratiques idolâtriques. En effet, ils étaient plongés dans les superstitions les plus absurdes, et leur aveuglement était si profond, qu'ils adoraient jusqu'aux animaux les plus vils et jusqu'aux objets les plus grossiers. Aujourd'hui, ils en plaisantent eux-mêmes; mais ils ajoutent avec respect et reconnaissance: « *Dieu a eu pitié de nous! Il nous a ouvert les yeux; il est infiniment bon!* » Un seul fait suffira pour vous donner une idée de ces sortes de cultes, et de la facilité qu'ont les Indiens à adopter des Manitous et des divinités. Ils me racontaient, que le premier blanc, qui parut sur leurs terres, portait une couverture de laine blanche avec une chemise d'indienne, tachetée de petits points de couleur, assez semblables aux boutons de la petite vérole. Les Cœurs-d'Alènes s'imaginant aussitôt, que la chemise était le grand Manitou de la petite vérole; et la couverture blanche celui de la neige, pensèrent que s'il leur était possible d'en devenir les possesseurs et de leur rendre un culte, la nation serait à jamais exempte de la funeste maladie, et aurait, tous les hivers, la quantité de frimas nécessaire à la chasse des animaux.

Ils présentèrent donc au blanc plusieurs de leurs meilleurs chevaux en échange de ses vêtements; et celui-ci n'eut rien de plus pressé, que de leur céder sa chemise et la moitié de sa couverture. Elles ont été pendant quel-

ques années, les objets d'un culte singulier parmi les *Cœurs-d'Alènes*. De loin comme de près, les Indiens venaient leur offrir l'hommage de leur adoration. Aux principales solennités, le Grand Manitou de la petite vérole et le Grand Maître de la neige, étaient portés en procession sur un côteau élevé, consacré à la pratique de leurs rites superstitieux; on les étendait respectueusement sur le gazon; le calumet leur était présenté, aussi bien qu'aux quatre éléments; des cantiques étaient chantés en leur honneur, et la cérémonie se terminait par la grande danse de *Médecine*, qui consiste à faire des contorsions étranges, en poussant des cris ou plutôt des hurlements affreux.

Médecine est le nom vulgaire qui a été donné par les blancs à la jonglerie du sauvage; vraisemblablement, parce que l'Indien, qui ne connaît guère que les besoins et les maladies du corps, se borne à demander à ses Manitous de quoi guérir les unes et subvenir aux autres: ce *quelque chose*, qu'ils appellent *force*, se borne tantôt à un seul objet, comme la guérison d'un tel mal; tantôt s'étend à plusieurs, comme le succès dans la chasse, dans la pêche, dans la guerre; tout cela ordinairement, selon le degré de confiance du suppliant, la multitude de ses passions ou l'intensité de sa malice. Il y a de ces pouvoirs, qui passent pour mauvais, même aux yeux des sauvages: ce sont ceux qui ont pour but de nuire aux hommes. En tout cela, il y a beaucoup d'exagération, des choses fausses, des effets seulement apparents, ou purement naturels. Le pouvoir n'est accordé, de l'aveu même des forts en médecine, que pendant le sommeil ou dans une défaillance, dans le bruit, dans l'agitation ou dans le délire de quelque passion; il n'est accordé en définitive, que pour en fomenter, entretenir ou exaspérer la violence; il ne procure jamais que des biens sensibles, passagers ou apparents, et toujours aux dépens de l'âme. J'ajouterai, pour finir ce

point par quelque chose de bien consolant, que la jongleric ou médecine du sauvage, par cela même qu'elle admet tant de contradictions palpables, est la plaie de son âme la moins difficile à guérir.

Le cinq du mois d'août, je quittai, avec le Rév. P. Point, la mission du Sacré-Cœur de Jésus. Trois familles indiennes, qui désiraient se rendre à Ste Marie, voulurent nous accompagner et nous servir de guides. Nous marchâmes pendant plusieurs jours, dans la belle vallée du Nord, où la Rivière St Josse serpente. Le bois y est très-abondant, la terre riche et propre à la culture, mais sujette à de fréquentes inondations.

Dans l'automne de 1844, je fus témoin d'une de ces inondations subites. Les eaux se précipitaient des montagnes avec une abondance et une impétuosité telles, que nous ne pensâmes qu'à rétrograder au plus vite. Nous voyions s'annoncer les commencements d'un nouveau Déluge. Les petits ruisseaux de la veille étaient devenus de gros torrents, qui nous arrêtaient à chaque pas. Après une infinité de peines, de culbutes et de plongeons, nous regagnâmes enfin la Rivière St Josse; celle-ci avait aussi crû de plus de dix pieds, et entraînait dans sa course des masses de gros arbres, ce qui en rendit le passage extrêmement dangereux. Une fois je disparus sous l'eau et sous ma mule; je ne lâchai cependant pas ma bête, qui me traîna jusqu'à la rive opposée.... Nous campâmes pendant la nuit près d'une grande croix, plantée par un chef indien. Il manquait encore quelques pieds d'eau, pour que la rive fût débordée et chacun songea à dormir sans la moindre inquiétude; mais, vers minuit, un de mes hommes, étonné de sentir ses deux jambes dans l'eau, mit la tête hors de sa tente et donna le signal d'alarme. Il était plus que temps: nous étions comme au milieu d'un lac immense. La plaine était inondée, dans toute sa longueur, de plus de vingt lieues. Ici, comme dans tant

d'autres circonstances, la paternelle providence de Dieu nous avait ménagé un secours; deux canots avaient été laissés dans l'endroit même, où nous campions; par ce moyen, nous nous réfugiâmes avec armes et bagages, tout trempés, sur une colline à deux milles de là.

Les Indiens cultivent avec succès dans la vallée du Nord, les patates et le blé. Le Père Joset, aidé par les sauvages, a ensemencé un vaste champ, capable de nourrir plusieurs familles. Notre espoir donc, avec la bénédiction du ciel, se réalisera dans quelque temps; ils quitteront la vie nomade, dès qu'ils auront un supplément suffisant de provisions. Pour réussir à les rassembler en villages et pour les former à des habitudes d'industrie, il nous faudrait plus de moyens que nous n'en possédons; nous manquons d'outils de tous genres, et de plusieurs espèces de semences.

Avant d'arriver au pied de la grande chaîne des Montagnes, nous serpentâmes pendant deux jours, tantôt à travers l'épaisseur des bois, tantôt sur les flancs des rochers, souvent en suivant les sinuosités de la rivière jusque dans son lit, lit si tortueux dans certains endroits, qu'en moins de huit heures, nous fûmes forcés de le traverser quarante-quatre fois. Les cèdres, qui ombragent cette gorge, sont prodigieux; la plupart ont de trois à cinq brasses de circonférence et une élévation proportionnée; ils sont en si grand nombre, qu'on peut dire sans hyperbole, qu'ils forment une nuit impénétrable aux rayons du soleil. Je doute que le Liban ait jamais rien produit de plus majestueux, que leurs cimes; de plus mystérieux que leurs ténèbres. Le silence de ces lieux, interrompu seulement par le souffle de la brise, le passage de quelques bêtes fauves et le murmure des innombrables torrents, qui bondissent et se précipitent du sommet des rochers, a quelque chose qui semble tenir d'un monde tout-à-fait nouveau.

Après bien des misères et des fatigues, nous traversâmes ces forêts serrées et massives; pour passer sous les branches touffues des saules, des épinettes et des genévriers, il fallait nous tenir presque continuellement courbés sur le cou de notre cheval. On arrive enfin au pied de la grande chaîne des montagnes, et il faut une journée pour la gravir, par un sentier étroit et serpentant, à l'ombre d'une des plus belles forêts de l'Orégon. Vers le coucher du soleil, nous atteignîmes le sommet, où nous dressâmes notre tente, à quelques pas d'un de ces immenses amas de neige, qui enveloppent perpétuellement les parties de cette haute chaîne, les moins exposées aux rayons ardents du soleil. Ici, une vue des plus magnifiques se déploya devant nous: l'horison s'étendait aussi loin que l'œil pouvait se porter.... Une longue succession de montagnes et de rochers élevés déployaient à notre vue étonnée, leurs sommets étincelants et couverts de neiges. Le silence de ce vaste désert remplit le spectateur de sentiments indéfinissables; la brise même se taisait, pour ne rien ôter aux charmes de cette perspective ravissante. Je n'oublierai jamais le magnifique spectacle qui s'offrit à moi, lorsque les derniers rayons du soleil couchant versaient tout leur éclat sur les splendides tableaux qui se succédaient et se perdaient au loin dans l'horizon. Qui pourrait contempler cette sublime et belle nature, sans éprouver dans son cœur des sentiments de reconnaissance et d'adoration envers Celui, qui nous donne l'être, le mouvement et la vie! Toute la nature proclame le Seigneur, et chaque créature se repose à l'ombre de sa sainte Providence!

Le versant Sud-Est de cette montagne est moins escarpé, et présente des pentes et des plateaux d'une riche verdure, ornés d'une grande variété de plantes et de fleurs, dont quelques-unes sont d'une rare beauté. Nous fûmes une journée entière à descendre. Ici comme sur le versant de l'Ouest, s'étend une forêt épaisse, dans laquelle ser-

pente la rivière de St François Régis, bordée par des cèdres et des pins séculaires, et par des bosquets impénétrables d'arbustes de toute espèce. Pleins des souvenirs les plus heureux, nous campâmes enfin sur les bords de la Rivière Ste Marie; la pépinière de nos premiers travaux dans le *Far-West*.

Dans ma prochaine lettre, je me propose de vous donner des détails sur l'état actuel de nos premiers enfants en Dieu: nos bons et chers Têtes-Plates. Je me recommande dans vos saintes prières.

Je suis avec un profond respect,

Mon rév. et très-cher Père,

Votre très-humble et très-obéissant
serviteur et frère en J.-C.

P. J. DE SMET, S. J.

N° XXIII.

A. M. D. G.

Camp Tête-Plate, sur la Rivière Roche-Jaune,
6 sept. 1846.

Mon rév. et très-cher Père en J.-C.;

Après une absence de dix-huit mois, causée par les visites que je fis chez différentes nations, afin d'y étendre le royaume de Notre-Seigneur, j'ai enfin revu le berceau de notre œuvre dans les Montagnes-Rocheuses; jugez de ma joie, en voyant la petite église que nous avions bâtie, il n'y a pas encore cinq ans, sur le point d'être remplacée par une autre, digne de figurer dans un pays civilisé. Ce qui m'a encore surpris bien agréablement, c'est la construction d'un moulin, destiné à fournir en même temps du pain aux tables, des planches et des poutres aux maisons particulières et aux établissements publics de la peuplade. Le moulin à farine peut verser, chaque jour, dans les chaudières de la réduction, cinq à six sacs de farine. Les terres, ensemencées cette année, ne seront pas loin de fournir le grain nécessaire à cet effet, du moins pendant les sept à huit mois, que la gelée n'arrête pas les eaux; c'est ce qu'on peut conclure du produit de l'année dernière, qui, sans être aussi considérable, surtout pour le froment, que celui de cette année, a cependant été de sept cents boisseaux. On a récolté de l'orge en abondance, dix sacs de pois, vingt-cinq sacs de carottes; quant aux patates, il y en a eu plus qu'il n'en fallait pour la consom-

mation de la peuplade entière (cinq mille quatre cents boisseaux.) Mais l'essai le plus heureux a été celui de l'avoine: moins de deux litres ont rendu onze boisseaux et demi. Une quarantaine de bêtes à cornes paissent dans une prairie, capable d'en nourrir des milliers; quantité de petites familles de poussins, sont venues, cette année, enrichir notre basse-cour. Ajoutez à tout cela une douzaine de maisons en charpente, bâties sur un plan régulier; deux larges ruisseaux coulant à plein bord, qui, au moyen d'un fort petit travail, peuvent envoyer leurs eaux, non-seulement dans les champs, dans les jardins et dans les vergers, mais encore dans les rues, et, si l'on veut, dans toutes les maisons de la peuplade; puis vous aurez une idée des avantages temporels dont jouissent les Têtes-Plates, au village de Ste Marie. Le champ de blé seul donnera cette année sept mille boisseaux.

Après ce qui a été rapporté dans les lettres précédentes, des progrès de la Religion, ce que je pourrais en dire ici, n'ajouterait rien à l'idée qu'on s'est déjà faite des Têtes-Plates; mais ce qu'on n'apprendra pas sans intérêt, c'est que leur village actuel, joignant à une grande abondance de biens spirituels un autre espèce d'avantages, plus faciles à apprécier des peuplades voisines, procure à Ste Marie de nombreuses visites, qui donnent au Missionnaire le plus précieux de tous les moyens, pour étendre le royaume de Jésus-Christ, sans qu'il soit obligé de quitter le centre de ses opérations.

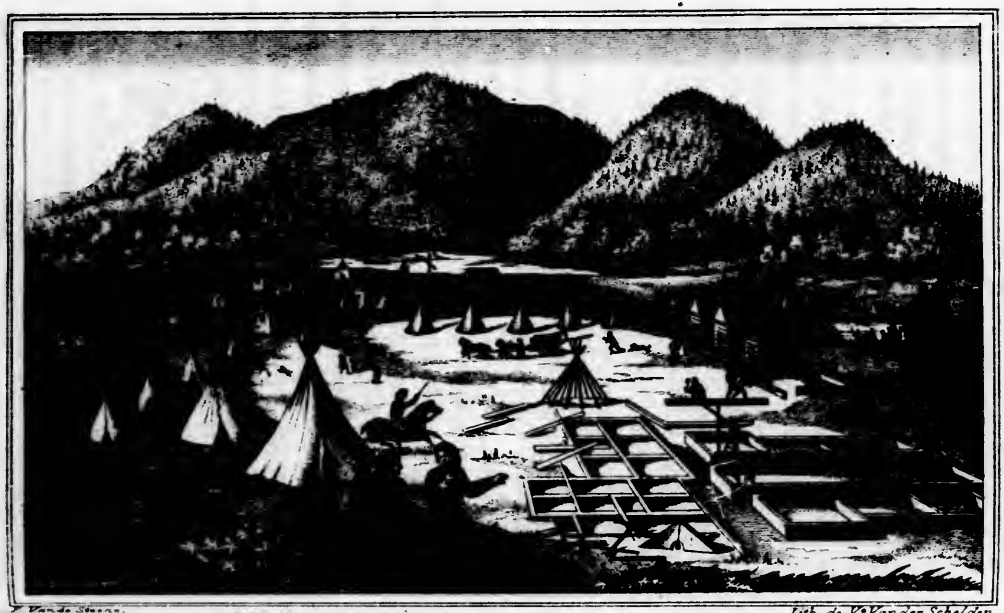
Entre les visiteurs de l'année dernière et de cette année, se sont fait remarquer un grand chef Serpent avec sa bande de guerriers; des Banax et des Nez-Percés, conduits par leurs chefs; même plusieurs compagnies de Pieds-Noirs, et, au retour des grandes chasses, la tribu presqu' entière des Pends-d'Oreilles de la station de St. François de Borgia. Ces derniers, dont j'ai baptisé la majeure partie l'année dernière, ont vu grand nombre des leurs, rivaliser de

zèle avec les bons Têtes-Plates pour toutes les pratiques religieuses (1).

Après les fêtes de Pâques, les caves et les greniers de la réduction renfermaient encore tant de ressources, que le Missionnaire put inviter tous les visiteurs présents, à un festin où se trouvait une variété de mets, que propablement la plupart d'entr'eux n'avaient jamais goûtés : des patates, des carottes, des navets, des betteraves, des pois, des haricots, des panais, etc. Parmi les produits industriels, qui sont dus au Rév. P. Mengarini, supérieur actuel de la réduction des Têtes-Plates, on doit faire mention d'une espèce de sucre tiré de la pomme de terre, et d'une boisson faite avec un mélange d'orge et de racines du pays, qui, au goût de plusieurs, n'est ni moins nourrissante ni moins agréable, que la bière blanche d'Europe, et qui ne peut enivrer. Un autre avantage dont je n'ai pas encore parlé, c'est l'augmentation de la population ; il est constant que depuis notre arrivée, bien que tous les mariages aient été ramenés à leur institution primitive, et que partant un grand nombre de femmes aient dû faire le sacrifice de leurs maris, le nombre des naissances l'emporte de beaucoup sur celui des décès. Quelles en sont les causes ? C'est, de la part des mères, plus de soins pour leurs enfants ; de la part des maris, plus d'attentions vis-à-vis de leurs femmes, qu'ils ne regardent plus comme des esclaves, mais qu'ils aident comme des compagnes, se chargeant eux-mêmes des travaux les plus durs ; chez les jeunes gens des deux sexes, plus de liberté, quand il

(1) Washington Irving, dans les Mémoires du capitaine Bonneville, dit, en parlant des Têtes-Plates :

« Ils sont pleins de dispositions amicales et scrupuleusement honnêtes dans leurs rapports avec les blancs. Appeler ce peuple religieux, ce ne serait donner qu'une faible idée de la piété, de la dévotion qui se manifeste dans sa conduite. Sa probité est proverbiale : la pureté de ses intentions, l'uniformité de ses rites religieux sont vraiment remarquables. C'est une nation de Saints, plutôt qu'une horde de barbares. »



F. Vande Steene. Lith. de Vve Vander Schelden.

MISSION STE MARIE CHEZ LES TÊTES-PLATES.

s'agit de s'établir, car on n'entend plus parler de la vente des filles parmi nos chrétiens; pour les malades, des remèdes mieux administrés et plus salutaires; enfin, pour toute la tribu, la guerre plus rarement entreprise, plus souvent évitée, et, quand il faut combattre, une confiance, que Dieu couronne par une protection si visible, qu'il n'est peut-être pas un seul ennemi des Têtes-Plates, qui ne s'en soit aperçu. C'est ce qui fait dire à tous les sauvages indistinctement, que la médecine des Robes-Noires (la vraie Religion) est la plus salutaire de toutes; et plus d'un incrédule des pays civilisés partagerait leur opinion, si j'avais le temps de rapporter en détail les circonstances d'un grand nombre de faits, connus de tout le monde dans ces pays.

En voici quelques-uns.

En 1840, menacés par une armée de Pieds-Noirs de deux cents loges, soixante Têtes-Plates et Pends-d'Oreilles, après avoir imploré le secours d'en haut, se battent pendant cinq jours, tuent quatre-vingts Pieds-Noirs, n'ayant à regretter de leur côté qu'un seul homme; encore ne mourut-il que quatre mois après sa blessure et le lendemain de son baptême.

En 1842, quatre Pends-d'Oreilles et un Cœur-d'Alène sont surpris par un parti de Pieds-Noirs; ils tuent le chef de prime abord, et le camp Pends-d'Oreilles, accouru au bruit de la fusillade, se défait du reste en quelques minutes, sans qu'il lui en coûte la vie d'un seul homme; quoique, pour les aborder dans le retranchement où ils étaient, il eût fallu essuyer leur feu presqu'à bout portant.

En 1845, pendant la chasse d'hiver, attaqués par les Banax trois fois plus nombreux qu'eux, les Têtes-Plates vengent la mort d'un des leurs, qu'ils n'avaient pu secourir à temps, en leur tuant deux hommes et mettant le reste en fuite. Au dire même des Têtes-Plates, les Banax sont les plus braves de leurs ennemis; ce qui

n'empêcha pas un jour sept Têtes-Plates de se battre contre un village entier de Banax, qui avaient violé à leur égard tous les droits de l'hospitalité; et de faire repentir les violateurs de leur témérité.

Pendant la chasse d'été de la même année, les Têtes-Plates, unis aux Pends-d'Oreilles, ne craignent pas d'en venir aux mains avec une armée de Pieds-Noirs, quatre fois plus nombreuse que la leur; ils se servent d'une ruse de guerre, pour amener leurs ennemis dans la plaine; puis, faisant volte-face, ils les poursuivent, comme ils eussent poursuivi une bande de buffles; et les obligent à laisser sur le champ de bataille vingt-trois guerriers, qui deviennent pendant la nuit la pâture des loups. Les Pends-d'Oreilles ne perdirent que trois hommes et les Têtes-Plates qu'un seul: c'est dans cette action qu'un Pend-d'Oreille et un Pied-Noir, ayant fait feu en même temps l'un contre l'autre et à bout portant, se tuèrent réciproquement.

En 1846, renforcés par une trentaine de loges de Nez-Percés, qui les avaient priés de les attendre, et d'une douzaine de loges Pieds-Noirs, qui s'étaient jointes à eux, les Têtes-Plates viennent camper dans le voisinage d'un camp de Corbeaux, afin de renouveler la paix avec eux, s'ils voulaient être raisonnables. Aussitôt les Corbeaux se répandent comme un torrent parmi les alliés, probablement à cause des Nez-Percés et des Pieds-Noirs, avec qui ils sont en guerre. Au lieu de traiter comme autrefois les Têtes-Plates en amis, ils les insultent, et, malgré les sages paroles de leurs propres chefs et des Têtes-Plates, qui veulent la paix, ces brutaux, ajoutant les menaces aux injures, font mine de vouloir tout saccager; ce qu'ils eussent fait en effet, du moins la chose est plus que probable, (car ils étaient si nombreux et de si haute stature, que les alliés étaient comme perdus au milieu d'eux), si, au plus fort de leurs bravades, la Provi-

dence, qui veille au salut de tous ses enfants, n'eût conduit comme par la main Gabriel mon interprète et un Pend-d'Oreille nommé Charles, que j'avais envoyés à la recherche des Têtes-Plates. Après avoir fait en deux jours plus de chemin, que les Têtes-Plates n'en avaient fait en quinze, l'interprète dit au Corbeaux: que la Robe-Noire (il parlait de moi) « qui les avait visités, quatre années auparavant, venait renouveler amitié avec eux, » et à l'instant les chefs Corbeaux, joignant les coups de bâton aux paroles énergiques, parvinrent enfin à faire décamper les mutins.... La parole *amaraba*, qui signifie *allez-vous-en*, fut si souvent répétée et si bien accompagnée, qu'elle est devenue proverbiale depuis lors et synonyme de cette phrase: *de gré ou de force vous partirez.*

Le lendemain de cette séparation forcée, nouvelles alarmes. Les Corbeaux, ayant volé en plein jour une trentaine de chevaux aux Têtes-Plates, et, sur un malentendu, deux Corbeaux innocents ayant été punis à la place des coupables, il n'en fallut pas davantage, malgré toutes les réparations qui furent faites sur-le-champ, pour allumer définitivement le feu de la guerre. Vers les 10 heures du matin, le combat s'annonça par un nuage de poussière, qui fit disparaître presque toutes les montagnes voisines. Bientôt on distingua les guerriers Corbeaux, accourant à bride abattue, comme si rien ne devait leur résister; mais les alliés, qui avaient eu le temps, la veille, de mettre à l'abri d'une bonne palissade leurs femmes, leurs enfants, leurs chevaux et tout ce qui ne pouvait se défendre soi-même; les attendaient de pied ferme sur leur terrain. Lorsqu'ils furent à la portée du fusil, *Stitiel-loodaho*, le chef des braves, appelé Moïse dans le baptême, après avoir fait prier ses gens qui formaient l'avant-garde, se lève, en disant: « Mes amis, si Dieu » veut que nous soyons vainqueurs, nous le serons; s'il » ne le veut pas, que sa volonté soit faite; en attendant

» pensons toujours à lui. » Cela dit, lui et ses gens font sur l'ennemi un feu, qui à l'instant les oblige à changer leur plan d'attaque en des évolutions fanfaronnes, qui ne servent qu'à fatiguer leurs chevaux. Victor, le grand chef Tête-Plate, qui s'en aperçoit, s'écrie : « Maintenant, mes amis, il est temps de monter à cheval. » Et chacun de choisir son meilleur coursier et de s'élancer avec tant d'impétuosité, que bientôt toute la cavalerie des Corbeaux est forcée de se replier sur elle-même, à plus de deux milles du camp Tête-Plate. Cependant, comme chez les ennemis le nombre suppléait au courage, et, qu'à force de poursuivre, les vainqueurs avaient besoin de relâche, la lutte se soutint jusqu'au coucher du soleil; mais ce fut pour montrer les ressources, que les Têtes-Plates avaient dans leurs jeunes guerriers. L'intrépidité des moins âgés étonna les plus vieux et fit pâlir plus d'un Corbeau. Enfin les Corbeaux, si fiers le matin, se retirèrent le soir, pleurant la perte de quatorze morts et de neuf blessés; ce qu'on apprit de la bouche de trois prisonnières des Pieds-Noirs, qui profitèrent de la déroute, pour recouvrer leur liberté. Du côté des alliés un seul succomba, le fils du chef Nez-Percé, et trois ou quatre seulement furent blessés; encore les blessures de trois d'entr'eux n'étaient que légères. Quant au petit parti Pied-Noir, qui avait à venger la moitié de sa tribu, massacrée l'année précédente par les Corbeaux, il saisit une si belle occasion et se montra, malgré la pauvreté de sa cavalerie, si brave, que j'ai entendu dire qu'il ne l'avait guère cédé aux Têtes-Plates; chose vraiment providentielle, pas un de ses gens ne fut égratigné. C'est, disent-ils eux-mêmes, que ce jour-là ils s'étaient unis de prières aux Têtes-Plates et que, pendant qu'ils se battaient, leurs femmes et leurs enfants n'avaient cessé d'invoquer le Ciel pour eux. Afin de faire ressortir encore davantage une protection si visible, que ne puis-je rapporter toutes les circonstances de cette dernière

action! En voici quelques-unes. Avant d'en venir aux mains, j'ai dit que les Corbeaux trop fiers de leur nombre, de leur haute stature et de l'horrible massacre qu'ils avaient fait l'année précédente, s'étaient montrés fanfarons au-delà de toute expression. En effet, outre qu'ils n'avaient pas eu honte de dire, que les Têtes-Plates n'étaient que *des femmes*, ils avaient ajouté à cette injure, qu'il ne fallait qu'un bâton à un seul des leurs, pour les mettre tous en fuite: que pour les Nez-Percés et les familles Pieds-Noirs, qui se trouvaient avec eux, il suffirait de les courir comme on court les veaux de la prairie. Mais pendant la mêlée, qui suivit ces vaines bravades, qu'arriva-t-il? On vit cinq femmes, Têtes-Plates et Pends-d'Oreilles, leur faire toucher au doigt, que, s'il y avait des femmes et des veaux sur le champ de bataille, assurément ceux-ci n'étaient que de leur côté: l'une d'elles, mère de sept enfants, conduisait elle-même ses fils au combat: s'apercevant, que le cheval de son aîné faiblissait, elle se jeta entre lui et le Corbeau, une dague à la main et avec tant de résolution, que celui-ci trouva plus prudent et n'eut rien de plus pressé, que de lâcher prise. Une autre plus jeune, ayant remarqué que les carquois de plusieurs s'épuisaient, alla au milieu des combattants ramasser les flèches qui pleuvaient de tous côtés, pour les porter à qui en avait besoin. Enfin la célèbre Marie Quilax, qui s'est distinguée dans plusieurs grandes batailles, après avoir poursuivi, la hache à la main, un gros de Corbeaux, s'en revenait en disant: « Je croyais que » ces grands parleurs-là étaient des hommes, je me suis » trompée: ils ne valent pas la peine, que des femmes » fondent sur eux. » — Pour les Têtes-Plates d'un âge mûr, qui croyaient, que chez les Corbeaux comme chez eux, les faits répondaient aux paroles, l'affaire, qui n'avait pas laissé d'être chaude, ne leur parut qu'un jeu d'enfant.

J'arrivai au camp Tête-Plate, le lendemain de la bataille. Tout le monde était sur le qui vive et préparé à

recevoir les Corbeaux une deuxième fois... J'envoyai aussitôt un exprès au camp ennemi, pour annoncer mon arrivée, le grand désir que j'avais de les voir, et pour empêcher la continuation de la guerre. On apprit bientôt, que les Corbeaux, ayant à peine donné la sépulture à leurs morts, s'étaient éloignés précipitamment, afin de pleurer à leur aise la perte qu'ils avaient faite. Les signes de douleur, que les parents des morts ont coutume de donner en pareilles circonstances, je veux dire, de nombreuses phalanges de doigts coupés et de larges traces du sang, sorti des incisions volontaires, attestaient suffisamment dans le camp abandonné, combien les Corbeaux avaient été punis de leurs vaines bravades et de leur injuste aggression.

Du côté des vainqueurs, quel fut le plus grand sujet de joie? C'est sans contredit la conduite des Pieds-Noirs. Ils vinrent me trouver dans ma loge et m'exprimèrent d'une manière vraiment éloquente leur admiration pour les Têtes-Plates, dont à l'avenir ils voulaient cultiver l'amitié. Ils attribuèrent à la prière la nouvelle victoire, qui venait d'être remportée: « tout le temps de la bataille, me disaient-ils, ils avaient vu les vieillards, les femmes et les enfants à genoux, implorer les secours du ciel, et aucun Tête-Plate ni aucun Pied-Noir n'avait succombé. Un petit Nez-Percé avait été tué et un autre blessé à mort; aussi le camp seul des Nez-Percés, ajoutaient-ils, n'avait point prié. Ils avaient assisté, soir et matin, aux prières des Têtes-Plates, ils avaient entendu les instructions de leurs chefs; ils me conjurèrent donc, à la façon des sauvages, *de les prendre en pitié et de leur faire la charité;* qu'ils étaient déterminés à suivre désormais la parole du grand Manitou des blancs, et à marcher dans le sentier que Jésus-Christ était venu tracer sur la terre. » Aussi me présentèrent-ils tous leurs petits enfants, au nombre de quatre-vingts, pour être baptisés.

Le lendemain de cette cérémonie, ils demandèrent et obtinrent la permission, de se réjouir à leur manière de leur double victoire. Voici à-peu-près comment ils le firent : en s'éloignant du champ de bataille, les guerriers, à la tête desquels caracolait un jeune chef, entonnèrent des chants de triomphe, qu'ils accompagnèrent du tambour. Chaque phrase musicale se terminait par des cris plus ou moins perçants; après les cris revenait la musique. Tout sauvage qu'il était, ce concert n'était pas sans agrément : il dura presque toute la route; nous remontions le côté droit de la belle rivière appelée Roche-Jaune, ayant à notre gauche une chaîne de montagnes, qui offrait l'image de ces vieilles forteresses, dont il est parlé dans les histoires de l'ancienne chevalerie. Tout cela ajoutait encore au pittoresque de la marche. A peine fut-on arrivé au lieu du campement, que les Pieds-Noirs, laissant là tout autre soin, se réunirent sur une pelouse, défendue contre les ardeurs du soleil par de magnifiques bosquets d'arbres. Quelle était leur intention ? de donner à la Robe-Noire un échantillon de leur savoir-faire en matière de danse. Qu'on ne soit point scandalisé ! Ce n'est pas une Polka, ni une Valse; rien de plus décent que cette danse indienne. D'abord aucun mélange de sexe : les femmes seules y figurent : les vieilles comme les jeunes, jusqu'aux plus petites enfants. J'en vis plusieurs, qui paraissaient avoir quatre-vingts ans et qui, pour ne pas trop chanceler, avaient besoin du secours d'un bâton. Quelques-unes portaient les armes, qui avaient le plus servi au gain de la bataille. La plupart tenaient un rameau vert à la main. Presque toutes s'étaient revêtues des plus beaux habits d'hommes, qu'elles eussent pu se procurer; mais ces habits, surajoutés à une espèce de tunique qu'elles ne quittent jamais, loin de nuire à la modestie de leurs mouvements, ne faisait qu'y ajouter. Plus la forme du vêtement est étrange, plus les couleurs sont dis-

parates, plus les clochettes qu'on y suspend sont bruyantes, plus le costume est riche à leurs yeux; mais, pour qu'il ne manque rien à sa perfection, il faut que le tout soit surmonté d'un casque en plumes, entrelacées de bandelettes fort souples; cet ajustement, dont les panaches flottants se trouvent si bien en harmonie avec la danse et le chant, a quelque chose de magique qui plaît aux yeux. Aussi, pour ne rien perdre d'un si beau spectacle, c'est à qui se mettra au premier rang; beaucoup de spectateurs montent à cheval, ou grimpent sur les arbres pour mieux voir. En quoi consiste la danse? — En un petit saut, plus ou moins vif, selon la mesure donnée par le tambour. Cet instrument n'est battu que par les hommes; pour le chant, il est le partage de tous: les femmes font le dessus, les hommes la basse; de temps en temps, pour rompre la monotonie ou pour y ajouter un nouvel agrément, quelques sons plus aigus et toujours entrecoupés se mêlent à des sons graves et continus. Si la danse languit, les harangueurs et parfois quelques vieux grimaciers y viennent en aide. Comme, en sautillant, les danseuses tendent toujours à se rapprocher d'un centre commun, il arrive bientôt, que les rangs devenant trop serrés, les sauts ne sont plus possibles; alors on recule pour se reformer en cercle, et l'on recommence de plus belle.

Après la danse vient la présentation du calumet; c'est l'épouse du chef qui le porte. Deux autres femmes l'accompagnent: l'une d'elles a un éventail, et l'autre un manche de pipe orné de plumes. Elles sont précédées et conduites dans le cercle, où s'est exécutée la danse, par le personnage le plus considérable de la nation. Le but de cette cérémonie, qui termine la réjouissance, est probablement de faire voir, que le plus doux fruit de la victoire qu'on célèbre, est la paix, qui doit la suivre. Notre pensée, à nous, est d'établir cette paix sur un meilleur fondement. Veuille le ciel nous accorder, que

nos efforts pour en déposer la semence dans le cœur de ces sauvages enfants du désert, ne restent pas infructueux! C'est pour atteindre ce but, que je recommande ces pauvres âmes aux prières des fidèles. Après avoir rempli la promesse que je vous ai faite dans ma dernière lettre, vous faisant connaître les avantages spirituels et temporels dont jouissent aujourd'hui les Têtes-Plates, je reprendrai ici le cours des évènements, tels qu'ils se présentent.

Le 16 du mois d'août, nous quittâmes la vallée de Ste Marie, par un défilé connu sous le nom de Porte de l'enfer, nom qu'il a reçu sans doute, parce que c'est l'entrée principale, par laquelle les partis de maraudeurs Pieds-Noirs pénètrent sur les terres de nos Néophytes.

Nous campâmes la première nuit, à l'embouchure de la fourche *Pied-Noir*, formée par des ruisseaux et des torrents innombrables et par plusieurs lacs. Aux sources de cette rivière, se trouve un passage à travers la grande chaîne des montagnes, facile même pour des voitures. La vallée que nous parcourûmes, est arrosée par la Rivière aux Charettes, ainsi appelée, parce que nos équipages y ont passé les premiers, en 1841, pour se rendre à Ste Marie. Nous passâmes la grande chaîne des montagnes dans le voisinage de la fourche aux Pierres à Flèche, et nous descendîmes à l'Est, suivant les sinuosités d'une des branches du Jefferson, dans un pays très-rude et très-montagneux, d'un aspect tout-à-fait sauvage et entrecoupé de loin en loin par des plaines ouvertes et étendues, qui sont le rendez-vous ordinaire de troupeaux innombrables de buffles.

Le septième jour depuis notre départ de Ste Marie, nous nous trouvâmes campés dans la vaste plaine, où les trois grandes fourches, le Jefferson, le Madisson et le Gallatin se réunissent, pour former le plus grand fleuve de l'Amérique septentrionale: le Missouri. Ces trois sources ont beaucoup

de branches, qui serpentent au milieu des Montagnes, arrosent et fertilisent un nombre prodigieux de vallées rientes, riches en verdure et capables d'entretenir des troupeaux innombrables. Cette région est encore infestée par des ours gris, nous en tuâmes quatre dans une heure; nous y rencontrions aussi à chaque pas des buffles, des biches, des chevreuils, des moutons et des chèvres sauvages. Mais c'est par excellence le pays des maraudeurs, des assassins et des voleurs, appartenant à différentes tribus. Le voyageur doit ici prendre toutes ses précautions, pour éviter l'attaque soudaine des nombreux partis de guerre, qui infestent ces parages, dans le but unique de remporter des chevelures, de voler des chevaux et tout ce qui peut leur tomber sous la main; ou pour se signaler par quelque exploit hardi. Tous les soirs, dans les pas dangereux, nous nous arrêtions pendant quelques heures, afin de prendre un peu de nourriture et laisser paître et reposer nos animaux. A l'entrée de la nuit, nous allumions un grand feu qui pût durer jusqu'au matin. Ensuite, à la faveur de l'obscurité, nous continuions notre route environ l'espace de dix à douze milles, cherchant quelque endroit retiré, où nous pussions dormir sans crainte. C'est ainsi que nous évitions les ennemis, qui eussent suivi nos traces pendant la journée, ou se fussent tenus aux aguets dans le voisinage, attendant selon leur coutume, le milieu de la nuit, afin d'exécuter leurs desseins criminels. Nous quittâmes la Plaine des trois Fourches par un passage de quarante milles de long, à travers la chaîne de montagnes qui sépare les sources du Missouri de celles de la Rivière Roche-Jaune. Nous avions suivi les traces du camp Tête-Plate pendant plusieurs jours, lorsque j'envoyai l'interprète Gabriel et un Pend-d'Oreille à la découverte de la direction que le camp avait pu prendre, et m'apporter des nouvelles positives de leurs mouvements. Ils devaient aussi sonder les dispositions des Corbeaux, que

je me proposais de visiter. Quatre jours après, plusieurs Têtes-Plates vinrent à ma rencontre et m'apprirent la perfidie des Corbeaux, et le châtiment sévère qu'ils avaient reçu en toute justice. Je n'ai pu me rendre au camp allié que le lendemain de la bataille. N'ayant pas obtenu l'entrevue désirée avec les Corbeaux, notre attention se dirigera sur les Pieds-Noirs, dont vous connaissez déjà les dispositions favorables à l'Évangile. Le résultat de cette détermination sera le sujet de ma prochaine lettre.

Je me recommande à Dieu dans vos Saints Sacrifices et prières, et j'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect et l'estime la plus sincère,

Mon rév. et très-cher Père,

Votre très-humble et
très-obéissant serviteur en J.-C.

P. J. DE SMET, S. J.

N° XXIV.

A. M. D. G.

Fort Lewis ou Maragnon, 26 Sep. 1846.

Mon rév. et très-cher Père en J.-C.;

Vous connaissez déjà notre dessein d'accompagner le petit camp des Pieds-Noirs, jusque dans leur pays. Dans cette lettre vous appendrez avec plaisir, que le Seigneur a daigné bénir nos faibles efforts et couronner de succès notre entreprise. Après la bataille, dont je vous ai donné la description dans ma lettre précédente, il parait que les Corbeaux se sont retirés dans les Montagnes aux Vents(1), déterminés cependant, à saisir la première occasion de venger leur défaite sur les Pieds-Noirs, et à les suivre jusque dans leur pays. Ceux-ci, probablement effrayés de cette menace, sont résolus à rester dans le camp Tête-Plate, jusqu'à ce qu'on soit arrivé sur les bords de la rivière aux Coquilles.

En quittant la Roche-Jaune, nous cheminâmes dans une direction Nord-Ouest, à travers un pays sec et rude, entrecoupé de montagnes, privé de forêts, et manquant d'eau bonne à boire. Pour étancher notre soif, nous étions forcés d'avoir recours à des eaux stagnantes et saumâtres, les seules qu'on pût trouver. Aussi, tout le monde en fut malade pendant plusieurs jours. Nos chas-

(1) Grande chaine des Montagnes-Rocheuses, où plusieurs grandes Rivières prennent leurs sources, à l'Est et à l'Ouest.

Lith. de Vve Vander Schelden.

CHASSEUR À LA DÉCOUVERTE.

Il aperçoit des bandes de Buffles, qui dans le lointain apparaissent comme une réunion de petits points noirs.

seurs ne tuèrent dans cette région, que quelques bœufs, qui seuls eussent à peine suffi aux besoins d'une troupe si nombreuse.

Mais si les buffles étaient rares, les cabris étaient abondants et les chasseurs en abattirent un grand nombre chaque jour. J'eus donc le loisir d'étudier la nature et le caractère singulier de cet animal.

Le cabri du désert américain diffère peu de la brebis commune, quant à la grandeur et à la forme; il est couvert d'un poil bai-brun, long et cassant, excepté près de la queue et de la tête, où le poil est court et blanc. La femelle a sur le front une excroissance cornue, élevée d'environ un pouce et demi; le mâle est armé de deux andouillers crochus, couleur d'ébène, de six à huit pouces de longueur, qu'il perd chaque année, vers le mois de novembre ou de décembre.

C'est l'animal le plus agile de la plaine. Il devance à la course le cheval le plus fougueux. Un œil vif, un odorat fin, une oreille attentive, le mettent toujours en garde contre le danger. Il s'avance rapidement vers l'objet de ses alarmes ou de sa curiosité, passe comme le vent et s'élance sur une hauteur éloignée et hors d'atteinte, d'où il contemple les passants en toute sécurité. Puis, pendant que vous l'admirez, il fait un mouvement semi-circulaire dans une direction opposée; il revient encore vers vous, de plus en plus proche et de plus en plus vite, comme s'il fût porté sur les ailes du vent; ce n'est toutefois que de loin et prudemment, qu'il vous considère et vous examine... Enfin, après avoir flairé une dernière fois la brise, il reprend son élan et bientôt il a disparu dans cet océan de plaines.

La curiosité est grande et souvent il en est la victime. Le chasseur s'attache sur la tête un mouchoir rouge en forme de turban, et, à demi-caché derrière quelqu'objet, il se dresse de toute sa longueur, se baisse ensuite, puis

se cache entièrement; il renouvelle cette manœuvre de deux en deux minutes, et éveille ainsi la curiosité de l'animal, qui maintenant s'approche à pas lents et enfin se livre à la portée du fusil. J'en ai vu tomber un grand nombre par ce stratagème.

Un voyageur de nos plaines fait une juste remarque et tire une bonne morale de la chasse du cabri. Il nomme à juste titre cet animal, le *prototype moral de l'homme.* En effet, que de fois ne voyons-nous pas des personnes, d'ailleurs estimables, se livrer à leurs passions, autant par pure curiosité, que pour le plaisir chimérique qu'elles y trouvent... Téméraires, elles s'approchent de plus en plus de l'objet dangereux, qui réveille leur attention et les attire insensiblement vers un gouffre. Là, sûr de son coup, le tentateur perce moralement sa victime, pour la plonger dans l'abîme entr'ouvert, où elle est perdue pour elle-même, perdue pour sa famille, pour la société et pour le monde,... perdue pour toujours!... L'homme ainsi, pour n'avoir pas été en garde contre toute curiosité vaine et dangereuse, est bientôt vaincu par le tentateur et à jamais malheureux.

Les petits Indiens m'apportèrent de temps en temps des lapins, qu'ils avaient tués à l'arc dans les absinthes. Cet animal a ici au moins le double du lapin commun; il a le poil blanc, légèrement mêlé de gris. Sa fourrure douce et fine surpasse même celle du lapin russe; sa chair est excellente.

Les détails variés et nombreux que présente le voyage d'un camp Indien de tribus différentes, vous paraîtront plus clairs et peut-être même plus intéressants, si je vous les envoie, tels qu'ils sont entrés dans notre journal. Je vous en donne donc quelques extraits.

8 Septembre 1846. — Aujourd'hui, les éléments de discorde qui existent entre les Nez-Percés et les Pieds-Noirs, font craindre une rupture ouverte. — Les Têtes-

Plates, à l'exemple des Robes-Noires, tâchent par leur médiation d'amener à la raison les Nez-Percés, qui ont évidemment tort; mais, pour la seconde fois, les principaux d'entr'eux invités à une assemblée pacifique, refusent de s'y rendre et rejettent le calumet.

Le 9, vers le coucher du soleil, il s'est passé dans notre loge une scène bien touchante. Pendant que je conversais avec un chef Nez-Percé et deux Pieds-Noirs, une femme Pied-Noir entre avec un jeune homme d'une vingtaine d'années. A la vue du chef Nez-Percé, elle s'arrête et dit à son compagnon: « Mon fils, tu as jusqu'ici pensé que je suis ta mère selon la nature, et que les Pieds-Noirs sont tes frères: il n'en est rien: c'est le malheur qui t'a fait mon enfant adoptif; tes heureuses qualités t'ont rendu celui de notre tribu. La mère qui te donna le jour, mourut notre captive lorsque ton âge était encore bien tendre; et voilà, ajouta-t-elle en montrant le chef Nez-Percé, voilà le père que t'a donné la nature et auquel tu appartiens. » Jugez de l'étonnement du jeune homme et surtout de celui du chef, à ce discours: ce dernier a en effet perdu, il y a près de vingt ans, sa femme et un enfant, qui devrait actuellement avoir l'âge du jeune homme qu'on lui présente comme son fils. Après quelques instants de silence et d'hésitation, il se rappelle que cet enfant portait sur sa poitrine la cicatrice d'une large brûlure: ce fut pour lui un trait de lumière: il s'élance vers le jeune homme, lui découvre la poitrine et reconnaît à son grand contentement, le signe cherché. Alors cet heureux père, dont tous les autres enfants sont encore en bas âge, emploie toute son éloquence, afin de décider son fils à revenir sur sa terre natale, lui promettant en même temps un de ses plus beaux chevaux; j'ajoutai les motifs les plus forts, pour le faire accéder à cette demande. A ces avances attrayantes, faites par un père qui est si considéré dans sa peuplade, le fils, dont le cœur est partagé entre la nature et la grâce, répond qu'il se-

complira les désirs de son père, mais seulement, quand il aura fait ses adieux aux compagnons et aux amis de son enfance, qui étaient absents. Il ne pouvait pas, non plus, disait-il, quitter brusquement celle, qui, pendant tant d'années, avait eu pour lui les soins et les inquiétudes d'une mère; — il l'avait toujours regardée comme sa mère, et il l'aimait avec la tendresse d'un fils. « Maintenant que les Robes-Noires, ajouta-t-il, sont avec nous, je désire avoir le bonheur d'être du nombre de ceux, qui vont les introduire sur vos terres et sur celles de vos amis. Je souhaite entendre la parole du Grand-Esprit, qu'ils viennent vous annoncer. Plus tard, je me rendrai aux désirs de mon Père. »

Le 10, les Nez-Percés annoncent qu'ils vont se séparer de nous. Les Têtes-Plates, qui craignent plus la présence d'un ennemi qui peut nuire à leurs âmes, que celle d'un ennemi qui ne peut nuire qu'à leurs corps, ne sont pas moins contents à cette nouvelle, que les Pieds-Noirs. Vers les huit heures, on se sépare; mais les Nez-Percés, qui ne pensent pas comme les Têtes-Plates, sont à peine à quelque distance du camp, que la peur d'être surpris seuls par les Corbeaux les oblige à y revenir, pour ne plus s'en séparer jusqu'à la fin de la chasse. Afin d'éviter une rupture fâcheuse, que le mauvais vouloir des Nez-Percés menaçait de faire éclater, les Pieds-Noirs se déterminent à les quitter le lendemain. Aujourd'hui, j'ai baptisé un Nez-Percé, qui avait reçu une balle à travers le corps dans la bataille des Corbeaux. Il ne pourra survivre que de quelques jours à sa blessure.

Le 11, adieux aux Têtes-Plates. Tous, jusqu'aux petits enfants, viennent nous donner la main. Leurs paroles, leurs larmes, leurs manières dans cette circonstance, font voir combien leur coûte cette séparation. Un grand nombre de leurs cavaliers nous accompagnent quelque temps; six des principaux nous suivent jusqu'au second campe-

LE CHASSEUR ANNONCE SA DÉCOUVERTE AU CAMP.

ment, éloigné de l'autre de plus de vingt-cinq milles.

Nous traversâmes une plaine très-étendue, à la base même des Montagnes aux Coquilles, qui se dressent fort escarpées au milieu de ces plaines et ressemblent à des îles élevées au milieu de l'Océan; leurs cimes sont couvertes de grandes forêts de pins et de cèdres rouges. Pendant que j'admire une nature si riche et si variée, mon attention est tout-à-coup attirée vers un point, où un accident fâcheux vient d'avoir lieu : un cavalier est tombé de cheval et s'est fait entre les yeux une blessure peu grave en apparence; cependant il a perdu connaissance à l'instant même et c'est en vain qu'on s'efforce de le rappeler à la vie; ce n'est pas un Tête-Plate, c'est un Pied-Noir, un chef Pied-Noir, le chef Nicolas, que j'avais baptisé en 1842, et qui, depuis cinq ans, s'occupe à préparer les voies à la prédication de l'Evangile dans la tribu qui lui a donné le jour. Il touchait au moment de voir ses vœux accomplis, et ses frères participants d'un bonheur dont il s'est si souvent glorifié devant eux. Pendant la route, on l'entendait sans cesse prier et chanter les louanges de Dieu, et il tombe et il meurt, sans avoir le temps de pousser un soupir! Que les jugements de Dieu sont profonds! Heureusement, Nicolas laisse un fils qui lui ressemble, sous le rapport de l'attachement à notre Ste Religion, et qui, très-versé dans la connaissance de la langue Tête-Plate, peut faire un interprète et un catéchiste excellent pour ses compatriotes. Malgré la douleur qui l'accable, il commence à en exercer les fonctions près de la tombe de son Père. C'est la coutume parmi les Pieds-Noirs, comme parmi presque toutes les nations de l'Amérique du Nord, d'exprimer leur douleur par des cris et des macérations, beaucoup plus propres à attrister ceux qui en sont les témoins, qu'à servir à ceux qu'ils regrettent. Pour le fils de Nicolas, sachant ce qui se fait à Ste Marie dans le cas où il se trouve, il passe la nuit en

LE CHASSEUR ANNONCE SA DÉCOUVERTE AU CAMP

prières, lui et sa famille, auprès de la couche funèbre du défunt, et il recommande à tous de renfermer dans leurs cœurs la peine qu'ils ressentent, afin, leur dit-il, de ne pas trop affliger les deux Robes-Noires qui sont là. Ses amis et frères Pégans (c'est le nom de cette tribu Pied-Noir), venaient de temps en temps s'agenouiller à côté de la famille en deuil, et, à la manière des chrétiens, offrir au Grand-Esprit de pieuses, de ferventes prières en faveur de leur chef défunt. C'est le fils lui-même qui place son père dans le cercueil; et au-dessus de sa tombe, l'emblème du salut, la croix du Sauveur, a été élevée pour la première fois, dans une région, assise pendant tant de siècles à l'ombre de la mort.... Au moment où l'on récite les prières, un bruit se répand dans l'assemblée silencieuse. De quoi s'agit-il? Deux Pieds-Noirs qui ont pénétré dans le camp Tête-Plate, ont donné la nouvelle que le gros de la tribu du vieux Nicolas, n'est peut-être pas à deux journées de marche de nous; et un Tête-Plate, impatient de nous en faire part, arrive au galop.

Le 12, jour même de l'enterrement de Nicolas, quelques chasseurs sont envoyés à la découverte du gibier; car le jeûne se faisait sentir dans le camp. Une de ces vedettes aperçoit bientôt dans le lointain d'immenses troupeaux de Buffles, qui apparaissent alors comme de petits points noirs. Il se rapproche du camp pour annoncer l'heureuse nouvelle, et monte sur une haute colline, d'où il peut être vu debout sur son cheval, la crosse de son fusil élevée en l'air; c'est le signal qui annonce la présence des animaux. Le chef proclame alors la grande chasse: les chasseurs jettent le *lasso* (1) sur le cou de leurs meilleurs coursiers, qu'on voit se cabrer et bondir de joie.... On part au galop; mais au moment de se précipiter sur leur proie, les

(1) Le lasso est une longue corde, dont les sauvages se servent pour attraper leurs chevaux.

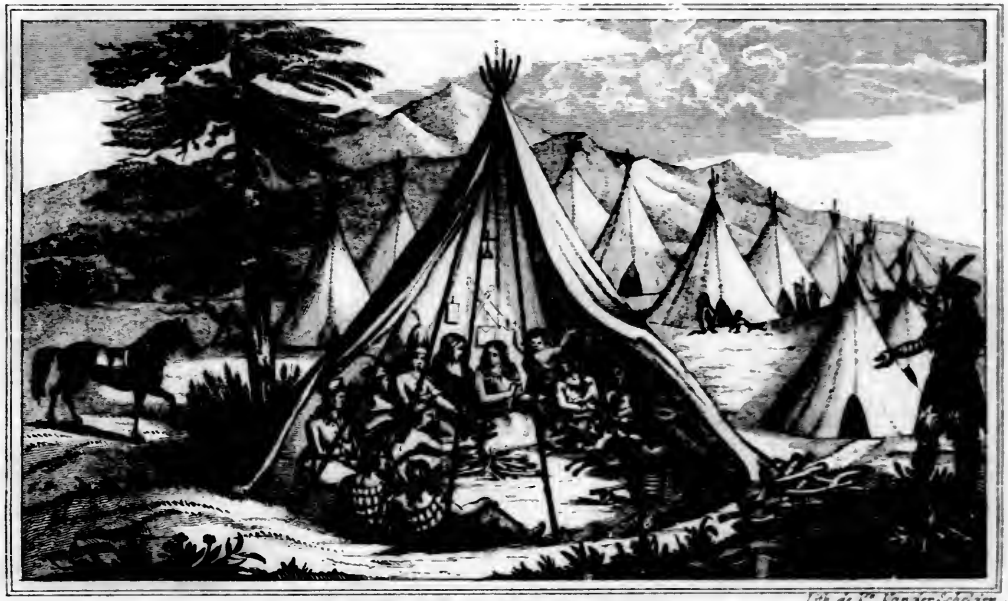
cavaliers s'arrêtent, et c'est pour réciter, à l'exemple des Têtes-Plates, trois *Ave Maria*, en l'honneur de la Ste Vierge (quelques-uns le savent en Tête-Plate.) Pourrais-je exprimer la joie que je ressentis en entendant cette prière, dans une telle circonstance? Je ne l'essaierai pas; les âmes pieuses le sentiront assez. La prière finie, les chasseurs remontent à cheval et poursuivent les animaux, qui les entraînent à une très-grande distance. Chacun en tua un, deux ou trois, se réglant sur la force de son coursier. Le souper fut abondant dans toutes les loges: tous les feux étaient entourés de nombreux *Beef-Steaks;* le mien était garni d'une guirlande de langues, de bosses et de rognons, que les chasseurs avaient réservés pour les Robes-Noires, et que nous partageâmes en frères avec tous ceux qui venaient nous visiter. Après le souper, splendide soirée amusante, donnée dans notre loge par un Pied-Noir, si bon, si sensé et en même temps si original, que ce fut pour nous, sous tous les rapports, un vrai plaisir de l'entendre. Tout se communiquait par signes... Voici quelques-unes des remarques, qu'il avait faites pendant son séjour dans le camp Tête-Plate: « Quand nous arrivâmes, » nous dit-il, nous avions avec nous une bonne provision » de viande. Le camp Tête-Plate et les Nez-Percés étaient » dans la disette; ils nous firent des visites et, comme c'est » la coutume en pareil cas, nous placions devant nos hôtes » de quoi manger. Les Têtes-Plates avant de rien toucher, » portaient la main au front, faisaient le signe de la croix, » puis une bonne prière; tandis que les Nez-Percés se je- » taient sur les morceaux, comme des bêtes affamées. Le » dimanche, les Têtes-Plates, tranquilles dans leurs » loges, ne songeaient qu'à prier Dieu et à s'encourager » à bien faire; pendant que les Nez-Percés, tout fiers de » leur belle parure, se répandaient çà et là, pour faire » plutôt mal que bien. — J'ai remarqué surtout, que les » Nez-Percés n'étaient pas réservés, comme les Têtes-

» Plates, vis-à-vis de nos jeunes personnes; aussi, dans » la bataille contre les Corbeaux, les Nez-Percés seuls » eurent-ils à pleurer la perte de l'un d'entr'eux; j'ai vu » par là, que le Dieu des blancs est bon pour les bons; » mais aussi, que lorsqu'il veut, il sait trouver les » méchants, et c'est pour les punir comme ils le méritent. »

Les succès étonnants des Têtes-Plates, dans les guerres qu'ils ont été obligés de soutenir depuis trois ans, ont confirmé leurs ennemis dans la persuasion où ils sont depuis plusieurs années, que la *médecine*, c'est-à-dire, la religion des Robes-Noires, est plus forte que la leur.

Pour revenir à notre observateur Pied-Noir, il termina sa pantomime en nous faisant entendre, qu'il aimait beaucoup deux choses: le jeu et la boisson; mais que, quoiqu'on en dit, il ne serait pas le dernier à laisser là ces deux délices. Résolution qu'il renouvelle souvent depuis le baptême de ses enfants. — Deux Pégans sont arrivés au camp avec la nouvelle que leur bande se trouve dans le voisinage.

Le 13, dimanche. — Nous sommes obligés d'aller camper plus loin; car dans le lieu où nous avons passé la nuit, il n'y a pour faire du feu que la bouse de vache; et la pluie qui tombe, nous ôte la possibilité d'en faire usage. La petite pluie qui nous arrose sur la route, se change bientôt en une espèce de neige, assez semblable à la grêle, et si piquante qu'on peut à peine laisser les mains à l'air. — Le chef qui nous a précédés, a allumé pour nous un bon feu. — Les trois petits enfants de *Sata*, fils de Nicolas, viennent s'asseoir auprès de nous. — A peine les mains du petit Antoine ont-elles vu le feu, qu'il court détacher d'un cerisier voisin un rameau chargé de cerises, qu'il rapporte à sa sœur Adèle; mais celle-ci les passe immédiatement à sa sœur Marie, plus jeune qu'elle; un moment après, voyant un autre petit Pied-Noir non-baptisé qui mangeait des cerises, elle dit à son frère: *As-tu*



Lith de Vve Vander Schelden.

LE CHEF PROCLAME LA CHASSE.

Tandis que les Sauvages reposent sous leurs tentes, il parcourt le camp, annonçant que les buffles sont en vue

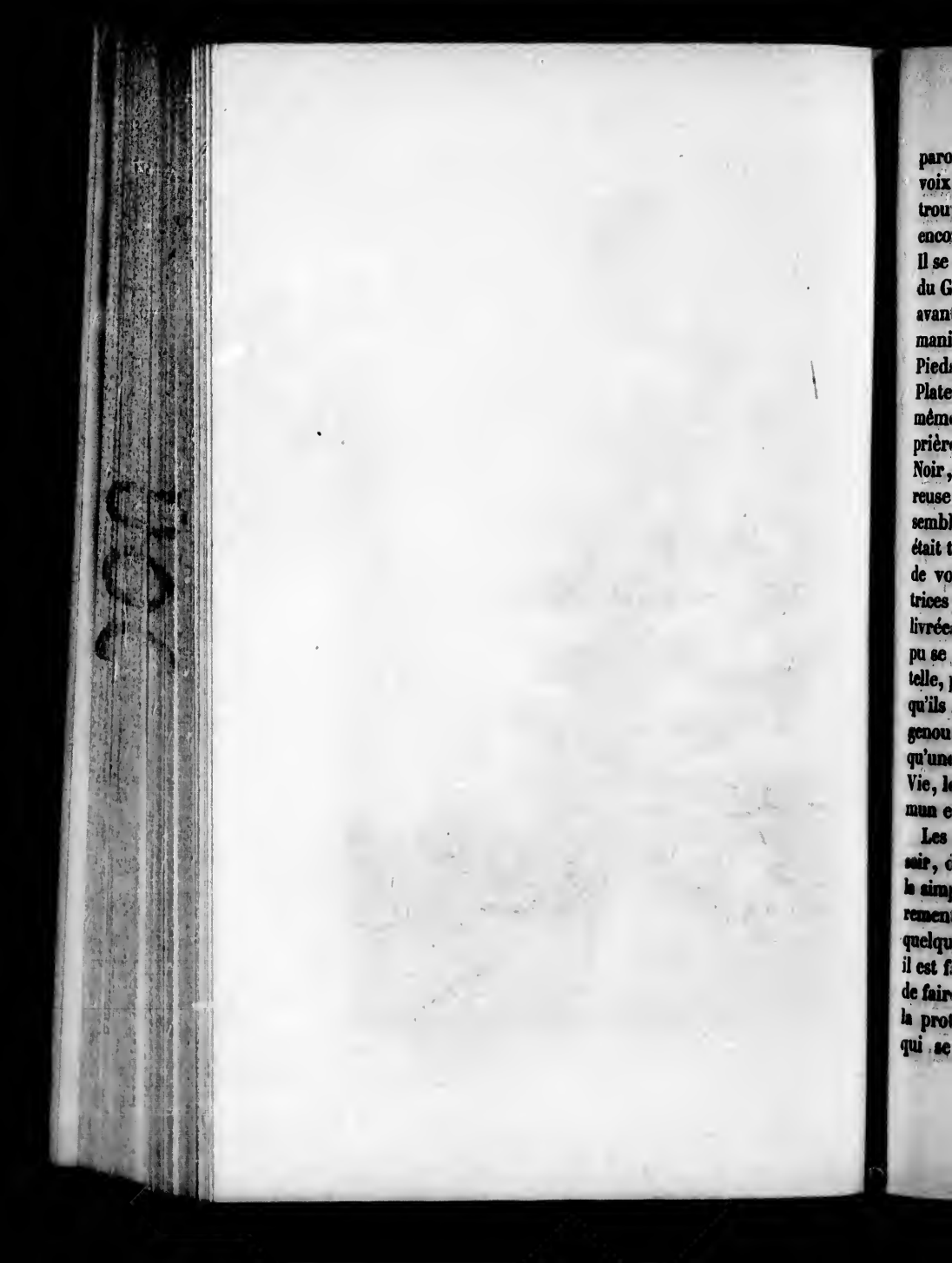
vu? avant de manger il n'a pas prié... — Après une marche longue et fatigante, nous passâmes la nuit dans un bocage de peupliers, sur les bords de la Rivière Judith.

Le mauvais temps empêche les deux camps de se réunir; la réunion n'en sera que plus remarquable, car demain, c'est la fête de l'Exaltation de la Ste Croix. Le chef des Pieds-Noirs demande, si nous ne verrons pas avec peine, qu'ils témoignent leur joie à leur manière, c'est-à-dire, en se peignant le visage, en dansant et chantant de leur mieux. — La réponse a été: « Faites de votre » mieux, pour montrer à vos amis et frères, que vous avez » tous le cœur content. »

Nous apprenons que le premier chef des Pégans, appelé le *Grand Lac*, a harangué lui-même ses gens, pour les engager a bien ouvrir l'oreille, quand les Robes-Noires seraient là; harangue d'autant plus remarquable, que presque jamais il ne parle que par la bouche d'un autre, nommé la Grosse Toque, à cause de la toque énorme qu'il porte sur le front. La toque parmi les Pieds-Noirs, est une queue de sept à huit pieds de long, faite avec des crins de chevaux et des poils de buffles, qu'on entrelace dans les cheveux naturels. Au lieu de flotter par derrière, selon la mode ordinaire, la queue se trouve sur le front de l'individu et se déroule en spirale, assez semblable à la corne du rhinocéros. Une telle queue parmi les Pieds-Noirs, est une marque de grande distinction et de bravoure; plus la queue est longue et plus, dans l'occasion, doit paraître brave celui qui la porte. Akaoia, autre chef de Pégans, qui a été rencontré deux années auparavant par les Têtes-Plates, à la tête d'un parti de guerre, et à qui les Têtes-Plates firent grâce, en faveur de leur Missionnaire (le Rév. P. Point), nous visite dans l'après-midi avec une de ses femmes: « *Sitôt que j'ai appris votre approche* » nous dit-il, après nous avoir serré la main « *je me suis mis en route pour vous voir.* » Depuis sa rencontre avec les

Têtes-Plates, il n'a plus porté les armes contre eux... Il porte la toque et joint au courage, un caractère qui lui mérite à juste titre l'estime de sa tribu. J'ai la confiance, qu'un tel homme sera un des premiers à se rendre entièrement à notre voix. Après avoir prié et fumé avec nous, il est reparti, vers le coucher du soleil, pour aller préparer les voies à la réunion du lendemain.

Le 14, contre-temps. — Le camp Tête-Plate, dont nous nous sommes séparés, il y a quatre jours, n'est qu'à neuf ou dix milles du nôtre; il a fait dire à celui du Grand-Lac, qu'il venait pour traiter avec lui. Dans celui-ci les avis sont partagés, et nous en sommes la cause innocente: le Grand-Lac veut qu'on remette l'entrevue, jusqu'à ce qu'on ait été au-devant des Robes-Noires; la Grosse Toque, son aide-de-camp, prétend qu'il faut donner la préférence à l'entrevue; il se rend néanmoins à l'avis du Grand-Lac; et vers les dix heures, un estafette nous annonce, qu'il n'est pas loin. Tous les cavaliers du camp, plus prompts que nous, sont déjà partis, mais ils attendent sur une colline, que nous soyons à leur tête. Ils se forment alors en une seule ligne très-étendue derrière nous; nous avançons dans une belle plaine unie, et l'air retentit de nos cris et de nos chants de joie. A une décharge de tous les fusils, signal convenu, tous mettent pied à terre. La Grande Toque le premier, suivi de toute la tribu, s'avance pour nous serrer la main et nous souhaiter la bienvenue, de la manière la plus affectueuse. Vient ensuite le *Grand-Lac* avec quelques-uns de ses braves. Le calumet est aussitôt présenté; et, après que ce symbole de la paix, de la fraternité et de la bonne harmonie a fait le tour plusieurs fois, passant de bouche en bouche, les langues se délient comme par enchantement, et l'on se communique mutuellement des nouvelles. Je leur adresse alors un petit discours préparatoire, pour disposer leurs esprits et leurs cœurs, à écouter avec attention la



parole de l'Évangile. A cet appel, ils répondent à haute voix et m'expriment la satisfaction et le plaisir qu'ils trouveraient, à écouter les Robes-Noires! On s'entretenait encore, lorsqu'on annonça l'approche du camp Tête-Plate. Il se présentait avec une plus grande cordialité que celui du Grand Lac, et il ne faut pas s'en étonner; le sauvage, avant de s'ouvrir veut savoir, à qui il s'ouvre. Bientôt les manières ouvertes de nos néophytes se communiquent aux Pieds-Noirs, et, avant la fin du jour, Pieds-Noirs et Têtes-Plates, enfants et vieillards, presque tous témoignent le même plaisir de nous voir au milieu d'eux. Après les prières du soir, récitées en langue Tête-Plate et en Pied-Noir, je leur adressai un petit discours, analogue à l'heureuse réunion et aux dispositions amicales et paisibles, qui semblaient animer les deux nations. Oh! que ce spectacle était touchant! Quel triomphe consolant pour la Religion, de voir réunis sous la croix, ces guerriers dont les cicatrices parlaient de tant de batailles sanglantes, qu'ils s'étaient livrées mutuellement; ces guerriers, qui n'avaient jamais pu se réunir, qu'avec des sentiments d'une inimitié mortelle, pour assouvir dans le sang la haine et la vengeance, qu'ils s'étaient jurées les uns aux autres. Aujourd'hui, à genoux, confondus ensemble, n'ayant plus qu'un cœur et qu'une âme, ils adressent leurs prières au Maître de la Vie, le nommant, pour la première fois, leur Père Commun et écoutant avec avidité sa Ste Parole.

Les plus notables des deux nations se réunissent, le soir, dans ma loge; Victor, le Grand chef Tête-Plate, par la simplicité et l'aménité de sa conversation, gagne entièrement la bienveillance de ses auditeurs. D'abord il raconte quelques-unes de ses aventures guerrières; mais, comme il est facile de le voir, beaucoup moins dans l'intention de faire valoir sa personne, que de faire toucher au doigt la protection que le vrai Dieu accorde toujours, à ceux qui se dévouent à son service. Les Pieds-Noirs, qui

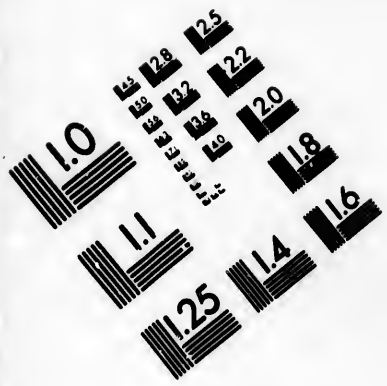
ont payé de leur personne à la dernière bataille contre les Corbeaux, se plaisent à confirmer son récit, en racontant les particularités édifiantes, dont ils ont été les témoins dans le camp Tête-Plate... Le Signe de la Croix est surtout signalé par ceux, qui ont déjà donné leur cœur au vrai Dieu, comme un gage certain de victoire: c'est vraiment aujourd'hui (14 septembre) *l'Exaltation de la Ste Croix.*

Le 15, Octave de la Nativité de la Ste Vierge, les nouveaux disciples de la Croix assistent à une Messe solennelle. Je l'ai chantée en plein air, sous un berceau de branches vertes, ouvrage des Indiens, pour implorer les bénédictions du Ciel sur ce grand désert, et sur les nations nomades qui le parcourent, le priant de les unir par des liens de paix. Têtes-Plates, Nez-Percés, Pégans, Gens du Sang, Gros Ventres et Pieds-Noirs de différentes tribus, au nombre de plus de deux mille, entouraient l'humble autel qui venait d'être élevé dans le désert au Dieu vivant, et sur lequel *la victime sans tâche* était offerte pour eux.... L'unanimité, l'union et la joie, qui paraissent animer les Têtes-Plates et les représentants des différentes tribus Pieds-Noirs, est vraiment sans exemple; on dirait que leurs anciennes querelles sont oubliées depuis longtemps; sentiments d'autant plus remarquables, que, pour le sauvage, c'est comme un devoir de nourrir dans son cœur, jusqu'à son dernier soupir, des désirs de vengeance contre ses ennemis. Cette paix durera-t-elle? Prions le Seigneur, afin qu'il fortifie leurs bonnes dispositions et qu'il leur accorde la persévérance... Déjà, il est question de baptiser tous les enfants des Pégans, comme on a fait pour ceux de la Petite Robe; mais à cause des occupations ou réjouissances du jour, la cérémonie est renvoyée à un autre temps.

Le 16. Les chefs Têtes-Plates parlent si bien et si cordialement devant les chefs Pieds-Noirs, qu'il est facile de voir que la plupart des cœurs sont gagnés. Il n'en est pas

ère bataille contre les
on récit, en racontant
ls ont été les témoins
de la Croix est surtout
né leur cœur au vrai
ctoire: c'est vraiment
ation de la Ste Croix.
a Ste Vierge, les nou-
à une Messe solennelle.
n berceau de branches
plorer les bénédictions
es nations nomades qui
par des liens de paix.
Gens du Sang, Gros
tes tribus, au nombre
nt l'humble autel qui
rt au Dieu vivant, et
che était offerte pour
la joie, qui paraissent
sentants des différentes
nt sans exemple; on
es sont oubliées depuis
us remarquables, que,
devoir de nourrir dans
soupir, des désirs de
tte paix durera-t-elle?
fie leurs bonnes dispo-
évérance... Déjà, il est
ts des Pégans, comme
obe; mais à cause des
jour, la cérémonie est

erient si bien et si cor-
oirs, qu'il est facile de
gagnés. Il n'en est pas



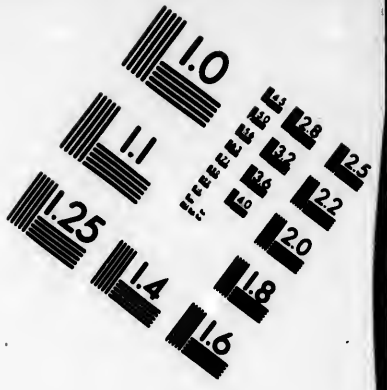
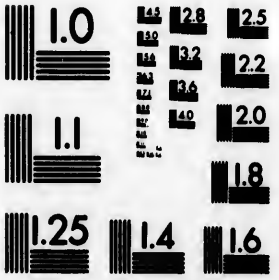
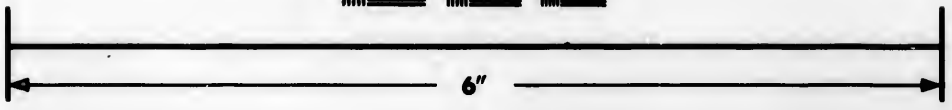


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

DÉPART POUR LA CHASSE AUX RUFFERS.

ainsi des Nez-Percés, dont l'humeur turbulente n'a été que comprimée par l'exemple des Têtes-Plates. A cette seconde séparation, les Têtes-Plates nous témoignent la même affection qu'à la première. Les chefs Têtes-Plates restent les derniers dans le camp, afin que tout s'y passe avec ordre et amitié. Dans la soirée, les Pieds-Noirs rassemblés autour de notre feu, s'occupent avec nous de la composition d'un cantique. Le sujet de cette composition est la consécration de leurs personnes, à Celui-là seul qui a donné l'être à tout ce qui existe.

Voici la 1re strophe et le refrain, qui vous servira en même temps d'échantillon de leur langue.

Apistotokié Nina
Pikannié to-kanakos;
Akwa spemóki tzagkoma
Agziéwa ziekamotos.

TRADUCTION LITTÉRALE.

O Grand Esprit! notre Père,
Regarde en pitié tes enfants;
Ils seront saints sur la terre,
Si tu soutiens leurs pas tremblants.

Le 17. Rien de bien remarquable n'a lieu. Dans l'après-dîner, visite de deux Pieds-Noirs, de ceux qui passent pour les plus méchants de tous. Ils nous apprennent que leurs gens seront enchantés de nous voir; que nous ne devons pas avoir l'ombre de crainte relativement à nos personnes; que déjà une soixantaine d'enfants, qui ont été baptisés par une Robe-Noire venue de la Rivière Rouge, portent la Croix à leur cou. Les baptêmes des enfants Pégans se préparent.

Le 18. Nouvelles diverses. Les Nez-Percés ont fini par se rendre au désir souvent exprimé par les Têtes-Plates, ils

s'en sont séparés. Deux Pieds-Noirs, Gros-Ventres, sont tués par les Corbeaux. Sept loges Pégans ont été suivies par un gros parti de *Cris*. On ignore ce qu'elles sont devenues. Un chef vient nous annoncer que des Pieds-Noirs de toute tribu, se rassemblent dans les environs du Fort Louis; que ce Fort attend de jour en jour un gros convoi de St Louis. On m'assure que les boissons, qui sont toujours la source des plus grands troubles parmi les sauvages, ne font pas partie du convoi de cette année, et qu'à l'avenir, on cessera cet infâme négoce parmi les Indiens..... Vers les deux heures de l'après-midi, grande chasse.

Le 20, Fête de Notre-Dame des Douleurs. Baptême de plus de cent enfants et de deux vieillards, avec toutes les cérémonies accoutumées. Décrire cette journée ne serait que répéter ce qui a été dit, dans les lettres précédentes.

Le 21. Retour d'un parti de guerre, appartenant aux Pieds-Noirs du Sang; ils viennent d'un camp de Corbeaux, auquel ils ont enlevé vingt-sept chevaux. Les principaux, dont l'un est fils et l'autre frère du Grand-Chef, donnent aux Robes-Noires des marques d'amitié toutes particulières. Le second a depuis longtemps abandonné le culte, que les autres rendent encore au soleil et à la lune. Il assure que nous serons les bienvenus dans sa tribu, qui compte déjà un grand nombre d'enfants baptisés.

Le 22. Festin, donné aux nouveaux venus; il est précédé du baptême d'un vieux Pégan, jadis grand chef de sa tribu; il ne s'est démis de sa charge en faveur de son frère, dit le Grand-Lac, que parce que son grand âge et sa modestie plus grande encore, lui ont fait croire que ce serait pour le mieux. Du reste, par son éloquence naturelle, qui est grande, il continue à exercer sur ses gens la plus heureuse influence. C'est probablement à lui que les Pégans doivent, ce que ceux de la Petite Robe doivent à leur grand chef; de passer justement pour être les plus

P. Vande Steene — Lith. de Vᵉ Vander Schelden

GRANDE CHASSE AUX BUFFLES.

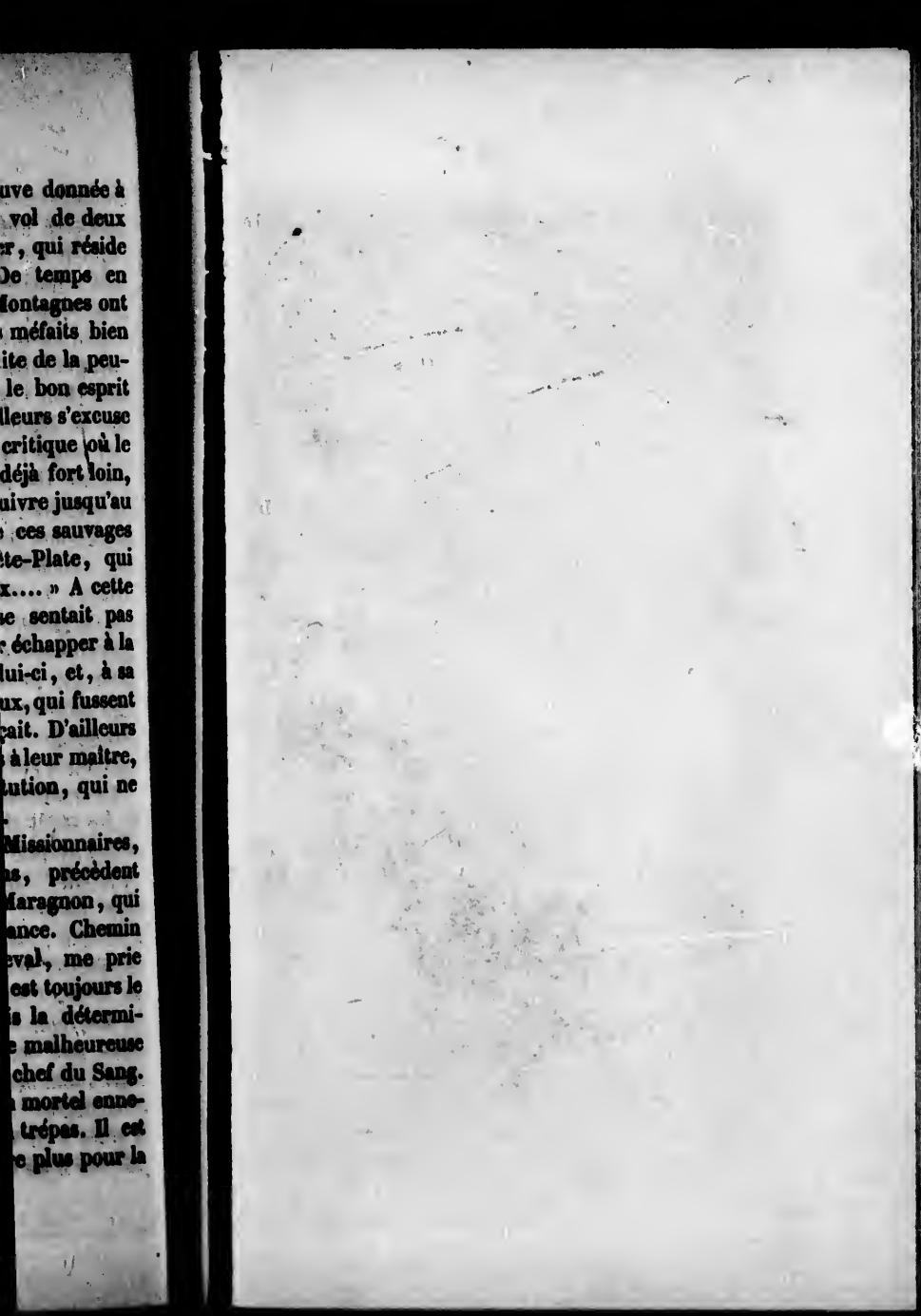
Lettre XXIV.

traitables de tous les Pieds-Noirs. Chose bien rare ici, peut-être unique, il n'a jamais eu qu'une femme, avec laquelle il a toujours vécu en paix. Il a reçu au baptême le nom d'Ignace-Xavier, et porte la médaille de ces Saints sur la poitrine. Espérons que les prémices des grâces que sa nation vient de recevoir en lui, ne seront pas long-temps sans produire des fruits de salut pour le plus grand nombre. Dans l'après-dîner, marque de joie extraordinaire. On se sépare et l'on danse avec des habits indiens très-recherchés, qui n'ont pas vu le jour encore depuis notre arrivée. Des plumes en profusion, des rubans de toutes les couleurs, des broderies en porc-épic de tous les dessins, des colliers de verre et de porcelaine, de petites sonnettes, attachées au bout des robes, tout figure dans cette danse... La coiffure la plus remarquable est un haut bonnet en plumes de quillou (espèce d'aigle), emblême du guerrier sauvage, dont l'arrangement rappelle celui qu'on prête aux premiers sauvages de l'Amérique du Sud. Mille voix s'unissent pour chanter des hymnes de réjouissance, accompagnées du son du tambour, des tambourins et des décharges redoublées de tous les fusils du camp.

La traduction des prières catholiques ayant été faite, on les récite chaque jour matin et soir. Déjà quelques-uns savent ce qu'il faut croire et ont la foi. Puissent les œuvres s'y joindre bientôt et prendre une profonde racine dans leurs cœurs! *Sata*, notre interprète de Tête-Plate en Pied-Noir, est un apôtre. Après chaque interprétation, il résume son discours; et ce résumé, qui part de l'abondance du cœur, n'est jamais sans produire quelque bon effet. Le mot *Sata* cependant ne diffère guère pour le sens de notre mot *Satan*..... et, comme les noms, chez les sauvages, sont ordinairement l'expression des personnes, on peut conclure d'un tel nom, donné à un Pied-Noir, ce que la grâce a eu à faire, pour amener celui qui le porte au point où il en est.

Le 23. Rien de remarquable qu'une épreuve donnée à la foi des nouveaux catéchumènes. C'est un vol de deux chevaux, fait dans leur camp par un étranger, qui réside habituellement dans le camp Tête-Plate. De temps en temps, quelques individus de l'Ouest des Montagnes ont oublié ce qu'ils doivent être; mais quelques méfaits bien rares, hautement désapprouvés par la conduite de la peuplade entière, ne font que mieux ressortir le bon esprit qui anime la masse. Le vol d'aujourd'hui d'ailleurs s'excuse jusqu'à un certain point, par la position critique où le voleur se trouvait. Le camp Tête-Plate était déjà fort loin, lorsque celui-ci, qui avait le projet de nous suivre jusqu'au camp des Pieds-Noirs du Sang, apprit que ces sauvages avaient déclaré: « qu'ils tueraient tout Tête-Plate, qui aurait le malheur de mettre le pied chez eux.... » A cette nouvelle, notre pauvre homme, qui ne se sentait pas encore l'envie de mourir et qui n'avait, pour échapper à la mort, qu'un cheval fort maigre, laissa celui-ci, et, à sa place, il ne fit pas difficulté d'en prendre deux, qui fussent en état de l'éloigner du danger qui le menaçait. D'ailleurs bon gré malgré, ces chevaux seront renvoyés à leur maître, aussitôt que l'affaire sera connue..... Restitution, qui ne sera pas le premier exemple de cette nature.

Le 24. Notre-Dame de la Merci. Les Missionnaires, accompagnés d'un grand nombre d'Indiens, précèdent le camp, pour se rendre au Fort Louis ou Maragnon, qui ne se trouve qu'à quelques milles de distance. Chemin faisant, le Petit Chef Pégan descend de cheval, me prie d'en faire autant et m'invite à fumer (fumer est toujours le prélude à toute affaire sérieuse). « J'ai pris la détermi-
» nation, me dit-il, de régler au Fort une malheureuse
» difficulté personnelle, que j'ai avec un chef du Sang.
» Encore quelques instants et je verrai mon mortel enne-
» mi, qui depuis longtemps me menace du trépas. Il est
» renommé pour son courage, mais encore plus pour la



FESTIN APRÈS LA CHASSE AUX BUFFLES.

» perversité de son cœur. Il a assassiné en traître un » Nez-Percé, tandis que celui-ci était sous ma protection, » qu'il fumait mon calumet, qu'il partageait avec moi la » même nourriture, qu'il se reposait sous ma tente, asile » inviolable et sacré! J'eusse donc été à jamais déshonoré, » si je n'eusse tiré une prompte vengeance de cet acte » honteux et détestable, et lavé dans son sang la tache, » qu'il avait faite à ma tribu.... J'ai tiré sur le meurtrier » à bout portant et dans sa propre loge. — Il n'est pas » mort. — Sa blessure est maintenant guérie.,. Il m'at- » tend, résolu de me tuer... Je ne le crains pas, moi » aussi je suis chef.... Robe-Noire, j'ai entendu ta parole, » et des sentiments, nouveaux pour moi, se sont glissés » dans mon cœur. — Je voudrais me réconcilier avec mon » ennemi; mais son cœur est si ulcéré qu'il ne veut se » prêter à aucun accommodement. — Malgré tout ce que » mon frère a pu lui dire pour le calmer, il persévère » dans la résolution qu'il a prise de verser mon sang. » Voici ce que je ferai: je lui offrirai un cheval, pour » couvrir la blessure que je lui ai faite. — S'il est content, » c'est bien. — S'il ne l'est pas, je le tuerai. » Les Robes Noires, on le devine, furent d'avis qu'il faillait tout faire et tout essayer, pour ne pas être obligé d'en venir à ce dernier parti. — Je m'offris même comme médiateur entr'eux, et nous fîmes un vœu à la Ste Vierge, afin que les affaires s'arrangeassent à l'amiable. Nous continuâmes notre route. Le Petit Chef Pégan et ses compagnons préparent leurs flèches et chargent leurs fusils. Quand nous sommes en vue du Fort, deux Pieds-Noirs viennent en grande hâte à notre rencontre: c'est pour dire au Petit Chef, que s'il approche, lui ou quiconque de ses gens, on ne répond pas de sa vie. Ils retournent aussitôt pour annoncer notre arrivée. Bientôt la grande cloche du Fort se fait entendre. — En l'honneur de qui? — C'est aux Prêtres que cet honneur s'adresse; car les défenseurs du

Fort sont ou Français, ou Espagnols, ou Canadiens, c'est-à-dire, presque tous catholiques. Sans faire attention aux avis qu'on est venu nous donner, nous partons au grand galop pour le Fort. On ouvrit aussitôt les portes, et tous les blancs nous saluèrent avec la plus grande cordialité, malgré l'absence du commandant, qui ne vint quelques minutes après que pour ajouter encore aux politesses, dont nous étions l'objet. Après les premiers compliments, on nous amène deux chevaux, et nous nous rendons dans une ile, formée par les eaux du Missouri, où se trouvaient une douzaine de loges de Pieds-Noirs du Sang, et au milieu, celle du meurtrier en question. L'extrême propreté qui y régnait, montrait qu'elle avait été préparée pour nous recevoir. Nous y fûmes introduits les premiers; après nous le Petit Chef Pégan et ses compagnons (1); ensuite les Pieds-Noirs du Sang; et le dernier de tous, le chef meurtrier, dont les traits annonçaient assez la vengeance, qui bouillonnait dans son cœur. J'expliquai les motifs de ma visite, et je plaidai fortement en faveur de la réconciliation, déclarant en même temps ma détermination, de ne pas quitter la loge sans la voir s'accomplir. Le Chef Pied-Noir m'écouta avec beaucoup d'attention, me fit une réponse pleine d'à-propos et sa dernière parole fut celle-ci: *Tout est oublié. — Et comment pourrais-je avoir le cœur mauvais, après ce que la Robe-Noire vient de dire!* — Ces paroles, qui rassurèrent l'assemblée, donnèrent lieu à plusieurs petits discours, qui firent voir qu'il y a partout de l'éloquence, quand c'est le cœur qui parle. Le discours du Petit Chef, qui le premier avait sollicité la réconciliation, fut couronné par une action, que je n'ai pu voir sans me sentir le cœur ému; il s'avança près de celui,

(1) Voici leurs noms: *Omakzikinne*, ou le Grand Lac; *Onististamik*, le Bœuf Blanc; *Masteisttamik*, le Bœuf Corbeau; *Ninépoasin*, la Parole du Chef; *Eketzo*, la Grosse Roulette; *Sata*, le Méchant; *Akaniaki*, l'Homme meurtri de coups.

qui avait été son plus cruel ennemi, et, après l'avoir embrassé tendrement, il ajouta aux promesses qu'il lui avait faites, le don d'une belle robe garnie en porc-épic et en perles, dont il le couvrit sur-le-champ. Le calumet de la paix, aussitôt allumé, comme pour mettre le sceau à la réconciliation, fit plusieurs fois le tour de l'assemblée, et tous en firent monter la fumée vers le ciel, dans un esprit de reconnaissance. Il n'est pas nécessaire de dire, que, lorsqu'on eut fumé, tous se retirèrent, le cœur plein d'une joie, qu'il est plus facile d'éprouver que de décrire.

Je recommande ces pauvres Pieds-Noirs d'une manière toute spéciale à vos Saints Sacrifices et à vos prières.

Veuillez croire que je suis avec le plus profond respect et la plus grande estime,

Mon rév. et bien-chèr Père,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur et frère en J. C.

P. J. DE SMET, S. J.

N° XXV.

A. M. D. G.

Fort Lewis, 27 Sept. 1846.

Mon rév. et très-cher Père en J.-C. ;

Je suis depuis trois jours au Fort Lewis, et je m'y repose quelque peu de ma longue course à cheval, depuis St François-Xavier du Wallamette jusqu'ici, par plusieurs grands détours : j'ai en effet dû visiter, pendant ce trajet, nos trois Réductions des montagnes et ensuite le camp Tête-Plate, sur les bords de la Roche-Jaune. Si mon séjour ici m'est très-utile, il ne l'est pas moins aux habitants du Fort, qui sont pour la plupart catholiques. J'ai distribué mon temps de manière à pouvoir les entretenir successivement tous, des vérités de notre sainte Religion; les exciter et les encourager à remplir les devoirs qu'elle prescrit. Ces pauvres Canadiens et Créoles Français, restent souvent dix, douze, quinze années dans le désert, sans prêtre, sans instruction, exposés aux plus grands dangers et pour le corps et pour l'âme: un grand nombre de ceux que j'ai connus, y ont trouvé une fin tragique.

Aujourd'hui, dimanche, j'ai offert le St Sacrifice de la Messe, suivi d'une instruction sur la fin de l'homme. Tous les blancs du Fort et un grand nombre de Pieds-Noirs y assistaient. Des larmes de joie et de componction s'échappaient des yeux du Canadien, du Créole et de l'Espagnol, au souvenir sans doute des jours innocents et heureux de leur enfance, lorsque la main pieuse d'une mère les con-

duisait aux pieds des autels, et lorsque plus tard ils pratiquaient régulièrement leurs devoirs religieux.

Ils ont pris en cette occasion de bonnes et de pieuses résolutions, et les sentiments de dévotion qu'ils manifestaient pendant le service divin, témoignaient que le germe de foi, si longtemps stérile au fond de leurs cœurs, y deviendrait fécond et produirait des fruits de salut, par la pratique des vertus chrétiennes. Vers le soir, j'ai baptisé trente enfants, avec toutes les cérémonies du Rituel.

De tout ce que j'ai vu et entendu des Pieds-Noirs, pendant les cinq semaines, que j'ai séjourné parmi eux, j'ai la ferme conviction, qu'une mission chez cette tribu aurait des résultats très-heureux et très-consolants pour la Religion. Assurément, c'est une œuvre remplie de difficultés et d'obstacles, et qui demande le zèle et le courage d'un apôtre; on doit s'attendre à une vie de croix, de privation et de patience : ce sont des sauvages dans toute la force du terme, accoutumés à décharger leur vengeance sur leurs ennemis et à se repaître de sang et de carnage ; ils sont plongés dans des superstitions grossières, qui abrutissent leurs âmes: ils adorent le soleil, la lune, et leur offrent des sacrifices de propitiation et de reconnaissance. Tantôt ils se font de profondes incisions et en recueillent le sang; tantôt ils se coupent des phalanges des doigts, et les présentent à leurs divinités en s'écriant : « Je te fais la charité, Apistotokio (Dieu, esprit), » en te donnant mon sang; fais-moi aussi la charité dans » ma course de guerre ; et, à mon retour, je te ferais » hommage des chevelures que j'aurais arrachées à » mes ennemis. »

Malgré leurs cruautés et leurs abominables superstitions, une lueur brillante semble commencer à dissiper les ombres, sous lesquelles ces pauvres païens ont vécu durant tant de siècles. Déjà, l'année passée, le P. Point

m'écrivait à leur sujet : « Aujourd'hui, il est bien peu de Pieds-Noirs, même dans les plus méchantes tribus, qui ne soient persuadés que les Robes-Noires ne leur veulent que du bien. En voici quelques preuves :

» 1° La bonne réception : ils portèrent en triomphe la Robe-Noire, tombée entre les mains de 60 de leurs guerriers. 2° L'attention, avec laquelle ils ont écouté le Rév. Mr Thibault, prêtre Canadien, qui en rencontra un grand parti, au Fort Auguste sur le Sascatshawin. 3° Le renvoi à Ste Marie du cheval du Missionnaire Tête-Plate, tombé entre les mains des Pieds-Noirs. 4° La confiance, que plusieurs ont témoignée aux missionnaires, en plusieurs occasions remarquables. 5° Les visites amicales faites par eux aux Têtes-Plates, à la persuasion du vieux chef Nicolas (baptisé), et la résidence habituelle de plusieurs d'entr'eux au village de Ste Marie.

» Un fait arrivé tout récemment à Ste Marie, contribuera beaucoup, je l'espère, à développer ce germe précieux. Dans la nuit du 2 au 3 février, les chiens aboient ; un coup de fusil se fait entendre ; un morne silence y succède ! C'est un voleur qu'on vient de blesser. Le lendemain, une large trace de sang, qu'on suit jusqu'à la rivière et qu'on ne retrouve plus ensuite, fait conclure, que le voleur a péri dans les flots ; cependant trois jours après, George Tapine, étant allé à la chasse aux canards, le trouva dans un buisson, épuisé par une grande perte de sang et n'ayant plus la force de se soutenir. Tapine eut pu l'achever sur le champ, selon la coutume des sauvages ; mais il préfère revenir au village, pour demander ce qu'il y aurait de mieux à faire : sitôt la nouvelle reçue, sans réfléchir, un grand nombre d'Indiens, comme s'il s'agissait de combattre une armée de Pieds-Noirs, montent à cheval et courent, les armes à la main, au lieu indiqué : le Rév. Père Mengarini en est informé par Pelchimo et Ambroise Schilshellemela, deux Têtes-Plates vraiment

braves, qui regardaient comme une action indigne d'eux de tuer un mourant. Le Missionnaire songe à sauver une âme; il a à peine exprimé le désir qu'il a d'instruire et de baptiser le moribond, que Pelchimo part en toute hâte pour l'arracher à la mort; au moment où il arrive, les sauvages, le fusil en joue, n'attendaient que le signal pour faire feu: il ordonne de suspendre l'exécution, et, une heure après, le Pied-Noir, voleur et ennemi, est soigné dans la loge du grand chef, avec tous les égards qu'on aurait eus pour un noble infortuné.

» Le père Mengarini, après l'avoir pansé et soigné lui-même, lui parla de Dieu et de ses jugements: le malade répondit que c'était la première fois, qu'il entendait parler de ces grandes vérités; ce qui fit concevoir au Père l'espérance de sauver son âme, et de contribuer par là à l'accomplissement des desseins, que la divine Miséricorde semble avoir sur la nation. « Mes frères, » dit-il en s'adressant aux chefs qui y étaient présents, « voilà bientôt quatre » années que les Robes-Noires sont avec vous. Tous les » jours ils vous ont répété: que le fils de Dieu est non-» seulement mort sur la croix pour tous les hommes, mais » encore, qu'il a pardonné à ses ennemis et prié pour ses » bourreaux, afin de nous apprendre ce que nous aurions » à faire en pareille circonstance. Aujourd'hui, un de vos » ennemis est tombé entre vos mains. Souvenez-vous, qu'il » a une âme semblable à la vôtre, une âme rachetée au » prix du sang de Jésus-Christ, comme la vôtre; une âme » destinée comme la vôtre, à chanter éternellement dans le » ciel ses divines miséricordes. Que voulez-vous qu'on » fasse de cet homme? Dites, voulez-vous qu'il meure ou » qu'il vive! » « Qu'il vive! » répondirent d'une voix unanime tous les chefs. Charmé de leur compassion, la Robe-Noire ne songeait plus qu'à en témoigner sa reconnaissance devant toute la peuplade; mais il apprit que quelques sauvages, étrangers et obscurs, sont d'un avis

différent de celui des chefs; à eux alors il adresse ces paroles: « Pardonner à un ennemi, c'est imiter la conduite » ordinaire de Dieu. Qui de vous n'a pas péché pendant » sa vie?.... et le Grand Esprit ne vous a-t-il pas par- » donné jusqu'à présent? Mais si, au lieu d'oublier tant » de fois nos offenses, il eût remis votre sort entre les » mains de l'ennemi de vos âmes, où seriez-vous aujour- » d'hui? Mais non, il n'a pas agi ainsi à votre égard; au » contraire, il vous a envoyé les ministres de sa parole, » qui vous préparent à devenir les enfants de Dieu; il a » promis le ciel à votre fidélité, à votre compassion pour » les malheureux. Peut-être a-t-il fait dépendre cette » grâce de la générosité, que vous montrerez envers cet » ennemi. Aujourd'hui le sang de Jésus-Christ implore » miséricorde en sa faveur..... Déjà les chefs ont parlé, ne » suivrez-vous pas leur exemple? Si vous refusez, enfoncez- » lui le couteau dans le cœur.... Mais dès ce moment, » cessez d'appeler Dieu votre Père. Cessez de lui dire: » Pardonnez-nous, comme nous pardonnons à ceux qui » nous ont offensés; car il pourrait exaucer votre prière, » et ce serait pour votre malheur éternel. »

» Cette courte mais vive allocution fit une telle sensation, que ce fut dans l'auditoire un mouvement unanime d'approbation. Dès-lors il n'y eut plus dans le village de Ste Marie, que quelques Indiens Serpents, qui ne partageassent pas les sentiments généreux des Têtes-Plates. Selpisto, le grand chef des Pends-d'Oreilles, se trouvait dans ce moment à Ste Marie; il prit le voleur sous sa protection, lui prêta un de ses chevaux, lorsqu'il fut en convalescence, pour l'aider à faire une partie de sa route et regagner son pays; il redoubla même d'attentions pour lui, au moment où il reçut la nouvelle, qu'un de ses fils venait de tomber sous les coups d'un parti de Pieds-Noirs. Lorsque ce jeune homme fut rencontré par ce parti, il revenait, comme en triomphe, avec les chevaux des Pends-d'Oreilles, récem-

ment volés à Ste Marie et qu'il avait reconquis sur les voleurs; circonstance qui devait rendre sa perte doublement sensible à sa famille. Le retour du blessé, la grâce qu'on lui a accordée, les soins et les bontés dont il a été l'objet, tant de vertus dont il a été le témoin, ont dû achever d'établir la bonne réputation de Ste Marie dans l'esprit des Pieds-Noirs. « Je suis bien content, » écrivait le P. Mengarini, « que toute cette affaire se soit terminée » à l'amiable, car la suite montrera, je l'espère, que Dieu » n'a pas sauvé de la mort ce malheureux, sans des » desseins particuliers sur lui et surtout sur sa tribu: le » temps n'est pas éloigné, où ces pauvres sauvages rece- » vront aussi la lumière de l'Evangile, et je me tiendrais » pour heureux, d'être du nombre des Pères qu'on des- » tinerait à cette mission. »

» A quoi les Pieds-Noirs sont-ils redevables de cet état d'amélioration, si consolant aux yeux des amis de la Religion et de l'humanité? Après Dieu, on peut dire sans crainte de se tromper, que c'est à la conduite que les Têtes-Plates ont tenue à leur égard, surtout depuis qu'ils ont des Missionnaires: en voici encore un exemple. Le camp Tête-Plate était en marche pour rentrer à Ste Marie, lorsque, le 12 Mars, le Grand Chef Victor, arrivé sur le sommet d'une montagne qui domine une grande plaine, s'arrête, regarde et découvre, presqu'à l'extrémité de l'horizon, quelque chose qui se remue. Tous ceux qui regardent avec lui s'imaginent d'abord, que ce sont des buffles; ensuite on se persuade que ce sont des biches; puis, en y regardant encore mieux, on voit clairement que ce sont des hommes; enfin on n'en doute plus, c'est un parti de Pieds-Noirs, armés en guerre. Que fera-t-on? Aussi tranquille que s'il ne s'agissait que d'une chose ordinaire, Victor se détache de la tête du camp, fait faire quelques zigzags à son cheval; aussitôt les braves accourent, on fait la prière; Victor s'écrie: « attendons,

que les Pieds-Noirs se montrent là-bas, » et en disant ces mots, il montre du doigt une seconde montagne, qui couvre les Têtes-Plates; jamais position n'avait offert plus d'avantages. Les Pieds-Noirs étaient à gravir le versant opposé. Entre la montagne et la chaîne qui couronnait l'horizon, s'étendait une plaine immense et dans cette plaine, ni arbre, ni ravin, ni rivière, qui pût leur offrir le moindre rempart; ils n'étaient que trente-sept, la plupart de nouvelle levée et tous à pied; les Têtes-Plates au contraire, étaient à cheval et au nombre de cinquante, tous dans la force de l'âge, la plupart armés de fusils et conduits par des chefs, dont l'ombre seule eût mis en fuite plus d'ennemis, qu'ils n'en avaient en tête. Victor, leur commandant, n'a jamais été vaincu; et, chose vraiment prodigieuse, quoique six fois il se fût trouvé seul, environné de Pieds-Noirs, il n'a reçu aucune blessure; tant le ciel semble avoir pris plaisir à le protéger. Les Pieds-Noirs ne pouvaient donc pas leur échapper: tous les yeux étaient fixés vers l'endroit indiqué par le Grand-Chef; à chaque instant, chacun s'attendait à voir paraître l'ennemi.

« Victor juge qu'il y a *periculum in mord:* il regarde le Missionnaire, montre un visage gai, lève son arme, pousse un cri, lance son cheval, vole au combat et tous ses braves à sa suite se précipitent comme un torrent. Les Pieds-Noirs les ont aperçus; à leur aspect ils jettent ce qui les embarrasse, et prennent la fuite; mais il n'est plus temps: se voyant serrés de près, ils cherchent à se rallier; les Têtes-Plates précipitent leur course; le cheval de Victor, blessé récemment, ne peut seconder l'ardeur de son maître, qui se voit devancé par plusieurs de ses compagnons. Fidèle, Ambroise, Isaac, Manuel, Ferdinand arrivent les premiers.

« Fidèle ne dit rien: mais son nom de guerre, qui signifie la foudre (Teltella), parle pour lui. Shilshellemeh (Ambroise) se nomme, et à ce nom, qui fait pâlir les Pieds-

Noirs, il ajoute d'une voix terrible: « *Ne tirez pas; si vous tirez, vous êtes morts.* » Dieu parlait par sa bouche; au lieu de tirer, l'un des Pieds-Noirs pose son fusil à terre: plusieurs lui tendent les bras. Le brave Ambroise ne peut leur refuser la marque de pardon qu'ils sollicitent: car il répugnait à son courage de se baigner dans le sang d'un ennemi faible et vaincu, qui demandait grâce; d'un ennemi, dont il avait si souvent demandé à Dieu la conversion; d'un ennemi enfin, que Dieu ne livrait entre leurs mains, que dans des vues de miséricorde: il leur tend la main à tous, et le ciel en ce moment, agissant sur le courage des autres, il ne vint plus à la pensée de personne, de vaincre autrement que par la clémence. C'est au moment où un sentiment si chrétien remplissait tous les cœurs, que la Robe-Noire arrive, et tous les Pieds-Noirs à l'envi s'empressent de venir lui présenter la main. Les chefs Pieds-Noirs étendent une peau sur la neige, l'invitent à s'y asseoir et se placent à ses côtés, pour lui faire tous les honneurs du calumet. Pendant que la fumée pacifique monte vers le ciel qu'elle réjouit, des présents, en harmonie avec les dispositions des cœurs, se font de part et d'autre. Le Missionnaire reçoit pour sa part de la main du plus vieux chef, qui s'est assis à sa gauche, une chaussure Indienne, remarquable en ce que la bordure environne une croix bleue en relief. Le pauvre idolâtre, pensa-t-il dans ce moment au *quam speciosi pedes* de l'Écriture? Assurément non; mais ce qui est bien certain, c'est que le plaisir du Missionnaire, en le recevant, disait assez pour être compris de tous, que leurs cœurs ne devaient plus en faire qu'un seul.

« Le camp des Têtes-Plates s'étant remis en route, les Pieds-Noirs les suivirent, et, vu le mauvais état du chemin causé par le dégel, les bons Têtes-Plates, pleins de compassion pour leurs nouveaux amis, leur prêtèrent des chevaux ou les prirent en croupe. Avant de quitter le

camp, Victor les amena avec les principaux de leurs gens dans la loge du Missionnaire, pour lui montrer, que, si l'on se quittait, c'était en bons amis; en effet, pendant une demie heure qu'on parla ensemble, il ne fut question que des choses, les plus capables d'affermir l'amitié, dont on s'était donné des preuves. Les Pieds-Noirs dirent, que depuis longtemps ils attendaient une Robe-Noire; que, lorsqu'elle se présenterait chez eux, elle serait la bienvenue; que désormais eux et les Têtes-Plates ne feraient plus qu'un peuple de frères; « *que la prière des Têtes-Plates serait la leur,* » etc.; et, bien que le soleil fût déjà couché, ils assistèrent à la prière; après quoi ils demandèrent à faire et firent à l'amiable de nouveaux échanges; enfin ils partirent, en disant qu'ils allaient engager leur village à faire comme eux.

« Sept jours après le pardon si généreusement accordé aux Pieds-Noirs, le Ciel nous en montra clairement les fruits, dans la visite amicale du Grand-Chef de la Petite-Robe, Pied-Noir, nommé *Tchéttichétles Mélakax* ou les trois Corbeaux. Tous les chefs fumèrent avec lui, sous la tente du Missionnaire. Ambroise, qui lui explique les principes de la religion chrétienne; Victor, qui l'invite à passer la nuit dans sa loge, achèvent de gagner son cœur, et le lendemain, le Pied-Noir en personne apprend au Missionnaire, que sa résolution arrêtée est de solliciter l'admission de ses vingt-huit loges dans la peuplade des Têtes-Plates; ce qu'il exécutera, lorsque les circonstances le permettront. »

Si l'on ajoute au recit du P. Point ce qui s'est passé, depuis que je me trouve parmi eux, assurément il est permis de concevoir les plus belles espérances, relativement à la conquête religieuse de cette nombreuse peuplade (1). Pendant

(1) Les Pieds-Noirs sont divisés en cinq tribus principales (environ 16,000 âmes), savoir : les Pégans, les Gens du Sang, les Pieds-Noirs

les cinq semaines, que j'ai séjourné parmi eux, ils ont été, on ne peut plus assidus et attentifs aux instructions que je leur faisais, et ils semblaient écouter avec plaisir les vérités consolantes de l'Évangile. Permettez-moi, mon rév. Père, de vous exprimer mes inquiétudes sur le sort futur et probable de ces malheureuses tribus; il devient de jour en jour plus alarmant. Quel avenir paraît les attendre? Les plaines où paissent les buffles, deviennent de plus en plus désertes, et à chaque saison de chasse, les différentes tribus indiennes se trouvent de plus en plus rapprochées. Il est probable, que les plaines de la Roche-Jaune, du Missouri jusqu'aux fourches du Sascatshawin, habitées aujourd'hui par les Pieds-Noirs, seront le dernier refuge des buffles, avant dix ou douze années. Trouvera-t-on assez d'animaux sauvages, pour nourrir les cent mille Indiens de cette région? Les Cries, les Assiniboins, les Serpents, les Banax, les Arikaras, les Sioux se rapprochent chaque année de ces plaines; ils se font à chaque rencontre une guerre à mort. Ces rencontres doivent se multiplier naturellement, et il est à craindre que le dernier des buffles ne soit disputé, dans un dernier combat, entre les restes infortunés de ces malheureuses tribus!! Que faire pour prévenir de si grands malheurs? Il faudrait une protection sincère et efficace de la part du gouvernement des États-Unis, contre tout ce qui peut être nuisible aux indigènes; des lois très-sévères ont été portées contre ceux qui débitent des liqueurs fortes parmi les Indiens :

Directs, les Sarcies et les Gros-Ventres des Plaines. La tribu des Sarcies et celle des Gros-Ventres, parlent chacune une langue à part et entièrement différente de celle des trois autres tribus Pieds-Noirs. Les Sarcies racontent, que leurs ancêtres ne sont venus dans les plaines, qu'après avoir erré longtemps sur un immense lac, à la merci des vents et des flots. Les Gros-Ventres parlent le même langage que les Rapahoes, qui habitent la fourche du Sud de la Platte et de la Rivière des Arkensas, à quatre cents lieues environ des plaines qu'ils habitent aujourd'hui et où leurs ancêtres se sont rendus à la suite d'une querelle.

il est à souhaiter, qu'on y tienne avec fermeté; c'est un grand pas de fait en faveur des sauvages. Oh! ce serait le comble du bonheur spirituel et temporel de ces tribus, que de leur accorder quelques missionnaires zélés, fervents, courageux : ils leur apprendraient à connaître et à servir Dieu, en même temps, qu'ils les initieraient aux travaux et aux arts, qui leur procureraient le nécessaire, l'utile et l'agréable. Et leur haine mortelle contre la race, qui n'a cessé de les refouler et de les dépouiller, se changerait en des sentiments de bienveillance et de reconnaissance.

En finissant cette lettre, permettez, mon rév. Père, de vous recommander d'une manière toute spéciale le salut des Indiens, dans vos Saints Sacrifices, et croyez-moi, avec le plus profond respect et l'estime la plus sincère,

Mon rév. et très-cher Père,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur et frère en J.-C.

P. J. DE SMET, S. J.

Note tirée du journal d'un chasseur. On considère les Pieds-Noirs comme braves; cependant il y a eu des rencontres, où quelquefois trois ou quatre blancs ont défait un grand parti Indien. Les Pieds-Noirs en grand nombre surprirent un jour trois chasseurs à castors, dont deux tombèrent morts, atteints de flèches; ils avaient manqué le troisième, qui, donnant de l'éperon à son coursier, perça les rangs sauvages et fut bientôt hors d'atteinte..... Quatre Indiens montés le poursuivirent et furent bientôt à la portée du chasseur; lui, avec son fusil

à deux coups, en mit deux par terre et continua sa fuite. Certains de prendre leur victime, maintenant que son arme à feu était déchargée, les deux survivants hâtèrent leur poursuite et, quelques instants après, ils se trouvèrent à la portée du pistolet. Le chasseur s'arrêta encore, déchargea son pistolet et tua le troisième. Prenant le second pistolet de sa ceinture, il allait renverser de même son quatrième adversaire; mais le sauvage effrayé s'enfuit avec la plus grande précipitation. Le chasseur le poursuivit; mais il était encore trop éloigné pour tirer, lorsque le Pied-Noir rejoignant ses camarades, leur criait: « Vite donc, fuyez! C'est la grande Médecine que nous avons poursuivie; déjà trois de nos guerriers sont morts. De quatre, j'ai échappé seul! Son seul fer à médecine a parlé deux fois, et ce fut la parole de mort; ensuite, avec son manche de pipe, il a envoyé le troisième au pays des âmes; et, comme il ôtait son couteau de sa ceinture, pour me tirer, j'ai précipité ma fuite, afin de venir vous dire de vous sauver! Fuyez donc! C'est la grande médecine, qui vient de loin! Fuyez, de peur qu'il ne nous massacre tous! »

Suivant ce conseil, les sauvages effrayés s'enfuirent immédiatement dans la plus grande consternation, pour échapper aux mains de la grande Médecine!

N° XXVI.

A. M. D. G.

Université de St Louis, 1 Janvier 1847.

Mon rév. et très-cher Père en J.-C.;

Après avoir longuement délibéré sur les divers plans, qui pourraient être les plus utiles à la conversion et à la civilisation de ces tribus, il fut résolu, que, tandis que le rév. P. Point resterait parmi les Pieds-Noirs, pour y préparer les voies à un établissement et pour y continuer l'instruction et la conversion de ce peuple, je descendrais le fleuve jusqu'à St Louis, afin d'informer nos supérieurs de l'état des Missions, de la nécessité d'augmenter le nombre des Missionnaires, et afin de plaider près d'eux la cause des Pieds-Noirs. Ce fut le 28 septembre que je fis mes adieux à mon digne et zélé compagnon, aux Messieurs du Fort et à leurs bons employés, qui tous m'avaient comblé de politesses et de bienfaits, ainsi qu'à ceux des Pieds-Noirs, qui étaient présents et n'avaient cessé de me donner des témoignages sincères de leur attachement. Notre départ fut salué par la décharge des canons du Fort et d'un grand nombre de fusils. Au milieu de mille souhaits de bon voyage et de succès, nous lançames notre barque dans le courant rapide du Missouri, à neuf cents lieues flamandes environ de l'embouchure de ce fleuve. Il était midi lorsque nous perdîmes le Fort de vue. Nous passâmes bientôt la Rivière du Chantier et nous allâmes camper vingt-cinq milles plus bas, près de l'Ile à Bird. Le

jour suivant, tandis que nous passions entre deux rangées de côteaux élevés et escarpés, où broutaient paisiblement plusieurs bandes nombreuses de Grosses-Cornes ou Moutons sauvages, un vieux daim, gros et gras, qui était venu boire sur le bord du fleuve, se laissa surprendre. Il tomba sous les coups du chasseur, première victime sacrifiée à nos besoins sur le Missouri. Ses cornes avaient environ trois pieds de long et dix-huit pouces de circonférence à leurs bases. Les habitudes du mouton sauvage ne ressemblent à celles d'aucun autre animal. Il choisit pour sa demeure favorite les endroits les plus rudes des montagnes inaccessibles. Dans le froid de l'hiver, il descend dans une des nombreuses vallées, où la verdure du printemps se fane rarement, et, à mesure que la bonne saison s'avance, il remonte jusqu'aux sommets des monts, couverts de neiges. Après avoir passé la Rivière Maria et la Sableuse, d'où nous vîmes, dans d'immenses plaines, des troupeaux innombrables de buffles, et où plusieurs fois les ours gris se présentèrent à la portée de nos balles; nous entrâmes dans une région très-remarquable, où les formations de pierres jaunes à sablon se présentent sur les deux bords du fleuve, sous les formes et les crevasses les plus fantastiques, et fournissent aux imaginations, étonnées de tant de variétés, un vaste sujet de comparaisons. Figurez-vous des urnes de toutes les figures et de toutes formes; des tables rondes et carrées de toutes les dimensions; des tribunes entourées de piliers, le tout fantastiquement travaillé; des milliers d'excroissances de rochers, sous les formes de gros et de petits champignons; viennent ensuite des autels avec leurs candelabres, des forts, des châteaux et des villes en miniature. C'est parmi ces étranges figures, que les rivières de l'Aigle, de Judith et du Chien font leurs entrées dans le fleuve.

Le 1er octobre, nous nous trouvâmes de grand matin dans l'endroit, appelé les Mauvaises Terres, d'où nous

sortîmes vers le soir, pour aller camper dans la Grande Ile. Pour notre souper, nous eûmes les morceaux choisis d'un beau chevreuil à queue noire. Le lendemain, un grand mâle de la même espèce fournit notre table rustique, dans l'endroit appelé la Mauvaise Anse, où nous passâmes la nuit. Toute la région, parcourue aujourd'hui le long de la rivière, est rude, stérile et entrecoupée de ravins. Dans le courant du 3, 4, 5, 6 et 7, nous passâmes successivement les Rivières Beauchamp, la Coquille, Puchet, la Grande Fourche sèche et la Rivière au Lait.

Pendant ces cinq jours, mes hommes ont tué sept belles biches, quatre vaches de buffle très-grasses, cinq outardes, un chevreuil à queue noire, un carcajou par amusement, car sa chair ne vaut rien; et un ours gris par pure malice. Celui-ci nous en voulait pourtant; car ayant été frappé de deux balles, il s'élança furieux d'une hauteur de vingt pieds, pour tomber dans notre esquif même et nous déchirer par représailles; heureusement, il manqua son coup et roula dans le fleuve, sans toutefois renoncer à sa vengeance. Comme il nous suivait à la nage, mes deux hommes rechargèrent leurs fusils et le tuèrent à bout portant. L'ours gris est ici le roi des animaux; tous reconnaissent sa suprématie. Le loup et le jaguar n'osent ni l'approcher, ni toucher à ce qui lui appartient, pas même à la carcasse de sa proie, qu'il a couverte de pierres et de terre. Il s'enfuit pourtant toujours, à la vue ou à l'odeur de l'homme: l'œil de l'homme exerce sur lui, comme sur tous les autres animaux, un pouvoir magique; rarement il attaque quelqu'un, à moins qu'il ne soit blessé. Lorsqu'il a été frappé d'une balle, il se précipite avec rage vers l'endroit d'où le coup est parti. Malheur alors au chasseur qu'il rencontre, à moins que celui-ci ne soit bien préparé pour un combat à mort! Le carcajou est un animal qui ne se trouve qu'aux Montagnes-Rocheuses, au moins je le pense. Il paraît d'un genre particulier et participe de la

nature du loup et de celle de l'ours. Il est d'une force prodigieuse.

Les grands troupeaux de buffles sont invariablement accompagnés ou suivis par des bandes de loups de différentes espèces. Les blancs et les fauves sont les plus communs. Ils dévorent les carcasses des buffles qui meurent de maladie, ou par suite de blessures ou d'accidents; à leur défaut, ils en tuent à mesure que leurs besoins le demandent. Ils mettent beaucoup d'audace et de sagacité dans ces opérations rapaces et paraissent s'entendre et se concerter sur les moyens. D'abord, ils se postent en file de distance en distance dans les endroits, où la victime est supposée devoir courir; puis deux ou trois loups se rendent au milieu du troupeau des buffles, en écartent le plus gras, et le chassent vers l'endroit où leurs compagnons l'attendent. La victime court alors entre deux rangées de loups. A mesure qu'elle s'éloigne, de nouvelles bandes joignent la chasse, jusqu'à ce qu'enfin fatigué et épuisé, le buffle s'arrête et devient leur proie. Ils lui cassent d'abord le jarret pour prévenir son évasion, et le dévorent ensuite tout vivant.

D'autres fois, ils ont recours à un stratagème encore plus astucieux: ils poussent leur proie vers un endroit escarpé, au-delà duquel se trouve quelque profond ravin ou quelque précipice. Là, ils forment autour d'elle un demi-cercle, qu'ils resserrent continuellement en redoublant leurs menaces et leurs hurlements. Le pauvre buffle, placé comme entre deux feux, hésite un instant à l'aspect de l'abîme; mais bientôt, étourdi par les cris et aux abois, il tente le seul moyen d'échapper à l'importunité de ses assaillants, se précipite et tombe brisé au fond du ravin. Alors nos larrons y descendent à leur tour par des voies détournées, et partagent ensemble le fruit de leur industrie.

Le 8 octobre, nous nous trouvâmes en vue d'une tour

bien remarquable, au milieu d'une belle plaine, dans le voisinage de la Rivière aux Porcs-Epics. Plusieurs milliers de cornes de cerfs, entassées les unes sur les autres, forment cette bizarre construction. Je n'ai pu savoir, ce qui a donné lieu à l'érection de cet étrange monument, ni quand et par qui il a été érigé. Les bandes de cerfs et de biches sont ici très-nombreuses.

Le 9 et le 10, nous passâmes la Rivière aux Trembles et la Grande Bourbeuse. Mes chasseurs continuent leurs ravages parmi les animaux. Ils ont tué un bœuf, seulement pour en avoir la langue, la bosse et les os pleins de moëlle, un ours noir fort gras (c'est le plus délicat de son espèce), un chevreuil à queue rouge, plusieurs canards et outardes, qui passent par milliers, se dirigeant vers le Sud-Est et nous annoncent l'approche de l'hiver. Depuis notre départ du Fort Lewis, nous avons remarqué partout sur la rivière les travaux des castors. Ces animaux intéressants et laborieux se multiplient beaucoup dans ces parages, où les chasseurs les laissent tranquilles, pour éviter les partis de guerre, qui ne cessent d'y roder.

Le 11, nous arrivâmes au Fort Union, près de l'embouchure de la Roche-Jaune, à six cents milles du Fort Lewis: nous avons par conséquent fait environ cinquante milles par jour. Les messieurs du Fort nous reçurent avec beaucoup de politesse et d'affabilité. Nous acceptâmes avec plaisir et reconnaissance l'hospitalité qu'ils nous offrirent et nous nous reposâmes un jour, durant lequel j'ai baptisé cinq enfants Métis. Je partis le 13, avec mes deux compagnons. Les buffles se montraient de tous côtés en bandes; nous voyions des ours, des biches, des chevreuils, des cabris, à chaque détour de la rivière; il y a donc peu à craindre d'être exposé à jeûner, dans cette saison de l'année. Le 15, notre désir d'avancer, malgré un vent violent, se trouva tout-à-coup calmé par une vague qui remplit notre esquif, et nous envoya mesurer le fond de la rivière. Par bonheur,

il n'y avait que cinq pieds d'eau. Nous nous contentâme donc d'attendre un vent plus favorable, en faisant sécher les seuls vêtements que nous eussions et en réchauffant nos membres engourdis. Nous descendîmes assez gaîment dans l'après-dîner, car le vent avait changé, et le lendemain nous regagnâmes le temps perdu: à force de voiles, nous parcourûmes une distance de 60 à 70 milles. Le 17, nous rencontrâmes sept loges d'Assiniboins, qui nous reçurent poliment dans leur petit camp, nous invitèrent à un festin et nous offrirent, au départ, d'abondantes provisions. Le même jour, huit Gros Ventres du Missouri nous accostèrent, avec toutes les marques du respect et de l'amitié, insistant pour nous faire accepter un gros tas de langues de buffles. Les buffles continuent à être très-nombreux; les ours gris ne manquent guère et essuient partout les feux de mes campagnons. Nous campâmes vers le milieu du premier grand détour du Missouri.

Le 18, un vent favorable nous encouragea à déployer de nouveau nos voiles: nous filions environ dix nœuds à l'heure, et, dès la pointe du jour du lendemain, nous arrivâmes au Fort Berthold, où nous fûmes poliment reçus et traités par Mr Bruyère. Les Gros-Ventres ont ici leur grand village; la plupart étaient partis pour leur chasse d'hiver. Ils construisent leurs loges en terre comme les Kans et les Osages. Je fus invité à un festin, par ceux qui étaient restés à la garde du village: c'est une marque invariable de leur respect et de leur bienveillance. Ils sont en général amis des blancs et renommés pour leur bravoure et pour leur courage à la guerre. Ils cultivent avec soin de vastes champs de maïs, de citrouilles et de patates.

Le 20. Plusieurs bandes de sauvages nous crient du rivage, et nous font signe de venir à eux. Le meilleur parti à prendre dans ces conjonctures, c'est d'obéir, et l'on a rarement à se repentir de cette petite condescendance; on accepte le calumet; on donne de quoi le remplir; on

fume une ou deux charges avec eux et à leur façon; on échange de part et d'autre ses petites nouvelles; s'ils voient que vous êtes sans provisions, ils s'empressent de vous donner les morceaux choisis de leur chasse; on s'embrasse et l'on se quitte amis. Refuser de s'approcher, quand on est sur leurs terres et qu'on est appelé, c'est les irriter et s'exposer aux plus grands périls. Nous continuons ensuite en paix notre route et nous campons, la nuit, à l'embouchure de la Rivière des Couteaux. Ici, un véritable et grand danger nous attendait et nous l'avons échappé belle. Notre grand feu, car il faisait froid à la belle étoile, avait été découvert par une bande d'Indiens, armés jusqu'aux dents; ils s'étaient approchés de nous, à la faveur de l'obscurité, sans que nous les eussions aperçus. Heureusement, à la lueur du feu, le chef me reconnait à ma croix et à ma robe noire; il court vers moi, jette son casse-tête, m'embrasse et me serre dans ses bras, en s'écriant: « Ah! que tu étais près de partir pour le pays des âmes! » On te croyait loin de nous; on t'a pris pour un ennemi.» Ils mirent alors les deux mains sur la bouche, signe expressif de leur grand étonnement. Tout cela se faisait en moins de temps qu'il n'en faut pour vous l'écrire. Je les remerciai du plus profond de mon cœur; nous passâmes ensemble la soirée assez agréablement; le calumet fut présenté et resserra encore les nœuds de l'amitié; ensuite une tasse de caffé bien sucré, des langues et des bosses de buffles roties à la broche, mirent tous ces guerriers de la meilleure humeur du monde, au point qu'ils nous honorèrent d'une danse et d'une chanson. Ils appartenaient à la tribu des Aricaras, dont les blancs redoutent toujours la rencontre dans le désert; car ils sont voleurs et assassins. Ils me promirent solennellement, en me quittant: « Qu'à l'avenir ils aborderaient toujours les blancs, le calumet à la main (en amis). » Le lendemain, nous déjeûnâmes au Fort Madisson ou Mandan, avec l'aimable Mr Des Autels

Après quelques heures de descente, nous passâmes sous une chevelure, attachée au bout d'une longue perche, qui se balançait au-dessus de la rivière. C'était, selon toute probabilité, un sacrifice fait au soleil, pour obtenir d'autres chevelures, ou une bonne chasse. Bientôt nous nous trouvâmes en face du quartier d'hiver des Aricaras, campés et fortifiés dans une belle forêt de peupliers, sur le bord du fleuve. Un grand nombre d'Indiens à la fois, par leurs cris et par leurs gestes, nous invitèrent à nous approcher. Nous fîmes force de rames, pour montrer notre empressement. Ils nous reçurent avec beaucoup de cordialité et nous invitèrent à plusieurs festins; mais, comme le temps ne nous permettait pas un tel retard, ils voulurent nous montrer leur libéralité, en nous donnant des langues, des bosses et d'autres morceaux de buffles en si grande quantité, qu'il ne nous fut pas possible d'en prendre la moitié dans notre esquif. Quoiqu'il fût tard, nous résolûmes de continuer à descendre, pour aller camper à quelques milles au-dessous du village, afin d'éviter surtout de passer la nuit en festins. Les cinq jours suivants, nous fûmes fort retardés par des vents contraires, qui nous empêchaient assez souvent d'avancer. Nous arrivâmes, dans la matinée du 26, au campement de Mr Goulé, commis de la compagnie des pelleteries dans les environs des Buttes au Grès. J'y ai baptisé plusieurs enfants Métis.

Profitant du temps favorable, nous descendîmes la rivière, durant quatre jours et quatre nuits, sans nous arrêter, et, le 30, de grand matin, nous arrivâmes au Fort Pierre, où se tient le grand entrepôt des pelleteries et des marchandises de la Compagnie Américaine. Durant le trajet, nous avions passé devant plusieurs belles rivières, qui se jettent dans le Missouri, telles que la Rivière Grande, la petite Sheyenne, la Mareau et la grande Sheyenne. Le Fort Pierre est à sept cents milles du Fort Union. Mr Picotte, chef de la Compagnie sur le Missouri, nous reçut

avec une politesse et une cordialité singulières. Il me força d'accepter pendant trois jours l'hospitalité dans son Fort; je profitai de ce retard, pour annoncer la parole de Dieu à un grand nombre de Sioux, et baptiser cinquante de leurs petits enfants. Mr Picotte de son côté, me fit faire un esquif plus grand et plus commode, qu'il remplit de toutes sortes de provisions et même de douceurs. Je ne pourrai jamais assez lui exprimer ma reconnaissance. Puisse le Seigneur lui tenir compte de sa grande charité à mon égard, et l'en récompenser un jour comme il le mérite! J'ajouterai ici, comme marque de ma sincère reconnaissance, que dans toutes les maisons de traite de la Compagnie Américaine, la libéralité, la cordialité et la charité de tous ces Messieurs, sont allées fort au-delà de mon attente et de mes besoins. La tribu des Sioux, au milieu desquels je me trouve dans ce moment, est peut-être la plus grande de toutes les tribus du continent septentrional de l'Amérique. Elle occupe un territoire qui s'étend de la Rivière St Pierre sur le Mississippi, jusqu'au Missouri; et de là, jusqu'aux sources des deux grandes fourches de la Platte. Les auteurs varient sur le nombre des Sioux, qu'on suppose être de soixante à quatre-vingt mille. Ils sont divisés en plusieurs tribus, qui parlent toutes la même langue à peu de différence près. Tels sont les Brûlés, les Ogallallas, les Jantons, les Jantonnais, les Piankshaws, les Minikanjous, les Pieds-Noirs Sioux, les Santics, les Arcs Brisés, les Assiniboins, les Ampapas, les Unkepatines, les Saoyns, etc.

Le mot *Sioux* est d'origine Canadienne: il dérive du mot *Soûl*. Ce nom leur a été donné, à cause de leur passion pour les liqueurs spiritueuses, et à cause de leur propension à s'enivrer. Le nom qu'ils se donnent à eux-mêmes, et sous lequel ils sont connus parmi les autres nations, est *Dacotha*, qui veut dire Coupe-Gorge. Quelques Missionnaires trouveraient ici beaucoup d'ouvrage, et y recueilleraient une belle moisson. Les bons sauvages n'ont cessé

de me témoigner le vif désir qu'ils ressentent, d'entendre la parole et d'embrasser la religion du Grand-Esprit. Le Fort Pierre est à quinze cents milles de St Louis; nous le quittâmes, le trois novembre, assez tard dans l'après-dîner; mais au bout de quelques milles, nous nous aperçûmes, que notre nouvel esquif faisait eau de toutes parts: il fallut s'arrêter pour le radouber. Nous le tirâmes donc à terre, vis-à-vis la grande ferme de la Compagnie, dans l'Ile Fleury. Pendant que mes compagnons travaillaient à l'esquif, je fis avec grand succès la guerre aux poules; bien entendu, que cette petite chasse m'avait été recommandée par le bon Mr Picotte! Nous quittâmes bientôt l'ile et ses habitants, et nous allâmes camper à l'embouchure de la Rivière Capelle.

Toute la journée du 4 fut orageuse; le vent était contraire, nous ne pûmes par conséquent avancer que lentement.

Je visitai le 5 le Fort Bouis, et j'y baptisai treize petits enfants Métis. Le temps étant redevenu serein et le vent favorable, nous en profitâmes pour parcourir tout le grand détour du Missouri, qui est de trente-six milles, tandis que la langue de terre qui lie cette presqu'ile, n'a qu'une largueur de trois milles.

Le 6, visite à Mr Campbell au Fort Look-Out, où un grand nombre de Sioux se trouvaient campés. En leur présence, je baptisai 16 enfants Métis; je tins ensuite conseil avec les principaux chefs et les braves, au nombre de trente environ. Je leur donnai quelques détails sur la conversion des tribus des Montagnes-Rocheuses, et sur ma visite récente aux Pieds-Noirs. « Et vous Sioux, leur » dis-je en finissant, recevriez-vous la Robe-Noire qui » voudrait habiter vos plaines, et demeurer au milieu de » vous? Vos cœurs s'ouvriraient-ils à sa parole? Suivriez-» vous volontiers le sentier, que le Fils du Maître de la » Vie, Jésus-Christ, est venu tracer sur la terre, et par-

» lequel il veut faire marcher toutes les nations? Les » Têtes-Plates, les Kalispels, les Stietshoi, les Shuyelpi, » les nations de la Nouvelle Calédonie, ont déjà reçu la » parole de Dieu: ils marchent dans le sentier qui mène » au ciel! Ils ont jeté loin d'eux tout ce qui est mauvais; » ils ont enterré le casse-tête; ils ont quitté la boisson, » qui rend les Sioux fous et malheureux; ils ont renoncé » aux vols et aux déprédations. Parlez, Sioux! j'écoute! » Je porterai vos paroles aux grands chefs des Robes-» Noires (l'Evêque et le Rév. Père Général). Parlez; si vos » paroles sont bonnes, je plaiderai votre cause auprès » d'eux. Je vous aime sincèrement; je voudrais vous voir » heureux, vous voir pratiquer et aimer la parole du » Grand-Esprit. Parlez les paroles de votre cœur. » Après quelques instants de consultation et les cérémonies ordinaires du calumet, le Grand Orateur se leva; puis m'ayant serré la main ainsi qu'à tous ses compagnons, il me dit: « Robe-Noire, je parle au nom des chefs et des » braves: les paroles que tu nous annonces du Maître de » la Vie, sont belles; nous les aimons; c'est aujourd'hui, » pour la première fois, que nous les entendons. — Robe-» Noire, tu ne fais que passer sur nos terres; demain nous » n'entendrons plus ta voix; nous serons, comme nous » l'avons toujours été, des enfants qui n'ont point de » père pour les guider, pareils aux Wistonwish (les petits » chiens des prairies) qui ont leurs loges dans la terre et » qui ignorent tout. — Robe-Noire, viens placer ta loge » avec les nôtres; mon cœur me dit qu'on t'écoutera. — » Nous sommes des méchants, nous avons de mauvais » cœurs; mais ceux qui portent la bonne parole, ne sont » jamais venus jusqu'à nous. — Viens-y donc, Robe-Noire, » et les Dacotha t'écouteront, et nos jeunes gens appren-» dront à avoir de l'esprit. »

J'ai baptisé, ensuite dans la même journée, quatre enfants de deux Canadiens mariés à des femmes sauvages, et résidant à neuf milles du Fort.

Je ne puis quitter les Sioux, sans vous rapporter un trait de cette chevalerie errante. On doit s'en reposer sur la bonne foi de Tahtunga Egoniska, un de leurs chefs, et sur la véracité d'un voyageur récent: écoutons, c'est Tahtunga lui-même qui parle: « Lorsque j'étais jeune, j'aimais le bruit des armes... Je m'enrôlais dans tous les partis de guerre. Ces cicatrices vous diront que j'étais toujours au milieu des flèches, qui venaient répandre le sang des braves.

» Rarement on nous vit retourner du pays ennemi, les mains vides,... sans chevaux et sans chevelures. Quelquefois cependant nous retournâmes au camp comme des insensés, sans oser paraître au festin des braves.

« Un jour, que nous marchions contre les Corbeaux, une védette fut envoyée à la découverte de l'ennemi. Les guerriers suivent avec ardeur ses traces, dans l'attente d'une bonne nouvelle et d'un combat prochain.... Mais bientôt la scène change;... un spectacle d'un nouveau genre se présente à nos yeux étonnés: notre espion revient sans robe, sans armes, sans chevelure; la figure couverte de sang.... A cette vue, nos cœurs si courageux restent comme glacés.... On l'entoure, on l'interroge, et voici ce qu'il raconta: « Les ennemis connaissent notre approche, » ils nous attendent en grand nombre... J'ai rencontré » leurs védettes... J'ai été volé, j'ai perdu ma chevelure... » On m'a laissé pour mort. La brise de la nuit est venu » m'avertir qu'il était temps de me lever, et de vous » annoncer qu'un prompt retour est le meilleur parti à » prendre. »

» Nous ajoutons foi à son étrange récit, et retournons précipitamment sur nos pas, nous exposant par-là aux rires moqueurs de tout ce qui était resté de braves dans le camp.... Trois mois s'écoulèrent et nous pénétrons de rechef sur la terre de l'ennemi. Le guerrier, naguère si fort maltraité, était loin en avant en sa qualité d'espion....

Cette fois-ci, il nous annonça son retour par un cri de triomphe. Il se présenta à nous, avec deux chevelures attachées au bout de sa lance et nous raconta son aventure, nous pressant de tomber sur l'ennemi.... Le combat s'engagea et la victoire se déclara pour nous.

» Parmi les morts, il s'en rencontra un sans chevelure! « Qui a fait ce coup?» demandent tous les braves étonnés. Personne ne répond: l'espion seul souriait... « Derrière cette colline, » dit-il, « il est une belle fontaine; allons nous y rafraîchir... » Nous le suivons. La fontaine était entourée de précipices et ombragée par des peupliers. Il nous quitte quelques instants et revient bientôt avec les armes et la robe, qui lui avaient appartenu autrefois.

« Guerriers, » dit-il, « vous avez été étonnés de mon malheur et vous avez déploré mon sort, lors de notre dernière excursion dans le pays des Corbeaux; aujourd'hui vous êtes encore surpris davantage, à la vue d'un cadavre sans chevelure.... Vous demandez qui est le brave, qui l'a emportée? Me voici devant vous avec ma robe, mes armes et ma chevelure, que j'avais perdues! Demandez à présent, comment j'ai pu obtenir les deux chevelures?

» La pleine lune a trois fois souri aux armes du Dacotah, depuis que j'ai rencontré mon ennemi en cet endroit même. Nous volâmes au combat.... Ma flèche allait partir, lorsque l'ennemi s'écria: « Trève aujourd'hui!... nous » sommes vaillants tous les deux. — Plus tard, nous ver- » rons sur le champ de bataille, lequel l'emportera en » bravoure. » Je lui offris la main en signe d'assentiment, et nous nous assîmes près de la fontaine... Nous jouâmes d'abord flèche contre flèche; arc contre arc; robe contre robe; chevelure contre chevelure... Je perdis tout: mes flèches, ma robe et ma chevelure. Je lui remis tout ce que j'avais et il m'arracha la chevelure; mais j'exigeai la promesse formelle qu'il reviendrait à cet endroit même,

pour me donner ma revanche.... La rencontre a eu lieu. Nous avons joué, et aujourd'hui les Manitous m'ont été favorables: j'ai regagné mes flèches, mon arc, ma robe... J'ai tout mis au jeu contre ma chevelure. Je l'ai regagnée. Alors je me suis écrié: « Chevelure contre chevelure ! » Le Corbeau accepta et perdit, et, comme j'étais sur le point de me retirer.... « Guerrier » s'écria-t-il, « tu me rencontreras sur le champ de bataille.... Je te propose le jeu des armes ! » « Corbeau, » lui dis-je, « j'accepte ton défi.... nomme l'endroit du combat. » — « Une vallée se trouve derrière la colline; c'est là, que mes gens attendent leurs ennemis ; et là, j'espère te rencontrer parmi eux. » — Il dit, et nous nous séparâmes.

» C'est dans cette vallée que je viens de vous conduire; nous avons vu nos ennemis; nous les avons battus. Ma partie adverse au jeu, se trouve parmi les morts sur le champ de bataille.... Ai-je besoin de vous dire qui lui a enlevé la chevelure ! ! »

Rien de remarquable ne s'est présenté pendant les trois jours suivants. Les forêts de peupliers et de chênes, qui ornent le rivage, augmentent en force et en étendue, à mesure qu'on descend le fleuve ; le gibier y est rare: aussi ne vîmes-nous que six loges d'Indiens. Le 10, nous passâmes l'embouchure de la Rivière *L'eau qui court;* elle prend sa source dans un petit lac, au pied des Côtes-Noires. La rapidité de son courant lui a mérité le nom qu'elle porte. C'est sur les bords de cette belle rivière et au milieu du désert, qu'une centaine de familles appartenant à la secte des Mormons, se sont réfugiées pour se mettre à l'abri des injustes persécutions, que d'autres sectaires des Etats-Unis leur ont fait souffrir depuis plusieurs années. Trois fois déjà leurs ennemis ont brûlé leurs foyers, et les ont traqués comme des bêtes fauves....

Le 13, nous arrivâmes par un vent favorable au Fort Vermillon, à quatre cents milles du Fort Pierre; j'y bap-

tisai sept enfants Métis, et nous y renouvelâmes une partie de nos provisions. Le 14, nous aperçûmes un Mormon sur le rivage: mais il prit la fuite à notre approche. Nous rencontrâmes ensuite deux Canadiens, qui avaient tué plusieurs beaux coqs-d'inde sauvages, qu'ils m'offrirent; en retour, je leur fis présent de café et de sucre, articles bien rares dans ce pays.

Un tombeau simple, mais remarquable à cause de celui qu'il renferme, se présenta à notre vue, le 16. Il attire l'attention de tous les voyageurs sur le Haut-Missouri et donne lieu à beaucoup d'anecdotes sauvages, cruelles et terribles. C'est la tombe de *l'Oiseau-Noir*, Grand Chef des Omahaws, célèbre par l'ascendant qu'il avait acquis sur sa tribu, et sur les nations voisines; mais plus encore, par les cruautés qu'il a exercées pour parvenir au pouvoir suprême. Il était craint et vénéré en même temps. Les sauvages s'imaginaient, qu'aidé de ses Manitous, il pouvait, selon son gré, disposer d'eux; qu'il tenait entre ses mains la vie et la mort. Pour acquérir cette réputation, il s'était procuré une grande quantité d'arsenic, par l'entremise d'un négociant, qui l'instruisit de la méthode de s'en servir à coup sûr. La peau blanche ne tarda pas à recevoir le prix de sa criminelle complaisance; le chef rusé voulut à l'instant même essayer l'effet de sa nouvelle médecine, et lui administra adroitement la dose qu'il venait de lui indiquer. Le malheureux négociant mourut dans le désespoir et les tourments les plus affreux, témoin impuissant des éclats de rire et des signes de contentement, que le chef montrait à la vue de son trépas. L'Oiseau-Noir, fier de sa découverte et du trésor fatal qu'il possédait, prit toutes ses mesures et fit de grands préparatifs, pour exécuter le projet diabolique, qu'il avait formé depuis longtemps, l'empoisonnement d'une grande partie de sa nation. Il proclama une grande chasse et annonça un grand festin.... Les chasseurs s'empressèrent de répondre à l'appel de leur

chef, et bientôt sa loge regorgea des morceaux les plus exquis des animaux, qui peuplaient leurs plaines et leurs forêts.... Il invita tous les chefs et les guerriers dont il redoutait l'influence, et avec eux tous les mécontents qui avaient osé murmurer, et s'opposer au pouvoir absolu qu'il voulait exercer. Le traître se montra plein de prévenance et d'affabilité, afin d'ôter l'impression fâcheuse que ses manières dures et hautaines avaient causée. Tous se rendirent avec empressement à son invitation, se félicitant de l'heureux changement de leur chef... Ils fumèrent avec lui le calumet de paix et de réconciliation; ils s'assirent sans soupçon au festin, et vidèrent le plât qui contenait le bouillon empoisonné. Alors l'Oiseau-Noir, jetant le masque, fit une longue harangue sur le pouvoir du Manitou, qui le guidait; il leur exposa ses prétendus griefs; et, élevant la voix, qu'il accompagnait d'un geste de triomphe, il voua tous ses convives à la mort.... Avec des paroles remplies de sarcasme et d'amertume, il les invita à entonner en braves leur dernière chanson de mort; « car, ajouta-t-il, « avant le lever du soleil (il était minuit), les corbeaux et les vautours planeront au-dessus de vos loges, et vos femmes et vos enfants pleureront à côté de vos cadavres. » Ce fut une nuit de confusion, de crainte, de pleurs et de tumulte..... La mort et le deuil remplissaient toutes les cabanes du village.

A dater de ce jour, l'Oiseau-Noir gouverna sa petite peuplade en tyran et en maître absolu; les Indiens tremblèrent en sa présence; ses paroles, ses caprices même devinrent des lois; il se fit passer pour le Manitou de la vie et de la mort. La vie de ce monstre ne fut qu'une suite de crimes et de scélératesses; mais les remords rongeurs tourmentèrent nuit et jour, ce cœur féroce et barbare; la vie lui parut comme un horrible fardeau, et il se laissa mourir de faim. Il donna ordre à ses guerriers, avant de mourir, de l'enterrer, assis sur son plus beau coursier, au

sommet de la plus haute colline, qui domine le Missouri à une distance d'environ 15 milles. Un petit monticule renferme les cendres de ce chef barbare. Un drapeau, qu'on renouvelait de temps en temps, a flotté plusieurs années sur sa tombe; le poteau était encore debout, lors de mon passage..... Les blancs, qui ont connu l'Oiseau-Noir et qui ont résidé dans la tribu, m'ont affirmé que ce chef a détruit par le poison, au moins le tiers de sa nation.

Le 18, nous nous trouvâmes en vue de l'ancien *Council-Bluffs*, qui fut jadis un grand poste militaire. Depuis mon dernier voyage en 1842, la rivière a fait ici des changements considérables, et s'est creusé un lit nouveau en différents endroits. Le Council-Bluffs, qui était alors sur le bord du fleuve, s'en trouve aujourd'hui à plus d'une lieue de distance. Nous vîmes durant la journée, les ruines de plusieurs anciennes maisons de traite. Non loin de là, dans une vaste et belle plaine, se trouve un établissement temporaire des Mormons, chassés de leur ville de *Navou*, située sur le bord du Mississippi; ils sont ici plus de dix mille. Je fus introduit devant leur président, Mr Young, gentleman affable et très-poli. Les persécutions inouies et les souffrances atroces, endurées par tant de malheureux, fourniront une triste page à l'histoire de la grande vallée de l'Ouest. Ce jour même, au coucher du soleil, je me trouvai campé dans le pays des Potowotomies. Là, je rencontrai plusieurs de mes anciens amis et néophites, entr'autres le chef Patakojec, qui m'a raconté la longue légende des idées et des traditions religieuses des Potowotomies. Elle formera le sujet de ma prochaine lettre.

Le 20, 21 et 22, belles journées, je rendis visite à mes anciennes connaissances de Belle-Vue. Nous passâmes la Rivière Papillon, la Maringouin, la Platte, le Nishnebatlana, les deux Nodeway et le Tarkeo. Une suite de col-

lines, appelées les Serpents-Noirs, se présentent bientôt à la vue, après qu'on a passé l'embouchure du Tarkeo. On y indique encore plusieurs endroits, qui portent des traces récentes de combats sanglants entre les peuplades nomades de cette région. La colline King, qui est une des plus élevées de cette chaine, fut jadis la scène de leur dernière grande bataille; elle est couverte d'ossements humains, et l'on y distingue une suite de monticules en forme de remparts et de fortifications. En cette occasion, la tribu entière des Serpents-Noirs a été détruite, les collines seules ont transmis leurs noms et leurs malheurs à la postérité. Les Socs et les Iouwasont succédé aux Serpents-Noirs, et ont cédé les titres de cette belle et fertile partie de leur territoire, aux Etats-Unis. A l'Est et au pied de ces collines, se trouve la ville de St Joseph. Nous y arrivâmes le 23, et rendîmes visite au respectable curé, le Rév. Mr Scanlan. En 1842, St Joseph n'existait pas, il n'y avait qu'une seule famille; aujourd'hui, on y compte trois cent cinquante maisons, deux églises, une maison de ville et une prison; elle est dans l'état le plus prospère. Sa population se compose d'Américains, de Créoles Français, d'Irlandais et d'Allemands.

Le 28, j'arrivai à Wesport. Ici le fleuve commença à charrier des glaçons et il tomba une grande quantité de neige. Je dus donc me rendre à St Louis par la diligence. Je vis le terme de mon voyage, le 10 Décembre.

Je terminerai ma lettre, en vous donnant la description géographique de la grande rivière que je viens de descendre, accompagné de deux hommes seulement, pendant environ deux mille cinq cents milles.

Le Missouri prend sa source dans les Montagnes-Rocheuses, entre le 45° et le 49° degré de Latitude Nord. Les fontaines, qui donnent naissance à plusieurs de ses fourches, ne sont pas à un mille de distance d'un grand nombre de sources, qui appartiennent aux eaux de la

Colombie. Je me suis trouvé sur les bancs de neige, qui entretiennent d'innombrables torrents, tributaires des deux grands fleuves. L'un se jette, à l'Ouest, dans la Mer Pacifique; et l'autre, qui mérite le titre du plus grand fleuve de l'Amérique Septentrionale, par l'abondance de ses eaux et par sa longue course, mais qui a été exploré plus tard et qui est devenu par là le tributaire du Mississippi; a son embouchure vingt milles au-dessus de St Louis. Le Missouri prend son nom après la jonction de trois branches: le Jefferson, le Gallatin et le Madisson. L'endroit appelé les Portes ou l'Entrée des Montagnes, se trouve à quatre cent quarante-un milles du plus haut point de la navigation des branches supérieures du Missouri, et présente une vue magnifique et pittoresque. Dans une distance de six milles, les rochers s'élèvent perpendiculairement du bord de la rivière, à la hauteur de douze cents pieds; çà et là, dans les crevasses croissent des bouquets de verdure, des térébenthes, des cèdres et des sapins solitaires, arrosés par une infinité de fontaines, qui sillonnent les flancs du rocher. Ici, la rivière se trouve resserrée dans un lit de cent cinquante verges de largeur; on y observe un seul endroit de quelques pieds carrés, où un homme pourrait se tenir debout entre le rocher et l'eau. De l'entrée des Monts-Rocheux jusqu'aux *Grandes Chutes*, il y a cent-dix milles; et jusqu'à sa jonction avec le Mississippi, il y a deux mille six cent quatre-vingt-cinq milles. Les grandes chutes du Missouri ne sont pas aussi sublimes, que celles de Niagara; mais, en grandeur, elles peuvent tenir la seconde place, parmi toutes les chutes d'eau de ce vaste continent. Dans une distance de seize milles et demi, la rivière descend de trois-cent cinquante-sept pieds, par une succession de rapides et de chutes. La plus grande chute a un jet perpendiculaire de quatre-vingt-sept pieds, la seconde est de dix-neuf, la troisième de quarante-sept et la quatrième de vingt-six; une suite de rapides et de

cascades de trois à dix-huit pieds, remplissent les distances d'une chute à l'autre. La partie supérieure de la rivière, jusqu'à l'embouchure de la Roche-Jaune, gagne vers le Nord.

La Roche-Jaune, qui a une embouchure de huit cents verges de largeur, et qui y parait aussi large que la rivière principale, est probablement le plus grand tributaire du Missouri : elle entre du côté du Sud-Ouest, à douze cent seize milles de sa source et à dix-huit cent quatre-vingts milles de sa jonction avec le Mississippi. Les bateaux à vapeur montent jusque-là, et pourraient monter plus haut dans les deux branches.

La longueur de la Rivière Missouri et de ses sources jusqu'à son embouchure, est donc de trois mille quatre-vingt-seize milles ; ajoutez-y treize cent cinquante-trois milles de son embouchure jusqu'au Golfe du Mexique, vous aurez un total de quatre mille quatre cent quarante-neuf milles. C'est sans doute la plus longue rivière du globe. Depuis le golfe jusqu'aux Grandes Chutes, on ne rencontre aucun obstacle insurmontable dans sa navigation. Ses principaux tributaires sont navigables dans une largeur de cent à huit cents milles. Le sol alluvial, sur cette rivière et sur ces tributaires, est fertile, mais peu étendu et sujet de temps en temps à des inondations. En quittant ces bas-fonds, on entre dans des plaines élevées et immenses, couvertes de verdure et entourées, çà et là, de broussailles et de forêts. La région supérieure que le Missouri traverse, est stérile et aride. Le courant du fleuve est rapide et trouble, dans la plus grande partie de son cours. Il a un demi-mille de largeur à son embouchure : il est beaucoup plus large dans plusieurs autres endroits. Bien que toutes les eaux de cette immense région et de tant de grands tributaires, se réunissent dans le Missouri, il est cependant si bas, dans certaines saisons de l'année, que les bateaux à vapeur y trouvent à peine un passage. On attribue ce manque d'eau, aux pays arides et ouverts que la rivière arrose, et à sa grande évaporation.

Les ressources que le Mississippi et le Missouri peuvent offrir au commerce, sont incalculables et n'ont point encore été assez appréciées. Pendant des milliers d'années, ces magnifiques rivières de l'Amérique roulèrent paisiblement les eaux à travers les vastes forêts, les prairies fertiles, les montagnes les plus pittoresques, reflétant les scènes variées d'une nature capricieuse; elles n'étaient alors connues que du sauvage errant de l'Ouest, ou des animaux qui paissaient sur leurs bords. Enfin elles attirèrent les regards des hommes civilisés, (1) et mainte-

(1) En 1673, les Pères Marquet et Joliet, Jésuites, découvrirent le Mississippi. Après avoir traversé le Lac Michigan, ils entrèrent les premiers dans le Wisconsin. « Ici, » dit Marquet, « les guides » retournèrent, nous abondonnant seuls, à la Providence, dans » cette région inconnue. » Ils s'embarquèrent en canot sur la large rivière du Wisconsin, et la descendirent pendant sept jours, après lesquels ils entrèrent heureusement dans le grand Fleuve, avec une joie inexprimable. Dans leur route, ils visitèrent les tribus, qui en habitaient les bords et furent les premiers blancs, qui foulassent le sol de l'Iowa. Au risque de perdre la vie à chaque instant, ils descendirent et passèrent l'embouchure de l'Ohio; ils quittèrent enfin la région des prairies et entrèrent dans les buissons de cannes du Sud. Après avoir passé l'embouchure de l'Arkansas, prêchant partout les mystères de la foi, ils remontèrent jusqu'à la Baie Verte (Green-Bay). Joliet retourna à Quebec, pour annoncer sa découverte. Marquet resta et annonça l'Evangile aux Miamis, au Nord des Illinois.

Bancroft, l'historien des Etats-Unis, nous donne ainsi les détails de la mort du P. Marquet. « Deux années après sa découverte du » Mississippi, le P. Marquet s'embarqua à Chicago pour Mackinaw, » et entra dans une petite rivière du Michigan. Etant descendu » à terre, il dressa un autel et célébra la Ste Messe selon le rite » catholique; alors il pria les hommes qui conduisaient son canot, » de le laisser seul pendant une demi-heure; il s'enfonça dans » l'épaisseur du bois, et, prosterné jusqu'à terre, il rendit au Tout-» Puissant de solennelles actions de grâces. La demi-heure écoulée, » ses gens allèrent le trouver: il n'était plus. Le Saint Missionnaire, » qui avait découvert tout un monde, s'était endormi dans le Sei-» gneur, sur le bord de la rivière qui porte son nom, et près de son « embouchure; les rameurs creusèrent sa fosse dans le sable. »

(Hist. of U. S. III. 161.)

La mémoire du Père Marquet est restée en vénération parmi les Indiens de cette région. Ils rapportent dans leurs traditions, que la rivière sur le bord de laquelle a Robe-Noire a été enterrée, a fait un grand détour par respect pour son tombeau.

nant elles ont commencé à satisfaire et leurs besoins et leurs désirs. Dans toutes les parties de cette vaste région, arrosée par le fleuve principal et par ses eaux tributaires, peuvent pénétrer les bateaux à vapeur, et, si l'on excepte un petit district dans les plaines du Missouri-Supérieur, il n'est pas un seul point, qui soit à plus de cent milles d'une branche navigable. Un bateau peut prendre sa cargaison sur les bords du lac Chataque, dans l'État de New-York, un autre dans l'intérieur de la Virginie, un troisième peut partir du Lac au Ris, situé à la source du Mississippi, et un quatrième, chargé des fourures des Montagnes-Rocheuses, peut descendre le Missouri deux mille huit cents milles, et tous se rencontrent à l'embouchure de l'Ohio, pour s'avancer ensemble jusqu'à l'Océan... Lecteur, vous habitez l'Europe, où le commerce de chaque port de mer, où toutes les branches de navigation intérieure ont été poussées à leur dernière perfection, où des intelligences supérieures se consument inutilement, faute d'une carrière où elles puissent se déployer. Mais ici, sur ces vastes ramifications des fleuves navigables, s'ouvre pour des spéculations commerciales, un champ sans bornes, sans limites.

En 1819, le premier bateau à vapeur arriva à St Louis. Aujourd'hui, le Mississippi, le Missouri, l'Ohio et leurs tributaires sont couverts de bateaux à vapeur, de vaisseaux de tout genre, et des cités populeuses se sont élevées sur leurs bords. Il y a maintenant au centre du continent Américain des ports, des villes de commerce, dont chacune fait déjà, à elle seule, plus d'affaires, que plusieurs des plus célèbres ports de l'ancien monde.

La vallée du Mississippi, une des plus étonnantes merveilles de la nature, contient au moins 1,300,000 milles carrés. Elle pourra posséder un jour une population presqu'aussi grande, que celle de l'Europe entière et fournir abondamment à tous ses besoins; si sa population

devient aussi grande que celle de l'Angleterre, qui compte deux cent sept âmes par mille carré, le nombre des habitants s'élèvera à 179,400,000. Mais si elle devient aussi grande que celle de la Belgique, et la fertilité du sol en est un gage assuré, sa surface soutiendra une population de deux cent millions. Quel sujet de réflexions pour le Philanthrope et le Chrétien !

J'ai l'honneur d'être,

Mon rév. et très-cher Père,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur et frère en J.-C.

P. J. DE SMET. S. J.

N° XXVII.

A. M. D. G.

Légendes, Croyances religieuses et Coutumes des Potowotomies.

Université de St Louis, 10 Janvier 1847.

Mon rév. et bien cher Père en J.-C.;

Je viens aujourd'hui remplir ma promesse et vous transmettre, telles que je les ai reçues de la bouche même des Potowotomies qui résident au *Council-Bluffs;* les traditions de ces peuples sur leur origine et sur la Grande Médecine ou Jonglerie, l'une et l'autre considérées parmi les Indiens, comme étant de la plus haute antiquité. Ces mêmes pratiques superstitieuses se retrouvent avec des formes et des cérémonies différentes, parmi toutes les tribus de ce vaste continent. Le *Nanaboojoo* ou *Nanabush* parmi les Potowotomies, le *Wieska* des Objibbeways, le *Wixakéshak* des Cries, des Sauteux et des Pieds-Noirs, l'*Etalapasse* des Tchinouks, qui habitent les rives de la Colombie, tous ces manitous, divers en apparence et invoqués parmi ces différentes tribus, selon des rites propres à chacune, peuvent être considérés comme un même personnage mystérieux.

Voici ce que le chef Potowotomie, qui n'était certes pas dépourvu d'intelligence, nous raconta sur les idées religieuses de sa tribu; son récit n'est pas sans quelque intérêt

pour nous; il doit au moins nous exciter à implorer les secours du Père des lumières, afin qu'il daigne ouvrir les yeux à ces pauvres enfants du désert, et leur envoyer de zélés missionnaires.

Mes premières questions avaient eu pour objet leurs croyances sur la création de la terre, sur celle de l'homme qui l'habite, sur l'origine de la Grande Médecine ou Jonglerie. Le chef me répondit: « Macketakonia (Robe-Noire), nous n'avons pas comme vous des livres, qui transmettent nos traditions à nos enfants; c'est, chez nous, le devoir des vieillards, d'instruire les jeunes gens de tout ce qui concerne la croyance de la nation, de tout ce qui a rapport à leur bonheur sur la terre.

» Plusieurs parmi nous admettent deux Grands Esprits, qui gouvernent l'univers et qui sont toujours en guerre, l'un contre l'autre. Nous appelons l'un *Kchemnito*, c'est-à-dire, le Grand-Esprit par excellence; l'autre *Mchemnito* ou le Mauvais Esprit. Le premier est la bonté et l'amour même, son influence bienfaisante se manifeste partout; mais le second est la méchanceté personnifiée: il se plaît à faire le mal, et il est la cause de tous les maux qui nous accablent. Plusieurs croient que leur puissance est égale, et, par crainte, ils offrent leurs hommages et leurs adorations au Méchant Esprit. D'autres au contraire doutent, lequel des deux est le plus puissant, et tâchent de se maintenir dans les bonnes grâces de l'un et de l'autre, en accordant à chacun un certain culte. Quant à moi, je crois, avec le plus grand nombre, que *Kchemnito* est le premier principe, et que par conséquent il doit être tout-puissant et suprême; qu'à lui seul sont dûs l'adoration et le culte, et que *Mchemnito* doit être méprisé et rejeté!

» *Kchemnito* créa d'abord un monde, où il plaça une race d'êtres ingrats et pervers, n'ayant de l'homme que la figure, qui se plaisaient dans l'iniquité; des chiens, qui ne levaient jamais les yeux au ciel, pour implorer l'assistance

du Grand-Esprit. Celui-ci, courroucé de leur ingratitude, plongea ce monde dans un lac immense, où tous périrent. Sa colère ainsi apaisée, il retira la terre de l'eau (1) et créa

(1) Un Missionnaire au Canada, qui a longtemps vécu au milieu des sauvages, expose ainsi la tradition populaire des Indiens du Nord, au sujet de la création du monde..... Autrefois, disent-ils, il y avait de l'eau partout: *Wieska*, espèce de génie ou de dieu subalterne, commanda au castor de plonger, pour avoir de la terre. Le castor obéit; mais il était si gras, qu'il lui fut impossible de se rendre jusqu'au fond de l'eau. Il revint donc, sans rien apporter. *Wieska* ne se rebuta pas: il chargea le rat-musqué de la commission que le castor n'avait pu remplir. Le nouvel envoyé plongea longtemps et revint presque noyé, sans avoir eu plus de succès que celui qui l'avait précédé. Il espérait en être quitte pour ce premier voyage, qui avait mis ses jours en un si grand danger; mais *Wieska*, qui ne se laissa pas décourager par les obstacles, lui ordonna de plonger de nouveau, lui promettant de le faire revivre, s'il lui arrivait de se noyer. Le rat plongea pour la seconde fois, et fit tous les efforts imaginables pour répondre aux désirs de son maître. Enfin, après un temps considérable passé sous l'eau, il revint à la surface, mais tellement épuisé de fatigue qu'il avait perdu connaissance. *Wieska* l'examine soigneusement, et, après bien de recherches, il trouve entre les griffes du pauvre animal un peu de terre, sur laquelle il souffle avec tant d'efficacité, qu'elle commence à grossir rapidement. Quand il eut longtemps soufflé, voulant s'assurer si la terre était assez grosse, il donna ordre au corbeau, qui à cette époque était de la blancheur du cygne, d'en faire le tour pour en reconnaître les dimensions. Le Corbeau obéit et revint dire à celui qui l'avait envoyé, que son œuvre était trop petite. *Wieska* se remit à souffler sur la terre avec une nouvelle ardeur et enjoignit ensuite au corbeau, d'en faire le tour pour la seconde fois, en l'avertissant bien, de ne pas manger d'un cadavre qu'il rencontrerait dans sa route. Le corbeau repartit sans murmurer et trouva en effet, à l'endroit qui lui avait été indiqué, le cadavre, auquel il lui était défendu de toucher. Mais pressé par la faim, peut-être aussi par un peu de gourmandise, il osa se rassasier de cette nourriture infecte et revint annoncer à *Wieska*, que la terre était assez grande, pour qu'il ne lui fût plus nécessaire de se remettre à l'ouvrage. Mais à son arrivée, le messager infidèle se trouva aussi noir qu'il était blanc à son départ, et fut ainsi puni de sa désobéissance; punition qui s'est étendue à ses descendants. Cette tradition qui porte des traces frappantes de la tache originelle, et de plusieurs circonstances du Déluge, ne fait aucune mention de la création de l'homme et de la femme; et, quelque peu logique qu'elle soit, elle n'est guère plus ridicule que les systèmes de certains beaux esprits du siècle dernier, qui, en haine de la révélation, ont voulu, pour expliquer la formation de la terre, substituer leurs extravagantes rêveries au récit de la Genèse.

de nouveau un beau jeune homme, qui cependant paraissait triste, rêveur et mécontent, et qui s'ennuyait dans sa condition solitaire.

» *Kchemnito* eut pitié de lui, et, tandis qu'il dormait, il lui accorda une sœur pour compagne, afin d'égayer sa solitude. Le jeune homme, en s'éveillant, se réjouit à la vue de sa sœur; et aussitôt sa mélancolie et sa tristesse disparurent. Le temps se passa en conversations agréables et en amusements innocents; ils vécurent dans l'harmonie la plus parfaite, sans que le moindre incident vint les troubler dans leur bonheur.

» Le jeune homme reçut alors du Grand-Esprit son premier songe, qu'il communiqua ensuite à sa sœur. « Cinq jeunes gens » lui dit-il, « se présenteront ce soir à » l'entrée de ta loge, mais prends garde; Kchemnito te » défend de rire, de regarder, de répondre aux questions » que te feront les quatre premiers; mais ris, regarde et » parle, quand le cinquième se présentera. » Elle suivit l'avis de son frère et ne fit aucune réponse aux premiers... Lorsque le dernier parut devant sa porte, elle eut peine à se retenir et se mit à rire aux éclats. Il entra aussitôt, car c'était lui que Kchemnito lui avait destiné pour époux. Le premier se nommait *Sama* (tabac); il mourut de chagrin. Le second s'appelait *Wapekone* (citrouille); il suivit de près son camarade au tombeau. Le troisième était *Eshketâmok* (melon d'eau), et le quatrième *Kojées* (fève); ils partagèrent le meme sort. *Tâamen* (maïs), le fiancé, survécut seul; il enterra ses quatre compagnons et bientôt après, on vit sortir de leurs tombeaux, des pieds de citrouilles, de melons, de fèves et des plantes de tabac, qui procurèrent aux deux époux de quoi se nourrir pendant l'année, et de quoi fumer et présenter le calumet aux Manitous.

» C'est des enfants de cette première union, que sont

descendues toutes les tribus américaines (1). Un grand Manitou vint se promener sur la terre; il se plaisait parmi les enfants des hommes et se choisit pour femme la fille la plus vertueuse. Il en eut quatre garçons à la fois. Le premier né s'appela *Nanaboojoo*, le Grand Intercesseur entre Dieu et l'homme. Le second se nomma *Chipiapoos* ou l'Homme mort, il préside au pays des âmes. Le nom du troisième fut *Wâbosso;* aussitôt qu'il vit la lumière, il s'enfuit vers le Nord, où il se changea en lapin blanc, dont il porte le nom; et où il est vénéré comme un grand Manitou. Le quatrième, *Châkekénapok*, ou l'Homme de Pierre à feu, tua sa mère en venant au monde.... Lorsque *Nanaboojoo* fut parvenu à la virilité, il voulut venger la mort de sa mère, car la vengeance est honorable à l'Indien; il poursuivit *Châkekénapok* par toute la terre. Dans les différents combats qu'il eut avec lui, il lui brisa plusieurs de ses membres, et parvint enfin à lui arracher les entrailles. Les fragments arrachés à l'Homme de Pierre,

(1) Les Mandans ou Fesants sont le premier peuple placé sur la terre. Ils habitaient d'abord l'intérieur du globe; ils y cultivaient la vigne, dont un pied s'était élevé jusqu'au sommet de leur demeure, et avait passé par une crevasse de la terre. Un jeune homme monta par cette vigne et parvint à gagner la surface de la terre, sur le bord de la Rivière Missouri, à l'endroit même, où se trouve aujourd'hui leur village. Il regarda de tous côtés et admira la beauté du pays et des prairies... Il vit des bandes de buffles et en tua un avec son arc et ses flèches. Il trouva que la chair était bonne à manger. Il redescendit et raconta ce qu'il avait vu... Plusieurs le suivirent dans son second voyage entr'autres deux filles. Parmi ceux qui essayaient de monter, se trouvait une femme grande et corpulente; mais les chefs lui défendirent de quitter sa demeure. Elle ne put vaincre sa curiosité; elle grimpa en secret par la vigne, qui se cassa sous son poids. Les Mandans s'affligèrent de cet accident et la femme fut disgraciée, pour avoir été la cause de cette grande calamité. Désormais personne ne pouvait monter, et ceux qui se trouvaient sur la surface, ne pouvaient plus redescendre. Ceux-ci bâtirent le village des Mandans; les autres continuent à habiter l'intérieur de la terre. On voit, que Mère Eve a joué son rôle parmi les Mandans, aussi bien qu'ailleurs. *(Note de Catin.)*

sont devenus de gros rochers.... Ses entrailles sont devenues des vignes de différentes espèces et remplissent les forêts. Les pierres à feu disséminées partout, indiquent les endroits, où les combats ont eu lieu. *Nanaboojoo*, avant l'introduction du fer parmi nous, apprit à nos ancêtres, à tailler ces pierres en haches, en lances et en pointes de flèches, pour nous aider à tuer les animaux à la chasse et nos ennemis à la guerre. *Nanaboojoo* et son frère *Chipiapoos* vivaient séparés du reste des hommes, et se distinguaient de tous les êtres, par les qualités de l'esprit et du corps. Les Manitous qui habitent l'air, ceux qui vivent sur la terre et qui nagent dans les eaux, étaient jaloux et envieux du pouvoir qu'exerçaient les deux frères, et ils conspirèrent, afin de les faire périr.

» *Nanaboojoo* découvrit et éluda leurs complots; il recommanda à *Chipiapoos* de ne pas se séparer de lui; mais celui-ci s'aventura seul un jour sur le Lac Michigan; les Manitous du lac brisèrent la glace, firent tomber l'imprudent promeneur dans l'abîme et cachèrent son cadavre dans un antre. *Nanaboojoo* ne retrouvant plus son frère dans sa loge, devint inconsolable; il le chercha partout, mais en vain. C'est pourquoi il déclara la guerre à tous les Manitous rebelles, et il en précipita un nombre infini dans le plus profond des abîmes. Ensuite il pleura, se noircit la figure et se couvrit la tête, en signe de deuil, prononçant de temps en temps d'une voix triste et lugubre, le nom de son malheureux frère *Chipiapoos*.

» Pendant cette trève, les Manitous se consultèrent sur les moyens d'apaiser la colère de *Nanaboojoo*, mais sans pouvoir en venir à aucune conclusion; lorsque quatre des plus sages, qui n'avaient pris aucune part à la mort de *Chipiapoos*, se présentèrent pour remplir cette tâche difficile. Ils se bâtirent une loge dans le voisinage de celle de *Nanaboojoo*, et lui préparèrent un excellent repas et un calumet rempli du tabac le plus exquis. Puis, chacun

d'eux, ayant sur le bras son sac à médecine, fait de la peau entière d'un animal et bien garni des médecines précieuses, auxquelles est attaché un pouvoir surnaturel, ils s'acheminèrent en silence vers leur redoutable ennemi, et le prièrent avec respect, de daigner les accompagner chez eux. Il se leva aussitôt, se découvrit la tête, se lava le visage et les suivit. Arrivés ensemble à la loge, les quatre Manitous présentèrent à *Nanaboojoo* une coupe, contenant une dose de leur médecine préparatoire à l'initiation. Il l'avala d'un seul trait et se sentit renaître. Les vieillards dansèrent et chantèrent autour de lui; ils lui appliquèrent à diverses reprises et en soufflant en même temps, l'extrémité de leurs sacs à médecine, et *Nanaboojoo* se prosterna devant eux, par une secrète et irrésistible impulsion. A chaque fois il s'apercevait que la mélancolie, la tristesse, la haine et la colère disparaissaient, et que des sentiments contraires pénétraient dans son âme. Il se joignit à eux dans leurs chants et dans leurs danses; ils mangèrent et ils fumèrent ensemble. *Nanaboojoo* les remercia de l'avoir initié aux secrets de la Grande Médecine.

» Les Manitous lui rendirent son frère *Chipiapoos*. *Nanaboojoo*, cependant, lui interdit l'entrée de sa loge et lui remit un charbon ardent, avec ordre d'aller présider au pays des âmes, d'y allumer et d'y entretenir un feu éternel (1) pour le bonheur de ses oncles et de ses tantes, qui s'y rendraient après leur mort, c'est-à-dire, de tous les hommes et toutes les femmes de sa race.

» *Nanaboojoo* revint sur la terre et, par ordre de *Kchemnito*, il initia tous les membres de sa famille aux secrets de la Grande Médecine. Il donna à chacun d'eux

(1) Le feu est l'emblême du bonheur parmi toutes les tribus de l'Amérique du Nord.

un sac bien fourni, avec ordre de le transmettre à ses descendants.

» Nos chants, continua le chef Potowotomie, ont presque toujours rapport à nos opinions religieuses, et souvent nous les adressons à *Nanaboojoo*, l'ami de l'homme, le *neveu du genre humain*. Nous le supplions, de vouloir être notre interprète auprès du Maître de la Vie. Souvent aussi nous les consacrons à *Mesukkummikokwi*, c'est-à-dire, à la terre, la *grande-grande Mère* du genre humain. Nous racontons dans ces chants comment la *grande-grande Mère* a reçu le commandement, de pourvoir à tous les besoins des oncles et des tantes de *Nanaboojoo*. Celui-ci, toujours le bienveillant intercesseur du genre humain auprès du Grand-Esprit, obtint la création des animaux; leur chair devait servir de nourriture, et leur peau de vêtement. Il procura aussi des racines et des herbes médicinales d'un pouvoir souverain, pour guérir nos maladies et nous rendre capables de tuer les animaux à la chasse. Toutes ces choses furent confiées à *Mesukkummikokwi*; et, afin que les oncles et les tantes de *Nanaboojoo* ne l'invoquassent jamais en vain, celui-ci pria la vieille *Grande Mère* de se tenir toujours dans sa cabane. De là vient, que, lorsqu'un Indien déterre des racines médicinales, il dépose en même temps dans la terre sa petite offrande à *Mesukkummikokwi*. Tous ces chants sont marqués sur une écorce de bouleau, ou sur dix petits morceaux de bois plats; les idées y sont exprimées par des figures emblématiques.

» *Nanaboojoo*, en se promenant sur la terre, tua tous les grands animaux qui nous étaient nuisibles, le Mastodonte, le Mammoth, etc. Il plaça quatre esprits bienfaisants aux quatre points cardinaux, pour le bien-être du genre humain. Celui du Nord procure la glace et la neige, il nous aide à découvrir et à suivre les pistes des animaux, à la chasse. Celui du Sud nous donne la chaleur et vivifie

nos citrouilles, nos melons, le maïs et le tabac. Celui de l'Ouest cause la pluie; celui de l'Est enfin nous accorde la lumière, et commande au soleil, de faire tous les jours, sa promenade autour du globe... Le tonnerre que vous entendez, est la voix des esprits sous la forme de grands oiseaux, que *Nanaboojoo* a placés dans les nuages; lorsqu'ils élèvent la voix pour gronder, nous brûlons en sacrifice, du tabac dans nos loges, et l'agréable fumée les apaise et les calme.

» *Nanaboojoo* vit encore et se repose de ses travaux dans le grand lac du Nord (la mer glaciale), sur un immense glaçon. Nous craignons que les blancs ne découvrent un jour sa retraite, et ne l'en chassent. Alors la fin du monde arrivera... Dès que *Nanaboojoo* sera forcé de mettre pied à terre, le globe que nous habitons s'enflammera, et toute créature périra par le feu. »

Lorsque le chef eut achevé son récit, je lui demandai, s'il ajoutait foi à ce qu'il venait de me raconter. Il répliqua avec étonnement: « Certainement je le crois, car j'ai eu le bonheur d'entretenir trois Indiens d'une tribu voisine, qui avaient pénétré très-avant dans le Nord; qui avaient été admis en la présence de *Nanaboojoo* lui-même, et avaient conversé longtemps avec lui. Ils m'ont confirmé dans tout ce que tu viens d'entendre de ma bouche. » La narration de Patacojeck est la croyance de sa tribu; on y découvre distinctement la formation de la terre, la création du premier homme, le déluge universel, la chute des anges, le mystère de l'Incarnation dans la naissance de *Nanaboojoo*, l'intercesseur entre Dieu et l'homme, etc. Si les anciens jésuites ou d'autres voyageurs chrétiens n'avaient jamais pénétré parmi ces peuples; ou si ces Indiens n'avaient jamais visité une communauté chrétienne, on pourrait conclure qu'ils sont en quelque sorte descendants en ligne directe de Noë, et qu'ils ont conservé la tradition du déluge universel, quoique obscurcie, altérée et

fabuleuse à cause de la longue succession des siècles.

Keokuc, surnommé le prophète, chef des Kickapoux, tribu de la nation des Potowotomies, est l'inventeur d'une nouvelle doctrine. Ses adhérents sont au nombre de quatre cents environ; ce sont pour la plupart des jeunes gens. Il déclare avoir reçu sa religion par une intervention surnaturelle, de la bouche du Grand-Esprit lui-même. Il se dit l'envoyé de Dieu, le Christ sous une nouvelle forme, et il invite toutes les nations de la terre, à venir se ranger sous son étendard. Il adopte quelques préceptes de morale, entr'autres l'abstinence de toute liqueur forte, la sanctification du dimanche. Il paraît profondément ignorant dans la Doctrine Chrétienne, et n'en admet que certains points qui semblent s'accorder avec ses idées. Ses correligionnaires s'assemblent pour prier, quatre fois par semaine, entre une et trois heures de l'après-midi. Cette prière consiste en quelques sentences détachées, souvent répétées d'un ton monotone et musical. Tous s'engagent de concert à cette pratique, et afin de conserver l'harmonie dans les paroles, chacun tient dans sa main une petite planche, d'un pouce et demi de large, et de huit à dix pouces de long, sur laquelle sont tracés quelques caractères arbitraires, qu'ils suivent avec le doigt, jusqu'à ce que la dernière marque les avertisse qu'ils sont au bout de la prière.

Ils comptent cinq de ces caractères ou marques. Le premier représente le cœur, le second le cœur et la chair, le troisième la vie, le quatrième leurs noms, le cinquième leurs familles.. Pendant le service, on repasse ces marques, différentes fois... La personne d'abord s'imagine exister sur la terre, puis s'approche de la porte de la maison de Dieu, etc.... Mettant le doigt sur la marque inférieure, ils disent: « O notre Père, rends nos cœurs » pareils à ton cœur, aussi bons que ton cœur, aussi forts » que ton cœur.... aussi bons que ta maison, aussi bons

» que la porte de ta maison, aussi durs et aussi bons que » la terre autour de ta maison, aussi forts que le bâton, » avec lequel tu te promènes. O notre Père, fais que nos » cœurs et notre chair ressemblent à ton cœur et à ta » chair,... soient aussi puissants que ton cœur et que ta » chair,... pareils à ta maison et à ta porte, à ton bâton, » etc. O notre Père, place nos noms à côté du tien,... » pense à nous, comme tu penses à ta maison, à ta » porte,... à la terre, qui est autour de ta maison, etc. O » notre Père, rends nos familles aussi saintes que la tienne, » aussi saintes que ta maison, etc... Que notre vie ressem- » ble à la tienne, etc.... » Ils répètent cette prière jusqu'à satiété. Il n'y est jamais question ni du péché, ni d'aveu, ni de repentir, ni de pénitence. Sous ces rapports, ils paraissent être plongés dans une ignorance plus profonde que les sauvages les plus grossiers; car ceux-ci, dans leurs sacrifices et dans leurs offrandes, reconnaissent leurs offenses contre le Grand-Esprit et la nécessité du repentir et de la pénitence. Tout éloignement de cet état, qui est naturel aux sauvages, ne peut que les jeter dans un plus profond abîme. Car en matière de religion, les sauvages, dans leur condition primitive, sont les enfants de la nature; abandonner cet état, sans être sous l'influence des grandes vérités de la Religion Chrétienne, c'est nécessairement suivre une marche rétrograde.

Se faire flageller avec une baguette, est un des articles de leur morale, et l'on s'y soumet, lorsqu'on a commis quelque faute. Mais puisque dans leurs prières il n'y a point d'aveu de péché contre Dieu, il paraît qu'on ne se soumet à cette souffrance, que pour l'effet salutaire qu'elle produit sur l'état actuel de la société parmi eux.

Le coupable, qui bien souvent connaît seul son crime, s'adresse à l'une des quatre ou cinq personnes qui sont autorisées à se servir de la baguette, et se déclare coupable d'une transgression, pour laquelle il désire qu'on lui

inflige un certain nombre de coups sur le dos nu. Après la flagellation, qui va souvent jusqu'au sang, le pénitent donne la main à l'exécuteur et aux autres qui sont présents, et le remercie de la faveur qu'il vient de lui accorder, se déclarant soulagé d'un fardeau pesant.

Il n'y a pas longtemps, que le prophète lui-même avait commis une offense si notoire, qu'il ne pouvait pas, sous le prétexte de la grande dignité qu'il occupe, prétendre à une exemption de la règle rigoureuse d'être flagellé. Mais, afin de diminuer la mortification d'une humiliation si publique, il convoqua un conseil des anciens, dans lequel il fut résolu, qu'à cause d'une espèce d'apostasie générale de la communauté, une flagellation serait nécessaire à tous. Un jour fut fixé, et chaque homme, chaque femme et chaque enfant, appartenant à la secte, reçurent sur le dos, la portion voulue de coups.

Les Potowotomies sont divisés en deux tribus: ceux des forêts, parmi lesquels il se trouve un grand nombre de catholiques; et ceux des prairies, qui n'ont jamais eu de prêtres parmi eux. Ces derniers forment une nation mixte, composée de Potowotomies, Winnebagoes, Foxes, Chippoways, Saucs, Ottawas, Menomenees et Kickapoux: ils sont plus de 3,000. Ils se sont séparés de leurs frères des forêts, au commencement de la guerre de l'indépendance des Etats-Unis: les uns prirent parti pour les Anglais, les autres pour la République. Les Potowotomies ayant vendu leurs terres dans les Etats de l'Illinois et de l'Indiana en 1836, ont reçu du gouvernement cinq millions d'arpens en échange, sur le Missouri, au Council-Bluffs, vers le 41° et le 42° degré de Latitude Septentrionale. Le climat du pays est extrêmement variable et les pluies, accompagnées de coups de tonnerre, sont très-fréquentes aux mois de Juin et de Juillet. L'hiver est moins long qu'en Belgique, mais le froid est beaucoup plus intense; d'un autre côté les chaleurs y sont beaucoup plus fortes en été.

Le pays, en général, est entrecoupé de belles plaines et de forêts; le Missouri l'arrose dans toute son étendue. Trois autres rivières, le Nishnebatlana, le Musquito et le Boyer, traversent toute la contrée. Les Potowotomies sont d'un caractère fort doux et fort traitable; ils ne manquent pas d'esprit, et ne paraissent jamais timides; ils ne connaissent entr'eux ni rang, ni dignité: leur chef n'a d'autre revenu, que celui qu'il retire de sa lance, de ses flèches et de sa carabine; son coursier, voilà son trône. Il promulgue la loi, et, quand il le peut, il la met à exécution. Il doit être plus courageux que ses sujets et ne reçoit jamais plus que chacun d'eux, dans les partages qu'ils ont à faire. Le premier dans les combats, il est toujours le dernier sur le champ de bataille.

La plupart de ces sauvages sont capables de soutenir une conversation très-intéressante, sur des matières qui ne sont pas hors de leur portée; ils aiment à plaisanter et entendent très-bien raillerie; jamais ils ne se disputent, ni ne s'emportent en conversant; jamais ils n'interrompent qui que ce soit; ils réfléchissent toujours quelques instants, avant de répondre dans les matières importantes, ou bien ils remettent leurs réponses au lendemain. Ils n'ont pas d'expression pour blasphémer le nom du Seigneur; leur terme le plus injurieux est celui de *chien*. Ils sont distribués par cabanes. La paix profonde dans laquelle ils vivent, provient en grande partie, de ce qu'on laisse faire à chacun, ce que bon lui semble. Souvent des années se passent sans la moindre querelle; mais quand la boisson les enivre, et on leur en apporte en grande quantité, toutes leurs bonnes qualités disparaissent; ils ne ressemblent plus à des hommes; tout doit fuir autour d'eux; leurs cris, leurs hurlements sont affreux; ils se jettent les uns sur les autres, se mordent le nez et les oreilles et s'entre-déchirent d'une manière horrible.

Voici une tradition très-singulière, que je tiens du pre-

mier chef de la nation; elle est répandue parmi toutes les tribus de l'Illini, ou des états de l'Illinois, de l'Indiana et de l'Ohio. En remontant le Mississippi, après Saint-Louis, entre Alton et l'embouchure de la Rivière des Illinois, le voyageur observe, entre deux grandes côtes, un étroit passage, où un petit ruisseau se décharge dans le fleuve. Ce ruisseau s'appelle le *Piasa*, c'est-à-dire en langue sauvage, *l'oiseau qui dévore l'homme*. Dans ce même endroit, on remarque sur un rocher uni et perpendiculaire, au-dessus de la portée de la main, la figure d'un énorme oiseau ciselé dans le roc, les ailes déployées. L'oiseau, que cette figure représente, et qui a donné le nom au petit ruisseau, a été appelé par les Indiens le *Piasa*. Ils disent, « que plusieurs mille lunes (mois) avant l'arrivée des blancs, quand le grand Mammoth ou Mastodonte, que *Nanaboojoo* a détruit et dont on retrouve encore aujourd'hui les ossements, dévorait l'herbe de leurs immenses et vertes prairies, il y avait un oiseau d'une grandeur si démesurée, qu'il enlevait sans peine un cerf entre ses griffes. Cet oiseau, ayant goûté un jour la chair humaine, ne voulut plus depuis se rassasier d'autre mets. Sa ruse ne le cédait pas à sa force; il s'élançait subitement sur un Indien, l'emportait dans une des cavernes du rocher et le dévorait. Plusieurs centaines de guerriers avaient essayé de le détruire, mais sans succès. Pendant plusieurs années, des villages entiers furent presque dévastés, et la terreur s'était répandue parmi toutes les tribus de l'Illini. Enfin, *Ontaga*, chef guerrier, dont la renommée s'étendait au-delà des grands lacs, se sépara du reste de sa tribu, jeûna l'espace d'une lune dans la solitude et pria le Grand-Esprit, le Maître de la Vie, de vouloir délivrer ses enfants des griffes de *Piasa*. La dernière nuit de son jeûne, le Grand-Esprit apparut en songe à *Ontaga*, l'avertit de choisir vingt guerriers, chacun armé d'un arc et d'une flèche empoisonnée, et de les cacher dans un endroit désigné. Un seul guerrier devait se mon-

trer à découvert, pour servir de victime à *Piasa;* tous les autres décocheraient leurs flèches sur l'oiseau, au moment où il s'élancerait vers sa proie. A son réveil, le chef remercia le Grand-Esprit et retourna raconter son songe à sa tribu. Les guerriers furent choisis, armés sans délai et placés en embuscade. *Ontaga* s'offrit lui-même, pour servir de victime: il était prêt à mourir pour sa nation. Debout sur une éminence, il vit le *Piasa* perché sur le roc; il se dressa de toute sa hauteur, appuya ses pieds fermement sur la terre, la main droite sur son cœur, qui ne battait pas, et entonna d'une voix ferme le chant de mort d'un guerrier. Aussitôt le *Piasa* prit son essor, et, comme un éclair, il s'élança sur le chef. Tous les arcs étaient tendus et chaque flèche lui entra dans le corps, jusqu'à la plume. Le *Piasa* jeta un cri effrayant et sauvage, et expira aux pieds d'*Ontaga*. Ni les flèches, ni les griffes de l'oiseau n'avaient touché le guerrier. Le Maître de la Vie, pour récompenser le dévouement généreux d'*Ontaga*, avait suspendu un bouclier invisible au-dessus de sa tête. En mémoire de cet évènement, l'image de *Piasa* a été ciselé dans le roc.

Telle est la tradition indienne, et je la donne telle que je l'ai reçue. En tout cas, ce qu'il y a de certain, c'est qu'on voit sur le roc la figure d'un énorme oiseau, qui paraît ciselée, à une hauteur inaccessible. Jamais un sauvage ne passe par cet endroit, dans son canot, sans tirer un coup de fusil sur la figure de l'oiseau. Les marques, que les balles ont laissées sur le roc, sont presque innombrables. Les ossements de plusieurs milliers d'hommes sont entassés dans les cavernes autour de *Piasa:* comment, par qui et pourquoi, il n'est pas aisé de le deviner.

Celui, qui a commis un meurtre, est puni de mort par les parents de la victime, à moins qu'il ne *rachète son propre corps* et ne couvre le sang, en leur payant des chevaux, des robes, etc. S'il se présente à eux pour expier

son crime et que personne n'ait le triste courage de l'immoler, comme il arrive assez souvent, alors il *s'est lavé du meurtre* et ne doit rien payer. Un de nos voisins, ayant assassiné sa femme, en fut quitte en payant un cheval à chacun des frères de celle-ci. Le meurtrier se peint pendant quelque temps le visage en noir et les lèvres en rouge, pour montrer qu'il est avide de sang et qu'il veut s'en rassasier.

Quand le mari ou la femme meurt, celui des époux qui survit, paie aux parents du défunt la *dette du corps*, en argent ou en chevaux, et chacun selon ses moyens: celui qui négligerait de payer cette dette, serait en danger de voir détruire tout ce qu'il possède. La femme doit porter le deuil pendant une année après la mort de son mari, c'est-à-dire, qu'elle ne peut ni se peigner, ni se laver; seulement, quand la vermine la ronge, une parente du défunt peut lui rendre ce service par compassion.

Pendant une année entière, le Potowotomie nourrit l'âme de son parent mort; à chaque repas qu'il prend, il jette une partie de sa nourriture au feu, croyant que l'âme en reçoit du soulagement et de la force. Les Ottoes, leurs proches voisins, étranglent ordinairement un ou deux de leurs meilleurs chevaux sur le tombeau de leur camarade, afin qu'il les monte dans son grand voyage en l'autre monde; ils suspendent les queues de ces chevaux à de longues perches. Leur ciel, conforme à leurs idées, est une immense prairie, au-delà du coucher du soleil, où le printemps est éternel, et qui est rempli d'innombrables espèces d'herbes, de buffles, de cerfs, de chevreuils, d'ours et de toutes sortes de gibier.

Quand un chef ou un brave de la nation est enterré, tous les guerriers qui ont remporté quelque trophée sur l'ennemi, s'assemblent pour lui rendre les derniers devoirs. Ils accompagnent la bière jusqu'au lieu de la sépulture, où l'un des principaux orateurs prononce l'oraison

funèbre. Il rappelle toutes les belles qualités du défunt, toutes les actions remarquables de sa vie, les ennemis que sa hache a immolés, les chevelures qu'il a arrachées et les bêtes féroces qu'il a tuées. Ils le placent ensuite dans la tombe, le visage tourné vers le coucher du soleil; lui remettent sa carabine, sa lance, son arc et ses flèches; remplissent sa corne à poudre et son sac à plomb; placent à côté de lui sa pipe et son sac à tabac bien rempli, avec quelques autres provisions, telles que du sucre, de la viande sèche, du maïs, etc.; provisions, dont il pourrait avoir besoin dans son voyage au *pays des âmes*. Tous lui souhaitent une heureuse journée, lui prennent la main pour la dernière fois, et la tombe se ferme. Ils plantent ensuite devant le tombeau le *poteau des braves;* au sommet, on peint en rouge l'animal ou *dodême*, esprit tutélaire du défunt, et tous les assistants y font une ou plusieurs marques: ce sont des croix rouges, par lesquelles ils veulent représenter tout autant de mânes de leurs ennemis vaincus, qu'ils destinent à servir d'esclaves à leur camarade dans l'autre monde. J'en ai vu, qui avaient de quatre-vingts à cent de ces croix.

Les parents d'un enfant avaient pratiqué dans son tombeau une petite ouverture, pour donner passage à l'âme. La mère désolée garda la tombe pendant deux jours, afin de découvrir si l'objet de sa tendresse avait rencontré quelque âme généreuse dans l'autre monde, ou bien s'il y était malheureux. Voici à quels signes elle prétendait le reconnaître: si elle voyait un joli oiseau ou quelque bel insecte, l'augure lui serait favorable; si au contraire elle rencontrait un reptile dégoûtant ou un oiseau de proie, alors tout était perdu pour son enfant. Heureusement les jours étaient sereins, les papillons et d'autres beaux insectes de toute couleur et de toute espèce voltigeaient de tous côtés. La pauvre mère retourna donc toute consolée chez elle..... Elle est depuis venue me voir, pour se faire

instruire dans notre sainte Religion et pour faire baptiser ses deux petites filles.

Dès qu'un sauvage désire se marier, il manifeste son inclination, en jouant d'une espèce de flûte, le *popokwen;* il rôde par tout le village, peint et orné décemment, donne souvent des sérénades devant la cabane de celle qu'il souhaite pour compagne. Dès que la jeune fille consent à l'épouser, les parents ou les frères fixent le prix : il faut qu'il donne à chacun d'eux un cheval ou bien quelque autre objet de valeur, et on la lui remet. La plupart cependant, sans consulter les inclinations de leur fille, les vendent à qui bon leur semble: elles y sont tellement habituées, qu'il est rare qu'elles murmurent ou qu'elles se plaignent. La femme d'un sauvage est vraiment une esclave. Ils disent que le Grand-Esprit (*Kchemmito*), dans un conseil qu'il tint avec leurs aïeux, décida « que l'homme » protégerait la femme et ferait la chasse aux animaux; » que tout le reste serait à la charge de la femme: » et ils se tiennent scrupuleusement à cette décision. La femme donc est seule chargée de tous les travaux du ménage: elle lave, raccommode, fait la cuisine, bâtit les cabanes, laboure et ensemence les terres, coupe le bois, etc.; aussi paraît-elle vieille, à l'âge de trente à trente-cinq ans. Pour les hommes, à la réserve des chasses qu'ils font de temps en temps, ils mènent une vie tout-à-fait oisive; ils causent en fumant la pipe, jouent aux cartes ou cachent la boule sous la pantoufle, et voilà tout.

Lorsqu'il s'agit de donner un nom à un enfant, les parents font une grande fête; ils envoient à tous les convives, en signe d'invitation, un petit morceau de feuille de tabac ou une petite baguette: c'est là leur manière d'inviter. Après le repas, le plus ancien de la famille proclame le nom, qui a généralement rapport, soit à quelque marque distinctive, soit à quelque songe de l'enfant, ou bien à quelque beau ou vilain trait, par lequel il se sera fait

connaître. Cette cérémonie a lieu pour les garçons, quand ils ont atteint dix-sept ans. Ils doivent subir auparavant un jeûne très-rigoureux de sept à huit jours, pendant lesquels les parents recommandent à leur enfant, de faire une grande attention aux rêves que le Grand-Esprit lui envoie, et qui lui révéleront ses destinées futures: il saura s'il est destiné à devenir grand chef ou bon chasseur d'après le nombre d'animaux que sa hache immolera, ou celui des chevelures qu'il remportera sur ses ennemis dans ses songes. L'animal, qui se sera présenté à lui, va devenir son Manitou, et, pendant toute sa vie, il doit en porter une marque sur lui: griffe, dent, queue ou plume, n'importe.

La caste des faux ministres de la religion chez les sauvages, est connue sous le nom de *Grande Médecine;* ceux qui en sont, font bande à part. Chacun d'eux est muni d'un sac, qui contient quelques racines et des plantes médicinales, auxquelles ils rendent une espèce de culte. Ils tiennent leur croyance dans le plus grand secret et sont très-difficiles à admettre des adeptes. Ils dansent et chantent beaucoup dans leurs réunions, et se donnent de fortes secousses les uns aux autres, en pressant leurs sacs de médecine sous le bras. Une chose très-remarquable et que je tiens de plusieurs témoins oculaires, c'est qu'ils s'avouent vaincus et cessent leurs opérations superstitieuses, lorsqu'une personne baptisée, portant une marque de sa religion, comme une croix ou une médaille bénite, s'approche du lieu de leurs assemblées. Une vieille femme sauvage, que j'instruis en ce moment et qui a appartenu longtemps à la *Grande Médecine*, a été menacée de mort par les jongleurs, si elle se fait chrétienne; elle reste cependant inébranlable dans ses bonnes résolutions. L'exemple de son mari et de ses six enfants, que j'ai baptisés, l'anime à braver ces menaces. Les chefs de cette secte sont craints parmi les sauvages et en imposent beaucoup à leur crédulité: ils font accroire aux pauvres Indiens, qu'ils

peuvent prendre à volonté la forme d'un serpent, d'un ours, d'un loup ou de tout autre animal; qu'ils peuvent prédire l'avenir et découvrir le meurtre et le vol. La connaissance des simples leur fait souvent opérer des cures extraordinaires. Après avoir administré la médecine aux malades, ils poussent des cris, des hurlements; prétendent sucer la maladie du corps par de longs tuyaux, dansent autour de l'infirme et font devant lui les grimaces les plus burlesques.

C'est une tradition parmi les Potowotomies, qu'il y a dans la lune une vieille femme, toujours occupée à faire un grand panier. Si elle réussit à finir son ouvrage, le monde doit périr; mais un gros chien l'observe sans relâche, et détruit son ouvrage quand il est sur le point d'être achevé. Le combat entre le chien et la femme a lieu à chaque éclipse de lune. Le gros chien est la tache noire qu'on voit au Sud de cet astre.

Le Potowotomie, qui donne souvent des festins, est, selon l'expression de leurs chants, un des héros du village. Au commencement de l'hiver, lorsque la chasse est abondante, chaque loge présente une scène de réjouissance. Nuit et jour, on entend la flûte et les sons étourdissants du *Teweéken* ou tambour, qui accompagnent les chants monotones des sauvages. C'est une coutume sacrée parmi eux, que celui qui donne le festin, ne puisse y participer lui-même; il serait deshonoré et regardé comme un sacrilége. Le chasseur coupe l'animal qu'il a tué, en autant de morceaux qu'il veut envoyer de *baguettes* d'invitation à ses amis. Celui qui ne peut se rendre à la fête, renvoie la baguette avec du tabac ou quelqu'autre petit présent, pour faire agréer son refus. Généralement le village entier est invité, car chacun des habitants vit dans une appréhension continuelle, d'être empoisonné par quelque voisin jaloux. Un sauvage ressent vivement un mépris, un outrage; il est vindicatif au plus haut degré, et la ven-

geance étant, d'après ses idées, une vertu, tôt ou tard il trouvera l'occasion favorable de décharger toute sa colère, sur celui qui a osé le mépriser.

L'histoire tragique que je vais vous raconter en est une preuve frappante. Je la tiens du neveu même de Kitchechaonissi. L'un des plus beaux villages des Potowotomies, avant leur émigration au Council-Bluffs, était situé sur la pointe, où le Kankaki et la Rivière des Plaines forment celle des Illinois. *Kitchechaonissi* ou *le Grand Vent du Sud*, guerrier renommé, était leur chef. Sa bravoure le faisait redouter; mais en même temps, par une tendresse vraiment paternelle, il avait su se concilier l'estime et l'amour de tout son peuple. Il eut le bonheur d'avoir six fils, vaillants comme lui et excellents chasseurs. Il donna donc souvent des fêtes et des festins à tout son village. Quelquefois cependant il osa braver l'un ou l'autre de ses voisins, en négligeant, soit par mépris, soit par quelqu'autre raison, de leur envoyer des *baguettes* d'invitation...

Les sauvages poussent très-loin la connaissance et l'art d'employer les poisons : ils s'en servent avec une admirable dextérité, sur quiconque leur déplaît.... Les cinq fils aînés de Kitchechaonissi se suivirent de près au tombeau, dans le courant de la même année, victimes de la vengeance secrète de quelques sauvages envieux ou vindicatifs. Le deuil du vieillard fut long et amer; des années se passèrent sans qu'il donnât un seul festin, et il se refusa opiniâtrément à toutes les invitations. Le fils qui lui restait, était sa seule consolation, son unique espérance et le soutien de sa vieillesse. Doué de toutes les qualités de l'esprit et du corps, brave à la guerre, adroit à la chasse, il se distinguait surtout par une tendresse et une soumission filiales, sans exemple jusqu'alors parmi les sauvages. Kitchechaonissi l'aimait, autant qu'un père, qu'un chef, est capable de chérir un fils distingué, le favori du village, le héros de la nation. Son seul plaisir était de l'orner des

plus riches et plus belles parures, qui fussent en usage parmi les Indiens. Le fils, par ses soins assidus, avait rendu au vieux brave sa première sérénité, et, en apparence, tout son bonheur. Un jour, il revint de la chasse, chargé d'un grand ours qu'il avait tué et, selon sa coûtume, il déposa l'animal aux pieds de Kitchechaonissi. Le vieillard le pria de le dépecer, d'inviter tous les anciens du village *au festin de l'ours*. Le jeune chasseur oublia par mégarde quatre vieillards de la grande bande de médecine; mais il résolut de retourner au désert, aussitôt après la fête, pour les inviter les premiers à un second banquet. La joie et les réjouissances du peuple furent grandes en cette occasion, car c'était la première fois depuis la mort de ses cinq fils, que le chef bien-aimé assistait à une grande solennité. Tout se passait dans la plus parfaite harmonie. Kitchechaonissi était au comble de la joie, en entendant les éloges qu'on donnait à son fils, dans des chants qui célébraient sa grande bravoure et ses hautes vertus. Hélas! le deuil suivit de près ce triomphe d'une père: le lendemain le jeune héros se sentit indisposé; les plus fameux jongleurs furent appelés en aide; mais tous leurs prestiges, leurs chants, leurs danses, le pouvoir de leur souffle furent inutilement mis en œuvre; le mal eut bientôt fait des progrès effrayants, et, le huitième jour, tout le village en deuil et en pleurs, accompagnait *Wadpekiejeck*, le Crépuscule (c'était le nom du jeune guerrier) au tombeau de ses malheureux frères. *Kitchechaonissi* se peignit en noir et disparut du village, après l'enterrement; son peuple le chercha partout, mais inutilement. C'était parmi des rochers escarpés, dans l'endroit le plus désert, qu'il s'était retiré pour pleurer. Souvent, dans l'amertume de son cœur, il pria le Maître de la Vie, de lui permettre d'aller rejoindre ses chers enfants au pays des âmes. Un jour, qu'assis sur le bord d'un torrent, il était plongé dans ses rêveries, il crut en-

tendre une voix, qui lui disait: « Lève-toi, Kitchechaonissi, » lève-toi vite; traverse la rivière, monte les côteaux » escarpés, et tu verras ton fils, l'objet de tes regrets. » Il se lève aussitôt: le soleil venait de terminer sa carrière et avait disparu derrière les collines lointaines. Le vieillard promène ses regards de tous côtés; mais n'apercevant personne, il s'écrie, les yeux et les mains levés au ciel: « Eh quoi! reverrai-je mon fils! mes doigts ont fermé ses » yeux; mes mains ont creusé son tombeau; mes lèvres » ont baisé son front pâle et livide, avant de le descendre » à côté de ses malheureux frères! » Une puissance irrésistible semblait l'entraîner. Kitchechaonissi obéit. Il se jette dans le torrent et gagne le bord opposé; c'était un endroit désert et d'un accès difficile. Quelle n'est pas sa surprise, lorsqu'il y entend les sons sourds d'un tambour, qui partent d'un ravin situé dans le côté opposé du grand côteau. Pareil au chasseur qui a trouvé le piste de l'animal qu'il poursuit, le vieillard franchit la haute colline, avec une rapidité étonnante pour son âge. Le bruit du tambour devient de plus en plus fort à mesure qu'il s'avance, et son inquiétude, et sa curiosité sont à leur comble. Il s'arrête un instant pour reprendre haleine, et pour observer avec prudence. Il ne tarde pas à découvrir, dans un profond ravin, une loge d'écorce, d'où sort le bruit. A la faveur de l'obscurité, il se précipite d'un pas léger, vers l'endroit mystérieux. Il tremblait de tous ses membres... Son sang s'était glacé dans ses veines.... A peine peut-il respirer.... Mille fantômes se présentent à son imagination, excitée et troublée par tant de malheurs. La promesse qu'il a entendue sur le roc: « Tu verras ton fils » ranime enfin son ardeur. Il fait quelques pas de plus en avant, regarde par une fente dans la loge et est saisi d'étonnement, d'indignation et d'horreur; il a reconnu les quatre vieillards qui n'avaient point participé au festin de l'ours, occupés à d'infâmes sortiléges, et leur

sac de médecine ou de superstitions étendu devant eux. Il examine de plus près et voit cinq crânes attachés à des pôteaux. Il fait le tour de la cabane, regarde par une autre fente, et, à la lueur que donnait le feu, il découvre à l'extrémité de la loge, debout et immobile, un cinquième sauvage. Est-ce son fils?.... Il l'examine attentivement. Ce sont les mêmes habits, les mêmes ornements, avec lesquels il a été enterré. C'est ainsi qu'il s'était peint la figure, à sa dernière fête. — Mais pourquoi ce teint livide, ces yeux fermés, cette apparence cadavéreuse? — Comment est-il venu dans ce désert affreux? — Et dans une société mille fois encore plus affreuse? — Depuis longtemps Kitchechaonissi soupçonnait ces quatre vieillards, d'être la cause de tous ses malheurs.... Des pensées de vengeance, l'espérance, le doute se pressaient dans son âme. Il ne sait quel parti prendre; il observe tous leurs mouvements et prête une oreille attentive. Celui qui tenait le tambour recommence à battre son instrument; l'autre agite sa gourde remplie de petits cailloux; le troisième joue de la flûte, tandis que le quatrième adresse au jeune héros les paroles les plus outrageantes, vantant en même temps le grand pouvoir de leurs médecines, auxquelles ni lui, ni ses frères n'ont pu résister. Pareil au tigre et à la lionne auxquels on a enlevé les petits, Kitchechaonissi sent tout son sang se ranimer et bouillonner dans ses veines... Armé de son redoutable casse-tête, il s'élance dans la loge, décharge toute sa fureur sur les meurtriers de ses enfants, saisis d'épouvante et les étend morts à ses pieds; sans qu'ils osent lui résister. Alors il vient embrasser son fils et s'aperçoit qu'il ne tient entre ses bras que sa peau empaillée. Cet évènement fut bientôt connu de tout le village: on ouvre le tombeau du jeune homme; ses restes et ceux de ses frères n'y étaient plus. Les circonstances prouvèrent à n'en pas douter, que les vieillards étaient

les empoisonneurs, et qu'ils avaient reçu, d'après les coutumes indiennes, la juste punition de leurs crimes.

J'ai l'honneur d'être,

Mon rév. Père,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur et frère en J.-C.

P. J. DE SMET, S. J.

N° XXVIII.

A. M. D. G.

Philadelphie, 6 Avril 1847.

Mon rév. et très-cher Père en J.-C.;

La nation des Pawnies est divisée en quatre grandes tribus, qui agissent de concert comme un seul peuple. Leurs villages sont situés sur la Rivière *Platte* ou la Nebrasca, et sur celles qui lui paient le tribut de leurs eaux, du côté du Sud-Ouest, à cent cinquante milles du Missouri. Ils sont toujours les vrais fils du désert, comme ils l'étaient jadis, s'habillant de la fourrure des animaux tués à la chasse, ne cultivant que le maïs et la citrouille, et se servant de l'omoplate du buffle, en guise de charrue et de houe. — Quand vient la saison de la chasse, tout le village, hommes, femmes, enfants, abandonnent leur gîte, et vont chercher le gibier qui leur doit servir de nourriture. Leurs huttes, qu'ils nomment Akkaros, sont rondes et ont près de cent quarante pieds de circonférence. Elles sont formées de jeunes arbres, plantés symétriquement, dont on lie avec art les sommets à des piliers, placés au centre et faisant un cercle concentrique au premier; puis on les couvre de nattes d'écorces et d'une couche de terre, épaisse d'environ un pied; enfin un gazon vert et solide, placé soigneusement par-dessus le tout, complète la construction. De loin, ces demeures ressemblent aux larges meules de blé, qui couvrent nos guérets après la

moisson. Une ouverture, pratiquée au sommet, sert à la fois de fenêtre et de cheminée.

En hiver, il y fait très-chaud, et très-frais en été; mais souvent aussi fort humide: dix ou douze familles y logent aisément.

Si dans leurs longues excursions, à la recherche du gibier, l'un d'entr'eux ne peut les suivre, à raison de son âge ou de ses infirmités, ses amis et ses enfants lui font une hutte de gazon sec, pour le préserver des vents et du soleil; ils lui laissent ce qu'ils peuvent de provisions, sans trop se mettre à l'étroit eux-mêmes, et le livrent ensuite à ses destinées. Rien n'est plus touchant que cette séparation forcée et inévitable: les pleurs et les cris des enfants d'un côté; de l'autre, le calme et la résignation du vieux père ou de la mère.... Souvent ils encouragent leurs enfants, à ne pas exposer leurs jours, pour prolonger le misérable souffle de vie qui leur reste. Eux aussi languissent de partir pour le long voyage, qui les doit rejoindre à leurs ancêtres, dans les régions fortunées du Grand-Esprit. Si la chasse réussit les premiers jours, l'enfant retourne aussitôt consoler et assister ses parents.... Ceci se pratique chez toutes les tribus nomades des montagnes.

Les Pawnies ont sur le déluge universel des idées analogues à celles des Potowotomies. Pour l'âme, ils la croient *une ressemblance* de l'homme, qui, renfermée dans le corps, ne meurt point avec lui, mais s'en sépare à la mort. L'âme (*la ressemblance*) de celui qui a, durant sa vie, été probe, obligeant envers ses parents, bon chasseur, bon guerrier, est transportée dans un pays de délices, d'abondance et de plaisirs; si, au contraire, il fut lâche, cruel, indolent, au cœur dur, son âme passe par des ravins étroits, difficiles et dangereux, dans un séjour où tout est confusion, peine, infortune.

Dans leurs cérémonies religieuses, ils dansent, chantent et prient devant un oiseau, bourré des racines et des

herbes, dont leur superstition se sert. Une de leurs traditions rapporte, que l'étoile du matin envoya cet oiseau à leurs ancêtres, comme son image, avec ordre de l'invoquer dans toutes les occasions importantes, et de le montrer en public pendant le sacrifice. Avant l'invocation, chacun remplit son calumet de l'herbe sacrée que l'oiseau renferme; puis ils poussent des bouffées de fumée vers l'astre, et lui offrent leurs prières et leurs demandes, en dansant, en chantant, en célébrant dans leurs vers le pouvoir de l'oiseau. C'est à lui qu'ils ont recours, pour avoir du succès à la chasse et à la guerre, pour obtenir la neige qui chasse le buffle des montagnes dans les plaines, enfin pour apaiser le Grand-Esprit, quand une calamité afflige le peuple, une famille ou même un individu.

Les Pawnies sont une de ces rares tribus aborigènes, qui, descendues des Méxicains, se souillent encore du sang des sacrifices humains. Pour justifier cette horrible coutume, ils prétendent que l'étoile du matin leur fit connaître par son oiseau, que ces offrandes lui sont fort agréables et attirent sur la nation les faveurs de *Tirawdt*, nom qu'ils donnent au Grand-Esprit. Ils sont persuadés que les sacrifices humains plaisent beaucoup au Grand-Esprit. Aussi, quand le Pawnie s'empare d'un prisonnier et veut se rendre le ciel favorable, il offre son captif à l'étoile du matin; puis, au moment du sacrifice, il le livre entre les mains des jongleurs: aussitôt commencent les préparatifs de l'affreuse cérémonie. J'étais près de là, quand une de ces sanglantes offrandes eut lieu, et voici les particularités, que j'ai pu apprendre, de la bouche de témoins oculaires et dignes de foi.

La victime était une jeune fille des Sioux, ou Dakotha, âgée de 15 ans et prise par les Pawnies, il y avait six mois. Pendant sa captivité, elle avait reçu tous les témoignages d'intérêt dont un sauvage est capable. Hôtesse obligée de toutes les *fêtes* et de tous les *festins* du village, elle était

traitée partout en amie intime, plutôt qu'en prisonnière. C'est toujours ainsi qu'ils cachent à leurs victimes leur infernal dessein.

Vint le mois d'Avril; c'est la saison des plantations, c'est aussi celle de leurs sacrifices abominables. Alors quatre des principaux sauvages de la tribu, se réunissent dans la plus vaste et la plus belle *Akkaro* ou hutte du village, pour délibérer avec *Tirawât* sur le sort de leur victime. D'après leurs croyances, une telle offrande ne manque jamais d'être récompensée par une abondante moisson, et par d'immenses troupeaux de buffles, que Tirawât envoie dans les terrains avoisinant leurs villages, pour leur en faciliter la chasse, sans les exposer à une collision avec des nations hostiles et guerrières.

Le plus vieux des sauvages préside à la fête qu'on donne en cette occasion. Dix des meilleurs chantres et musiciens, portant chacun leur instrument, paraissent au milieu de *l'Akkaro*. Quatre d'entr'eux sont armés de Calebasses sèches, dont on a extrait les semences pour les remplacer par de petits cailloux; ces calebasses, mises en branle par les bras vigoureux de ces hommes gigantesques, font un bruit semblable à la grêle tombante. Quatre autres battent le *Tekapiroutche:* c'est une espèce de tambour qui rend un son sourd et lugubre; il est formé d'un tronc d'arbre évidé, long de trois pieds et large d'un pied et demi, recouvert aux deux bouts de peau de daim. Les deux derniers ont une espèce de flûte en jonc, de deux pieds de long et d'un pouce de diamètre, comme celles de nos anciens bergers. Leurs tons aigus s'entendent à la distance d'un demi-mille. Chacun attache à son instrument une *Tewaara*, espèce de sac rempli de racines et d'autres matières, auxquelles leurs idées superstitieuses attribuent le pouvoir surnaturel, de rendre leurs offrandes plus agréables à l'Auteur de la Vie. Quatre sentinelles, armées de lances, vont se placer aux quatre points cardinaux du

logis; elles sont chargées de maintenir l'ordre parmi les spectateurs et d'empêcher l'entrée des femmes, des filles et des enfants. Les hôtes, assis par terre ou sur des nattes, à la droite et à la gauche du principal jongleur, se lèvent de temps en temps pour tourner autour de lui, en dansant de la manière la plus grotesque et la plus ridicule. Figurez-vous une trentaine de ces sauvages, au teint cuivré, au corps tatoué, à la figure barbouillée de couleurs, c'est-à-dire, couverte d'un hideux mélange de blanc, de jaune, de vert, de rouge, de noir de suie et de chaudron, et par-dessus une longue chevelure en désordre, chargée de boue et d'argile.

Ils forment un cercle, crient, courent, faisant du corps, des bras, des reins, de la tête, mille affreuses contorsions, tandis que des flots de sueur, coulant par tous leurs membres, rendent leur aspect plus horrible encore, en amalgamant toutes les couleurs dont ils sont couverts... Tantôt ils dansent pêle-mêle, tantôt séparés; l'un d'un côté, l'autre d'un autre; l'un sur un pied, l'autre sur deux; un troisième sur quatre pattes, sans ordre et pourtant d'après je ne sais quelle mesure, toujours d'accord avec leurs tambours, leurs calebasses et leurs flûtes.

Près du centre de la hutte, à quatre pieds du foyer, se trouvent quatre grosses têtes de buffles disséquées, dont on tire des augures. Le jongleur en chef, les musiciens et les danseurs ont la tête couverte de duvet de cygne, collé au miel, dont ils chargent leurs cheveux: cet usage semble commun à toutes les tribus de l'Amérique du Nord, dans leurs rites superstitieux. Le président seul est peint en rouge; les musiciens sont moitié rouges, moitié blancs, et tous les autres sont bigarrés de couleurs et ornés des plus bizarres atours.

A chaque reprise de la musique, des chants et de la danse, les spectateurs gardent un silence profond, et, pendant les trente minutes, que dure ce singulier chari-

vari, on n'entend que les chants, les cris, les hurlements et la musique. Quand chacun a fait son tour de danse, le jongleur donne le signal de cesser, en criant de toute la force de ses poumons. Tout s'arrête à l'instant, chacun prend sa place et l'auditoire s'écrie: *Néva! Néva! Néva!* C'est bien! C'est bien! C'est bien! Les danseurs remplissent alors l'ancien *Nawishkaro*, calumet sacré, qu'on n'emploie que dans les circonstances importantes. Ils l'offrent au président, qui, caressant des deux mains la longue pipe, ornée de perles et de différentes figures, va s'accroupir près du foyer. Un des gardiens place un charbon sur le mystérieux calumet. Il s'allume, le fumeur se lève, souffle une bouffée au visage de chacun des musiciens, en diminuant la mesure à chaque fois. Puis il se retourne vers le centre, et, levant les yeux au ciel, il présente le calumet à l'Auteur de la Vie, en gardant quelques instants un imposant silence... Alors il offre trois » bouffées au ciel, en disant: « *O Tirawât!* toi, qui con- » tiens tout, fume avec tes enfants et prends pitié » de nous. » Il présente ensuite le calumet aux têtes de buffles, en salue chacune de deux bouffées, et va vider enfin le corps de la pipe sur un plat de bois, afin de conserver et de garder par la suite, ces cendres précieuses dans un sac de cuir de daim (1).

Après la danse, le maître des cérémonies sert le repas aux hôtes assis en cercle. Ce repas consiste en chair de buffle sèche avec du maïs, portée sur des plats de bois remplis jusqu'aux bords. Chacun est tenu de vider son assiette, dût-il mourir d'une indigestion. — Le président offre une portion de viande et de maïs au Grand-Esprit

(1) L'usage de fumer est fort en estime chez les sauvages de l'Est. Il n'a pas moins de poids que le serment chez les nations civilisées. Que deux Indiens soient sur le point de s'entr'égorger, si l'on parvient à leur faire accepter le calumet, les disputes cessent aussitôt, et leur amitié est plus solide que jamais.

et la place à terre; il fait aussi une offrande semblable à l'une des têtes de buffles, qui est censée faire partie de la fête. Enfin, tandis que tous font de leur mieux honneur à leurs plats, un des chefs se lève et annonce à tous les convives que le Maitre de la Vie danse avec eux, et accepte leur calumet et leur festin. Toute la troupe répond : « *Néva! Néva! Néva!* » — C'est le premier arrêt de mort.

Le repas fini, on danse de nouveau, le calumet est allumé pour la seconde fois et présenté au Maître de la Vie, ainsi qu'aux têtes de buffles; après quoi la hutte résonne de rechef du triple cri: « *Néva! Néva! Neva!* » L'arrêt est désormais sans appel pour l'infortunée captive. —

Rassasiée de chants, de cris et de danses, la troupe sauvage sort, précédée des musiciens, pour offrir le divin calumet aux têtes de buffles, placées au haut des huttes par tout le village: les unes portent deux ou trois, les autres jusqu'à huit de ces trophées de chasse. — A chaque bouffée, la foule poussait un cri de fureur : tous les habitants étaient accourus. On s'arrêta devant la demeure de la fille Siouse: l'air résonnait d'imprécations contre les ennemis et contre l'innocente victime qu'ils tenaient en leur pouvoir. Déjà elle se trouve confiée à la garde de deux vieilles ombrageuses, dont tous les soins tendent à éloigner de son esprit, le moindre soupçon de l'horrible fête qui se prépare et du rôle qu'elle doit y jouer. Elles ont charge au contraire, de lui faire accroire qu'il s'agit de l'honorer, et qu'elle doit bien se nourrir, pour paraître plus belle, plus fraîche et par suite plus agréable au Maître de la Vie. Ainsi finit le premier jour des cérémonies.

Le jour suivant, deux vieilles sauvages, les cheveux en désordre, le visage ridé et barbouillé de rouge et de blanc, les bras et les reins tatoués, nu-pieds et sans autre vêtement qu'un jupon de daim, qui ne descend que jusqu'aux genoux; en un mot, deux véritables mégères,

d'un aspect dégoutant, se ruent de leurs huttes, tenant des piques à la main et chargées des chevelures, que leurs maris ont autrefois enlevées aux ennemis. Elles dansent successivement autour de chaque *Akkaro*, en annonçant avec emphase: « Que la *Dacotha* est consacrée au Maître » de la Vie par des hommes justes et sages; que l'offrande » lui plaît et que chacun n'a qu'à se préparer, à célébrer » ce jour de fête dans la joie: « A ces mots, les enfants et les oisifs du village poussent des cris d'allégresse. Ils reconduisent en dansant les deux vieilles sorcières vers leurs huttes, où celles-ci rentrent, après avoir placé en triomphe leurs piques à la porte.... Et la bande joyeuse se sépare, chacun retournant chez soi, pour prendre part aux réjouissances de ses parents...

Le troisième jour, à dix heures du matin, toutes les jeunes femmes et les filles, armées de cognées, se rendent au logis de la jeune et malheureuse captive, et l'invitent à venir avec elles dans la forêt couper du bois. L'enfant simple et confiante accepte avec empressement leur cruelle invitation, heureuse de respirer de nouveau l'air pur, dont elle est privée depuis si longtemps. On lui donne une cognée et toute la bande s'avance vers l'endroit désigné, en faisant retentir la forêt de ses cris de joie. *Atipaat*, vieille mégère, qui dirige la troupe, marque d'un coup de hachette l'arbre qu'il faut abattre, et puis chacune de décharger un coup à son tour; enfin la victime approche pour achever l'œuvre. Aussitôt le cercle de jeunes furies l'entoure en hurlant et en dansant; elle, qui ne se doute encore de rien, poursuit les préparatifs de son sacrifice et croit se préparer une fête... *Atipaat* lui attache l'*Ashki* (1),

(1) L'Ashki est une corde, faite de crin ou d'écorce d'orme, qu'on prépare, en la faisant bouillir dans l'eau. Cette corde a de vingt-cinq à soixante pieds de longueur; elle n'est large que d'un pouce, et pourtant elle est assez forte pour lier l'homme le plus robuste. On l'orne de piquants de porc-épic et de petites sonnettes, qui ont de plus l'avantage d'avertir les gardiens, en cas que la victime voulût s'échapper.

avec laquelle elle doit traîner le bois. Et puis la troupe revient au village, en dansant le long de la route, mais sans prêter le moindre secours à la malheureuse fille, qui succombe sous le faix. Une foule innombrable les attend au lieu du sacrifice, et les reçoit avec de bruyantes acclamations. On débarrasse de son fardeau la victime; on la remet aux mains de ses gardiens, qui la reconduisent à sa demeure, en chantant d'une voix féroce et rude les hauts faits de leur jeunesse. Cependant on arrange le bois entre deux arbres, puis on se disperse.

Le quatrième jour, avant le lever du soleil, un sauvage va de loge en loge annoncer à chaque famille, au nom du Maître de la Vie, qu'elle doit fournir deux bûches longues de trois pieds, pour le sacrifice.

Bientôt trente guerriers s'élancent de leurs logis, la tête ornée de peaux de daims et de cornes de buffles, avec des queues de chevaux, des plumes d'aigle et de héron, entremêlées de chevelures; tandis que vingt autres queues de loups et de chats sauvages flottent sur leur dos, comme les ailes de Mercure. De lourds ornements, suspendus à leurs nez et à leurs oreilles, allongent tellement ces dernières, qu'elles touchent presque les épaules. Des colliers de perles ou d'acier chargent leur cou; des dépouilles entières de daims, peintes avec art, et d'immenses peaux de buffles, jetées négligemment sur leurs épaules, achèvent leur accoutrement.

C'est ainsi qu'ils se présentent à la hutte de leur captive. La jeune fille de son côté s'est ornée avec soin. Sa coiffure est composée de plumes d'aigle et de cygne, qui descendent en gracieuses courbes jusqu'à terre. Son corps est peint d'élégantes raies rouges et noires. Une jupe de peau de daim lui tombe jusqu'aux genoux; de jolis lacets entourent ses jambes; une paire de mocassins brodés en porc-épic et ornés de perles et de verre, lui enveloppent les pieds; des bijoux brillent à son nez, à ses oreilles;

autour de son cou est un collier; ses bras sont garnis de bracelets; enfin rien n'est épargné, pour relever sa beauté.

Elle a vu le grand jour approcher sans crainte et même avec joie; car elle s'imagine que ses gardiens vont lui faire une fête. Aussi, au premier cri des guerriers, s'est-elle élancée de sa demeure, et maintenant elle marche alerte à la tête de ses bourreaux; ceux-ci la suivent à la file. Elle visite les huttes; partout règne une grande propreté et un profond silence. Elle fait le tour de son bûcher, son escorte fait de même. A sa sortie de la hutte, une vieille lui donne deux bûches de bois, et l'innocente enfant les distribue elle-même à ses exécuteurs. Cette fois elle ferme la marche, joyeuse et contente; elle est de nouveau remise à ses gardiens; mais c'est pour reparaître avec son dernier repas, qui consiste dans un plat copieux de maïs.

Tous attendent avec anxiété la dernière scène de ce drame sanglant. Le village entier est en émoi; partout des guerriers, jeunes et vieux, préparent leurs flèches meurtrières, comme la veille d'un combat. Quelques-uns s'exercent en tirant au but; d'autres, plus cruels, montrent à leurs enfants, comment il faut se servir de l'arc et de la flèche, où il faut frapper son ennemi. Cependant les jeunes femmes et les filles préparent le lieu du sacrifice; le reste du jour et la nuit, elles polissent leurs colliers, leurs pendants, leurs bracelets et tous les autres bijoux, qui doivent les orner au grand jour de la fête. —

Enfin voici le cinquième et le dernier jour. Un aide de *Lecharoutétéwarouchte*, chef du sacrifice, court par tout le village, pour annoncer, au nom de son maître, qu'il faut préparer la couleur rouge et la noire pour la grande cérémonie. Impossible de vous décrire le costume, les traits, l'allure de ce personnage, qui joint le fantastique à l'horrible et au ridicule...

Le collecteur des couleurs ne le cède guère à son com-

pagnon, en fait de laideur. On dirait un échappé des enfers. Son corps tout noir contraste avec ses dents blanches, ses grands yeux, ses cheveux enduits de terre blanche et hérissés comme la crinière d'un lion... A chaque talon est attachée une queue de loup; il porte aux pieds une paire de mocassins en peau de buffle, avec ses longs poils en dehors. Il parcourt le village d'un pas mesuré, tenant en main un plat de bois. Après avoir visité toutes les huttes, il approche du bûcher et crie d'une voix haute: « Le Maître de la Vie m'envoie ici. » Aussitôt une femme, puis une autre viennent déposer dans le plat la couleur rouge ou noire qu'elles ont préparée. Lui cependant, à chaque offrande, lève les yeux au ciel et s'écrie: « Vois l'amour de tes enfants, ô Tirawât! Tout pauvres qu'ils sont, ils n'ont rien qui ne t'appartienne et qu'ils ne te donnent.. Accorde-leur une abondante moisson. Fournis leurs chasses de buffles, de daims, de cerfs et de gazelles. Rends-nous victorieux de nos ennemis, afin que nous puissions souvent renouveler ce grand sacrifice. » — Il dit, et chacun répond par l'acclamation reçue: « Néva! Néva! Néva! » —

Déjà le jour est à son déclin: la dernière heure a sonné. Hommes, femmes, filles et garçons, tous se barbouillent de toutes les couleurs imaginables; tous se couvrent à l'envi de perles, de verres, de colliers en porcelaine, de griffes d'ours-blanc (c'est la plus riche des décorations à leurs yeux), de bracelets, de pendants, de mille autres objets. Ils fixent dans leurs cheveux des plumes de héron avec celles de l'aigle gris, oiseau qu'ils honorent d'un culte superstitieux. Ensuite ils attendent avec impatience le signal du sacrifice. Cependant arrive le Tewárouchte ou le bataillon sacré des guerriers. Remarquables par les plumes de cygne, qu'ils portent sur la tête, aussi bien que par les lignes rouges et noires qui sillonnent leurs corps, on les voit s'avancer, précédés de tous les braves de la nation, qui cachent soigneusement sous leurs robes de

buffles, leurs arcs et leurs flèches. Ils atteignent la hutte, où la jeune captive les attend pour commencer la fête. Elle se livre entre leurs mains, vêtue comme le jour précédent, ayant en outre des cordes attachées à ses poignets et à ses chevilles. Mais pas le moindre soupçon n'est encore venu se glisser dans son esprit; elle sourit, elle regarde avec affection ses bourreaux, elle se promène avec confiance au milieu d'eux; on arrive au lieu fatal... Soudain un noir pressentiment s'empare d'elle: pas une femme ne se trouve là; en vain ses yeux cherchent de toutes parts l'apparence d'une fête. Pourquoi ce feu solitaire? Et ces trois poteaux, qu'elle a amenés elle-même de la forêt, attachés à deux arbres?... Et ces figures sombres?... Tout, tout lui annonce l'horreur de son sort. On lui ordonne de monter sur les poteaux. Elle hésite, elle tremble, comme un agneau destiné à la boucherie; elle demande en grâce, de ne point la faire mourir... On s'efforce de lui persuader qu'elle n'a rien à craindre, que c'est une cérémonie obligée de la fête; un sauvage déroule les cordes liées à ses poignets et l'aide à monter sur les poteaux; à l'instant il fait passer les cordes par-dessus les branches des deux arbres, entre lesquels le sacrifice doit s'accomplir. Deux autres sauvages robustes les attachent; on lie les pieds de la victime au bois, qu'elle apporta elle-même pour son supplice...

Alors tout doute s'évanouit: aussi bien les barbares ne lui cachent plus leurs desseins... Elle crie, elle sanglotte, elle demande grâce; ses supplications, ses pleurs, ses prières sont étouffées par leurs cris et leurs imprécations.

Ils vont donc venger sur cette tête innocente toutes les cruautés, tous les crimes, toutes les injustices, tous les outrages des Sioux, tout ce qu'ils ont éprouvé de revers dans leurs longues guerres, tous les griefs transmis de père en fils, comme un héritage précieux de haine et de rancune...; et, comme des tigres ivres de

sang, ils courent en hurlant autour de leur tremblante proie... Ses habits, ses ornements sont arrachés, et le chef des sacrificateurs la peint moitié rouge, moitié noire, comme on peint les victimes... Puis il lui grille les aisselles et les côtes avec une torche de pin, et donne un signal, auquel toute la tribu répond par le terrible cri de guerre le *Sassaskwi*. A ce cri perçant, qui fait frémir les cœurs d'effroi, qui glace les lâches et enflamme les braves, qui arrête le buffle interdit dans sa course, et ôte à l'ours le pouvoir de fuir aussi bien que de résister; à ce cri de mort, tous les sauvages, comme des loups affamés, s'élancent de leurs huttes vers l'endroit du supplice.. Moins terrible est l'ouragan ; leurs pas ressemblent au tonnerre, qui s'avance en grondant: ils entourent la pauvre enfant Siouse; en moins d'un clin d'œil, leurs arcs sont tendus, leurs flèches ajustées. Celle de *Lecharoutétéwarouchté* seule porte une pointe de fer; car c'est à lui, qu'est réservé le droit de percer le cœur de la victime. Il se fait un moment de silence; on n'entend que les soupirs étouffés et les plaintes de l'innocente Dakotha, qui pend palpitante dans les airs, tandis que le chef des sacrificateurs l'offre une dernière fois au Maître de la Vie.. Puis il la frappe au cœur; un cri part, et mille flèches hérissent le corps de la pauvre enfant!....

Aussitôt commencent des hurlements et des danses; le grand-chef de la nation monte sur les trois poteaux, et d'un air triomphant, il tire les flèches du cadavre, pour les jeter au feu. La flèche armée de fer est seule réservée pour les futurs sacrifices. Ensuite il répand le sang de la victime sur le maïs et les autres semences, placées tout autour; enfin il arrache son cœur palpitant et le dévore, en vomissant mille imprécations contre les ennemis de sa race; tandis que ses cruels compagnons applaudissent avec des hourras et des cris d'allégresse... Le crime est achevé... La foule se retire satisfaite et passe le reste du

jour en festins et en réjouissances. Le cadavre informe reste suspendu, où il fut immolé, et est laissé en proie aux loups et aux vautours. — Je finirai, en ajoutant à cette horrible tragédie, l'extrait d'une lettre précédente.

« De tels forfaits ne peuvent qu'attirer la colère du Ciel sur leurs auteurs. Les Sioux, en l'apprenant, jurèrent de se venger et de ne s'arrêter dans leurs représailles, qu'après avoir massacré autant de Pawnies, que la victime comptait de phalanges aux doigts, et d'articulations à chacun de ses membres. Des centaines d'ennemis sont tombés sous leurs *Tomahawks* (casse-tête), et leurs serments n'ont été que trop bien accomplis, par le meurtre des enfants et des femmes.

» A la vue de ces cruautés, qui peut méconnaître l'ennemi du genre humain? qui peut ne pas se sentir porté, à procurer à ces peuples aveugles la connaissance du seul vrai médiateur entre Dieu et l'homme, et du seul véritable sacrifice, capable d'apaiser la justice divine!.... »

Je suis avec les sentiments du plus profond respect,

Votre, etc.,

P. J. DE SMET, S. J.

N° XXIX.

A. M. D. G.

Extrait du journal du Rév. P. Point.

Chasse d'Automne parmi les Têtes-Plates, en 1843.

Aujourdhui, 17 Août, notre petit camp est placé sur les bords d'un ruisseau, dont les sinuosités, les ravins et les environs sont tout-à-fait propres à servir de repaires à toutes les bêtes féroces; aussi les ours y sont-ils si nombreux, qu'en moins d'une heure les chasseurs en tuent jusqu'à douze. Pendant la nuit, c'est quelque chose de plus sérieux; l'explosion d'une arme à feu nous annonce la présence des Pieds-Noirs. — Qu'est-il arrivé? — La pauvre veuve Camille, de la nation des Sinpoils, vient de recevoir à la gorge une balle, qui ne lui a pas laissé le temps de pousser un cri. Heureusement, c'était une sainte âme, dont toutes les pensées étaient depuis longtemps tournées vers le ciel. Depuis sa première communion en 1842, elle n'avait pas passé un dimanche, sans s'approcher de la Sainte Table; et depuis son baptême en 1841, elle n'avait pas eu à se reprocher le plus légère faute. Ses obsèques se sont faites à quelques milles de-là, au pied de la Roche-Jaune, parce que cet endroit était plus propre que tout autre, à dérober la sépulture à la cupidité de l'assassin. Tout tourne à bien à ceux qui aiment Dieu: cette mort, si précieuse devant le Seigneur, a donné lieu à une

œuvre excellente : cette pauvre femme avait deux petites filles encore en bas âge; la vertu de leur mère n'aurait peut-être pas pu seule mettre leur innocence à l'abri de certains dangers; elles furent immédiatement adoptées par Ambroise, chef Tête-Plate et père d'une nombreuse famille, mais chez qui la charité, la piété et la confiance en Dieu vont de pair avec le courage.

A quelques portées de la Roche-Jaune, les buffles commencent à se montrer; l'un d'entr'eux, se jetant dans la rivière pour éviter la mort qui le poursuit, nage au plus fort du courant, puis vire de bord afin d'éviter les chasseurs, enfin aborde épuisé de forces sur la lisière du camp; mais sa présence n'y cause d'autre mal, qu'une grande hilarité dans la foule des femmes et des enfants qui le poursuivent.

Non loin de-là, on aperçoit deux ours s'enfoncer dans des buissons; les jeunes gens les cernent en poussant des cris; un Pied-Noir, qui se trouve parmi eux, veut leur porter le premier coup; il s'en approche dans ce dessein; mais l'un des ours le prévenant, s'élance de son fort et lui imprime si fortement sur le bras qui tient l'arc, cinq de ses griffes, que c'en était fait de l'imprudent chasseur, si un jeune Tête-Plate, tout à la fois courageux et prudent, ne fût venu à son secours. Quelques jours après, un autre Pied-Noir, camarade de celui-ci, se trouvant dans le même cas, voulut montrer qu'il savait mieux s'y prendre; mais ne s'y étant pris que de la même manière, il paya de la même peine sa double témérité.

Dans le même campement, plusieurs chefs de la nombreuse nation des Corbeaux nous visitent, accompagnés de l'élite de leurs guerriers; ce qu'ils disent est la preuve, que ce n'est pas en vain que le R. P. De Smet, qu'ils ont vu récemment, leur a annoncé le Royaume des Cieux. Cependant maintenant encore, si l'on en juge par quelques-unes de leurs pratiques, dans quelles ténèbres

ne sont-ils pas plongés! Ils fumèrent avec nous le calumet; mais pour que cet encens pacifique fût d'agréable odeur à leurs Manitous, il fallait que le tabac et le kuenikuenik qui entre dans sa composition, fussent mélangés de quelques parcelles de bouse de buffle, et que la grande pipe, après avoir fait le tour de la loge, rebroussât chemin toutes les fois qu'elle arrivait à l'endroit, où était pratiquée l'ouverture; cérémonie, sans laquelle ils auraient eu beau fumer, et faire fumer avec eux, ainsi qu'ils le firent, le ciel, la terre, les quatre points cardinaux, la médaille de Jackson et même celle de Washington, leur chasse, tout enfin, selon eux, leur fût nécessairement devenu contraire.

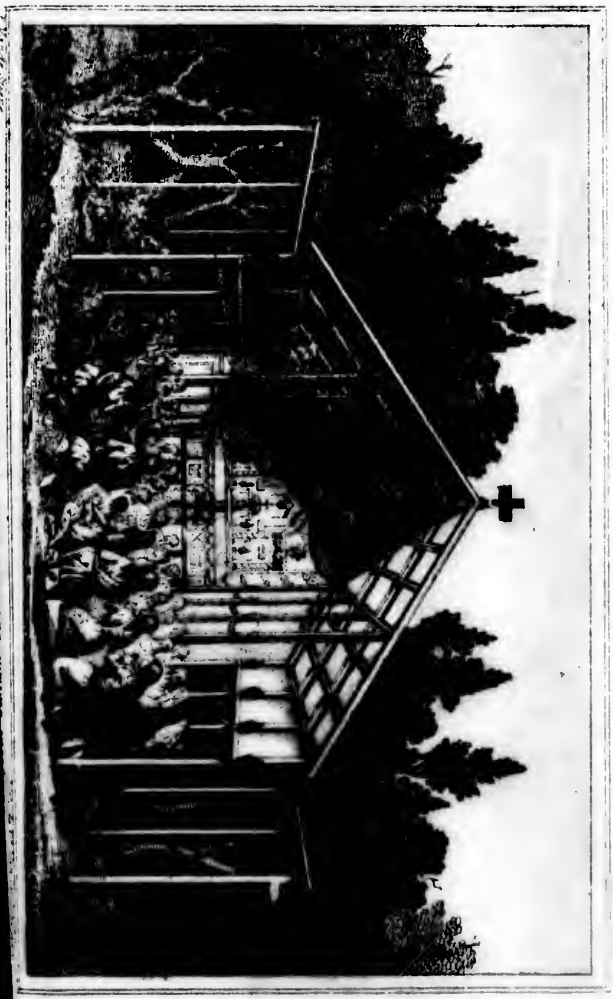
Pendant qu'ils sont là, on fait les funérailles d'un Pend-Oreille, qui, après avoir manqué essentiellement aux promesses de son baptême, s'est montré repentant avant de mourir. La cérémonie, qui se fait avec plus de pompe que de coutume, vu la présence de nos visiteurs, se termine par la plantation de la Croix. Puisse le souvenir de ce dernier devoir, rendu à un enfant de l'Église, augmenter dans le cœur de ces pauvres idolâtres le désir de connaître davantage Celui, sans la connaissance duquel il n'est point de salut!

Le lendemain, séparation des Corbeaux qui s'en retournent à leur camp, des Nez-Percés qui se rapprochent de leur pays, des Têtes-Plates qui s'éloignent encore du leur; car bien qu'on soit à la mi-septembre, nos pauvres néophites sont encore à commencer leurs provisions.

Dès le lendemain, à peine les chasseurs ont-ils levé le camp, qu'ils aperçoivent dans une vallée presque close une si grande quantité de buffles, qu'ils en tuent chacun plusieurs; ce n'est toutefois que le prélude de la boucherie, qu'ils vont faire; les trois jours qui suivent, ils rentrent dans le camp avec la dépouille de trois cent quarante vaches grasses, et, bien qu'ils soient campés au cœur du pays Pied-Noir, les seuls bruits sinistres, qu'ils entendent,

ous le calu-
ût d'agréable
et le kueni-
ent mélangés
que la grande
oussât chemin
était pratiquée
raient eu beau
s le firent, le
la médaille de
ur chasse, tout
venu contraire.
unérailles; d'un
ntiellement aux
epentant avant
plus de pompe
teurs, se termi-
e souvenir de ce
glise, augmenter
ésir de connaître
quel il n'est point

qui s'en retour-
rapprochent de
encore du leur;
os pauvres néo-
ovisions.
rs ont-ils levé le
ce presque close
en tuent chacun
de la boucherie,
ent, ils rentrent
is cent quarante
mpés au cœur du
qu'ils entendent,



tant que dure la chasse, sont les concerts nocturnes des loups et des ours, qui s'appellent mutuellement à leurs festins.... C'est pendant les loisirs, que procuraient à la Robe-Noire les grands travaux de la chasse, que le ciel dans sa bonté lui envoya une maladie, courte à la vérité, mais suffisamment aiguë, pour lui faire expier le plaisir un peu trop naturel, qu'on prend presque toujours à un spectacle aussi varié, que celui qu'il avait sous les yeux.

Le 26 Septembre, la neige qui tombe fait craindre un retour difficile; en conséquence le Grand-Chef annonce, que la grande chasse est finie et qu'on va reprendre le chemin du village. On se met en route par un temps glacial et ce n'est qu'à force de battre la semelle au pas de charge, que le missionnaire, encore en convalescence, triomphe du froid; mais cette annonce de l'hiver dure peu; les jours suivants ajoutent encore au profit et au plaisir de la chasse; le retour, se faisant par le défilé qui nous avait envoyé tant d'animaux, presqu'à chaque pas, nous rencontrons des retardataires; tantôt c'est un vieux buffle décrépit, tantôt une vache grasse fatiguée, quelquefois un jeune veau privé de sa mère, toutes proies faciles à atteindre; aussi sont-ce parmi les enfants des courses et des cris de joie continuels.

Le 28, après la récitation des vêpres de S. Michel, assis au sommet d'une montagne, qui domine un horizon de plus de cent lieues de circonférence, le missionnaire sent son cœur se serrer, à la vue de cette vaste contrée, qui renferme tant d'âmes encore ensevelies dans les ténèbres de la mort; il s'imagine entendre la voix de l'Archange s'écrier du haut de cette chaire immense: *Pauvres Idolâtres, qui est semblable à Dieu!* et, comme si cette voix avait été comprise du désert où elle retentit, il se hâte d'y arborer l'étendard du Dieu-Sauveur. Le même jour, sur une légère éminence de la plaine, auprès des restes d'un foyer éteint, un chasseur trouve une autre croix, à laquelle est suspen-

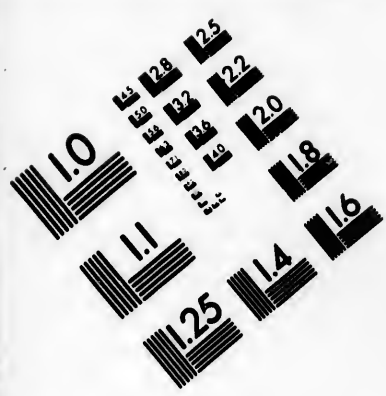
du un drap noir; on croit d'abord, que c'est le dernier ouvrage de quelque pieux catholique égaré et devenu la proie des loups; mais les Têtes-Plates les plus instruits des mœurs et de la croyance des Pieds-Noirs, s'étant souvenus, que ces sauvages font souvent à la lune de semblables offrandes, afin qu'elle les aide où à bien tuer ou à bien voler, le sentiment si consolant qu'avait fait naître, d'abord la vue de cet objet, se changea bientôt en la triste certitude, que Jésus-Christ était loin encore d'être adoré dans ces parages; ce qui ne veut pas dire cependant qu'il n'y sera pas adoré bientôt.

Les jours suivants, nous marchons dans une gorge où le pied de l'homme ne pénètre pas souvent; la preuve en est dans les quinze castors, pris en une seule nuit par trois de nos hommes. Après y avoir longtemps serpenté, nous gravissons des endroits si glissants, que ce sera merveille, si quelqu'un de nous ne dégringole pas; telle était la pensée de la Robe-Noire, quand tout-à-coup les pieds d'un pauvre cheval venant à lui manquer, on le vit incontinent les fers en l'air rouler, rouler, rouler encore, jusqu'à ce que la force centripète eût repris le dessus. Après une telle chute, que de peines, pour ramener la pauvre bête en bon chemin; cependant courir à son secours à travers deux pieds de neige; la décharger, malgré un froid des plus piquants; puis la relever; la recharger; enfin la ramener à la suite des autres, tout cela se fit par la conductrice, sans que le moindre signe d'impatience eût été donné!

C'est demain la fête de la Maternité Divine; c'est après-demain le jour du départ pour le missionnaire; hier, ont commencé les confessions, aujourd'hui, elles doivent s'achever; maintenant le jour est à son déclin, et cependant nous cheminons encore sur la crête des montagnes... Courage.... Enfin, après dix heures d'une marche forcée, nous plantons nos tentes dans une ile, qui ne laisse rien à désirer sous le rapport de la sûreté, de l'utilité et de

l'agrément. Ce beau campement, formé par les eaux du Missouri, produit d'excellents pâturages. Sur le bord le plus méridional du fleuve s'élève un pan de roche, nuancé de rouge, de jaune, de vert et de bleu, sur lequel tombent, en forme de cascade, les eaux d'une [illegible]ce, qui entretiennent la fraîcheur dans les crevasses terreuses qui le sillonnent; ceci donne naissance à une foule de plantes gramineuses et d'arbustes fleuris, qui produisent un bel effet. Ce magnifique tableau est réfléchi dans une large nappe d'eau, qui en baigne le pied. Pour l'intérieur de l'île, sa beauté consiste dans sa fécondité: de distance en distance, elle est ombragée par des bouquets de hauts cotonniers, qui sont dans ces pays comme les géants de la végétation: c'est à l'ombre de ces arbres majestueux, que le camp des chasseurs se prépare à passer dignement la fête de demain. La prière, qui n'a pu se faire plus tôt, se récite à la lueur des étoiles; ensuite un grand feu est allumé devant la tente du missionnaire, et malgré les fatigues de la journée, les confessions se prolongent jusque bien avant dans la nuit; pendant la Sainte Messe, qui se célèbre avec toute la pompe possible, s'approchent de la Sainte Table quatre-vingt-dix personnes, qui ont communié depuis leur départ de Ste Marie, la plupart tous les mois, et plusieurs toutes les semaines... Dans les offices de l'après-midi, rien de bien particulier; mais le soir, comme c'est la veille d'une séparation, qui peut durer longtemps, les mères apportent à la bénédiction du Prêtre leurs plus petits enfants, et les chefs, en reconnaissance des grâces reçues dans le cours de la chasse, plantent une croix; ce qui fait donner à l'île où nous sommes, le nom *d'Ile de Sainte Croix*, et à la croix, celui de *Croix des Chasseurs*.

Le lendemain d'une fête si propre à laisser dans tous les cœurs de touchants souvenirs, le missionnaire, après avoir prié avec ses chers néophytes, s'en sépara, pour retourner à Sainte-Marie; il y était attendu par des Cœurs-



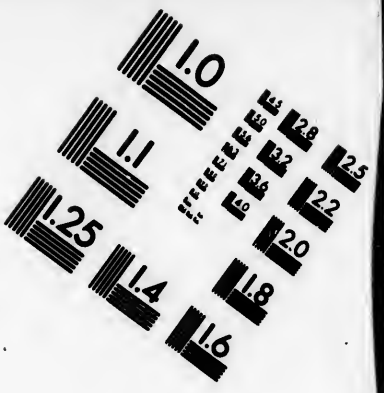
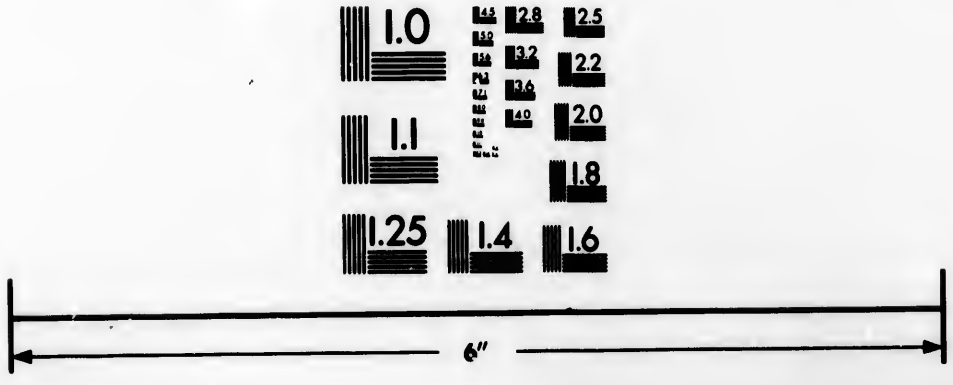
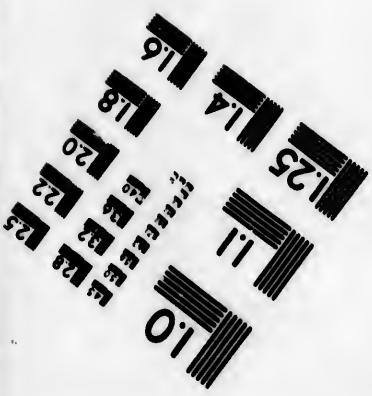


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

d'Alènes, qui étaient venus pour le conduire sur leurs terres. Il y arriva heureusement, après quatre journées de treize à quatorze heures de trot; et le jour même de son arrivée, il eut le plaisir de retrouver deux objets bien précieux aux yeux d'un missionnaire : son crucifix, qu'il avait oublié six mois auparavant sur le bord d'un ruisseau; et son cheval, qu'il avait été forcé d'abandonner pendant la chasse d'hiver, sur la terre des Pieds-Noirs. Chose inouïe! le cheval avait été ramené chez les Têtes-Plates par un Pied-Noir! Puisse le Dieu des miséricordes, en récompense de cette marque de respect et de confiance pour ses ministres, appeler bientôt à la lumière de l'Evangile les pauvres aveugles, qui paraissaient naguères encore en être si éloignés!...

N. POINT S. J.

N° XXX.

A. M. D. G.

Lettre du F. Josset sur son voyage dans l'Orégon, à un Père de la Société de Jésus.

Village du Saint-Cœur de Jésus, Terres des Cœurs-d'Alènes, 22 février 1845.

Mon révérend Père en J.-C.;

Me voilà donc arrivé au bout du monde, au milieu d'un labyrinthe de montagnes, de forêts, de lacs, de rivières, et occupé avec le Père Point à diriger la Mission des *Cœurs d'Alènes*, qui sont aujourd'hui à peu près tous baptisés.

Pour atteindre jusqu'à ces régions reculées, à travers un pays semé d'obstacles de tout genre et sillonné par des bandes ennemies, que le ressentiment et la cupidité lancent à la poursuite des voyageurs, ce qu'il nous fallait avant tout, était un guide expérimenté. La Providence y pourvut. Un jour, que je cheminais seul, à une demi-lieue en avant de ma petite troupe, cherchant dans les montagnes qui longent la *Rivière-verte* un endroit propre à faire halte pour dîner, je vis venir à moi un homme, que ses cheveux longs et en désordre auraient fait prendre pour un sauvage, bien qu'il fût habillé comme les blancs.

Je lui présente la main, suivant l'usage de la *prairie*, et j'accompagne ce geste d'un *bon jour*, qui m'est rendu en français. Vous auriez peine à concevoir le tressaillement, qu'on éprouve en entendant, au milieu de ces vastes solitudes, l'accent de sa langue maternelle. « Quoi, vous parlez français! vous êtes donc Canadien? (les chasseurs Canadiens sont répandus dans toute la *prairie*). — Je suis Iroquois. — Vous êtes Iroquois! connaissez-vous Sainte-Marie? — J'en viens. — Et votre nom? — Ignace. » Je n'essaierai pas de vous peindre ce que je sentis alors. Ignace était le compagnon fidèle du révérend Père de Smet, un homme dévoué, un des meilleurs guides du désert. Sur le champ nous retournons à la caravane, dont je l'installe capitaine, heureux de me décharger en si bonnes mains d'un commandement qui commençait à me peser.

A quelque distance de là, nous rencontrâmes plusieurs familles de *Banaks*, dont l'imprudence faillit nous être bien funeste. Ils avaient mis le feu à la montagne que nous devions traverser, et la flamme se communiquant des hauteurs à la prairie, était portée vers nous par un vent violent. Que feriez-vous dans une position semblable, au milieu d'une immense plaine couverte d'herbe sèche que l'incendie dévore, en poussant devant lui d'épais tourbillons de fumée? Mettriez-vous une rivière entre vous et ce réseau embrasé, qui enveloppe la caravane comme une proie? Bien; mais on n'a pas toujours une rivière sur son passage; et puis, si elle n'est pas large, l'obstacle est bientôt franchi. Que faire donc? mettre soi-même le feu à la prairie sous le vent, et quand l'orage en a emporté le foyer loin de vous, se réfugier dans l'espace dévasté comme dans une oasis. Le défaut d'aliment est, sans doute, la meilleure barrière, qu'on puisse opposer à un tel ennemi.

Quoiqu'il nous menaçât de fort près, nous n'eûmes cependant pas besoin de recourir à cet expédient. Vers

cinq heures du soir, Ignace nous voyant à une petite distance du feu, mais devinant que le vent allait changer de direction, nous fit camper à l'abri de quelques arbres verts, sur les bords du lit profond et rocailleux d'un ruisseau. Un spectacle des plus imposants nous fut donné pendant cette nuit. Imaginez-vous une mer de feu débordant sur la surface du désert; tantôt bondissant en gerbes embrasées à la cime des forêts qu'elle consume, tantôt ruisselant comme une lave étincelante jusqu'au fond des ravins, pliant ses vagues ondoyantes à toutes les sinuosités de la plaine, ou se soulevant avec effort vers le ciel, quand les vents contraires voulaient maîtriser sa fureur. Pour nous, confinés comme des Lapons dans des trous de rocher, nous en sortions de temps en temps, pour observer l'incendie et suivre ses progrès: il ne s'arrêta qu'à une portée de fusil de notre camp.

Ces accidents ne sont pas les seuls que le voyageur ait à craindre, en traversant les solitudes du Nouveau Monde. Il est certaines régions, où le serpent à sonnettes se rencontre à chaque pas, et nous avions à peine mis le pied dans la prairie, que nos voituriers étaient déjà occupés à tuer ces dangereux reptiles. Du reste, leur vue fait ici moins d'impression, je crois, que leur nom en Europe. Je m'étais pourvu, à Paris, d'une fiole d'ammoniac liquide, qu'on dit être un spécifique infaillible contre les venins de toute espèce: cette précaution était parfaitement inutile, car à côté du mal la Providence a prodigué le remède. C'est une plante communément appelée *racine noire;* elle m'a paru avoir beaucoup de ressemblance avec la *barbe de bouc* de vos prés; sa tête, qui s'élève au-dessus des autres herbes, la fait aisément reconnaître. On en fait sécher la racine, qu'on réduit en poudre, et il suffit d'en répandre un peu sur la plaie, pour neutraliser aussitôt l'effet du venin.

On lui attribue encore une autre vertu, celle d'engour-

dir le serpent par son odeur. Notre interprète me racontait dernièrement, qu'ayant irrité une de ces hideuses bêtes, qui cherchait à s'élancer pour l'atteindre, il lui donna le vent, c'est-à-dire, se plaça de manière, que le vent passât de lui au reptile. Il portait heureusement de la *racine noire*. Aussitôt la fureur du serpent se calma; il se laissa approcher et tuer sans résistance. Un sifflement aigu, comme celui d'une clef percée, produit le même effet: le monstre élève aussitôt la tête, paraît écouter attentivement et reste immobile. J'en ai vu assommer un de cette manière. Les voituriers ne font pas tant de cérémonies: ils les tuent à coups de fouets.

L'homme n'est pas leur seul ennemi. Outre les oiseaux de proie, tous les individus de la famille des cerfs leur font la guerre, et voici comment: ils se dressent sur leurs jambes de derrière et, se laissant retomber sur leur victime, ils la coupent en morceaux avec la corne de leurs pieds de devant. Mais le plus grand destructeur de serpents à sonnettes, c'est le porc. D'abord, son enveloppe de graisse est impénétrable au venin; puis son grognement tout seul paralyse le reptile, dont il se nourrit avec avidité. L'interprète dont j'ai parlé, se trouvant avec quelques amis près d'une mission protestante, dans un endroit, où il y a beaucoup de serpents à sonnettes, en rencontra un furieux comme le premier. Il courut chercher un des quadrupèdes du ministre; dès que le serpent l'entendit grogner, sa colère cessa comme par enchantement; il s'étendit souple et résigné devant le porc, qui le prit par la queue et ne laissa que la tête. J'ignore, mon révérend Père, si ces détails ont quelque attrait pour vous; mais je suis bien sûr de vous intéresser, en vous parlant de nos chers néophytes; et c'est pourquoi j'omets les autres circonstances de mon voyage, pour vous introduire plus vite auprès de ces bons Indiens.

Les lettres du R. P. de Smet vous ont fait connaître la

nation des *Têtes-Plates*, cette chevalerie errante des montagnes. On remarque entre eux et nos *Cœurs-d'Alènes*, une différence qui n'est pas à l'avantage de ces derniers, et dont la cause s'explique peut-être par les conditions géographiques, au milieu desquelles le caractère des deux peuples a dû se développer. Plus rapprochés des régions où se trouve le Buffle, ce pain quotidien de la prairie, les *Têtes-Plates* ne se sont guère occupés jusqu'ici que de chasse. Pour cela, il leur a fallu braver à toute heure la nombreuse et perfide nation des *Pieds-Noirs*, et emporter, pour ainsi dire, à la pointe de l'épée chaque morceau qu'ils mangeaient: de là leur bravoure, leur esprit d'abnégation et leur habitude des sacrifices les plus généreux. Les *Cœurs-d'Alènes*, au contraire, séparés des grandes plaines de l'Est par des montagnes, qu'on ne franchit qu'avec peine et dans la bonne saison seulement, ne vont guère chercher leur nourriture hors du cercle étroit de leurs vallées; leurs ressources sont la petite chasse, je veux dire celle du chevreuil, la pêche, les racines et la mousse; ils sont pauvres, intéressés, mais faciles à plier au travail: c'est la fraction la plus modeste de la grande famille indienne. Vous le voyez, mon très-cher Père, je n'ai qu'à me féliciter de la portion qui m'est échue dans le champ du Seigneur: *Pauperes evangelizantur*. Au reste, cette portion je n'aurai pas le mérite de l'avoir défrichée; je l'ai trouvée en pleine culture.

Jusqu'à l'arrivée des *Robes-noires*, les *Cœurs-d'Alènes* ont vécu extrêmement isolés; ils n'étaient ni aimés, ni estimés de leurs voisins; aussi parlent-ils une langue, qui n'est commune à aucune autre tribu, tandis que celle des *Têtes-Plates*, beaucoup plus difficile à apprendre, est en quelque sorte l'idiome universel des montagnes. Comme tous les sauvages qui ne peuvent chasser le buffle, les *Cœurs-d'Alènes* habitent sous des nattes de roseaux, qu'ils attachent à des perches disposées en cône, avec une

ouverture au sommet, pour laisser une entrée au jour et une issue à la fumée. Dans cette espèce de ruche on ne peut, comme vous au moyen de vitres, voir de l'intérieur ce qui se passe au dehors ; mais on entend tout ce qui se dit à demi-voix dans les loges du voisinage. Un chef harangue-t-il les siens? personne ne sort pour l'écouter; mais à peine a-t-il fini, que toutes les cabanes retentissent du cri approbateur, qui ressemble assez aux huées de collége. De cette facilité à saisir tout ce qui se dit, vient sans doute la publicité qu'acquièrent en un instant, les fautes les plus légères; et c'est ici un puissant frein pour le vice; aussi les sauvages se tiennent-ils communément dans une grande réserve. Tout vindicatifs qu'ils sont, ils recevront une injure sanglante, sans en paraître affectés; leur rage se concentre au fond du cœur, sans que leur visage trahisse la moindre émotion.

Je vous ai déjà dit un mot des ressources alimentaires de nos Indiens; j'ajouterai quelques détails. Bien que la chasse au chevreuil ait lieu en toute saison, l'hiver surtout en favorise le succès. Les chasseurs, réunis en grand nombre, cernent le gibier de manière à ce que, n'ayant pas d'autre issue, il soit réduit à se précipiter dans les lacs; on le poursuit alors en canot, et le plus souvent ce sont les vagues qui rapportent la proie sur le rivage. Si le lac est large, ceux qui auraient échappé aux armes de l'Indien, périssent dans les eaux. Il est arrivé à la tribu, de tuer ainsi jusqu'à trois cents chevreuils en un seul jour.

C'est toujours à jeun, que le sauvage entreprend ces expéditions; il ne mange qu'à la fin de la chasse, et bien souvent, lorsqu'il n'a pas réussi, il va se coucher sans rien prendre, pour recommencer le lendemain. D'un autre côté, quand il a été heureux, ses journées ne sont plus qu'un long repas et il ne s'arrête qu'après avoir tout dévoré. On a vraiment peine à comprendre tout ce que l'Indien peut absorber d'aliments, comme aussi tout ce qu'il peut

endurer de privations: passer trois ou quatre jours sans prendre aucune nourriture, n'est pas chose bien extraordinaire pour lui. Au reste, quand les sauvages jeûnent, c'est presque toujours de leur part imprévoyance ou paresse; car à défaut de la chasse et de la pêche, ils ont les racines qui abondent, et la mousse qui ne manque jamais; mais ceci est l'affaire des femmes.

Chez les Cœurs-d'Alênes, comme parmi les autres sauvages, les femmes sont aussi industrieuses, aussi infatigables que les hommes sont insouciants et paresseux. Il n'y a pas longtemps, on ignorait encore dans ces contrées ce que c'est qu'une chaudière, et cependant, dépourvues de tout vase, qui pût être soumis à l'action du feu, les mères de famille n'en donnaient pas moins à leurs aliments la cuisson convenable. Pour apprêter la viande, elles se servaient de paniers d'osier, enduits d'une espèce de ciment, qui ne se dissout pas même à l'eau bouillante, et elles obtenaient ce degré de chaleur, en jetant dans l'eau des cailloux rougis au feu.

Aujourd'hui les Cœurs-d'Alênes cultivent avec succès la pomme de terre : telle famille qui n'avait pour outils que des bâtons pointus, en a récolté cette année environ cent boisseaux. Quand on aura pu procurer assez de pioches à nos Indiens, ils trouveront dans ce travail leur ressource la plus assurée et la plus facile à obtenir.

Les maladies des sauvages se réduisent presque toutes, dit-on, aux rhumatismes et aux dérangements d'estomac. Ils doivent les premières à leur négligence; se couchant et dormant au premier endroit venu, sur un sol généralement humide, faut-il s'étonner qu'ils contractent de telles infirmités? Leurs jeûnes prolongés, suivis d'une voracité excessive, sont plus que suffisants pour causer les secondes. Du reste, accoutumés à avoir toujours la tête découverte, à courir nu-pieds dans l'eau, dans la boue, dans la neige, ils ne savent ce que c'est que migraines, maux

de dents, maux d'oreilles; et parmi nos vieillards, je n'en ai remarqué qu'un seul, qui grisonnât un peu. Aussi, quand le P. Point arriva dans la tribu, un des premiers compliments qu'on lui adressa, fut de lui dire qu'il avait au moins cent ans. Je ne le cède guère, sous ce rapport, à mon confrère : cependant nos sauvages ont déclaré, que si mes cheveux sont vieux, mes yeux ne le sont pas.

J'ignore encore à quoi se réduisait la science médicale des sauvages, avant l'arrivée des Missionnaires. Actuellement nous sommes leurs seuls médecins; la plus légère indisposition, ils vont la confier à la Robe-Noire, et il faut leur donner quelque médicament, ne fût-ce que pour calmer leur imagination. Je suis porté à croire, qu'autrefois ils avaient presque toujours recours à des pratiques superstitieuses, auxquelles ils joignaient pour tout traitement, ce qu'ils appellent la *Suerie*. Figurez-vous un petit dôme, construit au moyen de bâtons ployés en cintre, fortement entrelacés comme un épais réseau, et dont les deux extrémités sont fixées en terre; le tout est recouvert d'une forte couche d'argile, ne laissant vers le bas qu'une étroite ouverture carrée. La hauteur de la voûte peut être de cinq décimètres, sur un peu plus d'un mètre de largeur à la base; au milieu de cette rotonde est un trou, rempli de pierres rougies au feu. Le patient se glisse, comme il peut, par la porte qui lui est réservée, se range en demi-cercle autour de ce foyer ardent et y verse de l'eau, pour produire une forte vapeur; l'entrée se bouche avec soin, et, dans cette espèce d'étuve, on donne aux mauvaises humeurs le temps de s'évaporer. Enfin le malade en sort pour se plonger dans la rivière. Rien n'est si commun que ces *Sueries*, dans tous les lieux que nous avons parcourus.

Le gouvernement des Indiens est assez paternel. Le pouvoir réside dans le conseil de la nation, présidé par un grand-chef, à qui il appartient de notifier les décisions de l'assemblée. Il n'est pas question, du reste, de pouvoir

législatif parmi nos sauvages. Avant l'arrivée des Missionnaires, toute leur jurisprudence consistait dans ce qui leur était resté de la loi naturelle; aujourd'hui, les commandements de Dieu et de l'Eglise forment tout leur code. Quant aux ordonnances émanées d'une volonté humaine, l'usage n'en est guère connu; je doute même, que le verbe *commander* existe dans leur langue. La puissance des chefs se borne à peu près à celle de la persuasion, à l'autorité que donne la vertu. Il n'en est pas de même du pouvoir coercitif ou judiciaire; c'est aux chefs qu'il appartient de punir le désordre; les peines, qu'ils prononcent, se réduisent au fouet et à l'exil. Ordinairement le coupable vient lui-même demander le fouet. S'il ne montre pas cette bonne volonté, on lui donne le choix entre les deux châtiments, et, quand il s'en trouve d'assez hardis pour tout refuser, rarement on emploie contre eux la force, mais on les traite à peu près en excommuniés.

Chaque chef a ses terres, qui se transmettent de père en fils; il a aussi ses clients, qu'il nomme ses enfants: mais ceux-ci ne lui sont pas inféodés, au point de rester toujours enchaînés à sa suite; libre à eux de passer sous un autre patronage. Tout chef a sur ses propres terres, le même pouvoir que le conseil a sur la nation; et, quand une affaire est portée au tribunal suprême, c'est uniquement pour donner plus de force à la sentence, en ôtant tout appui au coupable. Si chaque sauvage a le droit de choisir entre les différents guides de la nation, ces derniers ont à leur tour, le privilége d'élire celui qui est placé à leur tête; ils le nomment à vie: c'est un honneur très-onéreux, que la plupart déclinent.

Vous parlerai-je maintenant de notre manière de vivre? Sans être à l'abri des privations, elle n'impose cependant pas tous les sacrifices, que je croyais inséparables de la vie du Missionnaire; car, grâces aux soins de ceux qui m'ont précédé ici, nous sommes beaucoup mieux

que je n'aurais osé l'attendre. Chaque prêtre a sa maisonnette en bois; des fenêtres, aux vitres de papier, lui donnent assez de jour à l'intérieur et le mettent à même de braver le froid, qui du reste n'est pas sévère. Lorsque nous aurons remplacé la terre de nos toits par une bonne charpente, qui est déjà prête, je compte que nous pourrons aussi nous défendre de la pluie.

Quant à la nourriture, elle diffère peu de celle de nos sauvages. Parfois nous les suivons dans leurs excursions aventureuses, et alors c'est entre eux et nous une parfaite communauté de biens et de fatigues. L'année dernière, j'allai passer l'hiver à l'extrémité du lac, au milieu de nos chasseurs, installé comme eux dans une simple loge. Lorsqu'il fallut retourner au village, je demandai à un Indien, s'il pourrait m'y reconduire en un jour, et sur sa réponse affirmative, je ne songeai point à prendre de provisions. Je me couchai donc dans une nacelle, tissue de petites branches moins fortes que l'osier, et recouverte d'une écorce de sapin plus frêle encore. J'avais de bonnes raisons pour me tenir dans cette attitude; car le moindre mouvement sur un bord ou sur l'autre aurait suffi, pour faire chavirer le mobile esquif; et, comme j'avais passé la nuit précédente à écrire, je ne tardai pas à céder au sommeil.

Je ne dormais pas si profondément, que je ne m'aperçusse bientôt de l'embarras du pilote. Le lac se trouvait couvert de glaçons, qui menaçaient à chaque instant de percer les flancs du canot, et de nous couler à fond. Mais voici bien un autre obstacle. Ce ne sont plus des morceaux de glace isolés, qui nous mettent en péril, c'est le lac entier qui se prend, et nous force d'aborder, comme nous pouvons, pour camper sur la grève.

Il pleuvait, il neigeait, et je n'avais rien pour m'abriter sur ce bord rocailleux. Mes sauvages m'eurent bientôt tiré d'embarras; sans que j'eusse besoin de leur

dire un mot, ils élevèrent avec quelques nattes une demi-loge, dont la partie ouverte était défendue par un bon feu; ils furent encore moins embarrassés, quand il fut question de se faire un gite à eux-mêmes; le canot, couché sur un de ses flancs, leur servit de toit, de plancher et de lit. Le lendemain nous fîmes à pied le reste de la route, tantôt sur la neige, à-travers les bois, les marais et les broussailles; tantôt sur le lac, quand la glace était assez forte pour nous porter. Nous arrivâmes enfin, vers midi, avec un appétit fortement excité par le jeûne et la marche; il me semblait que j'aurais fait honneur à un bon repas: on ne put m'offrir qu'un morceau de mousse. C'était la première fois que j'en goûtais; je ne la trouvai pas mangeable; mais quelques jours après, j'y étais habitué. Au printemps dernier, nos confrères n'ont pas eu d'autre nourriture.

Notre temps au village est partagé entre les fonctions du saint ministère, l'étude de la langue et les travaux agricoles. Jusqu'ici la direction des âmes a été le partage presqu'exclusif du Père Point. Les soins matériels de la culture sont mon affaire. D'après les intentions de nos Supérieurs, je cherche à tirer de notre champ, de quoi subsister sans secours étrangers, afin que d'autres peuplades puissent profiter de la charité des chrétiens de l'Europe. Quel bonheur pour nous, si, après avoir servi d'instruments de salut à nos sauvages, nous donnions encore la fertilité à leurs déserts, et l'aspect de colonies florissantes, à ces malheureuses tribus! Tel est du moins notre espoir, et pour le réaliser nous appelons de nouveau le concours de vos prières.

Agréez, etc.

JOSET, S. J.

N° XXXI.

A. M. D. G.

Extrait d'une lettre de M. Belloc à M. Cayenne.

Cowlitz, le 15 février 1844.

« Monsieur;

» Voilà près d'un an, que je n'ai pas eu la satisfaction de pouvoir vous écrire. Depuis cette époque, j'ai fait encore parmi nos sauvages de nouvelles excursions, dont je me propose de vous rendre compte, après vous avoir dit quelques mots sur les vastes solitudes que nous évangélisons.

» D'après les rapports des premiers navigateurs anglais, qui visitèrent les côtes de l'Amérique, au nord du fleuve Colombia, il paraît que le territoire portant le même nom, fut anciennement découvert et habité par des Espagnols; on voit encore aujourd'hui des ruines en briques, restes de ces premiers établissements, formés dans la vue d'attirer les nations sauvages à la connaissance de l'Evangile. Parmi les indigènes, on a trouvé ici des reliques attestant ce fait; un crucifix de cuivre, tout usé, est de temps immémorial au pouvoir d'une tribu. Comment, par qui fut-il apporté? voilà ce qu'elle ne peut dire. C'est très-probablement vers le temps où ils s'emparèrent de la Californie, que les Espagnols formèrent un établissement sur l'île Vancouver, séparée de la terre-ferme par le détroit

de Juan de Fuca. Gray découvrit le fleuve Colombia ; Vancouver le remonta jusqu'à la pointe où est bâti le Fort qui porte son nom, et prit possession du pays environnant.

» La vaste contrée qui s'étend entre les Montagnes-Rocheuses et l'Océan pacifique, se divise en deux zônes distinctes par leur climat, par leur aspect, par leurs productions; la ligne de séparation court parallèlement aux rivages de la mer du Sud, dont elle se tient éloignée d'environ deux cents milles. Moins boisée que les régions de l'ouest, la partie orientale s'élève par plateaux, dont les plus éloignés servent de base aux monts Hood, Sainte-Hélène, (1) Reignier et Baker. Les cimes de ces montagnes s'élancent dans les airs à une hauteur prodigieuse et sont couronnées de neiges éternelles. L'année dernière, les monts Baker et Sainte-Hélène sont devenus volcaniques; et même depuis quelques mois, le premier a éprouvé des changements considérables de forme, du côté où se trouve le cratère. Dans la zône orientale, le climat est sec et sain; en hiver comme en été, la pluie y est très-rare; la neige ne s'élève jamais à plus d'un pied. On n'y voit ni marais, ni plaines inondées par les grandes eaux; point de brumes; aussi les fièvres n'y sont-elles pas connues.

» Dans la partie inférieure, depuis octobre jusqu'en mars, les pluies sont presque continuelles; des nuages épais, dont l'atmosphère est constamment chargée, cachent le soleil pendant des semaines entières, et il n'est pas rare de passer jusqu'à quinze jours, sans qu'on puisse l'apercevoir. Cependant, dès qu'il peut se faire jour à travers les vapeurs, il répand aussitôt dans l'air une chaleur douce et vivifiante. Cet hiver a été tout-à-fait remarquable, par le peu de pluie qu'on a eu; pendant une

(1) La Montagne de Ste Hélène a été mesurée par le capitaine Wilkes de l'escadre américaine. Elle a une élévation de 9550 pieds.

grande partie de février et vers le commencement de mars, le temps a été magnifique; c'était comme au mois de mai; l'herbe croissait dans les prairies, les fraisiers étaient en pleine floraison.

» En mars, les pluies sont plus rares; un soleil ardent réchauffe la nature, qui se pare d'une verdure naissante. Le blé, semé en automne, peut déjà en avril rivaliser de beauté avec celui qu'on voit dans le Canada, au mois de juin. Dès-lors et pour tout l'été, temps clair et fortes chaleurs. Quelquefois cependant d'épais nuages s'amoncellent; on dirait qu'ils vont se fondre en torrents de pluie; mais bientôt ils se dissipent, sans avoir fait entendre un coup de tonnerre, sans même donner la moindre ondée, que les moissons paraissent désirer si ardemment.

» Dans le mois de juin, les rivières, gonflées par la fonte des neiges sur les montagnes, inondent les plaines basses et augmentent encore les dépôts d'eau croupissante, formés par les pluies d'hiver. Les vapeurs, qui s'en élèvent sous un soleil brûlant, occasionnent ou entretiennent les fièvres tremblantes, plus fréquentes dans les années, où les rivières ont été plus débordées.

» Cette maladie règne dans presque tout le pays, depuis la fin d'août jusqu'à la mi-octobre. Il est généralement assez rare que ceux, qui en sont une fois attaqués, ne le soient pas plusieurs années de suite; et comme je l'ai eue cette année pendant plus d'un mois, j'ai tout lieu de craindre encore pour l'avenir quelques nouveaux accès.

» Vous ne sauriez croire, combien ont été épouvantables les ravages que ces fièvres ont portés, parmi les nombreuses tribus qui habitaient autrefois les bords du Colombia. Il suffit de dire, qu'on a trouvé de gros camps indiens entièrement détruits par ce fléau. Quand les sauvages se sentaient attaqués, ils allaient sans perdre de temps, se précipiter dans les eaux froides des rivières, et

ils mouraient sur le champ. Les blancs, avec les soins convenables, n'en meurent jamais.

» Il me semble que l'année dernière, je vous ai annoncé, que je devais faire une Mission dans Puget-Sound, et pénétrer, si je pouvais, jusque dans l'île Vancouver; cette Mission a eu lieu et je vais vous en dire quelques mots.

» Pour parvenir à mon but, il eût été peut-être dangereux de pénétrer seul dans la grande île Vancouver; aucun prêtre ne s'y était encore montré, et les sauvages de cet endroit ne sont pas encore bien familiarisés avec les blancs. Or, en ce temps-là, l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson se préparait, à aller bâtir un Fort à l'extrémité sud de cette île. M. Douglas, qui devait diriger cette expédition, m'invita généreusement à prendre passage à bord de son vaisseau. J'acceptai bien volontiers ses offres et je quittai Cowlitz, le 7 mars, pour me rendre à Skwally.

» Le steamboat *le Beaver* (le Castor) nous attendait depuis quelques jours; cependant, comme il y avait plusieurs préparatifs à faire pour le voyage, nous ne montâmes à bord, que le 13 au matin. Après avoir marché toute la journée du 13, nous ancrâmes dans un remous, formé par une pointe de l'île Whidbey, appelée Pointe-Perdix. Des lignes furent aussitôt préparées, et, pendant la veillée, nous eûmes le plaisir de prendre, pour le dîner du lendemain, une grande quantité d'excellents poissons, assez semblables, pour la forme et pour le goût, à la morue du Canada; j'en ai remarqué plusieurs de quatre pieds de long.

» Les eaux de la baie de Puget sont richement peuplées. Le saumon y abonde, c'est la plus grande ressource des indigènes. Dans les mois de juillet, d'août et de septembre surtout, ils en prennent à ne savoir qu'en faire. On trouve ici une espèce de poisson, bien plus petit que

ceux dont je viens de parler, et qui paraît être particulier à la côte du Nord-Ouest. On le voit, au printemps, remonter les rivières en quantité prodigieuse. Il contient une telle abondance de graisse, que, lorsqu'il a été pris dans la bonne saison et qu'il est un peu sec, on peut l'allumer par le bout de la queue, et il brûle comme une chandelle jusqu'à la tête. Les sauvages en font une excellente huile, qui leur sert à assaisonner leurs aliments.

» Le 14, de bon matin, nous levâmes l'ancre et dirigeâmes notre course vers l'entrée du détroit de Juan de Fuca. Nous allâmes à terre, et, après avoir visité un petit camp de sauvages de la grande tribu des Klalams, nous nous portâmes sur la pointe sud de l'île Vancouver. Il était à peu près quatre heures du soir, lorsque nous y arrivâmes. Nous n'aperçûmes d'abord que deux canots; mais ayant tiré deux coups de canon, nous vîmes les indigènes sortir de leurs retraites et entourer le steamboat. Le lendemain, les pirogues arrivèrent de tous côtés. Je descendis alors à terre avec le commandant de l'expédition et le capitaine du vaisseau; cependant ce ne fut qu'au bout de quelques jours, c'est-à-dire, lorsque j'eus des preuves non équivoques des bonnes dispositions des Indiens, que je me rendis à leur village, situé à six milles du port, au fond d'une charmante petite baie.

» Comme presque toutes les tribus d'alentour, celle-ci possède un petit fort en pieux, d'environ cent cinquante pieds carrés. On se fortifie ainsi, pour se mettre à l'abri des surprises des Yonglelats, tribu puissante et guerrière, dont une partie campe sur l'île Vancouver elle-même; le reste habite sur le continent, au nord de la Rivière Fraser. Ces féroces ennemis tombent ordinairement de nuit sur les villages qu'ils veulent détruire, massacrent autant d'hommes qu'ils peuvent, et prennent les femmes et les enfants pour esclaves.

» A mon arrivée, toute la tribu, hommes, femmes et

enfants, se rangea sur deux lignes pour me donner la main, cérémonie que ces sauvages n'omettent jamais. Je les assemblai tous dans la plus grande loge, celle du chef, et là je leur parlai de l'existence d'un Dieu créateur de toutes choses, des récompenses qu'il promet aux bonnes actions, et des châtiments éternels dont il punira le crime. Mes instructions furent souvent interrompues par les harangues de mes auditeurs. En voici une, que j'ai crue propre à vous intéresser. Au milieu de la foule, je vis un homme d'environ trente ans, qui se leva précipitamment et me dit: « Chef (1), écoute-moi. Il y a bien dix ans, » j'ai entendu dire qu'il y a un maître en haut, qui n'aime » point le mal, et que, parmi les Français, il se trouve » des hommes qui apprennent à connaître ce maître. » J'ai aussi entendu dire, qu'il viendrait un jour de ces » hommes-là sur nos terres. Depuis ce temps, mon cœur, » qui auparavant était très-méchant, est devenu bon; je » ne fais plus de mal. Maintenant que tu es arrivé chez » nous, tous nos cœurs sont contents. »

» Un jour, que je leur parlais du baptême et que je leur disais, que déjà plusieurs nations avaient fait régénérer leurs enfants, un vieillard se leva et me dit: « Tes paroles » sont bonnes; mais on nous a rapporté, que ceux qui » ont été baptisés chez les Kwaitlens et les Kawitshins » (à la rivière Fraser), sont morts presque aussitôt; cepen- » dant, comme tu dis que c'est une bonne chose, nous te » croyons. Puisque l'eau sainte leur fera voir le maître » d'en haut après leur mort, baptise tous ceux de notre » camp; fais-leur cette charité, car ils meurent presque » tous. » Je leur promis que je reviendrais, le dimanche, pour conférer ce sacrement, et que tous devaient s'y trouver.

» Cependant le bruit de mon arrivée s'étant répandu, plusieurs nations voisines arrivèrent en masse.

(1) Ils donnent généralement le nom de chef, dans leur langue sieb, à tout personnage de distinction.

» Le 18, qui était un samedi, fut employé à la construction d'une espèce de vaste reposoir, pour célébrer à terre le jour du Seigneur. M. Douglas me donna plusieurs de ses hommes, pour m'aider dans cet ouvrage. De longues branches de sapin formèrent les côtés de cette chapelle agreste, et les tendelets du steamboat, la couverture.

» Le dimanche au matin, plus de douze cents sauvages des trois grandes tribus Kawitshins, Klalams et Isamishs étaient rassemblés autour du modeste temple. Notre commandant n'oublia rien de ce qui pouvait contribuer, à rendre la cérémonie imposante; il me donna liberté entière de choisir à bord tout ce qui était propre à servir de décoration. Lui-même, il assista à la messe, ainsi que quelques Canadiens et deux dames catholiques. Ce fut au milieu de ce concours nombreux, que, pour la première fois, nos saints Mystères furent célébrés sur cette plage, depuis tant d'années en proie aux abominations de l'enfer. Fasse le ciel, que le Sang de l'Agneau sans tache rende cette terre fertile, et lui donne de produire une abondante moisson !

» Ce jour étant celui que j'avais fixé pour le baptême des enfants, je me rendis au village principal, accompagné de toute la foule, qui avait assisté au service divin. En arrivant, il fallut encore donner la main à plus de six cents personnes. Les enfants furent disposés sur deux lignes au bord de la mer; je leur distribuai à chacun un nom, écrit sur un petit bout de papier, et je commençai la cérémonie. Il pouvait être environ dix heures du matin, et lorsque j'eus fini, il était presque nuit. Alors, je comptai les nouveaux chrétiens et j'en trouvai cent deux. J'étais épuisé de fatigue et néanmoins, je dus faire encore plus de deux lieues à pied, pour revenir au steamboat.

» Suivant le plan de voyage tracé avant notre départ, nous ne devions rester ici que quelques jours et poursui-

vre ensuite notre course de fort en fort, jusqu'à l'établissement des Russes à Sitka; mais le petit navire qui portait les provisions, destinées aux divers établissements de la côte, était attendu de jour en jour et n'arrivait point. Ce retard me contrariait beaucoup. M. le Grand-Vicaire m'avait dit, que son intention était d'établir, au commencement de l'été, une Mission dans l'île Widbey, et que je devais en faire partie. Voyant donc qu'à la suite de la caravane, je ne pourrais pas être de retour assez tôt pour remplir ses vues, je me décidai à revenir sans délai sur mes pas. J'achetai un canot, et, ayant engagé le chef des Isamishs et dix de ses gens, à me conduire directement à l'île Widbey, je quittai Vancouver le 24 de mars, emportant avec moi les plus vifs sentiments de reconnaissance, pour tous les égards du commandant de l'expédition et du capitaine Brotchie, dont j'avais eu tant à me louer, pendant la traversée des îles Sandwich au Fort George.

» La mer était bien calme, mais le temps était couvert d'une brume épaisse. Par précaution, j'avais pris un compas, sans quoi je me serais indubitablement égaré, ayant une traversée de vingt-sept milles à faire. Le premier jour, nous atteignîmes une petite île, qui se trouve entre l'extrémité de Vancouver et le continent. Nous y passâmes la nuit. Mes Indiens, qui avaient tué un loup marin d'un coup de fusil, firent grand festin le soir. Vous ne sauriez croire, combien un sauvage peut manger dans un seul repas; mais, s'il est vorace dans l'abondance, il sait aussi jeûner plusieurs jours de suite, sans en éprouver beaucoup de fatigue.

» Le 25, il faisait une forte brise du Nord-Ouest; mes rameurs, avant de s'éloigner du rivage, montèrent sur une colline, pour reconnaître si la mer était bien grosse au milieu du Détroit. Ils furent assez longtemps à se décider. Enfin ils dirent, qu'avec l'aide d'une voile, on pourrait se tirer d'affaire. Un mât fut donc préparé, une

couverture servit de voile, et nous voilà à la merci des flots. Vers trois heures de l'après-midi, nous abordâmes à l'île Widbey, non sans avoir couru quelque danger.

» Un grand nombre de sauvages Klalams et Skadjâts vinrent me recevoir sur le bord de la mer. Je connaissais de réputation le premier chef des Skadjâts, et je demandai à le voir; on me répondit: qu'il était parti depuis deux jours pour l'île Vancouver, afin de m'y rencontrer. A sa place, on me présenta ses deux fils. L'un d'eux, en me serrant la main, me dit: « Mon père Netlam n'est pas ici, » il est allé à Kamosom (nom de la pointe sud de l'île » Vancouver) pour t'y voir; mais s'il apprend que tu es » ici, il va revenir à la course. Il sera bien content, si tu » restes parmi nous; car il est fatigué de dire *la messe* » tous les dimanches, et de prêcher à ses gens! » J'ai su plus tard, que sa messe consistait à expliquer aux sauvages de sa tribu l'échelle chronologico-historique de la religion, à faire force signes de croix et à chanter quelques cantiques avec le *Kyrie, eleison*.

» Je dressai ma tente près de la croix que M. Blanchet avait plantée dans cette île en 1840, lorsqu'il y aborda pour la première fois. Le lendemain, tout le camp des Skadjâts se rendit près de moi, pour entendre la parole de Dieu. Pour vous donner une idée de la population de cette tribu, il suffit de vous dire, que je donnai la main à plus de six cent cinquante personnes, et ce n'était pas tout; plus de cent cinquante Indiens, qui avaient passé la nuit près de ma tente, n'étaient point de ce nombre; et presque tous les vieillards, les femmes âgées et beaucoup d'enfants étaient restés dans leurs cabanes. Après l'instruction, plusieurs cantiques furent chantés avec un tonnerre de voix étourdissant.

» Plusieurs parents m'avaient prié de baptiser leurs enfants; je me rendis au village, et demandai qu'on me présentât tous les jeunes Indiens au-dessous de sept ans,

qui n'avaient pas encore reçu la grâce de la régénération. Aucun d'eux ne fut oublié; ils étaient au nombre de cent cinquante. Cette fois, la cérémonie eut lieu dans une petite prairie, entourée de hauts sapins séculaires. Il n'était pas midi, lorsque je commençai et je ne finis qu'au coucher du soleil. J'étais mort de fatigue; le ciel avait été sans nuages et le soleil ardent, ce qui m'avait causé un violent mal de tête. De plus, un bien mince déjeûner, que j'avais pris de bon matin, dut me soutenir jusqu'à la nuit close.

» Le 27, le chef des Skadjâts me déclara qu'il ne convenait point, que je fusse logé dans une maison de toile (sous une tente): « C'est pourquoi, ajouta-t-il, demain, » tu me diras, où tu veux que nous te construisions une » demeure, et tu verras combien ma parole est puissante, » quand je parle à mes gens. » Voyant la bonne volonté de ce chef, je lui indiquai une petite éminence et aussitôt, je vis arriver plus de deux cents travailleurs; quelques-uns avaient des haches et étaient destinés à couper le bois; les autres devaient le charrier sur leurs épaules. Quatre des plus habiles se mirent en devoir d'ajuster la charpente. En deux jours tout fut terminé, et je me trouvai installé dans une maison de vingt-huit pieds de long, sur vingt-cinq de large. Bien entendu, que le bois était brut; mais le toit était couvert en écorce de cèdre, et l'intérieur revêtu de nattes de jonc. Pendant toute la semaine, je fis plusieurs instructions à ces sauvages et leur appris des cantiques; car, avec eux, si l'on ne chante pas, les meilleures choses ne valent rien; il leur faut du bruit.

» J'avais terminé les exercices de la Mission, lorsqu'arrivèrent plusieurs sauvages du continent. Dès qu'ils m'aperçurent, ils se jetèrent à genoux près de moi et s'exprimèrent ainsi: « Prêtre, voilà quatre jours, que nous » sommes en chemin pour te venir voir, nous avons mar-

» ché la nuit comme le jour et presque sans manger. » Maintenant que nous te voyons, nos cœurs sont dans » une grande joie. Aie donc pitié de nous; nous avons » appris, qu'il y a un maître en haut, mais nous ne savons » pas lui parler. Viens chez nous, tu baptiseras nos enfants » comme tu as baptisé ceux des Skadjâts. » J'étais attendri par ces paroles. Assurément, je n'aurais fait aucune difficulté de les suivre dans leurs forêts; mais je n'avais que peu de jours pour me rendre à Skwally, où j'étais annoncé. Il fallut partir.

» Je quittai ces bons Indiens, le 3 d'avril. Pendant mon séjour au milieu d'eux, je n'ai éprouvé que des consolations. Ce sont eux qui m'ont nourri, et bien certainement ils sont allés au delà de mes désirs.

» Vous voyez, Monsieur, par cette relation, que les sauvages de la baie de Puget montrent assez de zèle pour la Religion; cependant ils ne comprennent guère l'étendue de ce mot. S'il ne s'agissait que de savoir quelques prières, et de chanter des cantiques, pour être chrétien, il n'y en aurait pas un qui ne voulût le devenir. Mais il est un point capital qui les retient, c'est la réforme des mœurs. Aussitôt qu'on touche cette corde, leur ardeur se change en indifférence. Les chefs ont beau faire à ce sujet de véhémentes harangues à leurs gens, quelle impression peuvent-ils produire, eux qui sont les plus coupables! Je ne me défie nullement de la Providence; mais on peut dire, sans trop s'exposer à commettre d'erreur, que nos principales espérances ne reposent pas sur les tribus, qui habitent les bords de l'Océan, ou qui sont fixées à l'embouchure des nombreuses rivières qui s'y jettent.

» J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble serviteur,

» J.-B.-Z. Bolduc, *Miss. apost.* »

N° XXXII.

A. M. D. G.

St François-Xavier du Wallamette, 1er Juin 1847.

Extrait d'une lettre du Rév. P. Accolti, Supér. de la Résidence de St. François-Xavier au Wallamette, au Rév. P. Van De Velde, Provincial.

Mon Rév. Père en J.-C.;

Votre Révérence connait déjà l'état de nos missions et les fruits, qu'elles ont produits. Le ciel a daigné récompenser les travaux de vos enfants. Déjà plus de six mille Indiens adorent le Tout-Puissant comme le seul vrai Dieu et professent la foi en Jésus-Christ. Des tribus entières suivraient bientôt l'exemple de ces nouveaux et fervents néophytes, si nos supérieurs, dans leur charité et leur zèle, augmentaient le nombre des Ouvriers Apostoliques. Peut-être trouverez-vous des personnes, qui, amateurs de la critique, supposeront de l'exagération dans les rapports que nous faisons des missions. Ne les écoutez pas; je puis vous assurer, que, lorsque ces missions sont vues de près et sans préjugé, la réalité surpasse toute relation, qui en a été faite jusqu'à présent.

Pendant une seule excursion dans la Nouvelle-Calédonie, le Père Nobili a baptisé au-delà de six cents sauvages; il a bâti quatre églises et planté plusieurs croix. Les demandes et les instances urgentes de ces pauvres Indiens,

pour obtenir des prêtres qui résident parmi eux, excitent à la compassion, ceux qui voudraient leur accorder des secours spirituels et matériels, mais qui n'ont ni ouvriers évangéliques, ni moyens à leurs dispositions.

Les dispositions naturelles de ces sauvages sont très-favorables; si nous avions trois missionnaires zélés dans ces régions du Nord, la connaissance du St Nom de Jésus et de sa sainte Loi, ne tarderaient pas à être annoncée jusqu'au bord glacial du détroit de Behring. Je ne parlerai pas de nos premières missions de Ste Marie parmi les Têtes-Plates; du Sacré-Cœur de Jésus parmi les Cœurs-d'Alênes et de St Ignace à la Baie des Kalispels, où nous avons des résidences et des stations; ni de plusieurs autres tribus que nos Pères visitent régulièrement. La plupart de ces sauvages ont été baptisés et le nombre des catéchumènes qui suivent les instructions, et qui se préparent au bonheur du baptême, est très-grand. La piété, de prime abord, paraît comme naturelle à ces Indiens; tel cependant n'est pas le cas; plusieurs de ces tribus ont été plongées dans un profond abîme de débauches et de crimes. Il a fallu de leur part de grands efforts, pour vaincre la perversité et la dureté de leurs cœurs. La grâce du Seigneur est puissante: elle leur a été offerte et les sauvages y ont été fidèles. Mon cher Père, je parle consciencieusement; je n'exagère rien; j'exprime l'opinion générale de tous les étrangers, des protestants mêmes, qui sont forcés de rendre témoignage à l'évidence des faits. Oh! que la moisson est belle! Oh! que cette grande vigne se présente favorablement dans ce vaste désert, dans cette région lointaine! Au Nord de l'Orégon seul, et au Nord-Est des Montagnes-Rocheuses, il y a plus de cent mille sauvages à convertir. Tous ces Indiens appellent la Robe-Noire, l'attendent avec presqu'autant d'impatience qu'anciennement, les enfants d'Israël attendaient la venue du Messie.

J'ai tout lieu de croire, mon Rév. Père, qu'une petite esquisse de l'état actuel des Églises dans l'Orégon, vous sera agréable.

Voici le liste de nos établissements catholiques :

1° La Cathédrale de St Paul, au Wallamette.
2° L'Église de St Jean-l'Evangéliste, à la ville d'Orégon.
3° La nouvelle Église, dans la Grande Prairie (Wallamette.)
4° Le Collége de St Joseph, à St Paul du Wallamette.
5° La Chapelle, le Couvent et l'École des filles de Ste Marie du Wallamette.
6° La Résidence de St François-Xavier, au Wallamette.
7° L'Église et l'Etablissement de St François-Xavier, au Cowlitz.
8° La Chapelle de St Jacques, au Fort Vancouver.
9° L'Église et la Résidence de Ste Marie, parmi les Têtes-Plates.
10° L'Église et la Résidence du Sacré Cœur de Jésus, parmi les Cœurs-d'Alênes.
11° L'Église et la Résidence de St Ignace, parmi les Kalispels de la Baie.
12° La Chapelle et la Station de St Paul, parmi les Shuyelpis ou Chaudières.
13° La Chapelle et Station de St François Régis, parmi les Métis, entre les Kalispels et les Shuyelpis.
14° La Chapelle au Lac Stuart, dans la Nouvelle-Calédonie.
15° La Chapelle au Fort Alexandria, dans la Nouvelle-Calédonie.
16° La Chapelle aux Rapides, dans la Nouvelle-Calédonie.
17° La Chapelle d'Appatoka, dans la Nouvelle-Calédonie.
18° La Station de St Pierre, au Lac Supérieur de la Colombie.

19° La Station de St François-Borgia, parmi les Pends-d'Oreilles supérieurs.

20° La Station de l'Assomption, parmi les Arcs-à-Plats.

21° La Station du Cœur Immaculé de Marie, parmi les Koetenais.

22° La Station de St Joseph, parmi les Okinaganes.

23° L'Eglise dans l'île de Whitbaie, sur les côtes du Nord-Ouest.

Ceci est le résultat de ce que le Seigneur a daigné opérer dans cette région lointaine, depuis l'année 1838, lorsque les premiers missionnaires: Monseigneur Blanchet et le Rév.^d Monsieur De Mers, appelé à l'Evêché de l'île Vancouver, sont entrés dans l'Orégon. Il est certain que si nous avions un plus grand nombre d'Ouvriers Apostoliques, des hommes humbles et dociles, d'un zèle prudent, d'un jugement droit, d'une santé robuste, et surtout d'une piété solide et exemplaire; un bien immense se ferait parmi les colons, mais surtout parmi les indigènes du territoire.

En union de vos S^tes Sacrifices et prières, j'ai l'honneur d'être,

Mon Rév. Père,

Votre très-humble et très-obéissant frère en J.-C.

MICHEL ACCOLTI, S. J.

NOTRE PÈRE

EN LANGUE TÊTE-PLATE ET PEND-D'OREILLE.

Le Signe de la Croix.

†

Skwest Kyle-êe-ou, ouls Kezées, ouls Saint Pagpagt.
Au nom du Père, et du Fils, et du saint Esprit.
Komiéetzegail.
Ainsi soit-il.

Kyle-êe-ou ltchitchemask, askwestkowâkshamenshem
Notre Père du ciel, que ton nom soit sanctifié
a-i-letzemilkou ye-elskyloog. Entziezie telletzia spoc-oez.
par toute la terre. Règne dans tous les cœurs.
Assintéels astskole ye-elstoloog etzagéel ltchitchemask.
Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.
Koógwitzelt yettilgwa lokaitsiapetzinem. Kowaeksmée-
Donne-nous maintenant tous nos besoins. Pardonne-
miltem klotaye, kloistskwen etzagéel kaitskolgwélem
nous le mal, que nous avons commis, comme nous pardonnons
klotaye kloitskwenklielskyloog. Koaxalock-shitem
le mal à ceux qui nous ont offensés. Accorde-nous assistance
takackskwentem klotaye; kowaeksgwéeltem klotaye.
pour éviter le mal; mais délivre-nous du mal.
Komiéetzegael.
Ainsi soit-il.

NOTRE PÈRE

EN LANGUE ARC-A-PLAT ET KOETENAI.

†

Akikliai Staitoe, Akaltes, Saint kiltkiltlui.
Au nom du Père, et du Fils, et du St-Esprit.

Schaeykiakaka-aike.
Ainsi soit-il.

Katitoe naitle naite, akiklinais zedabitskinne
Notre Père, qui es au ciel, que ton nom soit grand et honoré
wilkane. Ninshâlinne oshemake kapaik akaitluinâm.
sur la terre. Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.
Jtshazetlunê younoamêck yekakaêkinêctle. Komnakêke
Donne-nous aujourd'hui tout ce dont nous avons besoin. Oublie
logenie niggenawêcshne néosâm miêtike kekepêmenekoetje
tout le mal que nous avons fait, comme nous oublions le
koetleêtle ixzêê. Jyakiyakakêkê iyazêêkinawash
mal qui nous a été fait. Rends-nous forts contre le
kokakipêmenêtle. Amatike zâwês itchkês tshimmekakko-
mal. Délivre-nous de tout
wêtle akatakxen.
mal.

Schaeykiakaka-aike.
Ainsi soit-il.

NOTRE PÈRE

EN LANGUE ASSINIBOINE.

Ingiachttoobe machpiachta yaco-enshi. Ta-eninshi
Notre Père au ciel qui es. Qu'il soit
nabishi nie-tsha-tzitzi. Nitauwiadézi ektyjaegnizi.
honoré ton nom. Que ton règne arrive.
Yetshoes-zie-zie eéttsheészie lenmachkoetziezie eétts-
Ta volonté, qu'elle soit faite sur la terre, comme
heésziezie machpiachta. Jnkoem nanga-ah oezoezandie
elle est faite dans le ciel. Donne - nous aujourd'hui
in minbe chain. Ezieyakink taniaâzeni étchoengoebezie
le nécessaire de la vie. Pardonne-nous toutes nos offenses, comme nous
sink imbishni-tsha-a ektaâs étchoengoebezie. you
pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Guide-
oôchton tjew tanniaâsni étchoensin goebishniet tchain.
nous, afin que nous ne tombions point dans le péché,
Napéen giet tshioen igninnaâgé.
et délivre-nous de tout mal.

Eet tché es.
Ainsi soit-il.

NOTRE PÈRE

EN LANGUE PIED-NOIR.

†

Kinanâtzeniekasin ochkoye tokakizin.
Du Père en son nom et du Fils et du Saint Esprit.
Kamoenmanigtoep.
Ainsi soit-il.

Kinanâ spoegstś tzittapigpi kitzinnikâzen kagkakomi-
Notre Père au ciel qui es. Ton nom peut-il être
mókzin nagkitapiwatog netokinjokizip kitzizigtaen
saint. Ton règne qu'il arrive. Ta volonté
néjakapestoeta tzagkom Nietziewae spoegts. Ikogkiowa
qu'elle soit faite sur la terre comme au ciel. Tous nos be-
nnoch matogkwitapi. Istapikistomóokit nagzikamóot
soins aujourd'hui accorde-nous. Pardonne-nous nos offenses,
komonetziewa nistowa.
comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.
Nagkezistapikestemóog. Spemmóok matéakoziep makapi.
Aide-nous contre tout mal. De tout malheur délivre-nous.
Kamoemanigtoep.
Ainsi soit-il.

NOTRE PÈRE

EN LANGUE DES CRIES. (1)

†

Eokosisit mina ewiotawit mina
Celui qui ayant un fils, et celui qui ayant un père, et
emiosit Manito owigowionik.
celui qui est bel Esprit, en son nom.

Pitone Ekeesi ikik.
Qu'il en soit ainsi.

Notanan kitsi kijikok epiân pitone mewâitsikatek
Notre Père, dans le grand ciel étant assis oh! qu'il soit estimé
kiwigowin, pitone otitamomakak kitibeitsikewin;
ton nom! Oh! qu'il arrive ton empire!
ispits e natotakawigan kitsi kijikok pitone ekeesi
comme toi étant écouté dans le grand ciel oh! qu'il en soit
iji waskitaskamik. Anots kakijikak. miinê
ainsi sur la terre. Dans ce moment qu'il est jour, donne-
nêpakioejiganiminan mina lalwaw kijigake. Tanisi
nous notre pain et toutes les fois qu'il est jour. Comme
ka iji kasena mawagakik ka ki metsitota kogankit ekusi
nous avons effacé à ceux qui nous ont fait du mal, de même
iji kasinamawinan eki matsitotamank. Pisiskeiminân
efface-nous ayant fait mal. Fais attention à nous,
kitsi eka matei mamitonei tamank. Jiekatenamawinan
afin qu'on ne pense pas mal. Eloigne de nous
kamayatok.
tout malheur.

Pitone Ekeesi ikik.
Qu'il en soit ainsi.

(1) Traduit par Mr Thibault, missionnaire parmi les Cries.

NOTRE PÈRE

EN LANGUE POTOWOTOMIE. (1)

†

Tchibiatikonikewin. — ***Le signe de la croix.***

Olinosowinig weosimit, ipi wekwissimit, ipi menojuwe-
Au nom du Père, et du Fils, et du Saint
pisit Mennito.
Esprit.

Ape iw nomikug.
Ainsi soit il.

Nosinan wakwik ebiyin ape kitchitwa kitchilwa wenitamag kitinosowin, enakosiyin ape piyak kitewetako tipu wakwig, ape tepwetakou chote kig. Ngom ekijikiwog michinag mamitchiyak punigetedwichinag kego kachi kichiinakineyi pouigeledweiket woye kego kachi kichiimidgin, kinamochinag wapatadiyak chitchiikwan nenimochinag meyanek waotichkakoyakin.

Ape iw nomikug.

(1) Traduit par le Père Hocken, missionnaire de la Comp. de Jésus. La mission des Potowotomies compte environ quinze cents chrétiens.

PLANTES

DES MONTAGNES-ROCHEUSES

en fleurs, au mois d'Août et de Septembre.

1. Helenium.
2. Sabatia Angularis.
3. Spigelia Marylandica.
4. Geum Geniculatum.
5. Rudbeckia Comentosa.
6. Enchroma Coccinea.
7. Astet Coccinnus.
8. Ilex Ligustrifolia.
9. Convallaria stellata.
10. Chrysanthunum Arcticum.
11. Aronia amifolia.
12. Polymnia Uvedelia.
13. Frasera caroliniensis.
14. Ophrys, Malaxis.
15. Sedum stenopetalum.
16. Prunus Duerinckii.
17. Cantua Aggregeta.
18. Rudbeckia Purpurea.
19. Actinomeris squarrosa.
20. Cardamine bellidifolia.
21. Houstonia Longiflora.
22. Melanthium monoicum.
23. Liatris brachystachya.
24. Rhexia Mariana.
25. Claytonia Spathulata.
26. Aquilegia formosa.
27. Campanula divarica.

VOCABULAIRE.

FRANÇAIS.	TÊTE-PLATE.	PIED-NOIR.	CRIE.	MANDAN.	RICCAREE.	SIOUX.	TUSKARORA.	CHECALISH.
Cheveux.	Komike.	Notakane.	Nistika-s.	Pah-hee.	Pahi.	Pay-kee.	Auwoyrah.	Klikwatens.
Bras.	Stitchewagen	Notezizé.	Nespiton.	Arda.	Arrai.	Eesta.	Orunjha.	Tashohemit-
Jambes.	Titchemaek- [shen.	Niezieksin- [nen.	Nistikwen.	Doka.	Ahgha.	Hoo.	Orusay.	Tsols. [sens.
Yeux.	Stitchekoet- [koestoes.	Nowaeps.	Niskisit.	Estume.	Cheererecoo.	Hustah.	Ookaray.	Tomose.
Nez.	Spezaeks.	Nopisis.	Niskiwen.	Pahoo.	. . . . .	Pahsoo.	Oojyasa.	Tamakas.
Bouche.	Spelimetzim.	Nàoji.	Tapisken.	Ea.	. . . . .	Pootay.	Oosharunwa.	Tahutsl.
Joues.	Shilkzemoos.	Nozippinain.	Nanawai.	Estah.	. . . . .	Eetay.	Ookahsa.	Taskatlints.
Oreilles.	Kaine.	Nogtokie.	Nigtawake.	Nakoha.	Tickokite.	Noh-ghee.	Ookahnay.	Taqualant.
Main.	Tchails.	Nogkiziaiks.	Tzigtshie.	Onka.	Tchonane.	Nonpay.	Ohahna.	Nawohatse.
Doigts.	Stagtig.	Tommakiot- [ketzig.	Nemezittzi- [shân.	Onkahah.	Parick.	. . . . .	Oosookway.	Ahost.
Pieds.	Tzotchin.	Nietzigzip.	Niezit.	Shee.	Ahgh.	See.	Oosa.	Stallash.

VOCABULAIRE.

FRANÇAIS.	ASSINIBOIN.	PIED-NOIR.	CRIE.	MANDAN.	RICCAREE.	SIOUX.	TUSKARORA.
Un.	Kâtchêet.	Tóokska.	Péak.	Mahhannah.	Asco.	Onje.	Unji.
Deux.	Num.	Natoken.	Nizo.	Nompah.	Pitko.	Nonpa.	Nekty.
Trois.	Yamine.	Nóokska.	Nisto.	Namary.	Towwit.	Hiamini.	Ausuh.
Quatre.	Tonza.	Niswiem.	Nêon.	Tohpa.	Tcheelish.	Taupah.	Himtak.
Cinq.	Zapita.	Nissito.	Nianen.	Kakhoo.	Tcheehoo.	Zapeta.	Wisk.
Six.	Shagape.	Noê.	Koetonazek.	Kemah.	Tchapis.	Shahpai.	Ooyyak.
Sept.	Shayoen.	Niskitzip.	Têpeko.	Koopah.	Totchapis.	Shahco.	Jarnak.
Huit.	Shagnoge.	Nanisso.	Enaneo.	Tatucha.	Totchapiswon.	Shahendohen.	Nakruh.
Neuf.	Naintchoeant.	Pigtzo.	Tegametata.	Mahpa.	Nahênewon.	Nenpecheon-[ka.	Niruh.
Dix.	Wiint-chemi-[ne.	Kipo.	Mitâtat.	Perug.	Nahen.	Onkachemine.	Wutsuh.

Pieds.	Tzotchin.	Nietzigzip.	Niezit.	Shee.	Ahgh.	See.	Oosa.	Stallash.
Doigts.	Stagtig.	Tommakiot-[ketzig.	Nemezittzi-[shân.	Onkahah.	Parick.	. . . . .	Oosookway.	Ahost.
Main.	Tchails.	Nogkiziaiks.	Tzigtshie.	Onka.	Tchonane.	Nonpay.	Ohahna.	Nawohatse.
Oreilles.	Kaine.	Nogtokie.	Nigtawake.	Nakoha.	Tickokite.	Non-gnee.		
Joues.								

ORIGINE

DES

AMÉRICAINS.

§. 1. L'origine des anciens peuples se perd dans la nuit des âges: elle est partout antérieure aux temps historiques; celle des peuples Américains est plus obscure encore, parce qu'ils n'ont eu que très-tard des rapports avec les nations civilisées de l'ancien continent, et parce qu'ils n'ont pas de monuments précis de leur propre histoire.

Les prétendus philosophes du siècle dernier et quelques naturalistes impies, cherchant avec avidité tout ce qui pouvait affaiblir les croyances religieuses et saper les fondements de la Révélation divine, ont voulu établir par des faits, que les différentes races du genre humain constituaient autant d'espèces distinctes et de souches primitives. De là il résulterait, que les peuples du nouveau continent formant une race à part, dite *Américaine*, ont une origine différente de celle des peuples de l'ancien continent.

Les principaux faits sur lesquels ces philosophes ont bâti leurs systèmes de la différence originelle des peuples, sont les diversités de couleur, d'organisation et de langage, qui se rencontrent chez les différentes races de l'espèce humaine. Mais tous les savants physiologistes et les naturalistes sont d'accord aujourd'hui, que l'on ne peut tirer de ces caractères physiologiques aucun argument, en faveur de la diversité d'origine des peuples. (Voyez

Cuvier, *Règne animal;* Dr Wiseman, *Rapports entre la Science et la Religion révélée. Disc.* 3e *et* 4e.)

L'objection que la multitude de langues des peuples Américains et leur différence, avec celles de l'ancien monde paraissaient fournir contre l'unité de l'espèce humaine, a non-seulement perdu toute sa force, mais elle a donné occasion de démontrer avec la plus grande évidence, la vérité qu'elle était destinée à combattre: l'unité primitive de toutes les nations dispersées dans les cinq parties du globe.

« Quelque isolés que certains langages puissent d'abord » paraître, dit le célèbre De Humboldt (Apend. Asiæ » polyglot. p. VI.), tous ont une analogie entre eux, et » leurs nombreux rapports s'apercevront plus facilement, » à proportion que l'histoire philosophique des nations » et l'étude des langues approcheront de la perfection. »

« Si jamais conception philosophique, ajoute le comte » Gouliano, directeur de l'Académie de St Pétersbourg, » (*Discours sur l'Étude fondam. des Lang.* v. 5.), venait » multiplier encore les berceaux du genre humain, » l'identité des langues serait toujours là, pour détruire » le prestige, et cette autorité ramènerait, je pense, » l'esprit le plus prévenu. »

L'étude plus approfondie des traditions des Américains, sur l'origine du genre humain, sur le déluge, sur la dispersion des peuples, celle des monuments qui représentent ces faits historiques, démontrent encore leur commune origine avec les peuples de l'ancien continent.

Cette communauté d'origine étant établie, plusieurs auteurs ont fait de grandes recherches, pour trouver de quelles nations de l'ancien continent l'Amérique a reçu ses habitants. L'ensemble de ces recherches démontre à l'évidence, que c'est la Tartarie, la Mongolie et certaines autres contrées de l'Asie, qui ont peuplé successivement le continent Américain. Il paraît encore certain, que des

peuples plus éloignés de l'ancien continent, y ont aussi établi différentes colonies. Les observations suivantes jetteront quelque lumière, sur ce que nous venons de dire en général.

§. 2. — Caractères physiologiques. — Les peuples indigènes de l'Amérique, si vous en exceptez ceux qui avoisinent le cercle Polaire, forment une seule race et se distinguent par une même conformation du crâne; par la couleur de la peau, par l'extrême rareté de la barbe et par des cheveux plats et lisses. (*Observations de Mr De Humboldt, Monuments des peuples de l'Amérique.*

Les peuples Mongols, qui habitent le Nord et l'Est de l'Asie, la race des Malais et celle des nations les moins basanées de la Polynésie et des autres Archipels de l'Océanie ont des rapports sensibles avec la race Américaine. Cependant ce rapprochement n'embrasse pas toutes les parties essentielles mais il ne s'étend qu'à la couleur; il ne suffirait par conséquent pas, pour faire considérer la race Américaine comme une branche de la race Mongole.

Toutefois ces observations, recueillies sur les caractères physiques des Américains par MM. De Humboldt et Malte-Brun, peuvent déjà conduire à des conclusions favorables à l'unité d'origine des Américains, avec les peuples de l'ancien continent. Mais il est d'autres observations, qui sont d'un bien plus grand poids. Un des Rédacteurs de la *Bibliothèque universelle*, cité dans les Annales de Philosophie Chrétienne (t. 2. p. 348), rapporte les observations faites dans ce sens, par le prince Maximilien de Neuwie, dans un voyage au Brésil. On trouve dans le même recueil, (t. 2. p. 339 et suiv.) des observations faites par Mr Mitchell, professeur d'histoire naturelle à New-York. Il remarque une grande ressemblance de traits et de physionomie, entre les Américains et divers peuples de l'ancien continent. Il a observé les momies trouvées, il y a

quelques années, dans les états de Kentucky et de Tenessée, et ces momies lui présentent le même angle facial et la même forme de crâne que la race des Malais; et, d'après ces observations, il rejette la doctrine professée par plusieurs naturalistes d'Europe, que l'homme de l'Amérique Occidentale diffère sur plusieurs points importants, de l'homme de l'Asie Orientale.

Le savant Père Santini, Italien et Missionnaire dans la Tartarie Chinoise et la Sibérie, dit: « Les Tongouses sont » en général d'une haute stature et ont les formes athlétiques; ils courent avec une telle vitesse, que je les vis » souvent rejoindre à la course les animaux les plus agiles » de la forêt. Corpulence et difformité, dit-il, sont des » défauts qu'on remarque rarement parmi eux, puisque, » depuis leur enfance, on les habitue aux fatigues de la » chasse et de la guerre.

« Les Coriaks, les Tongouses, les Kamschadales, continue Santini, me paraissent être de la même origine; » car, quoique leurs langues ne soient pas tout-à-fait les » mêmes, cependant leur connexion est si radicale, qu'elles » doivent être médiatement ou immédiatement les filles » de la même mère. La ressemblance de personne et de » figure est si frappante, que l'identité d'origine ne peut » pas être douteuse. Leurs visages sont ronds, leurs » machoires élevées, leur lèvres grosses, leurs yeux petits » et noirs, leur front petit, leurs oreilles larges, leurs » dents blanches, leurs cheveux noirs. »

« Les sauvages de l'Amérique du Nord, continue le » même auteur, que j'ai vus à Québec en 1748, doivent » être de la même origine que les tribus Asiatiques que » j'ai décrites: ils ont le même teint, la même figure; et » leurs coutumes, leur religion, leurs langages se ressemblent entièrement. »

§. 3. — Monuments. — Dans l'ancien état de Mexico

ou Tenochtitlan, le voyageur rencontre encore aujourd'hui de nombreuses ruines de palais, de temples, de bains et d'hôtelleries publiques. Parmi ces monuments, dit Malte-Brun, les *Téocalli* des Mexicains rappellent seuls une origine Asiatique: ce sont des pyramides, environnées de pyramides plus petites, comme le sont les temples pyramidaux, appelés *Cho-Madon* et *Cho-Dagon* dans l'empire des Braghmans, et *Skah-Ton* dans le royaume de Siam. D'autres monuments ne nous parlent qu'un langage absolument inintelligible. Les camps ou forts carrés sur les bords de l'Ohio, ne nous fournissent aucun indice.

§. 4. — Moeurs et usages. — Mr Mitchell, constatant les coutumes semblables des peuples des deux continents, cite la coutume de se raser la chevelure sur le front et les tempes, de manière à ne laisser qu'une touffe ou un toupet sur le sommet de la tête; ainsi font les Ossages, les Kants, les Ottas, les Aouas, les Renards, les Saucs, etc., qui habitent les eaux du Missouri. Il nous apprend aussi que les Tartares d'Asie et tous les sauvages de l'Amérique du Nord, se distinguent également par la coutume de diriger la fumée du calumet, dans des occasions solennelles, vers les quatre points cardinaux, vers le ciel et vers la terre. La danse du calumet parmi les Indiens de l'Amérique du Nord, a lieu pour conclure un traité de paix ou d'alliance contre un ennemi commun. Le Potoosi ou calumet, parmi les Tongouses, Coriaks, Kamschadales, Yakoustes et Okotsis de l'Asie, est introduit dans leurs festins avant le départ pour la guerre, afin de lier les guerriers à la fidélité et à la bravoure. Le Potoosi est considéré parmi toutes les tribus Tongousiennes, comme un instrument sacré, que leurs pères ont reçu du Grand-Esprit ou du Dieu de la Guerre, pour lui offrir des vœux par la fumée du Tabac. La contexture du drap ou de la pagne, qui enve-

loppe les momies déterrées dans les Etats de l'Ouest, est la même que celle des étoffes, apportées de Wakash, des Iles Sandwich et des Iles Tidgi, par nos navigateurs. — On remarque une ressemblance parfaite entre les manteaux de plumes, que l'on tire présentement des Iles de la Mer du Sud, et les couvertures dont sont revêtues ces momies. Mackenzie témoigne en général, que les vêtements et les usages des Chippewayens, sont semblables à ceux des habitants de la Haute Asie. — Comme les Tongouses, les Américains mangent la viande crue et seulement desséchée au soleil ou à la fumée; ils mettent de la vanité à tracer sur les joues de leurs enfants, des lignes et des figures en bleu ou en noir. Les femmes Tongouses et Américaines s'accordent dans l'usage, de coucher leurs enfants tout nus dans un tas de bois pourri et réduit en poudre. Les anciens Scythes ont eu, comme les Américains, l'usage de scalper ou d'enlever à leurs ennemis la peau de la tête avec les cheveux. (*Malte-Brun t. 5. p. 219.*)

Plusieurs autres coutumes des tribus de l'Amérique ressemblent beaucoup à celles de l'Asie, en particulier celles des Tongouses, des Coriaks, des Kamschadales, des Yakoulses et des Okotsi de la Sibérie. On trouve une grande ressemblance dans leurs religions, dans les pratiques de leurs jongleurs, dans leurs habits et leurs ornements, dans leurs mariages, dans leurs guerres, dans leurs danses, leurs sacrifices, leurs funérailles, leurs fêtes données à la suite de rêves, dans certains jeux, dans les cérémonies qu'ils pratiquent, lorsqu'ils donnent des noms à leurs enfants; de part et d'autre ils ont leurs orateurs; les villages et les camps sont dirigés par les chefs, à peu près de la même manière. Il est sans doute des mœurs et des usages, qui dépendent des qualités générales de l'esprit humain, et des circonstances communes à plusieurs peuples; mais il serait bien difficile d'expliquer sans quelque communication, la similitude des usages que nous venons d'indiquer.

§. 5. — Traditions. — En comparant les traditions Américaines aux traditions Hébraïques et Indiennes, conservées dans la Genèse et dans deux Pouranas sacrés, Mr Alex. De Humboldt remarque, « qu'il est impossible, » de ne pas être frappé de l'analogie, qui existe entre les » souvenirs antiques des peuples de l'Asie, et de ceux du » nouveau continent. » Ce savant voyageur a observé chez les Mexicains la tradition sur la mère des hommes, déchue de son premier état de bonheur et d'innocence; le souvenir de la lutte de Caïn et d'Abel; l'idée d'une grande inondation, dont une seule famille s'est échappée sur un radeau; l'histoire d'un édifice pyramidal, élevé par l'orgueil des hommes, et détruit par la colère des dieux; un témoignage de la longue vie des premiers hommes (v. *Annales de Philos. Chrét. t. 4. page 19 et suiv.*). Voyez N° 25 de mes lettres sur la légende des Potowotomies.

§. 6. Systèmes Religieux, Politiques. Dans plusieurs rituels Mexicains, dit Mr De Humboldt, on trouve une figure représentant un animal inconnu, orné d'un collier et d'une espèce de harnais, mais percé de dards. D'après les traditions qui se sont conservées jusqu'à nos jours, c'est un symbole de l'innocence souffrante. Sous ce rapport cette représentation allégorique rappelle l'agneau des Hébreux, ou l'idée mystique d'un sacrifice expiatoire, destiné à calmer la colère de la divinité. — Les Péruviens attendaient un fils du soleil, qui devait leur apporter une nouvelle loi. (v. *Ann. de Ph. Chrét. t. 4. p. 19 et suiv.*) Les quatre grandes fêtes des Péruviens coïncident avec celles des Chinois (*Préc. de la Géog. Univ. t. 5. p. 219*). Mr De Paravey remarque diverses analogies entre les noms, qui expriment les dignités civiles et sacrées, chez les Japonais et les Muyscas; on retrouve des deux côtés un Pontife

Suprême et un Chef militaire, comme aussi une division en quatre familles principales: en familles nobles et en familles plébéiennes. (*Ann. de Phil. Chrét. t.* 10. *p.* 98.) Mr De Humboldt a encore remarqué en Amérique des cérémonies, des ablutions, pratiquées à la naissance des enfants; des idoles, faites avec de la farine de maïs pétrie et distribuées en parcelles au peuple rassemblé dans l'enceinte des temples; des déclarations de péché faites par les pénitents; des associations religieuses, ressemblant à nos couvents d'hommes et de femmes; une croyance universellement répandue: que dès hommes blancs à longue barbe et d'une grande sainteté de mœurs, avaient changé le système religieux et politique des peuples. (*Ibid. t.* 4. *p.* 36.)

Les Incas étaient révérés par leurs sujets, comme descendants du soleil, du dieu qu'adorait le Pérou. Unie au même culte, la même opinion existait chez une peuplade sauvage du Mississippi: chez les *Natchez*, le Roi et tous ses parents sans distinction de sexe, portaient le titre de soleils. Il est curieux de retrouver quelque chose d'analogue à l'extrémité de l'Asie Septentrionale: les *Kamschadales* donnèrent au souverain de la Russie le titre de *Koatch-Aerem*, littéralement Soleil-Majesté. Les Incas, à l'instar des empereurs de la Chine, labouraient de leurs propres mains une certaine étendue de terrain. Tout le système politique des Incas Péruviens et des Zaques de Condinamarca, était fondé sur la réunion du pouvoir civil et ecclésiastique, dans la personne d'un Dieu incarné. (*Géog. univ. Malte-Brun. t.* 5. *p.* 219.)

§. 7. — Systèmes Astronomiques. Dans le calendrier des Aztèques, comme dans celui des Kalmouks et des Tartares, les mois sont désignés sous des noms d'animaux, dit M. A. De Humboldt; et voici le tableau dressé par ce savant voyageur, pour montrer l'analogie entre le Zodiaque Mexicain et celui des peuples d'origine Tartare. (*T.* 2. *p.* 21.)

ZODIAQUE DES TARTARES MANTCHOUX.	ZODIAQUE DES MEXICAINS.
Pars, tigre.	*Ocelotl*, tigre.
Faoulai, lièvre.	*Tochli*, lièvre, lapin.
Mogai, serpent.	*Cohuatl*, serpent.
Petchi, singe.	*Ozomatli*, singe.
Nokai, chien.	*Itrzumtli*, chien.
Tukia, oiseau, poule.	*Quauhtli*, oiseau, aigle.

Les signes du Zodiaque Tartare, retrouvés dans le calendrier Mexicain, remarque Mr De Humboldt, suffisent pour rendre extrêmement probable, que les peuples des deux continents ont puisé dans une commune source leurs idées astrologiques. Ces traits de ressemblance, sur lesquels nous insistons, ne sont pas tirés de peintures informes ou allégoriques, susceptibles d'être interprétées selon la nature des hypothèses que l'on désire faire valoir. Si l'on consulte les ouvrages, composés au commencement de la conquête, par des auteurs Espagnols ou Indiens, qui ignoraient jusqu'à l'existence d'un Zodiaque Tartare, l'on verra qu'au Mexique, depuis le VIIe siècle de notre ère, les jours s'appelaient tigre, chien, singe, lièvre ou lapin, comme dans toute l'Asie-Orientale; les années portent encore le même nom en Thibétain, en Tartare-Mantchou, en Mongol, en Kalmouk, en Chinois, en Japonais, en Corlau, dans les langues du Tonquin et de la Cochinchine.... Mais le Zodiaque Tartare et le Mexicain, ne renferment pas seulement les animaux propres aux climats, que ces peuples habitent aujourd'hui; on y trouve aussi des tigres et des singes. Or ces deux animaux sont

inconnus sur les plateaux de l'Asie Centrale et Orientale, auxquels une grande élévation donne une température plus froide, que celle qui règne vers l'Ouest sous la même latitude. Les Thibétains, les Mogols, les Mantchoux et les Kalmouks, ont donc reçu d'un pays plus méridional le Zodiaque, que l'on appelle trop exclusivement le cycle tritare. Les Toltèques, les Aztèques, les Flascaltèques, ancêtres des Mexicains, sont venus du Nord vers le Sud; dans leurs régions Septentrionales n'habitent pas non plus les tigres, ni les singes.... Par conséquent les signes *Ozomatli* et *Ocelotl* rendent singulièrement probable, que les Zodiaques des Toltèques, des Aztèques, des Mogols, des Thibétains et de tant d'autres peuples, qui sont séparés aujourd'hui par une vaste étendue de pays, ont pris naissance sur un même point de l'ancien continent. (*v. Ann. de Phil. Chr. t. 4 p.* 32.) On peut voir dans la même recueil (*t. 10 p.* 81 *et suiv.*), les analogies que fait remarquer Mr de Paravey, entre les Japonais et les Mayscas, dans les noms de nombre, les jours et les termes astronomiques.

§. 8. — Autres observations. — A ces diverses analogies on peut ajouter ce que dit Malte-Brun (*dans son Précis etc. t. 5 p.* 220.) : « les hiéroglyphes et les cordelettes, en usage chez les anciens Chinois, rappellent » d'une manière frappante l'écriture figurée des Mexicains et les *Quipos* du Pérou. » Et l'identité du chien d'Amérique et de celui d'Asie, dit *canis sibericus*, tend aussi à prouver l'identité des deux peuples. Car le chien, comme le remarque le professeur Mitchell, étant le compagnon, l'ami ou l'esclave des hommes dans toutes leurs aventures et dans toutes leurs migrations, son histoire répand un grand jour sur l'histoire des nations et de leurs descendants.

Si chacune de ces considérations, prise à part, n'est pas

une démonstration de la communication, qui a eu lieu entre les peuples des deux continents, et de leur commune origine, il ne peut rester aucun doute, quand on envisage toutes ces observations réunies. Il y aura toujours quelqu'obscurité, qui nous empêchera de reconnaître l'origine particulière de tel et tel peuple du nouveau continent; mais cette obscurité n'existe-t-elle pas aussi par rapport à plusieurs peuples de l'ancien?

La communication entre les deux continents n'étant plus douteuse, il est bon d'exposer les diverses conjectures que l'on a formées sur les points de communication et sur l'époque, à laquelle ces communications ont eu lieu.

Depuis un siècle, le passage des Asiatiques dans le nouveau continent par le détroit de Behring, a été élevé au rang d'une vérité historique, par les recherches des PP. Santini et Chiaratesta, de MM. Fisher, Smith-Barton, Vater et Al. De Humboldt. Malte-Brun suppose que quelques émigrations ont eu lieu, en longeant les côtes du Grand Océan, et que quelques mots Malais, Javanais et Polynésiens ont pu être transportés dans l'Amérique Méridionale par une colonie de Madegasses, plus facilement que par la route du Grand Océan, où les vents ne favorisent pas la navigation Orientale. Mr Fr. Schlégel (LIV. I. CH. 4.) paraît incliner vers la tradition, suivant laquelle les fondateurs de l'empire du Pérou y sont arrivés, en se dirigeant de la Chine ou des Iles de l'Inde vers l'Orient. — Mr de Siébold suppose, que c'est par la pointe Nord-Est de l'Asie, que l'Amérique a reçu sa population sauvage. — Grotius croit que les Américains du Nord sont venus de la Norwège par le Groenland; que ceux du Pérou sont partis de l'Inde et de la Chine; que ceux qui sont au midi jusqu'au Détroit de Magellan, y sont passés de l'Orient par les terres Australes. Le P. de Acosta, de la Compagnie de Jésus, (*Hist. des Indes* t. 1 *ch.* 16.) croit que les Américains sont venus là par terre, avant la formation du détroit.

« En dernière analyse, » nous dit Malte-Brun (*dans son Précis etc. p.* 222.) « les traditions, les monuments et les idiomes, rendent très-probables plusieurs invasions de nations Asiatiques dans le nouveau continent; mais toutes les circonstances concourent aussi à reculer l'époque de ces événements, jusque dans les ténèbres des siècles antérieurs à l'histoire. — Les émigrations, ajoute-il (*p.* 212.), ont été faites à une époque, où les nations Asiatiques ne savaient compter que jusqu'à deux ou tout au plus jusqu'à trois, et où elles n'avaient pas complètement formé leurs pronoms dans leurs langues. — Le même géographe (*p.* 225) est de l'opinion de Georges de Horn, qui déduit l'origine primitive des Américains des Huns et des Tartares-Catayens, et il croit leur migration très-ancienne. — Les Scandinaves (*Ibid. p.* 224.) ont conservé les preuves historiques de leurs navigations au Groenland et à Terre-Neuve; mais elles ne remontent qu'au Xme siècle, et elles prouvent seulement, que l'Amérique était déjà peuplée en totalité; argument très-fort pour la haute antiquité des nations Américaines.

Suivant M^r^ De Humboldt, rien ne prouve que l'existence de l'homme soit beaucoup plus récente en Amérique que dans les autres continents; il a été impossible jusqu'ici de marquer l'époque des premières communications entre les habitants des deux mondes. — Les annales de l'empire Mexicain paraissent remonter jusqu'au sixième siècle de notre ère. (*V. Ann. Phil. Ch.* 3*p.* 413, 418, 420.)

§. 9. — Langues. — Les preuves les plus certaines de commune origine des peuples se trouvent, comme nous l'avons déjà dit, dans la comparaison de leurs langues. Un grand nombre de mots, pris dans divers idiomes Américains, ont une grande analogie avec des idiomes Asiatiques. Malte-Brun a fait de grandes recherches sur ces

analogies, et voici quelques conclusions qu'il en tire (*Précis de la Géog. Univ.*): « 1° Des tribus Asiatiques, » liées de parenté et d'idiome avec les nations Finnoises, » Ostiaques, Péruviennes et Caucasiennes, ont émigré » vers l'Amérique, en suivant les bords de la Mer Glaciale » et en passant le Détroit de Behring. Cette émigration » s'est étendue jusqu'au Groenland. 2° Des tribus Asiatiques, liées de parenté et d'idiome avec les Chinois, les » Japonais, les Aïnos et les Kouriliens, ont passé en » Amérique, en longeant le rivage du Grand Océan. » Cette émigration s'est étendue pour le moins jusqu'au » Mexique. 3° Des tribus Asiatiques, liées de parenté et » d'idiome avec les Tongouses, les Mantchoux, les Mongols et les Tartares, se sont répandues, en suivant les » hauteurs des deux continents jusqu'au Mexique et aux » Apalaches. 4° Aucune de ces trois émigrations n'a été » assez nombreuse, pour effacer le caractère originaire des » nations, qui ont peuplé les premières l'Amérique. »

Le Père Chiaratesta, qui est resté deux années au Kamschatka, a dit que les Indiens du Détroit de Behring et du côté de l'Amérique, comprenaient la langue des Kamschadales; et qu'il les a vus souvent passer et repasser d'un continent à l'autre. « Eâdem linguâ, dit-il, ferè » utebantur, atque eodem modo fere vestiti; quamobrem » dubitari non potest quin propinquitatibus affinitatibusque conjuncti sint. » (*Chiaratesta de terrâ incognita.*)

Table comparative de langues Indiennes et Asiatiques, tirée particulièrement du Père Santini, de Barton et d'Abernethy.

INDIEN.		ASIATIQUE.	
DIEU.			
Lenni-Lenape,	*Kitscheima-nitto.*	Kamschadales,	*Kotcham* et *Kitchimanoa.*
Algonquins et Chippewas,	*Kitschimani-* et *manitoa.*		
Onondagas, etc.	*Nioh.*	Samoyèdes,	*Noob* et *Niob.*
CIEL.			
Kikkapoes,	*kishek.*	Tartares,	*koek.*
Potowotomies,	*kijikiwog.*	Samoyèdes,	*koosoek.*
Cries,	*kijikok.*		
Narrangasets,	*keeshuk.*		
PÈRE.			
Lenni-Lenape,	*nooch.*	Samoyèdes,	*niysee, neezee.*
Chippewas,	*noosach, noosah.*	Kamschadales,	*noseeck.*
Potowotomies,	*noosah.*		
Cries,	*nougta.*		
Miamis,	*nousah, nosah.*		
Algonquins,	*nousee.*		
Naudowessis,	*otah, ottah.*		
Darien Indians,	*tautoh.*	Olonetzi or Fins,	*tanto.*
Poconchi,	*tat.*	Walachians,	*tat.*
Caraïbes,	*baba.*	Tartares du Jenisea,	*baba.*
MÈRE.			
Lenni-Lenape,	*gaowees.*	Morduani,	*dwace.*
Potowotomies,	*nanua.*	Tartares du Caucase,	*ana, anawee.*

INDIEN.		ASIATIQUE.	
Indiens de la Pensylvanie selon W. Penn,	*anna.*	Tartares d'Orenburg en Sibérie,	*anna.*
		Tartares de Tobolsk,	*ana.*
Indiens du Darien,	*nannah.*	Tooshetti,	*nana.*

FILS.

Indiens de Penobscot, St Jean, et Narrangasets,	*namun.*	Samoyèdes,	*nioma.*
		Kamasthini,	*neem.*
		Tongouses,	*nioman.*

FRÈRE.

Potowotomies,	*sesah.*	Tchiouski,	*nioma.*
Miamis,	*sheemah.*	Kamschadales,	*seezomeh.*

MARI.

Narrangasets,	*wasick.*	Samoyèdes,	*wasacko.*

ÉPOUSE.

Miamis,	*neeweewah.*	Tchoukti,	*neeweegaw.*
Potowotomies,	*neowah.*	Samoyèdes,	*neoo.*

ENFANTS.

Lenni-Lenape,	*nitsch, nitschaan.*	Samoyèdes,	*nitshoo.*
Chippewas,	*bobeloshin.*	Suanetti,	*bohsch.*
Piankashaws,	*pappooz.*		
Narrangasets,	*pappoos.*	Kottowi,	*poop.*

NEZ.

Algonquins,	*yaka.*	Koriaks,	*keka.*
Acadians,	*chikou.*	Kamschadales,	*kaikan.*
Indiens de Penobscot et St Jean,	*kseton.*	Tongouses,	*kaitou.*

INDIEN.	ASIATIQUE.
YEUX.	
Chilese, *ne.*	Tcherkessi, *ne.*
FRONT.	
Indiens de Pensylvanie, *hakalu.*	Tooshetti, *haka.*
CHEVEUX.	
Chippewas, *lissis, lissey.*	Koriaks, *lisseh.*
Tuskaroras, *wooaara.*	Ostiaks, *warras.*
BOUCHE.	
Potowotomies, *indonu.*	Koriaks, *andoon.*
Miamis, *endonnee.*	Karassini, *ende.*
MAIN.	
Lenni-Lenape. *nahk.*	Akashini, *nak.*
Indiens de Pensylvanie, *nach.*	Tongouses, *neakka* et *naile.*
CHAIR.	
Shawnees, *wiothe.*	Ostiaks, *wedo, wotee.*
Chippewas, *weas.*	Koriaks, *weasi.*
SANG.	
Macicanni, *pucakan.*	Tartares, *kagan.*
Chilese, *moolbuen.*	Koriaks, *moollyomool.*
Brésiliens, *tagui.*	Dugorri, *toog.*
COEUR.	
Lenni-Lenape, *ktee.*	Taweeguini, *keet.*
Chippewas, *michewah.*	Tongouses, *michewan.*

INDIEN. ASIATIQUE.

SOLEIL.

Chippewas,	*kesis, kischis.*	Koriaks,	*keeaschis.*
Machianni,	*keesogh.*	Kamschadales,	*keosan.*
Indiens de Penobscot et de St Jean.	*keesoose.*	Tartares,	*kooaisch.*
Indiens de la Nouvelle Angleterre.	*kesus.*	Coréens,	*kaesee.*
Chikasah,	*hasah.*		
Algonquins,	*kisis, kesis.*		

LUNE.

Indiens [Nouv. Caroline]	*keshuse.*	Tongouses,	*kashoe.*
» de Pensylvanie	*keshow.*		
» Nouv. Angleterre.	*kesus*		
Miamis,	*kelsoa.*	Kamschadales,	*koolsowah.*
Caraïbes,	*noonum.*	Kariaks,	*noonoee.*
Nandowessies,	*oweeh.*	Tartares,	*oee, aee.*

ÉTOILE.

Lenni-Lenape,	*alank.*	Kotow,	*alagan.*
Algonquins,	*alan, alank.*	Assani,	*alak.*
Miamis,	*alanqua.*	Koriaks,	*agalan.*
Shawnees,	*alaqua.*	Kamschadales,	*lawkwah.*

PLUIE.

Chippewas,	*kimmawan.*	Lesghis,	*kema.*
Shawnees,	*kimmewane.*	Kamschadales,	*kemasee.*
Algonquins,	*kimiowan.*	Koriaks,	*komoseh.*

FEU.

Lenni-Lenape,	*tunden.*	Samoyèdes,	*tun.*
Muskohge,	*toatka.*	Vogouliichi,	*taoot.*
Brésiliens,	*tata.*	Koriaks;	*tatoeh.*

INDIEN.	ASIATIQUE.
BOIS.	
Chippewas, *mittie.*	Samoyèdes, *meete.*
Muskoghe, *etoh.*	Koriaks, *oottoo.*
Cherakee, *attoh.*	Tartares, *otook,*
CHIEN.	
Lenni-Lenape, *me-kanne.*	Samoyèdes, *kannak.*
Cherakee, *keera.*	Thiechonaki, *keera.*
Indiens de Darien, *tsi.*	Pumyocolli, *tzee.*
LÀ	
Lenni-Lenape, *icka*, et *talli.*	Kartalini, *ecka, eck.*
	Tongouses, *talai.*
Chippewas, *woity.*	Coriaks, *wooateh.*

§. 10. CONCLUSIONS. — Les sources, où nous avons puisé nos informations sur l'origine des Indiens du continent Américain, sont sans doute dignes de foi; elles nous sont fournies par des hommes distingués par leur savoir, leur véracité et leur profond jugement; et sont confirmées par les témoignages des plus savants voyageurs.

Nous pouvons donc les regarder comme autant de faits acquis aux sciences ethnographiques. — Pour faire mieux sentir l'utilité de ces recherches, nous mettrons sous les yeux du lecteur, en finissant ce petit travail, les conclusions importantes qui en découlent.

1re CONCLUSION. — Les peuples Américains ont la même origine, la même souche primitive, que tous les autres peuples de la terre; car ils ont conservé comme eux, les traditions primitives du genre humain, antérieures à sa dispersion; et la même origine du langage. (*Voyez* n° 5, 6 et 9.)

2me CONCLUSION. — Ils descendent, pour la plus grande partie, de différents peuples Asiatiques, auxquels se sont mêlées des colonies, venues de diverses autres contrées de l'ancien continent.

3me CONCLUSION. Ces migrations des peuples ont eu lieu à des temps divers, et il est impossible de déterminer, à quelle époque et de quelle contrée, l'Amérique a reçu ses premiers habitants; les monuments historiques ne remontant que jusqu'au 6me siècle, alors que le Mexique était déjà occupé par des peuples très-civilisés.

4me CONCLUSION. — Des peuples de l'ancien continent, non-seulement des Asiatiques, mais aussi des Européens, avaient connu et visité l'Amérique, avant la découverte de Christophe Colomb en 1492. Lord Kingsborough (*Les Antiquités de Mexico* vol. VI. p. 232, 409, 420, etc.) cite des monuments pour prouver, que les juifs d'abord et ensuite les chrétiens ont colonisé l'Amérique. En 1306, selon Muratori, le bois du Brésil payait un droit aux portes de Modène; la carte d'Andrea Bianco, dressée en 1436 et conservée à la bibliothèque de Venise, place dans l'Atlantique, une île sous le nom *Brasilia*. (*Wiseman Disc. 2. p.* 138.) Les traditions des Américains sur l'arrivée de Manco-Capac, fondateur de la dynastie des Incas; les souvenirs historiques des Norwégiens et des Scandinaves, remontant jusqu'au Xme siècle (N° 8), constatent aussi entre les deux hémisphères, d'anciens rapports, dont le souvenir était effacé, du temps de la dernière découverte de l'Amérique.

CONCLUSION FINALE. Les sauvages de l'Amérique sont donc aussi nos frères; ils descendent aussi d'Adam, le Père commun de toutes les nations; eux aussi ont été rachetés par le Sang de J.-C.; ils ont donc comme nous un droit à l'héritage céleste: motifs suffisants, pour nous encourager à travailler de toutes nos forces, à les civiliser, à les faire entrer dans le bercail de J.-C., et à leur procurer ainsi l'unique moyen de parvenir au salut.

TABLE DES MATIÈRES.

Dédicace. . . . . Page i
Préface de l'éditeur. iii
Notice sur le territoire de l'Orégon. . . 9

N° I.

Embouchure du fleuve Colombia; ses dangers. Cap Désappointement. Côtes de l'Orégon. Fête de St Ignace. Entrée dans le fleuve. Canal du Sud. Signaux. Les Clatsops. Les Tchinouks. Ils conservent la coutume d'aplatir la tête de leurs enfants. Mr Burney. La forêt. Tombeaux sauvages. Astoria. Beautés du fleuve. Arrivée au Fort Vancouver. Mr Blanchet. Départ du Fort. Le camp. La messe. Arrivée à St Paul. L'Assomption. Maison St François-Xavier et ses environs. Maladies. Départ pour les Montagnes-Rocheuses. Couvent et prospectus des Sœurs de N. D. . . . . Page 44

N° II.

Introduction de douze lettres à Mgr. l'Evêque de New-York. Manque de secours spirituels dans le grand désert.

Moyens d'y subvenir. Dispositions des sauvages. Parallèle entre eux et les blancs. . . . . Page 54

N° III.

Départ. Communions pascales parmi les Têtes-Plates. Baptêmes parmi les Kalispels. Le chef Chalax. Adieux au P. Mengarini, etc. Retour à la Baie. Nouvelle réduction de St Ignace. Nouvelle Manrèse. Départ pour Walla-Walla. Désastre sur la Colombie. Arrivée à Vancouver. Le P. Nobili. Arrivée à la Résidence de St François-Xavier; occupations des missionnaires. Progrès de la Religion dans l'Orégon. Eglises et établissements Catholiques. Départ du P. Nobili pour la Nouvelle Calédonie. Dispositions favorables des tribus de cette région. . . . . Page 57

N° IV.

Départ de la Résidence de St François-Xavier. Montagnes des Cascades. Rododendrum. La Montagne Hood. Terres arides. Le Fort Walla-Walla. Voisinage des Montagnes Bleues. Les Nez-Percés et les Kayuses. Arrivée à la Baie. Le Père Hoecken. Les chutes de la Colombie, appelées Chaudières. La Fête de St Ignace: baptêmes. Le vieux Okinagane. Messe. St Paul des Shuyelpi. Pêche au saumon. Départ. Station de St Régis. Arrivée à St Ignace. Page 65

N° V.

Rencontre agréable: Mr Ogdon et deux officiers Anglais. Question de l'Orégon. Vallée et Rivières des Arcs-à-Plats. Poissons. La racine Wappatoo. Le Camas. La Kamash. La Racine Amère. La Mousse. Les Indiens Arcs-à-Plats. Leur première pêche, leur festin. Leurs dispositions. Fête de l'Assomption: Messe, Baptêmes, Plantation de la Croix. Page 72

N° VI.

Les Skalzi. Forêts. Belles perspectives. Le Portage et ses montagnes. Rivière de la Chute. Charbon. Plomb. Insouciance et dangers des Indiens. Prairie de Tabac et Koetenais. Réception. Mr Berlaud. Pratiques pieuses des sauvages. Fête du Cœur Immaculé de Marie: Baptêmes, Plantation de la Croix. Pays Pittoresque. . . Page 80

N° VII.

Sources de la Colombie. Beaux rochers. Les deux lacs. Oiseaux aquatiques. Saumons. Oiseaux de proie. Ours. Problême. Beau climat. Bel avenir. Belles fontaines. Rocher de Tufeau. Le Canadien. Divers animaux de ces parages. Morigeau: son mariage, messe, communion, baptêmes, plantation de la Croix. Grand festin. . . . Page 86

N° VIII.

Adieux. Gorge de Montagne. Rocher rouge. Belle perspective. Sources de la Rivière des Arcs-à-Plats. La Rivière Vermillon. Chutes. Cascades. Rapides. Divers animaux. La danse des Manitous ou aurore boréale. Sommet de la montagne. Rivière Sascatshawin. Croix de la Paix. . . . . Page 92

N. IX.

Riche vallée. Truites. Pyramides. Passage difficile. Forêt brûlée. Rivière des Arcs. Frayeur. Rêves sinistres. La sentinelle vigilante. Le camp Assiniboin. Vie de ces Indiens, leurs femmes, leurs chiens. L'homme et la femme anthropophages. Baptêmes. Malpropreté des Assiniboins. Festin singulier. Le porc-épic ou Hystrix dorsata. Anecdote Tête-Plate. Assiniboins des plaines. . . Page 97

N° X.

Belle fontaine. Forêts de cyprès. Difficultés qu'elles présentent. Fontaines sulfureuses. Charbon. Rivière à la Mine de cuivre. Chasse. Vallée de l'Eau Claire. Grande plaine et ses habitants. Monseigneur De Juliopolis. MM. Thibault et Bourassa. La nation Montagnèse. Lac Ste Anne et ses missions. Le grand district indien des Etats-Unis, et ses forts. Monseigneur Loras. Mission parmi les Potowotomies. Arrivée au Fort des Montagnes. Mr Harriot. P. 105

N° XI.

Bande de Cries. Difficulté aplanie. Le calumet. La nation des Cries. Obstacles à leur conversion. Parties de guerre et sorcelleries. La jeune fille. Une bataille. Cérémonies après la mort d'un guerrier. Les Sauteux. L'imposteur: son discours. Mr Belcourt à St Paul des Sauteux. Arrivée des Pieds-Noirs. Le vieux chef. Parallèle entre les Pieds-Noirs et les Indiens à l'Est des montagnes. Désastres. Fièvre scarlatine. Remède fatal et vengeance. Traditions sur l'origine de l'homme et d'une vie future. Le manitou Wizákéschak. L'Espatchekié ou ciel des Pieds-Noirs.
Page 112

N° XII.

Départ du Fort des Montagnes. Caprices d'un interprète. Rencontre d'un Canadien. Mésaventures. Région à l'Est des montagnes. Branches du Sascatshawin. Avenir de ce beau pays. Restes de travaux de castors. Arrivée au Fort Auguste. Mr Rowand. . . . . Page 120

N° XIII.

Le Fort Edmonton. Mr Rowand. Exercices du St Ministère. Le Lac Ste Anne et ses poissons. Aspect du pays. Sol fertile. Les Métis. Départ du Fort. Traîneaux de chiens. Le Fort Assiniboin. La Rivière Athabasca et ses fourches. Les Assiniboins. Familles de Porteurs et d'Ashiganès. Les Montagnès. Leur chasse du caribou. Lacs et marais. Rencontre d'une nombreuse famille d'Iroquois. Baptêmes et mariages. . . . . Page 124

N° XIV.

Mr Fraser. Lac des Iles. Chasses aux animaux. Montagne et cérémonie. Départ et adieux touchants. Le Haut Athabasca. Les Avalanches. Sources de plusieurs grands fleuves. La pauvre famille. La jeune Porteuse. La grande traverse. La grande Rature. La glacière. . . Page 131

N° XV.

Rivière du Trou. Voyageurs en raquettes. Arrivée d'une brigade Anglaise. MM. Ermatinger, Ward et Vavasseur. Petite bande d'Indiens. Shuyelpi. Montagnes aux sources de l'Athabasca. Le Fleuve Mackenzie. La Rivière Frazer. Préparatifs pour traverser les Montagnes. Culbutes. Campement sur la neige. Descente et chutes. Les torrents et la Rivière du Portage. Fatigues et dangers. Les *mais*. Passage d'une forêt. Plaine riante et caribous. Campement des berges et festin. Union de trois rivières et de trois magnifiques montagnes de cette région. . . Page 136

N° XVI.

Descente sur le Fleuve Colombie. Iles rocheuses. Mon-

tagnes pittoresques. Rapide Martin. Dalles des morts. Epais brouillards. Chevreuil et caribou. Petites Dalles. Le premier lac. Rencontre de vingt familles Indiennes et baptêmes. Le second lac. Rivière Mac-Gilvray. Rivière Tête-Plate et ses lacs. Le Lac Roothaan. Rivière Ste Marie. Dalles et danger. Aspect du pays. Arrivée à Colville. Les Shuyelpi et leur église. Le P. Nobili. Mr Lewis. Les MM. de la Compagnie d'Hudson. . . . . Page 143

N° XVII.

Lettre du P. Nobili. Baptêmes au Fort Vancouver; au Fort Okinagane. Rencontre sur la Rivière Thompson. Fort des Sioushwaps. Fort Alexandrie. Fort George. Fort Stuart. Village des Chilcotins. Plantation de la Croix chez les Sioushwaps. Nombre des différentes tribus de la Nouvelle Calédonie. . . . . Page 150

N° XVIII.

Le Fort Okinagane ; baptêmes. Etablissements du Wallamette. Conversions. Monseigneur Blanchet. L'île Vancouver et la côte du Nord-Ouest. L'amiral Wrangel. Chasse aux loutres de mer. Chasseurs des Iles du Renard. Chasse aux Veaux-Marins. Chasse aux Morses. Pêche de la Baleine. L'Ile de Sitka. Son climat. New-Arkangel. Le séjour des Européens peu profitable aux Indigènes. Départ du Fort Vancouver. Accident. Le Fort Vancouver et ses dépendances. Les Grandes Cascades de la Colombie. Leur formation. Belles perspectives. Tombeaux Indiens. Les grandes Dalles. Saumons. Traite. MM. Lewis et Manson. Dangers de la Colombie. Tribus de la Colombie et leurs misères. . . . . Page 154

N° XIX.

Arrivée au Fort Walla-Walla. Rivière Nez-Percé. Indiennes Palooses. Montagnes Bleues. Grande plaine Nez-Percé et Spokane. Rivière Spokane. Vallées des Cœurs d'Alènes. Vallée de Colville. Montagne des Kalispels. Le Lac De Boey. . . . . Page 166

N° XX.

Piété des sauvages. Rencontre du P. Adrien Hoecken, et de mes Néophites. Détails consolants sur les dispositions des Kalispels. Réduction de St Ignace. Mon séjour parmi eux dans l'hiver de 1844-45. Quartier d'hiver. Chasses. Maison de la Prière. Le jour de Noël. Messe de minuit. Baptêmes et mariages. Communions parmi les Têtes-Plates. Etat prospère de la Réduction de St Ignace. Besoins. P. 171

N° XXI.

Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Les Cœurs-d'Alènes, avant et après leur conversion. Comment ils reçurent la première nouvelle des vérités de l'Evangile. Fléau. Etienne. Son Rêve. On reprend les pratiques superstitieuses. Première visite du P. De Smet. Arrivée du P. Point. Plantation de la Croix. On abandonne l'Idolatrie. Grand succès à la chasse. Construction d'un village et d'une église. On prépare les Indiens à leur première communion. Méthode d'enseignement. Dispositions admirables des Indiens. Confessions publiques. Ce zèle avait sa source dans la foi. Extrême-Onction. Exemples frappants. Le signe de la Croix. Première communion. Le *Lauda Sion Salvatorem*. Baptême. Bénédiction du St Sacrement. . . Page 183

N° XXII.

Adieux au P. Hoeken. Le lac De Nef et le Torrent Turnhout. Pluie. Manière de camper. Arrivée à la mission du Sacré-Cœur. Dispositions des Cœurs-d'Alènes. Députation et discours Indien. Jongleries Indiennes. La chemise et la couverture devenues Manitous. Le nom Médecine, sa signification. Départ pour Ste Marie. Grande inondation. Culture. Passages difficiles. Rivières et forêts remarquables. La haute Montagne. Le beau coup-d'œil. Le versant Sud-Est de la Montagne. La Rivière St François-Régis. . . . . Page 200

N° XXIII.

Ste Marie. Son église; moulin. Animaux domestiques. Champs. Visites. Festin. Augmentation de la population. Batailles contre les Pieds-Noirs. Bataille contre les Banax. Le camp Corbeau, ses bravades. Arrivée opportune de Gabriel. Bataille contre les Corbeaux. La prière. Stitiedloódscho. Victor. Les cinq femmes Têtes-Plates dans la bataille. Marie Quilax. Morts et deuil parmi les Corbeaux. Conduite admirable des Pieds-Noirs. Baptêmes. Chants de triomphe. Danse et musique. Passages de la Montagne. Les trois fourches du Missouri. Précautions à prendre pour les voyageurs. . . . . Page 210

N° XXIV.

Les Corbeaux. Région stérile. Chasse au cabri. Lapins. Eléments de discorde. Scène touchante, un père retrouve son fils. Départ et retour des Nez-Percés. Adieux aux Têtes-Plates. Montagnes aux Coquilles. Mort de Nicolas, chef Pied-Noir. Les enfants de Sata. Danse, etc. Le Grand Lac et la Grosse Toque. Akavia, autre chef Pied-Noir.

Rencontre du camp du Grand Lac et réception. Arrivée du camp Tête-Plate. Réunion admirable. Victor, le grand chef Tête-Plate. Messe solennelle. Départ pour le Fort Louis. Le petit chef Pégan. Ses difficultés et sa résolution. Dangers d'une attaque. Le Fort Louis. Visite à l'ennemi du petit chef Pégan. Réconciliation. Beau fait du petit chef. . . . . Page 224

N° XXV.

Séjour au Fort Louis. Les Canadiens, etc. Dispositions des Pieds-Noirs. Preuves de leurs bonnes dispositions. Fait arrivé à Ste Marie. Les trente-sept prisonniers Pieds-Noirs. Visite d'un chef Pied-Noir. Les différentes tribus Pieds-Noirs. L'avenir des tribus Indiennes. Anecdote. P. 244

N° XXVI.

Départ du Fort Louis. La grosse corne ou le mouton sauvage. Formations curieuses de rochers. Différentes rivières. Dangers de la chasse aux ours. Le carcajou. Les loups et leurs instincts. La tour de cornes de cerf. Le castor. Fort Union. Un naufrage. Rencontre d'Assiniboins et de Gros-Ventres. Le Fort Berthold. Une attaque. Le Fort Mandan. La chevelure et les Aricaras. Le Fort Pierre. Mr Picotte. Les Sioux. Le Fort Bouis. Le Fort Haok-Out. Une conférence avec les Sioux. L'anecdote de *Tahtunga-Egoniska*. Rivière *l'Eau qui court*. Le Fort Vermillon. Le Tombeau du chef Oiseau-Noir. Sa vie. Le Council-Bluffs. Les Mormons. Collures des Serpents-Noirs. La ville St Joseph. Description du Missouri. Les PP. Marquet et Joliet. . . . . Page 256

N° XXVII.

Légendes, croyances religieuses et coutumes des Potowotomies. Wieska parmi les Indiens du Nord. Tradition parmi les Mandans. La secte de Keokuc. Les Potowotomies. L'oiseau Piasa. La loi du meurtre. La dette du corps. Funérailles d'un brave. Le tombeau d'un enfant. Le mariage. Les travaux des femmes. Le Festin du nom. La Grande Médecine. La femme de la lune. L'histoire du chef Kitchechaonissi. . . . . Page 279

N° XXVIII.

La nation des Pawnies. Leurs huttes. Les vieillards infirmes. Idées d'une vie future. L'Oiseau empaillé. Sacrifice d'une fille Siouse. Réflexions. . . . . Page 304

N° XXIX.

Chasse aux ours. La veuve Camille. Visite de Corbeaux. Funérailles d'un Pend-d'Oreille. Grande chasse de Buffles. La croix. Offrande à la lune. Chasse aux castors. Belle île. Plantation de la Croix. Adieux et départ du Missionnaire. Page 318

N° XXX.

Rencontre d'un guide. Ignace. Une prairie en feu. Serpents à sonnettes et remède contre leur morsure; le cerf, le cochon, leurs ennemis. Les Cœurs-d'Alènes et les Têtes-Plates. Huttes des Cœurs-d'Alènes. Chasses. L'Indien, dans le jeûne et dans l'abondance. Cuisine sauvage. L'agriculture Indienne. Les maladies. La suerie. Gouvernement Indien. Les chefs. Le prêtre et sa position. Une excursion. . . . . Page 325

N° XXXI.

Découverte des côtes du Nord-Ouest. Le territoire de l'Orégon et ses montagnes. La saison des pluies. L'été. Les fièvres. Les sauvages de l'Ile Vancouver. La Baie Puget et ses poissons. Le détroit de Juan de Fuca. Instructions aux sauvages. Discours d'un chef. Messe et baptêmes. Un festin. Navigation dangereuse. Les Sauvages Klalams et Skadjâts. Instructions. Baptêmes. Construction d'une maison. Une visite Indienne. Réflexions. . . Page 336

N° XXXII.

Coup-d'œil sur les missions. Excursion dans la Nouvelle-Calédonie. Dispositions de ces peuples. Réflexions. Les églises et établissements de l'Orégon. Résultats, etc. P. 347

Le *Notre Père* en six différentes langues Indiennes. Plantes des Montagnes-Rocheuses, en fleurs aux mois d'Août et de Septembre. Petits vocabulaires Indien. . Page 351

Origine des américains: caractères physiologiques, monuments, mœurs et usages, tradition, systèmes religieux, politiques, astronomiques; langues; table comparative de langues Indiennes et Asiatiques. Conclusions. . . . . Page 360

FIN.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis